LES GRANDS FAITS

DE

L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

RECUEIL DE DOCUMENTS

DESTINÉS A SERVIR DE COMPLÉMENT AUX ÉTUDES GÉOGRAPHIQUES

PUBLIÉS ET ANNOTÉS

PAR

L. DUSSIEUX

Professeur honoraire à l'École militaire de Saint-Cyr
Chevalier de la Légion d'honneur, Officier de l'Instruction publique.

TOME PREMIER

L'Antiquité et le Moyen Age



PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

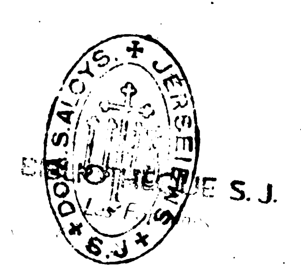
90, RUE BONAPARTE, 90

LES GRANDS FAITS

DE

L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

I



VERSAILLES

CERF ET FILS, IMPRIMEURS

59, RUE DUPLESSIS

LES GRANDS FAITS

DE

L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

RECUEIL DE DOCUMENTS

DESTINÉS A SERVIR DE COMPLÉMENT AUX ÉTUDES GÉOGRAPHIQUES

PUBLIÉS ET ANNOTÉS

PAR

L. DUSSIEUX

Professeur honoraire à l'École militaire de Saint-Cyr,
Chevalier de la Légion d'honneur Officier de l'Instruction publique

TOME PREMIER

L'Antiquité et le Moyen-Age

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
90, RUE BONAPARTE, 90
1882

PRÉFACE

Faire connaître en quelques petits volumes les faits principaux de l'histoire de la géographie, les grandes découvertes et les plus célèbres navigateurs, montrer comment on est arrivé successivement, peu à peu, après mille dangers, à la connaissance presque complète de la Terre, mettre à la portée des élèves studieux et aussi des gens du monde désireux de s'instruire un livre qui donne les faits les plus saillants de tous les grands voyages, dont l'ensemble forme une bibliothèque, tel a été le but que je me suis proposé en publiant ce nouvel ouvrage.

J'ai voulu mettre sous les yeux du lecteur non pas des analyses, mais, aussi souvent que possible, les relations mêmes des voyageurs. Le succès qu'ont obtenu mes récits historiques

m'a engagé à faire pour l'histoire de la géographie ce que j'avais fait pour l'histoire de France.

J'ai insisté plus particulièrement sur le rôle de la France, rôle trop méconnu ou trop diminué par nos historiens, qui semblent exclusivement préoccupés de la gloire des étrangers. Notre part dans l'histoire de la découverte du monde est si importante et si excellente, qu'on a peine à s'expliquer pourquoi elle a été volontairement laissée de côté. La France montre à l'égard des indigènes, partout où elle va, partout où elle s'établit, une douceur, un esprit d'humanité, un désir d'améliorer leur sort, qui contrastent fortement avec la férocité ou la brutalité des autres nations. Si les Espagnols massacrent les Indiens des Antilles au XVIe siècle, si les Anglais tuent dans d'horribles chasses les noirs de la Tasmanie, la France accorde aux Peaux-Rouges du Canada tous les droits de la nationalité française à la seule condition qu'ils se fassent chrétiens.

Pourquoi avoir passé sous silence ou nié nos découvertes des XIVe, XVe et XVIe siècles ? Pourquoi avoir laissé tomber dans l'oubli les noms des marins de Dieppe qui les ont faites ? Un peuple n'a pas le droit de laisser perdre une partie de l'héritage national, fût-ce la moindre. Un peuple n'a pas plus le droit d'oublier les traditions

glorieuses de son passé qu'il n'a celui de renoncer à une partie de son territoire.

Le moment d'ailleurs semble venu de publier cette histoire. De toutes parts l'initiative des particuliers se substitue à la routine et à la nonchalance des gouvernants. Le Sénégal, le Gabon, l'Amérique méridionale, l'Asie centrale voient nos voyageurs reparaître, explorer ou annexer de nouvelles terres à nos anciennes possessions, signer des traités d'alliance ou de commerce. Le goût des voyages renaît; le désir de refaire un empire colonial se réveille; les études géographiques reprennent faveur; la honteuse ignorance de la géographie, qu'on nous a si justement reprochée, commence à disparaître. Le temps est passé où un ministre des Affaires étrangères envoyant un consul à Larnaca, en Chypre, le félicitait, à la visite d'adieu, d'aller résider en Portugal et de pouvoir y manger ses fines oranges.

L. D.

LES GRANDS FAITS

DE

L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

LES ARGONAUTES.

PINDARE, quatrième Pythique, traduite par Poyard.

Les Argonautes ou navigateurs du vaisseau l'*Argo* étaient au nombre de cinquante, parmi lesquels on cite Orphée, le pilote Tiphys, Esculape, Lyncée, Castor, Pollux, Tydée, Nestor. Sous la conduite de Jason ils allèrent, vers l'an 1300, en Colchide, pour s'emparer de la toison d'or que gardait un dragon gigantesque. Il paraît probable que cette fable a pour fondements historiques le commencement de la navigation des Grecs dans la mer Noire et de leur commerce avec la Colchide; c'est un souvenir de leurs luttes contre les Phéniciens, qui voulaient conserver pour eux seuls les bénéfices du commerce important qu'ils faisaient avec cette riche contrée.

L'Antiquité nous a laissé sur ce voyage trois poèmes : le premier, attribué à Orphée, mais qui n'est qu'une copie arrangée et rajeunie vers le VIe siècle avant notre ère; le second, composé par Apollonius de Rhodes, poète grec du IIIe siècle; le troisième, œuvre de Valerius Flaccus, poète latin du temps de Titus, qui se contenta de reproduire l'ouvrage d'Apollonius. L'expédition des Argonautes est aussi racontée dans une ode de Pindare, adressée à Arcésilas IV,

roi de Cyrène, issu de la race de Jason; nous la reproduisons ici.

Muse, dis-moi quel fut le début de cette expédition, quel péril enchaîna les héros de la Grèce dans ses terribles liens d'acier? — C'était une loi des destins que Pélias[1] périrait par force ou par ruse, sous la vengeance indomptable des nobles fils d'Eole. Son cœur fut glacé d'effroi en apprenant le terrible oracle que le dieu[2] avait prononcé à Delphes, au centre de la terre qui nourrit de vastes forêts. Il devait se garder avec le plus grand soin de l'homme qui, chaussé d'un seul pied, descendrait des retraites de la montagne dans la belle plaine de l'illustre Iolcos, et qui serait à la fois étranger et citoyen.

Bientôt paraît celui qu'a prédit l'oracle. Sa main est armée de deux javelots; son regard est terrible. Il porte un double vêtement : l'un est l'habit des Magnésiens[3], qui dessine la vigueur de ses membres ; l'autre est une peau de panthère jetée sur son dos, qui le défend contre les pluies glacées. Les boucles de ses beaux cheveux, que le fer n'a jamais touchés, inondent toute la largeur de ses épaules. Aussitôt, impatient d'exécuter son hardi projet, il marche droit à la place publique et s'arrête au milieu de la foule. Personne ne le connaît, et cependant sa vue inspire le respect; chacun se dit : Ne serait-ce pas Apollon, ou l'époux de Vénus[4], le dieu qui combat sur un char d'airain? Car ce ne peut être un des fils d'Iphimédée[5]. Otus, et toi, intrépide Ephialte, vous avez, dit-on, péri dans la riche Naxos...

[1] Roi d'Iolcos, qui avait usurpé le trône sur Eson, descendant d'Eole et père de Jason.
[2] Apollon Pythien.
[3] Peuple de la Thessalie.
[4] Mars.
[5] Nymphe qui avait eu de Neptune deux fils, Otus et Éphialte.

Telles étaient les paroles qu'échangeaient entre eux les citoyens d'Iolcos. Pélias accourut lui-même sur son char brillant attelé de mules rapides. Mais quelle fut sa stupeur en reconnaissant le signe fatal! car l'étranger n'était chaussé que du pied droit. Cependant il cache sa terreur au fond de son âme, et lui adresse la parole :

« O étranger, dit-il, quelle est ta patrie? et quelle femme née de la terre t'a porté dans son sein d'albâtre? Le mensonge est odieux; n'en souille pas ta bouche, et dis-moi sincèrement quelle est ta naissance. »

D'une voix calme et ferme, le jeune homme lui répondit : « Je n'oublierai jamais les leçons de Chiron[1]; car, sache-le, je viens de son antre, où Chariclo, Philyre[2] et les chastes filles du centaure ont pris soin de ma jeunesse, et j'ai accompli ma vingtième année sans avoir jamais eu à rougir devant elles d'une seule de mes actions ou de mes paroles. Aujourd'hui je reviens dans ma patrie réclamer l'antique sceptre de mon père qu'un autre[3] a usurpé contre la loi des destins, puisque c'est aux mains d'Eole[4] et de ses fils que Jupiter l'a remis, pour qu'ils gouvernent les peuples. Car je sais que le criminel Pélias, dans la folle témérité de son cœur, a osé, par la force, dépouiller mes parents de leur légitime puissance. Ceux-ci, quand je vis le jour, redoutant la violence de ce prince orgueilleux, célébrèrent dans leur palais de lugubres funérailles, comme si j'étais mort, et, pendant qu'éclataient les gémissements des femmes, ils m'envoyaient secrètement, à la faveur de la nuit, enveloppé dans des langes de pourpre, auprès de Chiron, fils de Saturne, et

[1] Célèbre centaure qui éleva Achille.

[2] Chariclo, femme de Chiron ; Philyre, sa mère.

[3] Pélias, beau-frère de Jason, qui avait enlevé le trône d'Iolcos à Eson, l'héritier légitime, dont il tua tous les fils, excepté Jason qui put se sauver.

[4] L'un des fils d'Hellen qui a donné son nom aux Eoliens.

confiaient à ses soins ma tendre jeunesse. Voilà ce qu'il m'importait de vous apprendre. Maintenant, honorables citoyens, indiquez-moi clairement la demeure de mes ancêtres aux blancs coursiers, car je suis le fils d'Eson : je ne viens pas sur une terre étrangère, mais je suis né dans Iolcos. Je m'appelle Jason ; c'est le nom que me donnait le divin centaure. »

Il dit, et s'avance vers la maison de ses aïeux. A peine il en passe le seuil, et déjà les yeux de son père l'ont reconnu. Le vieillard sent de douces larmes inonder sa paupière; son âme est transportée de joie, quand il voit cet illustre fils, le plus beau des hommes. Les deux frères d'Eson accoururent à cette nouvelle : l'un, Phérès, habitait près d'Iolcos, sur les bords de la fontaine Hypéride; l'autre, Amythaon, avait quitté Messène. Bientôt arrivèrent à leur tour Admète et Mélampus[1], impatients de lier amitié avec leur cousin. Jason les reçoit dans un festin, leur adresse d'amicales paroles, et offre à chacun d'eux de magnifiques présents d'hospitalité. Pendant cinq jours et cinq nuits il ne cesse de leur prodiguer tous les plaisirs, et de goûter les douces joies dont les dieux ont embelli la vie humaine. Mais le sixième, il tint à ses parents un sérieux langage, et leur découvrit complètement la suite de ses desseins. Tous s'engagèrent à le servir.

Aussitôt Jason, à leur tête, s'élance de sa demeure, court au palais de Pélias et se précipite dans l'intérieur. Le fils de Tyro[2], à la belle chevelure, les entend et vient lui-même à leur rencontre. Jason était calme, et de sa voix la plus douce il laisse tomber lentement ces sages et profondes paroles : « Fils de Neptune qui commande aux rochers, l'esprit des hommes est prompt à oublier la justice dans l'ardeur d'une ambition criminelle ; mais bientôt vient le terrible jour de la ven-

[1] L'un, fils de Phérès, et l'autre, d'Amythaon.
[2] Pélias, fils de Tyro et de Neptune.



geance. Nous devons donc, toi et moi, régler nos désirs sur les principes de l'équité, afin d'assurer un constant bonheur au reste de notre vie. D'ailleurs, tu le sais, Pélias, une même femme donna le jour à Créthée et à l'intrépide Salmonée. Nous descendons de ces héros à la troisième génération : c'est grâce à eux que nous contemplons aujourd'hui la lumière d'or de l'éclatant Phébus. Les dieux s'éloignent de ceux qui haïssent leurs parents, au mépris des liens du sang. Ce n'est donc pas le glaive ni le javelot d'airain qui doivent partager entre nous le glorieux héritage de nos ancêtres. Je consens à te céder les brebis et les grands troupeaux de bœufs au poil roux, et tous les champs que tu as enlevés à mes parents et dont les moissons accroissent ta richesse; je ne suis pas jaloux de tous ces biens qui élèvent si haut ta maison; mais ce que je veux, c'est le sceptre royal, c'est le trône où s'assit autrefois le fils de Créthée[1], lorsqu'il rendait la justice au peuple des cavaliers thessaliens. Rends-le-moi donc, sans engager une lutte fâcheuse pour tous deux, sans appeler de nouveaux malheurs sur notre patrie. »

Il dit, et Pélias lui répondit d'une voix calme : « J'y consens; mais déjà la vieillesse m'accable, tandis qu'un sang jeune et vigoureux bouillonne dans tes veines. C'est à toi de désarmer la colère des dieux infernaux; car l'ombre de Phrixus[2] m'ordonne d'aller recueillir son âme dans le royaume d'Éétès[3], et de rapporter en Grèce l'épaisse toison du bélier qui le sauva jadis des flots de la mer et des flèches impies de sa marâtre : tel est l'ordre que m'a dicté une vision merveilleuse. J'ai été demander à la prêtresse de Delphes l'explication de ce songe, et elle m'engage à mettre au plus tôt à la voile. Consens à accomplir pour

[1] Eson, père de Jason.
[2] Fils d'Athamas, roi de Thèbes. Persécuté par Ino, sa belle-mère, il se retira en Colchide.
[3] Dans la Colchide.

moi cette tâche difficile, et je jure de te remettre le pouvoir souverain et la royauté; j'en fais le serment solennel au nom de Jupiter, le commun auteur de notre double race. »

Cette convention fut acceptée, et ils se séparèrent. Aussitôt Jason envoya des hérauts annoncer dans toute la Grèce l'expédition qu'il préparait. Bientôt accoururent trois guerriers intrépides, fils du roi des Immortels [1], nés dans la couche de Léda et dans celle d'Alcmène aux noirs sourcils arqués ; puis deux héros au front superbe, issus du dieu qui ébranle la terre, vinrent de Pylos et du cap Ténare pour soutenir leur renom de bravoure. C'était Euphémus [2] et le robuste Périclymène [3], qui s'élevèrent tous deux au comble de la gloire. Apollon envoya le roi de la lyre et des hymnes mélodieux, Orphée, dont tous les siècles ont chanté la louange. Deux fils de Mercure au caducée d'or, Echion et Eurytus, dans toute l'ardeur de la jeunesse, voulurent aussi affronter ces terribles périls. Puis les fils de Borée qui habitaient au pied du mont Pangée [4], Zétas et Calaïs, arrivèrent d'un vol rapide ; car leur père, le roi des vents [5], d'un cœur joyeux, pressa lui-même leur départ, et enfla les ailes de pourpre que tous deux agitaient sur leurs épaules. Ainsi Junon, armée de la douce persuasion, allumait dans le cœur des demi-dieux un ardent désir de s'embarquer sur le navire *Argo*. Aucun ne voulait plus rester sous le toit paternel et consumer lâchement sa vie à l'abri des périls ; mais ils brûlaient de s'unir aux héros de la Grèce, et de conquérir, au prix même de la vie, l'éclatante gloire qui guérit tous les maux.

Quand la fleur des jeunes guerriers fut réunie à

1 Hercule. fils d'Alcmène, Castor et Pollux, fils de Léda.
2 Fils de Neptune et l'ancêtre d'Arcésilas IV.
3 Frère de Nestor.
4 Entre la Thrace et la Macédoine.
5 Eole, qui régnait dans les îles Eoliennes (îles Lipari).



Iolcos, Jason les passa en revue et loua leur ardeur. Puis, par son ordre, le devin Mopsus consulte les oiseaux et les dés sacrés : sa voix inspirée ordonne que l'on s'embarque. Aussitôt les ancres sont relevées, suspendues au-dessus de l'éperon[1]. Alors le chef des Argonautes saisit une coupe d'or, et, debout sur la proue, il invoque le père des Immortels, Jupiter, qui lance les traits de la foudre, et les génies impétueux qui soulèvent les vents et les flots ; il invoque les nuits et les dieux qui guident les navires au milieu des vagues de la mer, et la lumière propice aux nautoniers, et l'aimable destinée qui préside au retour. Aussitôt le tonnerre ébranle les cieux de ses éclats d'heureux augure, et de la nue déchirée jaillit l'étincelant rayon de la foudre. Confiants dans ces divins présages, les héros prennent courage. L'interprète des dieux leur ordonne, au nom des plus douces espérances, de faire force de rames ; et quand ils atteignirent le terme du voyage, leurs mains agiles ne s'étaient pas encore lassées.

Poussés par le souffle du Notus[2] vers l'entrée du pont Euxin[3], ils décrivent en l'honneur du roi des flots une enceinte sacrée, s'emparent d'un grand troupeau de bœufs thraces au poil fauve, et l'immolent sur un autel de pierre qu'avaient élevé d'autres mains[4]. Car, avant d'affronter de terribles périls, ils voulaient invoquer le dieu souverain arbitre des navires, afin que sa protection les sauvât du choc terrible de deux énormes rochers qui venaient sans cesse se heurter l'un contre l'autre[5]. Ils semblaient animés et fendaient les flots, plus rapides que les impétueux ouragans.

[1] La proue des navires était précédée d'un éperon.
[2] Le vent du sud.
[3] La mer hospitalière, par ironie (la mer Noire).
[4] Les fils de Phrixus avaient élevé cet autel aux douze grands dieux.
[5] Les Sympléyades ou Cyanées, petites îles situées à l'entrée du Bosphore.

Neptune les arrêta pour jamais, quand passa le vaisseau des demi-dieux.

Enfin, les Argonautes arrivèrent sur les rives du Phase, dans le royaume même d'Éétès, où ils combattirent les Colchidiens au teint noir. Alors l'auguste déesse qui lance les traits les plus aigus, Vénus, attacha une bergeronnette aux mille couleurs sur une roue à quatre rayons faite d'un seul morceau [1]. Elle-même, du haut de l'Olympe, apporta cet oiseau magique, que les hommes ne connaissaient pas encore, et elle apprit au sage Jason les formules de l'enchantement qui devait enlever à Médée tout respect pour ses parents.

Domptée sous les coups de cette séduction terrible, elle brûle du désir insensé de partir pour la Grèce, et bientôt révèle à Jason le secret qui le fera sortir triomphant des épreuves imposées par le roi [2]. Elle composa pour lui un baume qui devait rendre son corps insensible aux coups de la douleur, et Jason promit de s'unir à elle par les doux liens de l'hymen.

Cependant Éétès amène au milieu des Grecs une pesante charrue et des bœufs, qui de leurs naseaux rougis soufflaient une flamme ardente, et déchiraient le sol à chaque pas de leurs ongles d'airain. Le roi seul les attache au joug et trace de longs sillons droits, fendant la surface de la terre et soulevant les glèbes jusqu'à la profondeur d'une brasse, puis il s'arrête : « Que le roi du vaisseau, dit-il, achève cette tâche, et il emportera l'immortelle dépouille, l'éclatante toison à la laine d'or. » Aussitôt Jason jette bas ses vêtements jaunes [3]; confiant dans le secours de la déesse [4], il se

[1] C'était une conjuration magique qui passait pour exciter l'amour.
[2] Éétès, père de Médée.
[3] Le jaune était, ainsi que le pourpre, la couleur que portaient les princes.
[4] Vénus.



met à l'œuvre. Et le feu ne l'effrayait pas, grâce au baume que lui avait donné l'habile étrangère. Il tire la charrue, force les bœufs à soumettre leur tête au joug, enfonce dans leurs larges flancs un mordant aiguillon, et de son bras robuste achève la tâche qui lui était imposée. A la vue de cette admirable vigueur, Éétès ne dit pas un mot; mais sa douleur s'exhale en un cri de rage, tandis que les compagnons de l'intrépide héros lui serraient les mains, couronnaient son front de verdure et le comblaient à l'envi des plus doux éloges. Aussitôt l'illustre fils du Soleil [1] indique à Jason dans quel lieu Phrixus a suspendu l'éclatante toison que retiennent des épées plantées en terre. Il espérait que l'étranger ne pourrait accomplir cet exploit; car la toison était cachée au fond d'un bois touffu, et un dragon la tenait serrée dans ses puissantes mâchoires; un dragon si énorme, qu'il dépassait en grosseur et en longueur un vaisseau de cinquante rameurs façonné par le fer.

Mais il serait trop long de suivre la grande route de la poésie, car le temps me presse; je connais une voie plus courte: c'est la plus sage, et je voudrais y guider beaucoup d'autres. Jason fut donc assez habile pour tuer le monstre aux yeux azurés, et dont le dos était peint de mille couleurs. Puis il enleva Médée, d'accord avec elle, Médée qui plus tard causa la mort de Pélias [2].

Les Anciens ne sont pas d'accord sur la route suivie par les Argonautes pendant leur retour. Les uns disent qu'ils sont revenus en Grèce par le Danube (Ister); les autres, par le Volga, la Baltique, l'Océan et les Colonnes d'Hercule. Quelques-uns prétendent qu'ils revinrent par la mer Erythrée (mer Rouge). Il est beaucoup plus probable qu'ils reprirent la route qu'ils avaient suivie en allant : le Pont (mer Noire),

[1] Éétès.
[2] Elle conseilla aux filles de Pélias de le tuer et de jeter ses membres dans une chaudière brûlante, pour le rajeunir.

le Bosphore, la Propontide (mer de Marmara), l'Hellespont (Dardanelles) et la mer Égée (Archipel).

LES PHÉNICIENS.

Les besoins du commerce et le désir de le développer amenèrent les Phéniciens à entreprendre de nombreux voyages d'exploration. Ils fondèrent aussi beaucoup de colonies. La Méditerranée et la mer Noire furent les principaux centres de leurs opérations, mais ils visitèrent aussi la mer Érythrée et Ophir [1], l'océan Atlantique et les îles Cassitérides [2], qui leur fournissaient de l'étain.

De toutes les colonies phéniciennes, Carthage fut la plus importante. Depuis la destruction de Tyr par Nabuchodonosor (574), Carthage devint la puissance maritime prépondérante de la Méditerranée occidentale; elle fit faire à ses marins de nombreux voyages d'exploration pour développer son commerce. Des expéditions accomplies par les Phéniciens et les Carthaginois, nous citerons : le voyage autour de l'Afrique exécuté par des marins phéniciens et par les ordres de Nechao, roi d'Égypte, entre 611 et 601, et les voyages des Carthaginois Hannon et Himilcon, entre 500 et 450.

I.

VOYAGE AUTOUR DE L'AFRIQUE.

Entre 611 et 601.

I.

HÉRODOTE.

Le roi Nechao ou Neko II, qui régna de 611 à 601, favorisa,

[1] Probablement l'Inde.
[2] Les îles Scilly, au sud-ouest de l'Angleterre.

comme son prédécesseur Psammétik, le commerce et les Grecs; il se fit construire par eux une flotte sur le modèle des vaisseaux grecs, et dès lors les trirèmes remplacèrent les vieux modèles égyptiens. Il eut pour matelots des marins de la Phénicie, les meilleurs de l'époque, et leur fit faire le tour de l'Afrique, afin de retrouver les pays de l'or et de l'ivoire, que les Tyriens et les Carthaginois avaient explorés autrefois.

Les Phéniciens s'étant donc embarqués sur la mer Erythrée, naviguèrent dans la mer Australe. Quand l'automne était venu, ils abordaient à l'endroit de la Libye[1] où ils se trouvaient, et semaient du blé. Ils attendaient ensuite le temps de la moisson, et, après la récolte, ils se remettaient en mer. Ayant ainsi voyagé pendant deux ans, la troisième année ils doublèrent les Colonnes d'Hercule et revinrent en Egypte. Ils racontèrent, à leur arrivée, qu'en faisant voile autour de la Libye, ils avaient eu le soleil à leur droite. Ce fait ne me paraît nullement croyable[2]; mais peut-être le paraîtra-t-il à quelque autre. C'est ainsi que la Libye a été connue pour la première fois.

II.

D'Avezac, *Esquisse générale de l'Afrique*, 1837, p. 96.

Pour un esprit sans préjugés, cette navigation autour de l'Afrique est un fait incontestable; et le passage de l'équateur demeure hors de doute par cette circonstance si vraie, mais qu'en sa naïve ignorance Hérodote accueillait avec incrédulité, que le soleil se trouvait à

[1] Le nom de Libye s'appliquait à toute l'Afrique.

[2] Les Phéniciens ont eu le soleil à leur droite après qu'ils eurent passé la ligne; et cette circonstance précieuse, qui n'a pu être imaginée dans un siècle où l'astronomie était encore en son enfance, assure l'authenticité de ce voyage, dont, sans cela, on pourrait douter.

la droite des navigateurs. Les Perses, mieux instruits que nous du vaste commerce et des longs voyages des Tyriens, croyaient à l'accomplissement de cette périlleuse expédition : Xerxès accordait grâce de la vie au coupable Sataspès, à condition qu'il refît le tour de l'Afrique ; et lorsqu'après l'avoir tenté par l'Occident, Sataspès revint sur ses pas conter les fabuleux obstacles qui avaient arrêté sa navigation à quelques mois du détroit de Gadès, le grand roi n'admit point cette chimérique excuse, et Sataspès fut empalé.

Posidonius[1], s'appuyant du récit (aujourd'hui perdu) d'Hérodote, disait qu'une semblable expédition avait été renouvelée avec un plein succès sous le règne de Darius ; le Carthaginois Hannon, dont nous ne connaissons plus que les premières explorations, avait, au dire de Pline, franchi l'Océan depuis Gadès jusqu'aux confins de l'Arabie, et laissé une relation écrite de ce voyage; de même Cælius Antipater[2] affirmait avoir connu un marchand qui, dans une expédition commerciale partie d'Espagne, avait atteint l'Ethiopie ; et Héraclide de Pont[3] racontait, mais sans preuves, qu'un mage était venu d'Orient, par la même voie, trouver Gélon à Syracuse. D'un autre côté, Eudoxe de Cyzique[4] avait, au rapport de Posidonius, trouvé sur la côte orientale et rapporté en Egypte les débris d'un navire gaditain ; et Pline assure que sous Auguste on reconnut pareillement dans le golfe Arabique des vestiges de vaisseaux espagnols qui avaient péri. Bien plus, Eudoxe lui-même, sans être découragé par un premier naufrage, serait parvenu, dans une nouvelle navigation, à effec-

[1] Philosophe stoïcien, du Ier siècle av. J.-C. Il avait établi son école à Rhodes.
[2] Jurisconsulte et historien romain, contemporain des Gracques. On n'a conservé que quelques fragments de ses *Annales*.
[3] Philosophe grec, disciple de Platon et d'Aristote, vivant à Athènes au milieu du IVe siècle.
[4] Navigateur du IIe siècle av. J.-C., contemporain de Ptolémée Evergète II.

tuer le tour entier de l'Afrique; Posidonius du moins en était persuadé, et Cornelius Nepos affirmait que, de son propre temps, Eudoxe avait mené à heureuse fin cette entreprise, si longtemps et si opiniâtrément poursuivie par l'intrépide navigateur.

Tous ces rapports ne méritent sans doute point une égale confiance; mais ils témoignent hautement des traditions d'après lesquelles la pointe australe de l'Afrique avait été doublée. En vain suppose-t-on les Anciens inébranlablement convaincus que le continent se terminait au nord de l'équateur : Pline connaît deux zones tempérées, et Lucain, antérieur à Pline, mentionne les Libyens éloignés qui voient leur ombre se projeter au sud; il faut donc reconnaître, à travers les contes du crédule Mela[1], bien moins une hypothèse imaginaire, qu'une vague et confuse notion des périples antiques qui étaient allés doubler au loin ce cap, aujourd'hui réputé découvert seulement vers la fin du xve siècle.

II.

LE PÉRIPLE[2] D'HANNON.

Entre 500 et 450.

« Hannon fit son voyage à la côte occidentale d'Afrique, dit Pline le Naturaliste[3], dans le temps de la plus grande puissance de Carthage. » Il fut envoyé par le Sénat décou-

[1] Pomponius Mela, géographe romain, vivait au milieu du Ier siècle de l'ère chrétienne.
[2] Περίπλους, navigation autour, relation d'un voyage autour d'un pays.
[3] *Histoire naturelle*, V, 1.

vrir des routes et des terres inconnues, pour y fonder de nouvelles colonies et des ports, afin de développer le commerce de Carthage.

On n'a aucun renseignement biographique sur ce célèbre navigateur. Les Grecs et les Romains, qui ne dépassèrent jamais, sur la côte d'Afrique, le cap Noun [1], ne crurent pas à la navigation d'Hannon ; Strabon lui-même la regardait comme fabuleuse.

De retour à Carthage, Hannon, par ordre du Sénat, déposa dans le temple de Kronos (Saturne) la relation de son voyage rédigée en langue phénicienne. L'original en est perdu depuis longtemps, mais on a conservé la traduction qui en avait été faite en grec, probablement par quelque Sicilien sujet de Carthage. C'est cette relation dont on donne ici la traduction, faite par Bougainville, l'un des membres de l'ancienne académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Les Carthaginois ont ordonné qu'Hannon s'embarquât pour aller au delà des Colonnes d'Hercule [2] faire de nouvelles découvertes et former le long de la côte des établissements de Liby-Phéniciens [3]. Conformément à ce décret il a mis en mer, suivi de soixante navires : chaque bâtiment était de cinquante rames ; et la flotte, chargée de vivres et de provisions de toute espèce, portait 30,000 personnes, hommes et femmes [4].

Après avoir levé l'ancre, passé le détroit et navigué par delà l'espace de deux jours, nous avons jeté les fondements d'une ville, et nommé Thymiaterium [5] cette première de nos colonies ; le terrain qu'elle occupe domine sur une plaine très étendue. De là, faisant route

[1] Vis-à-vis des îles Canaries.

[2] Les Anciens donnaient le nom de Colonnes d'Hercule aux deux montagnes de Calpe et d'Abyla, qui se trouvent à l'entrée du détroit de Gibraltar. Ces deux montagnes sont celles de Gibraltar et de Ceuta.

[3] Populations formées de Carthaginois et de Libyens.

[4] Ces chiffres sont évidemment exagérés et résultent probablement d'une faute de copiste ou d'une erreur du traducteur grec.

[5] Au sud du cap Cantin, sur la côte du Maroc.

à l'ouest, nous sommes arrivés au cap Soloë[1], promontoire de Libye couvert d'arbres touffus.: nous avons bâti sur cette hauteur un temple à Neptune. Une demi-journée plus loin nous avons trouvé, en nous rapprochant de l'est, et près de la mer, un lac bordé de roseaux dont les tiges étaient grandes et fortes ; des éléphants et d'autres animaux sauvages paissaient en grand nombre sur les bords et aux environs.

Après une journée de navigation au delà de ce lac, nous avons établi, sur le bord de la mer, un nouveau comptoir, ensuite quatre autres places de distance en distance. Voici l'ordre et les noms de ces cinq colonies : la plus voisine du lac s'appelle Mur du Soleil; la seconde, en avançant vers le sud, se nomme Gytté; la troisième, Acra ; la quatrième, Melitta ; la cinquième, Arambys. De là, continuant de faire route, nous sommes arrivés à l'embouchure du Lixus[2], fleuve considérable qui vient de l'intérieur de la Libye se jeter à cet endroit dans la mer. Une nation de pâtres errants faisait paître ses troupeaux dans le voisinage de ce fleuve; ces nomades se sont familiarisés avec nous, et nous avons séjourné quelque temps dans la contrée. Au-dessus, dans les terres, habitent les Ethiopiens sauvages, dont le pays est couvert de bêtes fauves et traversé par de grandes montagnes, où les Lixites placent la source du Lixus. Ils disent que ces montagnes sont peuplées de Troglodytes, espèce d'hommes d'une figure étrange, mais agiles au point que la vitesse et la légèreté de leur course surpassent celle des chevaux.

En nous rembarquant, nous avons pris des interprètes chez les Lixites ; et la continuation de notre route vers le midi nous a fait voguer d'abord à la vue d'une côte déserte, que nous avons suivie l'espace de deux jours[3]. La côte tourne ensuite à l'est pendant une

[1] Cap Bojador.
[2] Le Sénégal.
[3] C'est la côte du Cayor.

journée de navigation, après laquelle nous avons découvert, au fond d'une espèce de golfe [1], une petite île ayant cinq stades de tour; nous y avons laissé du monde pour la peupler, et nous l'avons nommée Cerné [2].

De là nous sommes arrivés au bord d'un lac, après avoir traversé l'embouchure d'un grand fleuve nommé Chrétès [3]. Ce lac renfermait trois îles, plus étendues chacune que Cerné. Nous avons mis trois jours de navigation à remonter depuis ces îles jusqu'à l'extrémité du lac dans l'intérieur des terres [4]. Ce fond du bassin était commandé par de hautes montagnes, dont les habitants sauvages et vêtus de peaux de bêtes féroces se sont opposés à notre descente en nous repoussant à coups de pierres. Au sortir du lac, nous sommes rentrés en mer, et continuant notre route, nous sommes arrivés jusqu'à un autre fleuve [5], remarquable par sa grandeur, par la largeur de son lit, par les crocodiles et les hippopotames dont il est plein. De là nous sommes revenus sur nos pas, et nous avons regagné l'île de Cerné.

Ensuite nous sommes repartis tous ensemble de Cerné pour aller de nouveau vers le sud, et notre flotte a vogué douze jours le long d'un rivage occupé d'un bout à l'autre par des Ethiopiens, que notre approche semblait effrayer, et qui fuyaient à la vue de nos vaisseaux; ils parlaient un langage inconnu, même à nos interprètes Lixites. Enfin le douzième jour depuis le départ de Cerné nous a conduits au pied de montagnes élevées et couvertes de forêts [6]; les arbres en étaient

[1] Formé par la presqu'île du cap Vert.
[2] C'est l'île de Gorée, dont la rade offre l'un des meilleurs mouillages de toute cette côte. Gorée appartient aujourd'hui à la France.
[3] La Gambie. — Plusieurs croient que c'est le Sénégal.
[4] Ce lac me paraît être l'estuaire du rio Geba.
[5] Le Rio-Grande.
[6] La Sierra Leone.

odoriférants et veinés de toutes sortes de couleurs. Il nous a fallu deux journées de navigation pour tourner entièrement cette côte montueuse. Au bout de ces deux jours, nous sommes entrés dans un abîme immense de mer, qui n'avait à nos yeux d'autres bornes que la partie du continent côtoyée par nos vaisseaux.

A cette hauteur, la côte [1] devient basse et forme une plaine unie, qui s'étend dans la profondeur des terres. Dans cette plaine nous apercevions, toutes les nuits, des feux plus ou moins considérables, allumés d'espace en espace le long des bords de la mer.

Après avoir fait de l'eau, nous avons rangé cette côte pendant cinq jours ; ce qui nous a conduits à l'entrée d'un grand golfe, que nos interprètes appelaient la Corne de l'Occident [2]. Dans ce golfe était une grande île, et dans cette île un lac d'eau salée qui renfermait une autre île; nous avons fait une descente dans la grande île. En plein jour, une forêt vaste et sombre était le seul objet qui s'offrît à nous ; mais la nuit nous voyions des feux allumés de toutes parts ; nous entendions les bruits confus de divers instruments, comme flûtes, timbales et tambours, entremêlés de cris effroyables. Ce spectacle, ces sons barbares nous ont intimidés, et nos devins nous ont ordonné de quitter l'île.

Ayant donc remis promptement en mer, nous avons commencé par ranger une côte semée de feux, que nous appelâmes la Côte des Fumigations. Le long de ses bords, on voyait des torrents de flammes se précipiter dans la mer ; en quelques endroits le sol était brûlant au point que les pieds n'en pouvaient soutenir la chaleur : nous nous en sommes éloignés au plus vite, saisis d'effroi. La navigation faite en suivant cette côte a duré quatre journées, pendant lesquelles la terre

[1] La côte de Guinée.
[2] Cap des Palmes.

nous paraissait toutes les nuits jeter des flammes. Au milieu de ces flammes s'élevait un feu plus grand que les autres, et qui semblait se perdre dans les nues. Pendant le jour nous ne voyions qu'une haute montagne nommée le Chariot des Dieux[1]. Après avoir vogué l'espace de trois jours entiers au delà de ces terres embrasées, nous avons découvert un nouveau golfe, appelé la Corne du Midi[2]. Au fond de ce golfe[3] était une île semblable à celle du golfe précédent ; cette île avait aussi son lac d'eau salée, et dans ce lac était une seconde île remplie de sauvages[4]. Les femmes nous ont paru y être plus nombreuses que les hommes sauvages ; ils ont échappé à notre poursuite, à travers les précipices et les rochers, et de là ils nous repoussaient avec des pierres. Nous avons saisi trois des femmes, dans le dessein de les amener vivantes ; mais comme elles ne cessaient de nous mordre et de nous déchirer avec fureur, en s'efforçant de rompre leurs liens, nous avons pris le parti de les tuer pour conserver leurs peaux, que nous avons rapportées à Carthage.

Notre navigation n'a pas été poussée plus loin : le manque de vivres nous a forcés de revenir sur nos pas.

Hannon avait fondé à Cerné une importante colonie, qui devint le centre du commerce des Carthaginois avec l'Afrique occidentale, et le terme de la navigation pour les gros bâtiments.

[1] Il est probablement question du littoral de la Guinée, à l'est du Niger, où le sol est assez élevé et présente çà et là quelques hautes montagnes, telles que le massif du mont Cameroun, de formation volcanique, et dans lequel il y a des cratères encore fumants et un pic de 4195 mètres, le Mongo-Ma-Loba.

[2] Est ce le cap Lopez ?

[3] Hannon est ici au fond du golfe de Guinée, où se trouvent les îles de Fernan-do-Po, du Prince, de Saint-Thomas et d'Annobon.

[4] Hannon se trompe ici : ce ne sont pas des sauvages qui peuplent ces forêts, ce sont de grands singes anthropomorphes, appelés gorilles.

Leurs gros navires, dit Bougainville, restaient à la rade de l'île, la côte ultérieure n'étant pas aisément navigable, à cause des écueils et des bas-fonds couverts d'herbes qu'on y rencontre fréquemment. Ils s'embarquaient à Cerné sur des bâtiments légers[1], à bord desquels ils allaient faire la traite le long des côtes, et même dans les rivières, qu'ils remontaient assez avant. Scylax[2] fait mention d'une ville d'Éthiopiens ou de Nègres où ils allaient commercer, et nous donne un détail des marchandises qui faisaient de part et d'autre la matière de ce commerce. Les Carthaginois y portaient des vases de terre, des tuiles, des parfums d'Egypte, et quelques bijoux de peu de conséquence pour les femmes. En échange, ils en recevaient des peaux de cerf, de lion et de panthère, des cuirs et des dents d'éléphant. Ces cuirs étaient d'un grand usage pour les cuirasses et les boucliers. Scylax garde le silence sur la poudre d'or qu'ils tiraient aussi de ces contrées C'était un secret de leur commerce et qu'il ignorait sans doute, n'ayant consulté que les routiers des pilotes, où l'on n'avait garde de faire mention de cet article important. Mais Hérodote, instruit par l'indiscrétion de quelque Carthaginois, nous l'a révélé dans son histoire, et nous apprend même de quelle manière ils échangeaient cet or contre leurs marchandises.

Quand leurs vaisseaux sont arrivés, dit Hérodote, ils en tirent les effets qu'ils veulent trafiquer, et les étalent sur le rivage. Ensuite ils remontent dans leurs bâtiments, d'où ils font des signaux : ce sont des feux, dont la flamme et la fumée avertissent les habitants. Ceux-ci viennent sur la côte, avec leur or et leur argent qu'ils posent auprès des marchandises ; puis ils s'éloignent, mais sans les perdre de vue. Les Carthaginois reviennent, et considèrent le prix que leur offrent les naturels du pays. S'ils le trouvent suffisant, ils le prennent et s'en vont ; s'ils veulent un prix plus cher,

1. Ces bâtiments légers accompagnaient les gros navires. On les appelait *Chevaux*, parce que leur proue avait la figure d'un cheval.
2. Géographe grec du ve siècle, auteur d'un *Périple de la mer Intérieure* (Méditerranée).



ils laissent cet or auprès de leurs marchandises, et retournent une seconde fois à leurs vaisseaux. Ceux du pays reparaissent et ajoutent une nouvelle quantité d'or, jusqu'à ce que les Carthaginois soient contents. Ils ne se font jamais tort les uns aux autres. Les Carthaginois ne touchent point à l'or, à moins qu'il n'y en ait pour la valeur de leurs marchandises; et ceux du pays n'emportent point les marchandises avant que les Carthaginois aient enlevé l'or.

III.

HIMILCON.

Festus Avienus.

« Vers l'époque d'Hannon, dit Pline[1], Himilcon fut envoyé pour explorer les côtes extérieures de l'Europe et en faire le tour. » Un poète latin du IVe siècle de notre ère, Festus Avienus[2], nous donne quelques détails sur ce voyage, d'après les *Annales Puniques*, et nous apprend qu'Himilcon visita l'océan Atlantique et les îles Britanniques. Après avoir dit que les Tartessiens[3] allaient faire le commerce aux îles Œstrymnides ou Cassitérides, en Hibernie et dans l'île des Albions, il ajoute :

Le Carthaginois Himilcon, qui rapporte avoir fait lui-même l'expérience de cette navigation, affirme qu'on peut à peine les parcourir en quatre mois : ainsi nul

[1] *Histoire naturelle*, II, 67.

[2] L'ouvrage d'Avienus est intitulé *Oræ maritimæ*, les régions maritimes. Il a été traduit, dans la collection Panckoucke, par MM. Despois et Saviot.

[3] Tartessus ou Tartessis, partie méridionale de l'Espagne sur le détroit de Gibraltar, possédée par les Phéniciens et les Carthaginois, et où les premiers avaient fondé la ville de Gadir ou Gadès, aujourd'hui Cadix.

souffle ne vient pousser le vaisseau, ainsi les eaux de cette mer paresseuse demeurent immobiles. Il ajoute que des algues nombreuses s'élèvent du fond des abîmes, et souvent retiennent le vaisseau comme ferait une haie : toutefois, dit-il, la mer n'est qu'une surface sans profondeur ; à peine si une légère couche d'eau recouvre le sol ; çà et là rôdent toujours des animaux marins, des monstres nagent au milieu des vaisseaux, qui se traînent lentement et péniblement.

Si les faits rapportés par Himilcon sont exacts, l'aspect de cette partie de l'océan Atlantique a bien changé. Les algues ne se trouvent plus qu'à des centaines de lieues plus à l'ouest ; les baleines, que les Basques chassaient encore au Moyen-Age, ont disparu ainsi que les phoques. La profondeur de l'eau s'est considérablement augmentée. Est-ce aux mouvements du sol ou à des causes météorologiques que ces changements sont dus ? Il suffit ici de poser la question, et il faut revenir à Himilcon.

Au delà des Colonnes d'Hercule, du côté de l'Europe, les Carthaginois occupèrent autrefois des bourgs et des villes ; mais là ils avaient coutume de construire des vaisseaux à fond plat, pour que l'esquif, offrant une carène plus large, pût glisser sur la mer la moins profonde. De ces Colonnes, en allant vers l'occident, on trouve un abîme sans fin[1] ; la mer s'étend au loin, les flots se prolongent : ainsi le rapporte Himilcon. Nul n'a conduit ses vaisseaux vers cette mer ; car on y manque de vents qui poussent le navire ; aucun souffle du ciel ne vient en seconder le mouvement ; de plus l'air est couvert comme d'un manteau de brouillards, une brume éternelle enveloppe la mer, le jour est continuellement obscurci par les nuages.

[1] C'est cette mer sans fin que Christophe Colomb osa traverser. Les opinions que nous donne Avienus étaient encore celles que l'on avait au xve siècle.



Tel est l'Océan qui mugit autour de la vaste étendue du monde ; c'est la plus grande des mers, c'est l'abîme qui embrasse les rivages, c'est le réservoir de la mer Intérieure, c'est le père de notre Méditerranée : car la force de la mer creuse la plupart des golfes extérieurs et pénètre dans notre terre. Je vais vous parler des quatre plus grands golfes.

Le premier de ces golfes qui empiètent sur la terre, c'est celui du Couchant, autrement dit mer Atlantique ; le second, celui d'Hyrcanie ou mer Caspienne ; puis la mer des Indes ou golfe Persique ; enfin le golfe Arabique, sous la tiède haleine du Notus. Le premier doit à une ancienne coutume le nom d'Océan, et à une autre celui de mer Atlantique ; son abime se déploie en un long contour et s'étend à l'infini. Souvent la nappe d'eau est si mince, qu'à peine elle cache les sables qu'elle recouvre. Au-dessus des ondes flottent des algues nombreuses, et là le bouillonnement des flots est arrêté par la vase. Une foule de monstres nagent dans toute l'étendue de la mer ; le grand effroi qu'ils inspirent remplit ces parages. Le Carthaginois Himilcon a rapporté qu'il les vit autrefois sur l'Océan, et qu'il les connut par expérience. Ces détails transmis à travers les siècles par les Annales Puniques les plus anciennes, nous vous les transmettons à notre tour.

LE PREMIER CANAL DE L'ISTHME DE SUEZ.

HÉRODOTE.

Nechao, roi d'Egypte, entreprit le premier de creuser le canal qui conduit à la mer Erythrée. Darius, roi de Perse, le fit continuer. Ce canal a de longueur quatre journées de navigation, et assez de largeur pour que

deux trirèmes puissent y passer de front. L'eau dont il est rempli vient du Nil, et y entre un peu au-dessus de Bubastis[1]. Ce canal aboutit à la mer Erythrée, près de Patumos, ville d'Arabie.

On commença à le creuser dans cette partie de la plaine d'Egypte qui est du côté de l'Arabie. La montagne qui s'étend vers Memphis, et dans laquelle sont les carrières, est au-dessus de cette plaine, et lui est contiguë. Ce canal commence donc au pied de la montagne ; il va d'abord pendant un long espace d'occident en orient; il passe ensuite par les ouvertures de cette montagne et se porte au midi dans le golfe d'Arabie.

Pour aller de la mer Septentrionale (Méditerranée) à la mer Australe, qu'on appelle aussi mer Erythrée[2], on prend par le mont Casius, qui sépare l'Egypte de la Syrie; c'est le plus court. De cette montagne au golfe Arabique, il n'y a que 1000 stades ; mais le canal est d'autant plus long, qu'il fait plus de détours. Sous le règne de Nechao cent vingt mille hommes périrent en le creusant. Ce prince fit discontinuer l'ouvrage, sur la réponse d'un oracle qui l'avertit qu'il travaillait pour le barbare. Les Egyptiens appellent barbares tous ceux qui ne parlent pas leur langue.

HÉRODOTE.

Babylone.

Hérodote, célèbre historien grec, naquit à Halicarnasse, dans l'Asie-Mineure, en 484 avant Jésus-Christ, et mourut à Thurium, dans la Grande-Grèce, vers 406. Voyageur intelli-

[1] Sur la branche orientale du Nil.
[2] Mer Rouge et mer des Indes.

gent, Hérodote étudia sérieusement les contrées dont il voulait décrire la géographie et raconter l'histoire. Ses descriptions sont en général assez exactes ; aussi les découvertes archéologiques de nos jours n'ont-elles fait que confirmer ce qu'il raconte dans ses précieux livres d'histoire. L'histoire d'Hérodote, écrite en grec, est divisée en neuf livres, qui portent les noms des Muses. Il en fit, à la fête des Panathénées de 444, la lecture aux Athéniens, qui lui donnèrent 10 talents[1]. Le sujet principal est l'histoire des guerres médiques ; mais Hérodote fait précéder son récit d'une histoire et d'une description de la Perse, de la Médie, de Babylone, de la Lydie, de l'Egypte et du Nil, de la Scythie, de la Thrace et de la Libye, réunissant toujours la géographie et l'histoire.

La traduction que nous avons suivie est celle de Larcher.

L'Assyrie contient plusieurs grandes villes, mais Babylone est la plus célèbre et la plus forte. C'était là que les rois du pays faisaient leur résidence depuis la destruction de Ninive. Cette ville, située dans une grande plaine, est de forme carrée. Chacun de ses côtés a 120 stades[2], ce qui fait pour l'enceinte de la ville 480 stades. Elle est si magnifique, que nous n'en connaissons pas une qu'on puisse lui comparer. Un large fossé, profond et plein d'eau, règne tout autour ; on trouve ensuite un mur de 50 coudées de roi[3] d'épaisseur, sur 200 en hauteur[4].

Il est à propos d'ajouter à ce que je viens de dire l'emploi que l'on fit de la terre des fossés, et de quelle

[1] Soit 54,000 francs. En tenant compte de la différence de la valeur de l'argent à l'époque d'Hérodote et à notre époque, les 10 talents valaient bien 500,000 francs d'aujourd'hui.

[2] Le stade = 189 mètres. Chacun des côtés de Babylone avait donc 22,680 mètres.

[3] La coudée = 52 centimètres.

[4] Il y avait une seconde enceinte, carrée comme la première, de 17,000 mètres de côté. Ces murailles prodigieuses, de 50 mètres de hauteur, sur 26 de largeur, sont encore représentées aujourd'hui par de longues traînées de tumulus formés de leurs débris, et appelés par les Arabes les Collines aux Chats.

façon la muraille fut bâtie. A mesure qu'on creusait les fossés, on en convertissait la terre en briques ; et, lorsqu'il y en eut une quantité suffisante, on les fit cuire dans des fourneaux. Ensuite, pour servir de liaison, on se servit de bitume chaud, et, de trente couches en trente couches de briques, on mit des lits de roseaux entrelacés ensemble. On bâtit d'abord de cette manière les bords du fossé. On passa ensuite aux murs, que l'on construisit de même. Au haut et sur le bord de cette muraille on éleva des tours[1] qui n'avaient qu'une seule chambre, les unes vis-à-vis des autres, entre lesquelles on laissa autant d'espace qu'il en fallait pour faire tourner un char à quatre chevaux. Il y avait à cette muraille cent portes d'airain massif, comme les jambages et les linteaux.

A huit journées de Babylone est la ville d'Is, située sur une petite rivière de même nom, qui se jette dans l'Euphrate. Cette rivière roule avec ses eaux une grande quantité de bitume : on en tira celui dont furent cimentés les murs de Babylone.

L'Euphrate traverse cette ville par le milieu, et la partage en deux quartiers. Ce fleuve est grand, profond et rapide; il vient de l'Arménie, et se jette dans la mer Erythrée[2]. L'une et l'autre muraille forment un coude sur le fleuve. A cet endroit commence un mur de briques cuites, dont sont bordés les deux côtés de l'Euphrate. Les maisons sont à trois et quatre étages. Les rues sont droites, et coupées par d'autres qui aboutissent au fleuve. En face de celles-ci on a pratiqué, dans le mur construit le long du fleuve, de petites portes pareillement d'airain, par où l'on descend sur ses bords. Il y en a autant que de rues de traverse.

Le mur extérieur sert de défense. L'intérieur n'est

[1] Il y en avait deux cent cinquante.
[2] Pour les Anciens, la mer Erythrée comprend la partie occidentale de la mer des Indes, le golfe Persique et la mer Rouge.

pas moins fort, mais il est plus étroit. Le centre de chacun de ces deux quartiers de la ville est remarquable : l'un, par le palais du roi, dont l'enceinte est grande et bien fortifiée[1]; l'autre, par le lieu consacré à Jupiter Bélus, dont les portes sont d'airain, et qui subsiste encore actuellement. C'est un carré régulier, qui a deux stades en tout sens. On voit au milieu une tour massive, qui a un stade tant en longueur qu'en largeur; sur cette tour s'en élève une autre, et sur cette seconde encore une autre, et ainsi de suite; de sorte que l'on en compte jusqu'à huit. On a pratiqué, en dehors, des degrés qui vont en tournant, et par lesquels on monte à chaque tour. Au milieu de cet escalier, on trouve une loge et des sièges où se reposent ceux qui montent. Dans la dernière tour est une grande chapelle, dans cette chapelle un grand lit bien garni, et près de ce lit une table d'or. On n'y voit point de statues.....

Dans ce temple de Babylone il y a une autre chapelle en bas, où l'on voit une grande statue d'or qui représente Jupiter assis. Près de cette statue est une grande table d'or; le trône et le marchepied sont du même métal. Le tout, au rapport des Chaldéens[2], vaut 800 talents d'or[3]. On voit hors de cette chapelle un autel d'or, et, outre cela, un autre autel très grand, sur lequel on immole du bétail d'un âge fait; car il n'est permis de sacrifier sur l'autel d'or que des animaux encore à la mamelle. Les Chaldéens brûlent aussi sur ce grand autel, tous les ans, à la fête de ce dieu, 1000 talents pesant d'encens[4].

Il y avait encore en ce temps-là, dans l'enceinte sacrée, une statue d'or massif de 12 coudées de haut[5]. Je

[1] C'était la ville royale, située au nord.
[2] Hérodote appelle les prêtres du dieu les Chaldéens.
[3] 56,160,000 francs.
[4] Environ 25,000 kilogrammes.
[5] Plus de 6 mètres.

ne l'ai point vue, je me contente de rapporter ce qu'en disent les Chaldéens. Darius, fils d'Hystaspes, forma le projet de l'enlever; mais il n'osa l'exécuter. Xerxès, fils de Darius, fit tuer le prêtre qui s'opposait à son entreprise, et s'en empara. Telles sont les richesses de ce temple. On y voit aussi beaucoup d'autres offrandes particulières.

Babylone a eu un grand nombre de rois, dont je ferai mention dans mon histoire d'Assyrie. Ce sont eux qui ont environné cette ville de murailles, et qui l'ont embellie par les temples qu'ils y ont élevés. Parmi ces princes on compte deux reines. La première précéda l'autre de cinq générations ; elle s'appelait Sémiramis [1]. Elle fit faire ces digues remarquables qui retiennent l'Euphrate dans son lit et l'empêchent d'inonder les campagnes, comme il le faisait auparavant.

La seconde reine était nommée Nitocris.... ; elle fortifia son pays [2], et voici les ouvrages qu'elle exécuta.

Babylone est divisée en deux parties, et l'Euphrate la traverse par le milieu. Sous les rois précédents, quand on voulait aller d'un côté de la ville à l'autre, il fallait nécessairement passer le fleuve en bateau, ce qui était, à mon avis, fort incommode. Nitocris y pourvut; le lac qu'elle avait creusé pour obvier aux débordements du fleuve lui permit d'ajouter à ce travail un autre ouvrage qui a éternisé sa mémoire.

Elle fit tailler de grandes pierres; et lorsqu'elles furent prêtes à être mises en œuvre, et que le lac eut été creusé, elle détourna les eaux de l'Euphrate dans ce lac. Pendant qu'il se remplissait, l'ancien lit du fleuve demeura à sec. Ce fut alors qu'on en revêtit les

[1] La tradition rapportée par Hérodote et Ctésias sur Sémiramis et Nitocris ne sont pas confirmées par les inscriptions cunéiformes.

[2] Contre les Mèdes, à l'aide de canaux qu'elle fit creuser, ainsi qu'un grand lac destiné à recevoir les eaux de l'Euphrate pendant ses débordements.

bords de briques cuites en dedans de la ville, ainsi que les descentes qui conduisent des petites portes à la rivière; et l'on s'y prit comme l'on avait fait pour construire le mur. On bâtit aussi au milieu de la ville un pont avec les pierres qu'on avait tirées des carrières; et on les lia ensemble avec du fer et du plomb. Pendant le jour on y passait sur des pièces de bois carrées qu'on retirait le soir, de crainte que les habitants n'allassent de l'un et de l'autre côté du fleuve pour se voler réciproquement. Lorsqu'on eut fait passer dans le lac les eaux du fleuve, on travailla au pont. Le pont achevé, on fit rentrer l'Euphrate dans son ancien lit; et ce fut alors que les Babyloniens s'aperçurent de l'utilité du lac, et qu'ils reconnurent l'utilité du pont[1].

La surface entourée de murs, Babylone en un mot, était de 513 kilomètres carrés et renfermait : au nord, la ville royale; au sud, la ville populaire, appelée Hallat[2], et la ville de Borsippa, au sud-ouest, entre les deux enceintes. Le reste se composait de terres cultivées, ce qui assurait à la ville de n'être pas obligée de capituler faute de vivres.

De l'ancienne ville royale il ne reste plus que d'immenses tumulus[3] formés des ruines de ses monuments, dans lesquels on trouve des fragments de briques émaillées ayant servi à la décoration des palais ou des temples, et représentant des lions, des chevaux, des arbres, des têtes d'homme, des rosaces, ou couvertes d'inscriptions. Le tumulus septentrional, appelé *El-Kasr*, le château, occupe l'emplacement

[1] Les inscriptions cunéiformes disent que le pont fut construit, ainsi que le lac, par Nabopolassar.

[2] Où se trouvent aujourd'hui la petite ville de Hillah et le village de Dolab. Hillah a été bâti avec les briques des anciens monuments, que l'on exploite comme de vraies carrières. La population de Hillah est d'environ 12,000 habitants Chaldéens et Juifs. Les Chaldéens ont encore le type des anciens habitants de Babylone dont ils descendent; ils sont catholiques. Les Juifs descendent des anciens Juifs amenés en captivité à Babylone. Hillah est entouré de massifs de splendides palmiers, les plus beaux de l'Orient.

[3] Ces tumulus, appelés *Tell*, collines, par les Arabes, sont couverts de palmiers, et çà et là de mosquées arabes.

du palais des rois, élevé ou reconstruit par Nabuchodonosor; Alexandre y mourut.

Le grand tumulus méridional est formé des débris des célèbres jardins suspendus, construits aussi par Nabuchodonosor. « Ils égalent en élévation, dit Quinte-Curce [1], le sommet des murailles et doivent leur grand charme à la hauteur de leurs arbres [2] et à leurs ombres épaisses. Les piliers qui soutiennent tout l'ouvrage sont construits en pierre; au-dessus de ces piliers est un sol de pierres qui supporte une épaisse couche de terre et l'eau employée à l'arrosage. Les arbres qui croissent sur ce sol créé par l'art ont 8 coudées de circonférence et 50 pieds de hauteur, et sont aussi riches en fruits que s'ils étaient nourris par leur terre maternelle. Ils forment une véritable forêt, de sorte que de loin on dirait des bois qui couronnent une montagne. »

« On comprend, dit Strabon [3], qu'un pareil ouvrage ait été placé parmi les sept merveilles du monde. Ce jardin, immense carré de 4 plèthres [4] de côté, se compose de plusieurs étages de terrasses supportées par des arcades dont les voûtes retombent sur des piliers de forme cubique. Ces piliers sont creux et remplis de terre, ce qui a permis d'y faire venir les plus grands arbres. Piliers, arcades et voûtes ont été construits rien qu'avec des briques cuites au feu et de l'asphalte. On arrive à la terrasse supérieure par les degrés d'un immense escalier, le long desquels ont été disposées des vis hydrauliques ou limaces, destinées à faire monter l'eau de l'Euphrate dans le jardin, et qui fonctionnent sans interruption par l'effort d'hommes commis à ce soin. L'Euphrate coupe en effet la ville par le milieu. Sa largeur est d'un stade, et le jardin suspendu le borde. »

Le Birs-Nimroud est un immense tumulus de 46 mètres de hauteur, situé sur l'emplacement de Borsippa. Au sommet, on voit encore un cône en briques surmonté d'un énorme pan de mur, de 11 mètres et demi de hauteur et de 8 mètres de largeur. Tout autour, le sol est couvert d'énormes

[1] Historien latin du Ier siècle, auteur d'une histoire d'Alexandre.
[2] Ces arbres étaient des palmiers.
[3] Géographe grec du Ier siècle.
[4] Le plèthre = 30 mètres. — L'étude des ruines permet de croire que les jardins étaient plus grands que ne le dit Strabon. On peut croire qu'ils avaient 250 mètres de côté et 75 mètres de hauteur.

blocs de briques tombées d'en haut et portant les traces de l'incendie qui a détruit le monument et les a vitrifiées. Le Birs-Nimroud est le reste de la tour massive du temple qu'Hérodote désigne sous le nom de temple de Jupiter Bélus et qui s'appelait exactement le temple des Sept-Lumières de la terre [1]. La tour de Borsippa n'était autre que la vieille tour de Babel, restée inachevée, et qui fut restaurée et terminée par Nabuchodonosor. Voici ce que nous apprend une inscription de ce roi :

« Un roi antique bâtit ce temple, il y a quarante-deux générations, mais il n'en éleva pas le faîte. Les hommes l'avaient abandonné depuis les jours du déluge, en désordre proférant leurs paroles. Le tremblement de terre et le tonnerre avaient ébranlé la brique crue, avaient fendu la brique cuite des revêtements : la brique crue des massifs s'était éboulée en formant des collines. Le grand dieu Mérodach a engagé mon cœur à le rebâtir ; je n'en ai pas changé l'emplacement, je n'en ai pas altéré les fondations.... J'ai mis la main à reconstruire la tour et à en élever le faîte; comme jadis elle dut être, ainsi je l'ai rebâtie ; comme elle dut être dans les temps éloignés, ainsi j'en ai élevé le sommet. »

Le temple, en forme de tour, avait 85 mètres de hauteur et se divisait en sept étages, comme le dit Hérodote. Le premier étage, consacré à Saturne, était noir. Le second, consacré à Vénus, était blanc. Le troisième, consacré à Jupiter, était orange. Le quatrième, consacré à Mercure, était bleu. Le cinquième était écarlate et consacré à Mars. Le sixième, consacré à la Lune, était d'argent. Le septième enfin, consacré au Soleil, était revêtu d'or. Le temple était dédié à Bel-Mérodach, l'un des grands dieux, et Nabuchodonosor avait employé à sa construction l'or, l'argent, les pierres précieuses, le cèdre, les briques émaillées ; les portes étaient en argent ; les poutres étaient dorées.

---

[1] Ou des sept planètes.

PYTHÉAS DE MARSEILLE.

BOUGAINVILLE[1], *Mémoires de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XIX.

L'objet de ces recherches est d'éclaircir l'histoire peu connue d'un homme fameux, et de substituer une idée plus juste aux idées absolument fausses ou imparfaites qu'on a jusqu'à présent données de lui. Ce qui le regarde ne peut nous être indifférent. Citoyen d'une ville la plus célèbre des Gaules, et qui, rivale en même temps d'Athènes et de Carthage, doit moins sa célébrité à une puissance soutenue pendant plusieurs siècles, à un commerce étendu et florissant, à l'alliance des Romains, qu'à la sagesse de ses lois, à la probité de ses habitants, à leur amour pour les sciences et pour les arts, Pythéas est un des plus anciens écrivains que nous connaissions dans nos contrées, et peut-être même dans tout l'Occident. Habile astronome, ingénieur physicien, géographe exact, hardi navigateur, il rendit ses talents utiles à sa patrie ; ses voyages, en frayant de nouvelles routes au commerce, ont enrichi l'histoire naturelle, et contribué à perfectionner la connaissance du globe terrestre.

Cependant, Polybe, un des plus judicieux critiques de l'Antiquité, et Strabon qui renchérit sur Polybe, en le citant, accablent Pythéas de reproches. Si nous les en croyons, c'est un voyageur infidèle, qui n'a débité que des mensonges ; ses observations sont peu exactes ; ses ouvrages n'offrent qu'un tissu de fictions, et les écrivains qui en ont fait quelque cas sont inexcusables. Bayle souscrit à ce jugement rigoureux, et quoi-

[1] Bougainville (Jean-Pierre), mort en 1763, secrétaire perpétuel de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

qu'il reconnaisse que Pythéas a dit vrai quelquefois, il l'accuse d'avoir étrangement abusé du privilège des voyageurs.

D'un autre côté, Pythéas a eu dans tous les temps des partisans illustres et de zélés défenseurs. Eratosthène l'avait pris pour guide, dans la partie de son ouvrage qui regardait le nord et l'occident de l'Europe. Au suffrage de ce grand homme, dont le génie était aussi vaste que l'érudition, se joignit celui d'Hipparque, qui, dans un nouveau traité de géographie, publié trente-quatre ans après la mort d'Eratosthène, adopta la plupart des déterminations de latitude données par Pythéas. Dans le siècle passé, Gassendi prit hautement sa défense, à la sollicitation de M. de Peiresc; mais outre qu'il s'est trompé sur quelques points considérables, comme sur le temps auquel a vécu celui qu'il entreprend de justifier, je n'ai trouvé suffisantes ni son apologie, quoique assez longue, ni celle d'Olaüs Rudbecks[1], qui, dans son *Atlantique*, a pris avec chaleur le parti de Pythéas. Les savants auteurs de l'Histoire littéraire de France se sont contentés de recueillir d'une part les reproches que lui ont faits Polybe et Strabon, et de nommer de l'autre ses partisans, soit anciens, soit modernes, sans prononcer de jugement. Les conjectures de Gassendi qu'ils rapportent auraient pu devenir entre leurs mains des preuves, s'ils les eussent approfondies; à ces preuves ils eussent pu joindre de nouveaux raisonnements, peut-être aussi décisifs; essayons d'y suppléer. Un exposé simple de ce qui nous reste des opinions philosophiques de Pythéas, de ses observations, des motifs et de l'objet de ses voyages, nous mettra en droit de décider s'il est un imposteur, ou si nous devons le placer dans la liste des Gama, des Colomb, des Magellan, espèce de con-

[1] Naturaliste suédois du XVIIIe siècle. Son ouvrage, l'*Atlantica* (1675-98, 4 vol. in-folio), a pour but de prouver que l'Atlantique de Platon n'était autre chose que la Suède.

quérants plus dignes de vivre dans la mémoire des hommes que les Sésostris et les Alexandre.

Pythéas était de Marseille. Les savants ne s'accordent pas sur le temps auquel il a vécu. Vossius et le P. Hardouin le placent sous le règne de Ptolémée Philadelphe, qui monta sur le trône l'an 284 avant l'ère chrétienne. Gassendi et Samson, trompés par un passage de Polybe dont ils n'ont pas bien pris le sens, soutiennent qu'il fut contemporain de P. Scipion, père du vainqueur d'Annibal et consul l'an 218 avant J.-C. Bayle a combattu l'une et l'autre opinion ; il prouve contre Vossius, et à plus forte raison contre Gassendi, que Pythéas a vécu avant le règne du second des Ptolémées, puisqu'il est cité non seulement par Eratosthène, mais aussi par Dicéarque, qui devait être fort âgé sous ce prince, supposé même qu'il vécût encore. Mais sans déterminer absolument le temps de Pythéas, ce célèbre critique se contente de le placer dans le siècle d'Alexandre : c'est la plus grande précision à laquelle il pense que l'on puisse arriver sur ce point.

Serait-il donc impossible de donner une date moins vague, et de rétrécir cet espace d'un siècle entier, que Bayle croit devoir abandonner aux conjectures ? Aristote, dans son traité des Météores[1], dit formellement que la zone habitée s'étend au nord jusqu'aux pays qui voient la *Couronne d'Ariane* dans le cercle qui leur tient lieu du cercle polaire, et pour lesquels cette constellation ne se couche pas. De son temps, la *Luisante* de la Couronne d'Ariane était proche du tropique, et par conséquent toujours visible pour les pays qui sont au 67e degré de latitude septentrionale ; or les régions situées à cette distance de l'équateur sont précisément celles qui ont un jour de vingt-quatre heures au temps du solstice.

Pythéas est, de l'aveu unanime des Anciens, le pre-

[1] L. II, ch. v.

mier qui ait pénétré à cette hauteur du pôle, le premier qui ait cru ces pays habités. Donc Aristote, en composant son traité des Météores, connaissait le voyage de Pythéas. Cet ouvrage est antérieur à l'expédition d'Alexandre dans les Indes, puisque l'auteur, dans l'énumération qu'il fait des grandes rivières, ne parle point du Gange, connu seulement aux Grecs depuis cette expédition; par conséquent la date du voyage de Pythéas remonte avant l'année 327, date de la conquête des Indes; et cet astronome, contemporain d'Aristote, si même il n'est pas plus ancien que lui, aura fleuri au plus tard vers le milieu du IVe siècle avant J.-C.

Né avec le goût des connaissances exactes, il trouva, dans le sein même de sa patrie, tous les secours nécessaires pour les acquérir; aussi, par un juste retour, les fit-il servir à l'avantage de ses citoyens. La physique fut un des objets de ses études; le rapport intime de cette science avec celles auxquelles il s'était principalement attaché ne nous permet pas d'en douter; et de plus, l'auteur du traité sur les *Opinions des philosophes,* attribué à Plutarque [1], nous apprend que Pythéas avait un système particulier sur le flux et le reflux de la mer. Il attribuait ce phénomène à la lune.

Mais comment le produisait-elle selon lui? Etait-ce par sa pression, comme le croient Cicéron [2], Sénèque [3] et Descartes? Pythéas connaissait-il les rapports exacts et constants que des observations suivies nous montrent entre les mouvements de la lune et ceux de la mer? Rapports singuliers que Posidonius, cité par Strabon [4], et Pline le Naturaliste [5] ont parfaitement décrits, en indiquant leurs causes. Nous serions pleine-

[1] L. III, art. 17.
[2] *De natura deorum*, II, 7.
[3] *De Providentia*, I.
[4] Strabon, trad. par Casaubon, l. III, p. 173 et 174.
[5] *Hist. nat.*, II, 97.

ment instruits de ce détail, si nous avions les ouvrages de Pythéas, qui subsistaient encore au temps d'Etienne de Byzance, écrivain du v[e] siècle. Ce que rapporte de son opinion l'auteur qui la cite[1] est trop obscur pour que nous présumions qu'il l'ait entendue, et trop court pour faire naître à ses lecteurs une idée qu'il n'avait pas.

Mais Pythéas ne borna point ses études à des spéculations oisives, comme la plupart des philosophes anciens, que le goût des systèmes dominait. Il cultiva l'astronomie, seule capable de donner à la géographie cette précision qui la met au nombre des sciences, et de rendre la navigation plus parfaite et plus sûre. Sa description des étoiles qui étaient de son temps voisines du pôle boréal, est citée avec éloge dans le commentaire sur Aratus[2], par Hipparque, le premier des astronomes qui ait donné un catalogue des étoiles fixes.

La plus célèbre des observations de Pythéas est celle qu'il fit à Marseille pour déterminer la latitude de cette ville, en comparant l'ombre d'un gnomon à sa hauteur au temps du solstice; comparaison de laquelle Eratosthène et Hipparque conclurent que la distance de Marseille à l'équateur était de 43 degrés 17 minutes[3]. Cette observation a été vérifiée par M. Gassendi, par le P. Feuillée, par M. Cassini; et le dernier remarque que si l'on en savait exactement les circonstances, elle servirait à décider la célèbre question du changement de l'obliquité de l'écliptique. Il nous reste si peu de chose de l'ancienne histoire des sciences, que les moindres fragments en doivent être précieux; celui-ci nous montre que la science des astres était longtemps avant J.-C. cultivée dans ces régions, et que dès lors

[1] Plut., *De plac. et dict. philos.*, III, 17.
[2] L. II, ch. v. — Aratus, poète et astronome grec du III[e] siècle.
[3] La latitude de Marseille est fixée aujourd'hui à 43° 17′ 4″.

on la faisait servir à perfectionner les connaissances du globe terrestre.

Passons à l'article le plus important et le moins éclairé de tous ceux qui regardent Pythéas, celui de ses voyages. M. de Fontenelle observe que la botanique n'est pas une science sédentaire, qui se puisse acquérir dans l'ombre du cabinet, comme la géométrie. Ce qu'il remarque, avec fondement, de cette partie de l'histoire naturelle, n'était pas moins vrai de la géographie dans le siècle de Pythéas. Le peu de lumière qu'on pouvait tirer de relations que leur petit nombre ou leur inexactitude ne permettait pas de comparer avec fruit, obligeait alors de se transporter dans les pays que l'on voulait connaître avec certitude. Le degré de passion qui suffit pour faire un savant d'une autre espèce ne suffisait donc pas pour faire un savant géographe ; et, de plus, il fallait du courage, et un autre motif aussi puissant, celui d'être utile à sa patrie.

Aussi la curiosité ne fut-elle pas la seule cause des voyages de Pythéas ; il faudrait être injuste pour douter qu'il envisageât comme le principal objet de ses entreprises, les suites avantageuses qu'elles pouvaient avoir. Sans l'amour de la patrie, sans la vue de l'intérêt général, de savants voyageurs auraient-ils volontairement affronté de nos jours les glaces du nord et les chaleurs du midi ? Animé par des motifs aussi nobles, le voyageur dont j'éclaircis l'histoire, a pénétré presque aussi loin du côté du pôle, dans un temps où la hardiesse des navigateurs n'était secondée par aucune des découvertes, ni des méthodes que l'art et l'expérience ont opposées depuis aux caprices de la mer.

Il partit du port de Marseille, et voguant de cap en cap, il côtoya toute la partie orientale de l'Espagne, pour entrer dans le bras de la Méditerranée qui, baignant le midi de ce royaume et le nord de l'Afrique,

se joint à l'Océan par le détroit de Gibraltar. Au sortir du détroit, il remonta vers le nord, le long des côtes de la Lusitanie [1], et continuant de faire le tour de l'Espagne, il gagna les côtes de l'Aquitaine et de l'Armorique, qu'il doubla pour entrer dans le canal que l'on nomme aujourd'hui la Manche [2]. Au delà du canal, il suivit les côtes orientales de l'île Britannique, et, lorsqu'il fut à sa partie septentrionale [3], poussant toujours vers le nord, il s'avança, en six journées de navigation, jusqu'à un pays que les Barbares nommaient *Thulé,* et où la durée du jour solsticial était de vingt-quatre heures ; ce qui suppose 66 degrés 30 minutes de latitude septentrionale. Ce pays est l'Islande, située entre les 65e et 67e degrés de latitude.

Strabon [4], qui nous fournit ce détail, observe que Pythéas ne disait point que Thulé fût une île ; observation de laquelle on pourrait peut-être tirer une induction favorable à notre voyageur. Mais sans nous y arrêter, remarquons, comme une preuve de l'étendue de ses connaissances astronomiques et de la sagacité de son esprit, que ce n'est pas son voyage à Thulé qui l'avait instruit de la durée du jour solsticial à cette distance de l'équateur. Un fragment de sa relation même, conservé par Geminus [5], nous montre que le raisonnement seul le conduisit d'avance à cette importante découverte. Les sauvages des pays moins septentrionaux, c'est-à-dire, selon toute apparence, les habitants de quelques-unes des Orcades, lui ayant montré dans l'horizon les points du coucher et du lever du soleil, en différentes contrées plus voisines du pôle, il avait conclu, du lieu de ces différents points, qu'au temps

[1] Portugal.
[2] STRABON, l. I, p. 63.
[3] PLINE, II, 75 ; IV, 16 ; VI, 34.
[4] L. II, p. 114.
[5] Astronome grec du Ier siècle avant J.-C. Il est auteur d'une *Introduction* (Isagoge) *aux Phénomènes*, au chapitre v de laquelle se trouve le fragment de Pythéas dont parle Bougainville.

du solstice d'été, les nuits étaient de trois heures sous un climat, de deux heures sous un autre, diminuant toujours par une proportion marquée, à mesure qu'on approchait du parallèle de Thulé, où le jour solsticial était de vingt-quatre heures. Strabon[1] lui fait dire que « dans ces régions glacées il n'y avait ni air, ni terre, ni mer, mais un composé des trois, assez semblable au zoophyte spongieux que l'on nomme le *poumon marin*, matière sur laquelle la terre et la mer étaient suspendues, et qui servait comme de lien aux différentes parties, de l'univers ».

Mais en examinant avec des yeux attentifs ce passage de Strabon, on voit clairement que Pythéas, par un tel récit, supposé qu'il l'ait fait, ne prétendait pas abuser de la crédulité de ses lecteurs, et qu'il ne faisait que rapporter en termes obscurs, ce qu'il avait aperçu confusément au travers des brouillards qui s'élèvent dans ces mers au temps du solstice d'été. Il avait sans doute des préjugés sur la structure du monde; et certaines apparences contribuant à les fortifier, son imagination vit ce que ses yeux ne voyaient pas. Je ne rapporterai point les conjectures de Gassendi sur cet objet, que Pythéas n'avait pu démêler, et que le physicien moderne soupçonne être le mont Hécla. Il est assez vraisemblable que c'était ou de ces pierres ponces que la mer d'Islande jette de temps en temps sur les bords de cette île, ou simplement des glaces flottantes. Les Norvégiens donnent aujourd'hui à la mer Glaciale le nom de *Leberzée*[2] (mer du poumon), à cause des glaces qui flottent sur cette mer, et dont la superficie extérieure est comme spongieuse.

Ce voyage au nord de l'île Britannique n'est pas le seul qu'ait fait Pythéas; il en entreprit un second vers le nord-est de l'Europe; et suivant dans celui-ci,

[1] L. II, p. 104.
[2] Olaus Rudbecks, *Atlant.*, t. I, p. 509.

comme il avait fait dans le premier, toute la côte occidentale de l'Océan, il entra par le canal de la Manche dans la mer du Nord, et de celle-ci, par le détroit du Sund, dans la mer Baltique, dans laquelle il vogua jusqu'à l'embouchure d'un fleuve auquel il donna le nom de Tanaïs et qui fut le terme de ses courses.

Distinguant, comme je fais, ces deux voyages de Pythéas, je m'écarte de l'opinion commune, qui les confond ; mais le texte de Strabon [1] est si formel, qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître que Pythéas n'a pas été, en un seul et même voyage, aux îles du Nord et dans la mer Baltique.

Il ne faut pas croire, avec Polybe et Gassendi, que le Tanaïs dont il s'agit ici soit le fleuve de ce nom [2] qui se décharge dans le Palus Méotide [3]. Pour aller des bords de la mer Baltique à ceux de la mer Noire, il aurait fallu que Pythéas s'engageât dans l'intérieur de vastes pays, peut-être aussi difficiles alors à traverser, que l'est aujourd'hui le continent du Canada. Cette considération, jointe à toutes les circonstances du recit de Pythéas, que Pline [4] nous a conservées, ne nous permet pas de douter que le Tanaïs de ce voyageur ne fût une des rivières qui se jettent dans la mer Baltique. C'était vraisemblablement ou la Vistule, ou la rivière nommée aujourd'hui Rédaune, qui tombe dans ce fleuve auprès de Dantzick. La quantité d'ambre que l'on trouve sur leurs bords donne à cette conjecture beaucoup de fondement. Il paraît que le mot *Tana*, *Thenes* ou *Danos*, entrait, comme l'a observé M. Leibnitz [5], dans la composition des noms de la plupart des grands fleuves du nord [6].

[1] L. II, p. 104.
[2] Le Don.
[3] La mer d'Azof.
[4] *Hist. nat.*, XXXVII, 2.
[5] *De orig. gentium. Miscell. Berol.*, t. I.
[6] Je me permets d'ajouter que la Duna ou Dwina me paraît être le Tanaïs de Pythéas (L. D.).

Pythéas composa en grec deux ouvrages, dans lesquels il exposait ce qu'il avait vu de remarquable. Le premier, sous le titre de *Description de l'Océan*, contenait une relation de son voyage par mer depuis Gadès jusqu'à Thulé ; le second était la description de celui qu'il avait fait le long des côtes de l'Océan, jusque dans la mer Baltique.

Ce second ouvrage est appelé *Période* par un ancien scholiaste d'Apollonius de Rhodes[1], et *Périple*, dans l'abrégé d'Artémidore d'Ephèse ; ce qui pourrait faire croire que le voyage dont il exposait l'histoire avait été fait en partie par terre, en partie par mer. Nous n'avons plus que quelques citations de ces écrits de Pythéas ; encore faut-il les prendre le plus souvent chez des auteurs prévenus contre lui.

Dans l'une et l'autre de ces relations, l'auteur rendait compte de ce qu'il avait remarqué sur la nature des pays septentrionaux, sur la qualité des terres, sur les mœurs des habitants : et ses censeurs sont forcés de convenir qu'il ne s'est point écarté de la vérité sur ces articles. Nous ne savons de ces détails que ceux qui nous ont été conservés par Strabon[2] : qu'à Thulé et dans les régions situées sous le même climat, on n'élevait point d'animaux domestiques ; que les hommes, aussi féroces que les animaux, se nourrissaient de fruits sauvages, les seuls qui pussent y croître, de légumes et de racines ; que la boisson des pays où l'on recueillait du miel et du froment était une liqueur formée de leur mélange ; que le peu de chaleur du soleil et les pluies fréquentes ne permettaient pas l'usage des aires pour battre le blé.

A ces détails sur l'histoire naturelle et sur les mœurs des peuples, Pythéas joignait les observations qu'il avait faites pour déterminer la position des différents

[1] *Schol. Apollon.*, IV, p. 203.
[2] L. IV, p. 201.

lieux. Il paraît qu'un des motifs de ses voyages avait été de reconnaître les côtes; objet important pour une nation commerçante comme était la sienne. Nous savons qu'il comptait cinq jours de navigation depuis *Gadès*, aujourd'hui Cadix, jusqu'au *cap Sacré*, nommé par les modernes cap Saint-Vincent[1]; ce qui ne peut avoir lieu qu'en naviguant terre à terre. Il avait fait la même chose le long des côtes extérieures de l'Espagne et de presque toute la Gaule; et suivant la même méthode, il estime la longueur de l'île Britannique en prenant depuis le *cap Bélenium*, le cap Cornwall, le plus avancé vers l'occident; mais, comme il n'avait pas fait le tour entier de l'île, il ne donnait son estimation que pour une conjecture.

Eratosthène et Hipparque avaient suivi ses mesures pour déterminer les latitudes de l'Espagne, de la Gaule et de l'île Britannique; et la justesse de leurs déterminations, vérifiées presque toutes dans la suite, nous montre quelle devait être l'exactitude des observations de Pythéas. Strabon, qui se déchaîne en toute occasion contre ce voyageur, reproche aux deux astronomes la confiance qu'ils ont eue dans ses relations, et prétend réformer leurs latitudes. Mais la fausseté visible de celles qu'il y substitue suffit pour le réfuter. Je n'en citerai que deux exemples.

Le premier est la situation qu'il donne à l'île d'*Hierne*, aujourd'hui l'Irlande[2]: il la place au nord de l'île Britannique, dont la partie septentrionale est, dans son système, sous le 52° degré de latitude, c'est-à-dire plus avancée d'environ 6 degrés vers le midi qu'elle ne l'est réellement. Il déclare que Hierne est presque inhabitable, à cause de la rigueur du froid; et c'est dans cette île qu'il pose les bornes septentrionales de l'univers. Le second exemple[3] est la communication

[1] Strabon, l. III, p. 148.
[2] L. II, p. 115.
[3] Strabon, l. XI, p. 491.

qu'il imagine entre la mer Caspienne et la mer du Nord, quoique Hérodote[1] eût formellement assuré que la première est un bassin exactement fermé de toutes parts et sans aucune issue apparente, et que son sentiment eût été suivi par Aristote, qui l'avait fait vérifier. Des idées si peu justes donnaient-elles à Strabon le droit de taxer, comme il fait, d'ignorance tous les géographes qui l'ont précédé ? On voit avec peine qu'un homme qui joignait à beaucoup d'esprit une vaste érudition ait pu tomber dans des erreurs si grossières, par la seule envie de contredire des écrivains célèbres : avec une pareille disposition, rarement on use de son jugement, et presque toujours on abuse de ses connaissances.

Pour achever de justifier pleinement Pythéas, je dois encore répondre à deux objections de Polybe, rapportées par Strabon[2], et qui attaquent la vérité des voyages mêmes. La première, c'est qu'un simple particulier ne pouvait être assez riche pour soutenir la dépense de pareilles entreprises ; la seconde[3], c'est que Scipion ayant fait, au sujet de l'île Britannique, quelques questions à ceux de Marseille, de Narbonne et de Corbilon-sur-Loire, ne put tirer d'eux aucun éclaircissement.

Gassendi[4] répond à la première difficulté par une conjecture qu'il ne faut que développer pour en former une preuve. Si les habitants de Marseille ont connu dès leur origine les voyages de long cours ; si le commerce a été leur principale occupation ; si des contrées où Pythéas a voyagé sortaient deux branches importantes de ce commerce, ne serons-nous pas en droit d'en conclure que l'objet de ces voyages intéressait les Marseillais ; et conséquemment qu'il ne les a pas en-

[1] L. I, ch. CCII, CCIII.
[2] L. II, p. 104.
[3] *Ibid.*, p. 190.
[4] *Peireskii Vita*, lib. V.

trepris comme simple particulier, mais comme habile astronome et géographe, chargé par la république, ou du moins par quelque compagnie commerçante, de découvertes dont pouvaient résulter des avantages réels?

Marseille, fondée 600 ans avant J.-C. par des marchands de Phocée en Ionie, fut dès son origine une des villes les plus commerçantes de l'Occident. Issus d'ancêtres, les premiers de la nation grecque qui eussent osé risquer des voyages de long cours, et dont les vaisseaux avaient appris à ceux des autres Grecs la route du golfe Adriatique et de la mer Tyrrhénienne, les Marseillais tournèrent naturellement toutes leurs vues du côté du commerce maritime. Les Phocéens avaient même pénétré jusqu'en Espagne, dans la fertile contrée de Tartesse au delà du détroit; et leurs descendants suivirent leur exemple avec d'autant plus d'ardeur, que la situation de Marseille les invitait, les forçait même à le faire. Un port avantageux sur la Méditerranée, un terrain aride, des voisins qu'ils méprisaient peut-être comme barbares, et dont sans doute ils craignaient la puissance, tout contribuait à fortifier leur goût naturel, en leur faisant envisager le commerce par mer comme l'unique moyen qu'ils eussent de subsister et de s'enrichir. En effet, nous voyons que ce n'est que longtemps après leur établissement qu'ils songèrent à se soumettre les environs de Marseille; et s'ils fondèrent un grand nombre de colonies, soit du côté de l'Italie, soit du côté de l'Espagne, ce fut moins dans la vue de reculer leurs frontières, que pour étendre et protéger leur commerce.

Rien ne pouvait être plus propre à l'augmenter que la découverte des pays d'où l'on tirait les marchandises qui avaient le plus de cours chez les peuples avec lesquels ils commerçaient. De ce genre était l'étain, que les îles Britanniques fournissaient en abondance. Je ne m'étendrai point sur ce qui concerne le trafic de ce métal, dont les Anciens, et particulièrement les Gau-

lois, faisaient un grand usage; c'est un sujet épuisé dans le premier Mémoire de M. Melot *sur le commerce des îles Britanniques, depuis son commencement jusqu'à la conquête des Gaules par les Romains*[1]. Je remarquerai seulement que, si du temps d'Hérodote[2] les Phéniciens et les Carthaginois étaient les seuls qui fissent le commerce de l'étain, depuis le voyage de Pythéas, les habitants de Marseille le partagèrent avec eux. Nous voyons en effet les Bretons porter l'étain des *îles Cassitérides* ou Sorlingues et du canton des *Ostidamnii*, du comté de Cornouailles, jusqu'à la côte voisine de l'île de *Wight*, et le transporter dans cette île sur des chariots pendant les basses marées. Nous voyons des marchands étrangers venir y chercher ce métal, et, traversant toute la Gaule en trente journées, le porter à l'embouchure du Rhône, dans le territoire de Marseille.

Le voyage de Pythéas est l'époque de cet accroissement de leur commerce : donc cet accroissement était son objet principal; objet par rapport auquel il avait exactement décrit la situation du promontoire *Calbium*[3] et sa distance de l'île d'*Ouessant*, qu'il nommait *Uxisama* : donc son premier voyage a été avantageux à ses compatriotes; donc on a lieu de présumer que c'est en leur nom et à leurs frais qu'il l'avait entrepris.

Si celui qu'il fit ensuite dans la mer Baltique pouvait contribuer de même à étendre leur commerce, la première objection de Polybe est entièrement détruite : c'est ce qu'il faut encore examiner.

Le succin ou l'ambre jaune était une marchandise d'une grande valeur parmi les Anciens[4]. La médecine l'employait fréquemment, comme elle l'emploie encore aujourd'hui; mais ce n'est pas à ce titre qu'il était le

[1] Mémoires de l'acad. des Inscript. et B.-Lettres, t. XVI.
[2] L. III, ch. CXV.
[3] STRABON, l. I. p. 64.
[4] PLINE, l. XXXVII, ch. II.

plus recherché. Les femmes le prisaient autant que les plus belles perles ; et le caprice, qui lui avait donné ce prix dans des temps fort éloignés, le lui conservait encore du vivant de Pline, qui s'en plaint avec force. On en faisait jusqu'à des vases, des statues et d'autres ouvrages, pour lesquels il fallait nécessairement avoir des morceaux un peu considérables. Or c'est sur les bords de la mer Baltique que l'on trouvait le succin. Le pays qui en fournissait la plus grande quantité est celui qu'arrose la Vistule[1], pays alors habité par les Guttons. Cette nation le vendait aux Germains, ceux-ci aux Gaulois et aux Illyriens ; et comme ces peuples ne s'en servaient que pour faire des colliers ou des bracelets, il n'était pas sûr qu'ils en conservassent les morceaux dans toute leur grosseur : incertitude qui longtemps après parut à Néron un motif suffisant pour envoyer un chevalier romain sur ces côtes au travers de la Germanie. Il était de plus important d'examiner de quelle manière on tirait de la mer ce précieux bitume, et s'il ne serait pas possible à une nation plus industrieuse d'en perfectionner la pêche.

Tel fut le motif qui détermina Pythéas à parcourir les bords de la mer Baltique ; et ce qui le prouve, c'est qu'il paraît clairement, par ce que Pline[2] nous a conservé de sa relation, qu'il s'était attaché particulièrement à connaître et à décrire la contrée qu'habitaient les Guttons, aussi bien qu'une grande île éloignée de ce pays d'une journée de navigation et qui ne fournissait pas moins d'ambre jaune.

Le second voyage de Pythéas devait donc, ainsi que le premier, avoir des suites avantageuses au commerce de Marseille : il est donc naturel de penser qu'il fut, ainsi que le premier, entrepris en vertu d'une commission de la république, comme tant de voyages

[1] Pline, l. IV, ch. xiii ; l. XXXVII, ch. ii.
[2] L. XXXVII, ch. ii.

pareils l'ont été depuis, et le sont encore de nos jours.

Ce qui fortifie cette conjecture, c'est que, quelques années auparavant, on voit un autre Marseillais, nommé Euthymène, faire un voyage dans l'Océan du côté du sud [1], et pénétrer jusqu'aux environs d'un grand golfe dans lequel tombait un fleuve considérable qui coulait vers l'occident, et dont les bords étaient peuplés de crocodiles. On peut donc présumer avec fondement qu'Euthymène et Pythéas furent envoyés par les Marseillais, le premier vers le midi, pour découvrir sur les côtes d'Afrique les pays d'où l'on tirait la poudre d'or; le second vers le septentrion, pour reconnaître les îles qui fournissaient l'étain et les contrées d'où l'on pouvait tirer l'ambre jaune; et s'il est permis d'ajouter une seconde conjecture, on pourrait encore soupçonner que ce qui suggéra cette idée aux habitants de Marseille, c'est la connaissance qu'ils eurent de pareils voyages entrepris longtemps auparavant par les Carthaginois [2].

Himilcon, chargé de celui du nord, et Hannon, envoyé en même temps vers le sud, avaient l'un et l'autre publié des relations, mais si obscures, à en juger par les fragments qui nous restent de celle du premier, qu'on s'aperçoit aisément qu'ils avaient voulu dérober leurs traces aux étrangers. Ce ne fut que dans le temps de la domination des Carthaginois en Sicile que quelque Grec de l'une des villes qui leur étaient soumises donna de ces ouvrages une traduction qui fit, selon toute apparence, concevoir aux Marseillais le projet exécuté, comme nous l'avons vu, par Euthymène et par Pythéas. La rivalité des deux républiques est trop connue; le motif et le rapport du double voyage entrepris de part et d'autre sont trop évidents pour ne pas rendre cette conjecture fort plausible, et conséquem-

[1] SENÈQUE, *Quest. nat.*, IV, 2. — PLUTARQUE, *De plac. et dict. philos.*, I, 1. — ARISTIDE, *Oratio Ægyptiaca*.
[2] PLINE, l. II, ch. LXVII.

ment pour ne pas prouver la réalité des voyages de Pythéas contre la première objection de Polybe.

La seconde difficulté que proposait cet historien n'est pas plus solide. Tirer, comme il fait, du peu d'éclaircissement que ceux de Marseille, de Narbonne et de Corbilon-sur-Loire[1] donnèrent à Scipion sur l'île Britannique, une induction contre la vérité du voyage de Pythéas au cercle polaire, c'est de toutes les conséquences que ce fait présente choisir la moins juste et la moins naturelle. Loin de conclure du silence des habitants de Marseille qu'ils n'étaient point en état de satisfaire la curiosité de Scipion, il est plus raisonnable de croire qu'ils feignirent d'ignorer ce qu'ils savaient en effet, pour ne point donner à un étranger des lumières dont il aurait pu profiter contre leurs intérêts.

De tout temps les nations commerçantes se sont en quelque sorte approprié l'espèce de commerce qui les enrichissait, et rarement ont-elles consenti à partager avec d'autres un bien sur lequel elles croyaient avoir des droits exclusifs. Le commerce de l'étain en particulier était si avantageux, que tous les peuples qui le faisaient n'ont rien oublié pour en dérober la connaissance aux étrangers.

Je ne répéterai point ce que j'ai dit plus haut de l'obscurité des relations publiées par les deux voyageurs carthaginois. Rien n'égale les précautions des Phéniciens de Cadix, qui avaient été longtemps possesseurs de cette branche du commerce, que ceux de Carthage et de Marseille partagèrent ensuite avec eux. On lit dans Strabon[2] que le capitaine d'un vaisseau romain, curieux d'apprendre la route des pays d'où l'étain se tirait, ayant, dans cette vue, poursuivi un bâtiment de Cadix, le maître de ce bâtiment le fit

[1] On n'a pu parvenir, jusqu'à présent, à déterminer la position de cette ville, que Polybe dit avoir été une des plus puissantes cités des Gaules.

[2] L. III, p. 175, 176.



échouer à dessein, se sauva avec son équipage après avoir vu ceux qui le poursuivaient se briser contre le même écueil, et qu'il fut dédommagé par le trésor public de la perte de ses marchandises. Si la jalousie des habitants de Cadix pouvait les porter à de telles extrémités, croira-t-on que les Marseillais fussent assez désintéressés pour découvrir la source d'un commerce dont ils tiraient un avantage si considérable, et surtout à l'un des principaux d'une nation assez puissante pour être en état de leur enlever ce commerce et assez avide pour le faire.

Les bornes prescrites à ce Mémoire ne me permettent pas d'ajouter de nouvelles considérations à celles qui précèdent. Je crois cependant en avoir assez dit pour justifier pleinement Pythéas contre les imputations de ses censeurs. Si ces écrivains, moins prévenus contre lui, avaient fait, en le critiquant, plus d'usage de ce jugement profond qu'on admire en eux ; s'ils avaient examiné ses ouvrages avec cette attention scrupuleuse que l'on doit à tout ce que l'on veut critiquer ; s'ils avaient fait réflexion que comme le faux est quelquefois vraisemblable, le vrai ne l'est pas toujours, ils auraient rendu plus de justice à ce célèbre Marseillais. Non qu'ils dussent épargner ce que ses relations pouvaient contenir de répréhensible : car je ne prétends pas qu'elles fussent exemptes de fautes. Nous en reconnaissons quelques-unes dans le peu de fragments qui nous en restent, et sans doute ce n'étaient pas les seules.

Etranger dans les pays qu'il a décrits, il n'avait eu ni le temps ni la facilité de vérifier ce que lui disaient les habitants ; il vivait dans un siècle rempli de préjugés sur les matières physiques ; enfin il était Grec et voyageur : que de sources de méprises et peut-être de fictions ! Mais ces méprises que produit une ignorance qu'on ne peut pas même blâmer, ces fictions de détail que sème dans une relation l'amour du merveil-

leux, autorisent-elles à rejeter un fond de vérités qui fait l'essentiel de l'ouvrage? En remarquant ces fautes, de quelque genre qu'elles fussent, en condamnant même avec sévérité celles qui méritaient de l'être, il fallait louer l'exactitude des observations de Pythéas, et faire sentir le mérite de ses voyages et de ses découvertes : il fallait, en un mot, le représenter comme un homme auquel on ne peut refuser l'honneur d'avoir établi le premier la distinction des climats par la différente longueur des jours et des nuits, et frayé la route vers des contrées que l'on croyait inhabitables.

Si le seul projet de cette entreprise mérite des éloges, combien n'en devons-nous pas à son exécution ? L'étude peut nous rendre propres les découvertes étrangères ; mais pour en faire de nouvelles, pour porter nos pas au delà des traces de ceux qui nous ont précédés, il faut un génie heureux, ardent, élevé, plein de cette noble avidité de savoir, que les difficultés irritent, et pour qui les obstacles sont des motifs. Ce goût vif et constant, inséparable des talents nécessaires pour la perfection des sciences, est en même temps la suite de ces qualités et la preuve qu'on les possède.

ALEXANDRE.

Les conquêtes d'Alexandre en Asie firent connaître au monde grec de nombreuses contrées : la Bactriane (Haut-Oxus), la Sogdiane (entre Oxus et Iaxarte), le Paropamise (Hindou-Kouch), l'Arie, la Drangiane et l'Arachosie (Afghanistan), la Gédrosie (Beloutchistan) et l'Inde. Le voyage sur l'Indus amena les Grecs à la mer Erythrée et leur fit voir pour la première fois le phénomène des marées.

« Je ne manquerai pas à ma destinée, disait Alexandre[1] ;

[1] Quinte-Curce, IX, 6.



partout où je combattrai, je me croirai sur le théâtre de l'univers; j'ennoblirai les lieux inconnus; j'ouvrirai à toutes les nations des contrées que la nature avait reculées loin d'elles. »

Alexandre avait emmené avec lui plusieurs savants, qui devaient faire servir aux progrès des sciences ses conquêtes et ses découvertes de pays inconnus aux Grecs. L'admirable ouvrage d'Aristote, l'*Histoire des animaux*, qu'on ne peut lire, disait Cuvier, sans être ravi d'étonnement, n'aurait jamais pu être fait, si Alexandre n'avait envoyé à son illustre maître de nombreux renseignements et surtout de nombreux objets d'histoire naturelle. Deux géomètres, Bæton et Diognète, étaient attachés à l'expédition [1] et chargés de mesurer les distances des marches de l'armée. Malheureusement le livre de Bæton, les *Stations de la marche d'Alexandre*, est perdu.

Arrivé à l'embouchure de l'Indus, Alexandre chargea Néarque de naviguer sur la mer Erythrée et lui donna l'ordre de revenir à Babylone avec la flotte, après avoir exploré le rivage compris entre les bouches de l'Indus et celles de l'Euphrate, c'est-à-dire les côtes de la Gédrosie (Beloutchistan), de la Carmanie et de la Perside (Perse), sur une étendue de 1600 kilomètres. L'expédition du roi de Macédoine devenait ainsi une expédition scientifique, à laquelle la géographie et le commerce durent d'importantes conquêtes.

I.

L'INDUS.

Quinte-Curce.

Quintus Curtius Rufus, écrivain latin probablement de la fin du premier siècle de notre ère, a laissé une histoire d'Alexandre en dix livres, dont les deux premiers sont perdus. Rhéteur encore plus qu'historien, Quinte-Curce excelle dans les narrations et les descriptions; mais, au point de vue de l'histoire sérieuse, il est inférieur à Arrien, autre historien

[1] Pline, *Histoire naturelle*, VI, 17.

d'Alexandre. La traduction que nous donnons ici est celle de M. Trognon.

Après la conquête de l'empire des Perses, Alexandre commença l'expédition dans l'Inde, en 327.

Il marcha sur le haut Indus, qu'il traversa à Taxila (Attok), et entra dans le Pendjab [1], pays habité par des peuples belliqueux, ancêtres des Sykes d'aujourd'hui, qui firent une résistance sérieuse. Le premier roi ou radjah auquel les Macédoniens eurent affaire fut Taxile, avec lequel Alexandre fit alliance et dont il augmenta les Etats; Taxile lui fut un allié utile contre les autres radjahs indiens. Arrivé sur l'Hydaspe, Alexandre livra bataille à Porus, l'un des rois les plus puissants du Pendjab, et le battit non sans peine.

Vainqueur de Porus et de ses éléphants, Alexandre traversa l'Hydaspe et voulut aller jusqu'au Gange pour conquérir l'Inde. Mais son armée se souleva et refusa d'aller plus loin. Alexandre fut obligé de s'arrêter et de revenir sur ses pas; mais, avant de partir, il éleva, sur la rive droite de l'Hydaspe, douze autels consacrés aux dieux; on y lisait l'inscription suivante :

« A Ammon, mon père, à Hercule, à Minerve Providence, à Jupiter Olympien, aux Cabires de Samothrace, au Soleil des Indes et à mon frère Apollon. »

L'armée construisit une flotte sur laquelle on descendit l'Hydaspe, puis l'Indus, se battant toujours contre les nations riveraines, et naviguant le plus souvent sans guides.

Mais tel était son opiniâtre désir de visiter l'Océan et de toucher aux bornes du monde, que, sans un seul homme qui eût la connaissance du pays, il ne craignit point de confier sa tête et les jours de tant de braves soldats à la merci d'un fleuve inconnu. Ils voguaient donc dans l'entière ignorance des lieux par où ils passaient : à quelle distance étaient-ils de la mer, quels peuples habitaient ces contrées, jusqu'à quel point le fleuve était-il tranquille à son embouchure, et d'une navigation praticable pour leurs longs bâtiments? Sur

[1] Le pays des cinq rivières, appelé par les Grecs la Pentapotamie.



tout cela leurs lumières se bornaient à de vagues et aveugles conjectures. Leur unique consolation, au milieu de cette course aventureuse, était le bonheur qui les avait toujours accompagnés. Ils avaient déjà fait quatre cents stades, lorsque les pilotes annoncent au roi qu'ils reconnaissent l'air de la mer, et qu'il leur semble que l'Océan doit être à peu de distance.

Transporté de joie, il exhorte les matelots à faire force de rames : ils touchaient, leur dit-il, à ce terme de leurs travaux qu'appelaient tous leurs vœux. Déjà rien ne manquait plus à leur gloire, et leur courage n'avait plus devant lui d'obstacles : sans qu'ils eussent désormais de combats à livrer, ni de sang à répandre, ils allaient prendre possession du monde. La nature elle-même ne pouvait s'avancer plus loin : tout à l'heure ils verraient des choses inconnues à tous, hormis aux immortels. Cependant il jeta quelques hommes à terre, pour ramasser les paysans qu'ils trouveraient épars dans la campagne, espérant en tirer de plus sûrs renseignements.

Après avoir fouillé toutes les cabanes, on en découvrit à la fin plusieurs qui s'étaient cachés. Comme on leur demandait à quelle distance on était de la mer, ils répondirent que la mer ne leur était pas même connue de nom ; que, seulement, on pouvait arriver en trois jours dans un endroit où l'eau douce perdait son goût pour devenir amère. On comprit que c'était la mer que désignaient ainsi des hommes à qui la nature de cet élément était inconnue. Les matelots se mirent donc à ramer avec une joyeuse ardeur, et chacune des journées suivantes, à mesure qu'approchait le terme de leurs espérances, leur enthousiasme redoublait.

Le troisième jour, la mer commençait à se mêler au fleuve ; la marée, peu sensible encore, confondait la diversité de leurs eaux. Ils abordèrent alors à une île située au milieu du fleuve, en avançant toutefois plus lentement, à cause du flux qui faisait reculer le cou-

rant ; puis ils se répandirent de côté et d'autre, pour chercher des provisions, n'ayant, dans leur ignorance, aucun soupçon de l'événement qui les attendait. Il était environ trois heures, lorsque l'Océan, obéissant à son mouvement périodique, commença à monter en soulevant les vagues, et à pousser le fleuve en arrière.

Le cours des eaux fut d'abord arrêté ; mais, chassées ensuite avec une violence toujours croissante, elles refluèrent sur elles-mêmes, plus impétueusement qu'un torrent n'est emporté par la pente rapide de son lit. Ce phénomène était inconnu à la multitude, et elle croyait y voir des prodiges et des signes de la colère des dieux. Cependant la mer s'enflait de plus en plus et couvrait les plaines, tout à l'heure à sec, d'une vaste inondation. Déjà même les navires avaient été soulevés par les flots, et toute la flotte dispersée, lorsque ceux qui étaient descendus à terre accoururent de toutes parts pour se rembarquer, tremblants et consternés de ce malheur imprévu. Mais, dans le désordre, la hâte même est une cause de retard : les uns tâchaient d'amener les bâtiments avec des crocs ; d'autres, pour s'asseoir, empêchaient le service des rames ; quelques-uns, trop pressés de gagner le large, et n'ayant pas attendu ceux qui devaient les seconder, ne faisaient avancer qu'à grand'peine les navires chancelants et rebelles à la manœuvre ; pendant qu'au contraire d'autres bâtiments n'avaient pu recevoir la foule qui s'y précipitait en désordre ; et ainsi le trop et le trop peu de monde étaient une cause égale de retard. Ici l'on criait d'attendre, là de marcher ; et, parmi ces voix discordantes, qui exprimaient des vœux tout contraires, il n'était pas plus possible de voir que d'entendre. Les pilotes mêmes n'étaient d'aucun secours, le tumulte empêchant d'entendre leur voix ; le désordre et la frayeur, d'exécuter leurs commandements. Aussi vit-on bientôt les navires s'entrechoquer, les rames s'emporter les unes les autres, et vaisseaux contre vaisseaux se presser et

se poursuivre. On eût dit que ce n'était pas là une seule flotte, mais deux armées navales qui se livraient bataille. Les proues heurtaient les poupes : on était poussé par derrière, après avoir chassé ceux qui étaient devant, et la colère finissait par porter les querelles jusqu'aux coups.

Déjà la mer avait inondé toutes les campagnes voisines du fleuve ; quelques collines seules s'élevaient au-dessus des flots, comme autant de petites îles : ce fut là que, dans leur effroi, la plupart des Macédoniens, quittant leurs vaisseaux, se réfugièrent à la nage. De leur flotte dispersée, une partie voguait en plein canal, à l'endroit où le fleuve abaissé formait des vallées; le reste était échoué aux lieux où se relevait le terrain couvert par les eaux, lorsque soudain une frayeur nouvelle, et plus grande que la première, vint s'emparer des esprits. La mer commença à descendre, et ses eaux, regagnant rapidement le sein de l'Océan, laissèrent à découvert les terres que peu auparavant elle avait submergées à une telle profondeur.

Alors les navires, se trouvant à sec, sont renversés les uns sur la proue, les autres sur les flancs. Les campagnes étaient jonchées au loin de bagages, d'armes, de planches détachées et de débris de rames. Le soldat n'osait ni descendre à terre, ni rester à bord, craignant à chaque instant de pires accidents que ceux qu'il avait subis. A peine pouvaient-ils en croire leurs yeux sur ce qu'ils éprouvaient ; des naufrages sur la terre, et la mer au milieu d'un fleuve ! Et ce n'était pas encore là le terme de leurs maux ; ne sachant pas que l'Océan ramènerait bientôt la marée qui remettrait à flot leurs navires, ils avaient en perspective la faim et les plus cruelles extrémités ; et, pour comble d'effroi, des monstres marins déposés par les flots erraient autour d'eux.

Déjà la nuit approchait, et le roi lui-même, n'ayant plus d'espoir de salut, était accablé par le chagrin. Son

invincible cœur ne succomba pas cependant au poids de tant de soucis; toute la nuit on le vit se tenir aux aguets, et il envoya vers l'embouchure du fleuve des cavaliers pour prendre les devants, aussitôt qu'ils verraient la mer s'élever de nouveau. Il fit aussi radouber les vaisseaux qui avaient souffert, relever ceux que les flots avaient renversés, et commanda qu'on se tînt prêt et attentif au moment où la mer recommencerait à inonder les terres.

Toute la nuit s'était ainsi passée à veiller et à donner des ordres, quand on vit tout d'un coup revenir les cavaliers à bride abattue, et la marée sur leurs pas. S'élançant d'abord avec lenteur, elle commença à relever les bâtiments ; bientôt, inondant toute la campagne, elle mit la flotte en mouvement. La rive du fleuve et les bords de la mer retentirent alors des acclamations des soldats et des matelots, qui, sauvés contre leur attente, faisaient éclater les transports d'une joie immodérée. « D'où la mer avait-elle pu revenir tout d'un coup si grande? où s'était-elle retirée la veille? quelle était la nature de cet élément, tantôt désordonné, tantôt soumis à la marche du temps? » Telles étaient les questions qu'ils faisaient dans leur étonnement. Le roi, présumant, d'après ce qui était arrivé, que le retour du phénomène devait avoir lieu après le lever du soleil, voulut prévenir la marée, et, au milieu de la nuit, descendit le fleuve avec un petit nombre de bâtiments. En ayant dépassé l'embouchure, il s'avança de quatre cents stades dans la mer, heureux d'être enfin arrivé au terme de ses vœux ; il offrit ensuite un sacrifice aux dieux de la mer et de ces contrées, et rejoignit sa flotte.

On remonta alors l'Indus, et, le second jour, on mouilla près d'un lac d'eau salée, dont la nature inconnue trompa la plupart des soldats qui avaient eu l'imprudence de s'y baigner. Leur corps se couvrit aussitôt d'une gale, qui devint même contagieuse et se répandit

dans le reste de l'armée. On trouva dans l'huile un remède pour la guérir. Alexandre fit ensuite partir Léonnat pour creuser des puits sur la route de terre qu'il comptait faire suivre à son armée. et qui traversait des contrées arides; pour lui, il s'arrêta avec ses troupes en attendant le retour du printemps.

Dans cet intervalle, il s'occupa à bâtir plusieurs villes. Il chargea Néarque et Onésicrite, marins expérimentés, d'emmener sur l'Océan ses meilleurs vaisseaux, et de s'avancer aussi loin qu'ils pourraient le faire avec sûreté, pour reconnaître la nature de cette mer. Leurs instructions les autorisaient à remonter indifféremment, ou le même fleuve, ou l'Euphrate, quand ils voudraient venir le rejoindre.

II.

RETOUR A BABYLONE.

Comme l'hiver commençait à s'adoucir, Alexandre brûla ceux de ses vaisseaux qui lui paraissaient inutiles, et fit prendre à son armée la route de terre. Au bout de neuf journées, il entra dans le pays des Arabites; puis, en autant de jours, dans celui des Gédrosiens Ce peuple, qui se gouvernait librement, après avoir tenu conseil, se décida à se soumettre. On n'exigea d'eux que des vivres pour gage de leur obéissance. Cinq jours après, il arriva sur le bord d'un fleuve appelé par les habitants *Arabus*. Plus loin s'offrit à lui une contrée déserte et dépourvue d'eau; après l'avoir traversée, il passa chez les Horites. Là, il remit à Héphestion la plus grande partie de son armée, et partagea avec Ptolémée et Léonnat le commandement des troupes légères.

Trois corps d'armée ravagèrent ainsi à la fois les

Indes, et un immense butin y fut recueilli. Ptolémée brûlait les côtes ; le roi et Léonnat, chacun de leur côté, portaient la flamme dans le reste du pays. Une ville fut encore fondée dans ces parages par Alexandre ; il la peupla d'une colonie d'Arachosiens. De là, il entra dans l'Inde maritime. C'est un pays qui s'étend au loin en de vastes déserts, et dont les habitants n'ont pas, même avec leurs voisins, la moindre relation de commerce. Cet isolement a rendu plus farouche encore leur génie, naturellement sauvage : leurs ongles, qu'ils ne coupent jamais, sont d'une longueur démesurée ; leur chevelure hérissée croît dans toute sa longueur ; ils construisent leurs cabanes avec des coquillages et d'autres rebuts de la mer : vêtus de peaux de bêtes, ils se nourrissent de poissons séchés au soleil, et de la chair des autres animaux plus gros que la mer jette sur le rivage.

Les Macédoniens, qui avaient consommé toutes leurs provisions, commencèrent à éprouver d'abord la disette, et enfin même la famine : de tous côtés ils cherchaient les racines du palmier, seul arbre qui croisse en cette contrée ; mais cet aliment même vint à leur manquer, et ils se mirent alors à tuer leurs bêtes de somme, sans épargner même les chevaux ; puis, comme ils n'avaient plus de moyens de transporter leurs bagages, ils livrèrent aux flammes les dépouilles de tant d'ennemis, pour lesquelles ils avaient parcouru les contrées les plus reculées de l'Orient.

La famine fut suivie de près par la peste : ces aliments malsains et nouveaux pour eux, joints aux fatigues de la marche et aux souffrances de l'âme, avaient multiplié les maladies. Ils ne pouvaient s'arrêter ni avancer sans péril : s'ils s'arrêtaient, c'était la faim ; s'ils s'avançaient, c'était la peste, qui, plus terrible, venait les atteindre. Les campagnes étaient jonchées de morts et d'une foule, plus nombreuse peut-être, de mourants. Ceux mêmes qui étaient

le moins malades ne pouvaient suivre ; car l'armée courait à marches forcées, chacun s'imaginant gagner autant de chances de salut qu'il ferait de pas en avant. On voyait donc les malheureux, que leurs forces avaient abandonnés, supplier les passants, qu'ils les connussent ou non, de leur prêter une main secourable. Mais on n'avait pas de bêtes de somme pour les porter, et le soldat, déjà trop chargé de ses armes, avait encore devant les yeux l'image du danger qui le menaçait lui-même.

Aussi, vingt fois rappelés, ils ne se retournaient même pas pour regarder leurs compagnons : la pitié dans leurs cœurs avait fait place à la crainte; les infortunés que l'on abandonnait invoquaient alors le nom des dieux et le lien sacré de la religion; ils appelaient l'assistance du roi; puis, voyant qu'ils fatiguaient vainement des oreilles insensibles, le désespoir les faisait tomber dans la rage, et ils leur souhaitaient une fin comme la leur, avec des amis et des compagnons tels qu'ils étaient eux-mêmes.

Le roi accablé de douleur et de honte, en songeant qu'il était l'auteur d'un si grand désastre, envoya l'ordre à Phratapherne, satrape des Parthes, de lui amener sur des chameaux des vivres tout cuits; il informa aussi de sa détresse les autres gouverneurs des provinces voisines. Et ils ne firent pas attendre leurs secours. De cette manière l'armée fut du moins délivrée de la famine, et elle atteignit enfin les frontières de la Gédrosie. Cette contrée est fertile en toute espèce de productions. Alexandre y prit ses quartiers, pour réparer par le repos les forces épuisées de ses soldats...

Après avoir nommé Sibyrtius gouverneur de la Gédrosie, à la place de Ménon, que la maladie venait d'emporter, il marcha sur la Carmanie. Aspaste était le satrape de cette province : on le soupçonnait d'avoir voulu tenter une révolution pendant que le roi était dans l'Inde. Alexandre, en le voyant venir à sa ren-

contre, dissimula sa colère ; il lui parla avec bienveillance, et, pendant qu'il vérifiait les rapports faits contre lui, il continua de le traiter avec la même distinction. Les gouverneurs de l'Inde lui ayant envoyé, d'après ses ordres, une grande quantité de chevaux et de bêtes d'attelage, ramassée dans tout le pays placé sous leur obéissance, il en distribua à ceux de ses soldats qui avaient perdu leurs équipages. Il renouvela aussi le luxe des armures, profitant pour cela du voisinage de la Perse, où avec la paix régnait l'opulence.

Cependant, jaloux, comme nous l'avons dit plus haut, de rivaliser avec Bacchus [1], Alexandre ne se contenta pas de la gloire qu'il avait rapportée des mêmes contrées ; il voulut encore, élevant l'orgueil de ses pensées au-dessus des grandeurs humaines, imiter l'éclat de son triomphe, soit que le dieu ait été réellement le premier auteur de cette fête, soit qu'elle n'ait été qu'un jeu de ses prêtres en délire. Il fit joncher de fleurs et de guirlandes les villages qu'il devait traverser, disposer sur le seuil des maisons des cratères remplis de vin et d'autres vases d'une grandeur extraordinaire ; il fit préparer enfin, de manière à contenir plusieurs soldats, des chariots couverts et décorés, ainsi que des tentes, les uns de voiles blancs, les autres d'étoffes précieuses. En tête du cortège marchaient les amis et la cohorte royale, tous couronnés de fleurs diverses et de guirlandes ; d'un côté les sons de la flûte, de l'autre les accords de la lyre, accompagnaient leurs pas. Venaient ensuite les soldats en débauche, sur des chariots ornés selon les moyens de chacun, et d'où pendaient, tout à l'entour, les plus riches armures. Le roi lui-même, avec ses convives, était monté sur un char tout rempli de cratères d'or et de grandes coupes du même métal.

L'armée s'avança de cette manière pendant sept jours,

[1] Bacchus avait fait la conquête de l'Inde.



dans une continuelle orgie ; facile proie pour les vaincus, s'ils eussent trouvé un peu d'audace contre leurs vainqueurs plongés dans la débauche. C'était assez de mille hommes, avec du courage et la jouissance de leur raison, pour surprendre, au milieu de leurs fêtes triomphales, les Macédoniens appesantis par une ivresse de sept jours. Mais la fortune, qui donne aux choses leur prix et leur renom, fit encore une gloire pour les armes d'Alexandre de ce qui est d'ordinaire une honte. Ce fut un sujet d'admiration pour les contemporains, comme pour la postérité, que cette armée eût ainsi traversé, tout entière ivre, des nations encore mal façonnées à l'obéissance, et que les barbares eussent pris pour de la confiance ce qui n'était que de la témérité. Cependant le bourreau marchait à la suite de ces fêtes ; et Aspaste, dont nous parlions tout à l'heure, fut condamné à périr. Tant il est vrai que la cruauté n'a rien d'incompatible avec les plaisirs, ni les plaisirs avec la cruauté !

III.

NAVIGATION DE NÉARQUE.

326-325.

ARRIEN.

Arrien, historien grec du deuxième siècle de notre ère, composa d'après les mémoires de Ptolémée Sôter et d'Aristobule, généraux d'Alexandre, une histoire de l'expédition du roi de Macédoine. Il ajouta à son ouvrage un résumé de la navigation de Néarque, rédigé d'après le périple ou journal de ce navigateur. M. Charton, dans ses *Voyageurs anciens et modernes,* a donné du résumé d'Arrien une traduction à laquelle nous empruntons les extraits que l'on va lire.

Néarque, l'un des généraux d'Alexandre, fut spécialement chargé, au retour de l'armée, de commander la flotte qui descendit l'Indus. Arrivé à la mer Erythrée, Alexandre ordonna à Néarque de revenir par mer à Suse, après avoir exploré le golfe Persique. Cette mission était pleine de danger ; les Grecs allaient naviguer sur une mer qui leur était inconnue. et il fallut à Néarque autant de courage que d'habileté pour réussir à ramener sa flotte à Babylone. Il eut à lutter contre les moussons, les récifs, les bas-fonds, la rencontre des baleines et les fables accréditées sur les îles enchantées ; mais son habileté et sa fermeté lui permirent de triompher de tous les obstacles.

A son arrivée à Suse, Néarque fut comblé de faveurs par Alexandre, et il allait partir de nouveau avec la flotte, pour explorer les rivages de l'Arabie, quand le roi mourut.

Je veux raconter comment Néarque, partant des bouches de l'Indus, navigua, à travers le grand Océan. vers le golfe Persique, que quelques-uns appellent la mer Rouge.

Voici ce que Néarque a écrit à ce propos. Alexandre avait le dessein de parcourir la mer qui s'étend des Indes à la Perse ; mais il était effrayé de la longueur de la navigation ; il craignait aussi que sa flotte, portée vers quelque région déserte où l'on ne rencontrerait ni ports sûrs ni subsistances suffisantes, ne fût détruite. et que cette tache répandue sur ses exploits n'obscurcît sa gloire. Cependant, son désir de toujours tenter ce qui était nouveau et difficile l'emporta sur ces considérations. Seulement, il était embarrassé pour trouver un homme capable de remplir ses desseins, et aussi de rassurer les matelots qui, en partant pour un aussi long voyage, auraient bien pu penser qu'on les envoyait de propos délibéré à un péril évident. Il demanda à Néarque un avis sur le choix du commandant de la flotte. Néarque lui proposa plusieurs chefs ; mais, parmi eux, l'un craignait de s'exposer au danger, l'autre était trop faible d'esprit, celui-ci trop amoureux de sa

patrie; enfin, à tous, Alexandre trouvait quelque chose à reprendre.

Alors Néarque se proposa lui-même : « Roi, dit-il, je prendrai la conduite de la flotte, et, si Dieu me favorise, je mènerai sans encombre tes vaisseaux et tes soldats en Perse, pour peu que cette mer soit navigable et que ce ne soit pas une tâche au-dessus des forces humaines. » Alexandre répondit qu'il ne voulait pas exposer à de si rudes fatigues et à de si grands dangers un de ses amis; mais Néarque, sans se rebuter, le supplia plus fortement, et enfin le roi, charmé du zèle de son lieutenant, le mit à la tête de toute sa flotte, ce qui tranquillisa les soldats et les matelots destinés à faire ce trajet, car ils étaient persuadés qu'Alexandre n'aurait pas envoyé Néarque à un danger manifeste, si eux-mêmes n'avaient pas dû être sauvés.

De plus, l'éclatante magnificence des préparatifs, la beauté des vaisseaux, l'activité des chefs de galère, leur empressement à compléter le nombre nécessaire des matelots, remplissaient d'un courage et d'une espérance à toute épreuve ceux mêmes qui auparavant pouvaient hésiter. Ce qui calmait encore leur crainte, c'est qu'Alexandre était déjà entré deux fois dans la mer par les bouches de l'Indus, qu'il avait sacrifié à Neptune et aux autres dieux marins, et qu'il avait fait de superbes présents à la mer. Enfin, la confiance qu'ils avaient dans le bonheur inouï qu'avait eu Alexandre jusque-là leur faisait dire qu'il pouvait tout tenter et qu'en toutes choses il devait réussir.

Dès qu'on fut délivré des vents étésiens [1] qui, soufflant pendant tout l'été de la mer vers la côte, empêchent de naviguer, on leva l'ancre..... Avant de partir, Néarque sacrifia à Jupiter Sauveur, et fit faire des combats gymniques.

[1] Les moussous soufflent pendant six mois du nord-est, et pendant six autres mois du sud-ouest.

La flotte avança lentement, longeant le rivage. Je n'indiquerai pas ici toutes les stations que fit Néarque ; la liste de ces noms de lieux et de peuplades serait aussi longue qu'inutile, et je ne parlerai que des épisodes principaux.

Partie de Cocala[1] avec un bon vent, la flotte arriva, après cinq cents stades, à un torrent nommé Tomerus. A son embouchure était un lac; dans les marécages situés près de la côte, les naturels de ce pays habitaient des huttes étroites. Dès qu'ils virent approcher la flotte, étonnés, ils s'étendirent tout le long du rivage en ordre de bataille pour s'opposer à la descente des étrangers. Ils portaient de grosses lances, longues de six coudées; la pointe n'était pas en fer, mais on l'avait passée au feu pour la durcir, et elle avait la même force que si elle eût été de fer. Ils étaient environ six cents. Néarque, voyant qu'ils l'attendaient ainsi rangés en bataille, fit arrêter sa flotte en pleine mer, hors de la portée des traits, afin que ceux lancés de la terre ne pussent l'atteindre ; les grosses lances des barbares étaient bonnes pour le combat de près, mais paraissaient peu redoutables de loin. Parmi ses soldats, il choisit les plus lestes et les plus légèrement armés, et en même temps les plus habiles à la nage, et leur ordonna de se jeter à la mer à un signal convenu, leur recommandant, dès qu'ils approcheraient de terre, de s'arrêter pour attendre leurs camarades, et de ne pas s'élancer sur l'ennemi avant d'être sur trois rangs, mais alors de leur courir sus en poussant de grands cris. Aussitôt les hommes désignés sautent à la mer et nagent rapidement. Puis, formant en bon ordre une phalange régulière, ils courent sur les barbares en jetant de grands cris, tandis que des vaisseaux on criait également, et qu'avec les machines on lançait des traits et des javelots.

[1] Où Néarque trouva Léonnat, qui lui donna du blé et des matelots.



Les barbares, étonnés de l'éclat des armes et de la rapidité de l'attaque, atteints de tous côtés par les flèches et les traits qui frappaient leurs corps demi-nus, prirent aussitôt la fuite sans attendre le combat. Les uns furent tués, d'autres faits prisonniers, d'autres enfin se réfugièrent dans les montagnes. Les captifs avaient le corps aussi couvert de poils que la tête même; leurs ongles étaient semblables à ceux des bêtes fauves; ils s'en servaient au lieu de fer pour tuer et partager les poissons, et même pour couper du bois tendre; pour le bois plus dur ils faisaient usage de pierres aiguës, car ils n'avaient point de fer. Ils s'habillaient de peaux d'animaux, et même de celles de quelques gros poissons[1].....

De Dendrobosa[2], Néarque partit à la première veille de la nuit, et arriva, après huit cents stades, à Gyjiza[3]; mais le rivage était désert, et le ressac s'y faisait sentir; on s'arrêta sur les ancres et l'on prit du repos à bord. Puis, faisant encore cinq cents stades, on parvint à une petite ville située sur une colline non loin du rivage. Néarque, pensant bien que ce pays était cultivé, dit à Archias de Pella, célèbre entre les Macédoniens, qu'il croyait bon de s'emparer de cette ville, parce que les habitants ne voudraient point de plein gré fournir du blé à l'armée; mais qu'il regardait comme difficile de la prendre de force, et qu'il faudrait faire un long siège. Cependant on manquait de blé, et l'on pouvait être certain que ce pays en produisait, puisque l'on apercevait, non loin du rivage, des chaumes épais. Ce discours fut approuvé de tous. Néarque alors ordonna de feindre les préparatifs d'un prompt départ, et, chargeant Archias de ce soin, lui-même s'avança avec un seul vaisseau pour visiter la ville.

Comme il approchait des murs, les habitants vinrent

[1] Ces Ichthyophages habitaient la côte du Mekran.
[2] Daram.
[3] Guttar.



en amis lui offrir les dons de l'hospitalité : des thons cuits au four (c'étaient les premiers des Ichthyophages qu'on rencontrait qui ne fissent pas leur nourriture de poissons crus), quelques gâteaux et des fruits de palmier. Néarque les remercia et leur dit qu'il désirait voir leur ville ; ceux-ci y consentirent ; mais, dès qu'il fut entré, il commanda à deux archers de garder la porte, et lui, montant avec deux autres et l'interprète sur un mur qui était près de là, fait à Archias le signal convenu, d'après lequel il devait exécuter aussitôt l'ordre qu'on lui avait donné. En effet, à la vue du signal, les Macédoniens font aussitôt aborder leurs vaisseaux et s'élancent sans retard dans la mer : les barbares tout étonnés courent aux armes. Mais l'interprète qui était près de Néarque leur crie de fournir du blé à l'armée, s'ils veulent sauver leur ville. Ils refusent d'abord, disant qu'ils n'en ont pas, et viennent attaquer les Macédoniens sur leur mur ; ils sont facilement repoussés par les archers placés près de Néarque, qui tiraient sur eux de ce lieu élevé.

Comprenant alors que leur ville était prise et exposée au pillage, ils ont recours à la prière, et conjurent Néarque de se contenter du blé qu'ils possèdent et d'épargner leur ville. Néarque fait occuper les portes et les murs par Archias ; lui-même envoie des soldats par la ville pour accompagner les habitants et examiner s'ils déclaraient exactement tout le blé qu'ils possédaient. Ceux-ci montrèrent beaucoup de farine faite de poissons cuits, mais peu de blé et d'orge ; car ils mangeaient de la farine de poisson comme nous mangeons du pain, et du pain comme nous mangeons de la chair de poisson. Lors donc qu'on eut vu tout ce qu'ils avaient de blé, on en porta le plus possible sur les vaisseaux, puis on mit à la voile.....

La longueur de la côte des Ichthyophages est de plus de 10,000 stades. Ces peuples se nourrissent de poissons, d'où ils ont tiré leur nom. Peu d'entre eux cepen-



dant sont pêcheurs, car très peu ont des barques ou connaissent l'art de pêcher; la plus grande partie des poissons qu'ils mangent sont pris à la marée basse. Ils ont à cet effet des filets d'une grandeur telle qu'ils embrassent 2 stades. Ces filets sont faits de l'écorce des palmiers, que les habitants tressent comme du lin. Lorsque la mer, en se retirant, laisse la terre entièrement à sec, il ne reste pas de poissons; si au contraire la terre présente quelques creux où l'eau séjourne, on en trouve une grande quantité, la plupart petits, il est vrai, quelques-uns cependant plus gros; on les prend alors avec les filets. Les Ichthyophages mangent crus les plus tendres, dès qu'ils sont tirés de l'eau; ils exposent au soleil les plus gros et les plus durs; puis, lorsqu'ils les ont ainsi rôtis, ils les broient avec un pilon, et les réduisent en une farine dont ils forment du pain; quelquefois encore ils en font des gâteaux; cette farine sert aussi de nourriture aux bestiaux; car toute cette contrée, manquant de prés, ne produit aucune herbe. On prend en ce lieu des cancres, des huîtres et des coquillages en abondance..... Voici comment ils se construisent des maisons : les plus riches d'entre eux, ramassant les os des baleines que la mer rejette, s'en servent comme de poutres, et avec les plus grands de ces os font des portes; ceux qui sont plus pauvres se contentent, pour construire leurs maisons, d'épines de poissons.

Des cétacés d'une grandeur énorme se rencontrent dans cet Océan, et des poissons beaucoup plus grands que ceux de la Méditerranée. Néarque raconte qu'à leur départ de Gyjisa, ils virent un matin l'eau jaillir au-dessus de la mer et s'élever en l'air comme portée par une trombe. Les matelots étonnés demandèrent aux pilotes quel était ce phénomène et ce qui le produisait; ceux-ci leur répondirent que c'étaient des baleines qui, en se jouant dans la mer, faisaient ainsi jaillir l'eau. Les matelots effrayés laissèrent tomber leurs rames;

mais Néarque les vint trouver, les encouragea tour à tour, leur ordonna de marcher contre ces baleines la proue en avant, comme dans un combat naval, puis de ramer tous ensemble avec un grand fracas, et de pousser des cris aigus qui se mêlassent au bruit des rames. Reprenant courage, tous, à un signal donné, saisissent leurs rames ; et lorsqu'ils sont près de ces monstres, ils crient à tue-tête, sonnent de la trompette et frappent l'eau de leurs rames. Les baleines effrayées, qu'on voyait déjà près de la proue des navires, plongent dans la profondeur de la mer, et bientôt reparaissent à la poupe, lançant de nouveau de longs jets d'eau dans les airs. Alors les matelots, se voyant sauvés, poussent de grands applaudissements, et louent l'audace et la prudence de Néarque.....

Arrivés sur la côte fertile de la Carmanie, les Macédoniens se réjouissaient d'être enfin sortis du pays des Ichthyophages, lorsque, à Harmozia (Mina), ils rencontrèrent un Grec.

A son aspect, ils répandent des larmes, tant il leur semblait nouveau de voir un Grec et d'entendre la langue de leur pays. Ils lui demandent d'où il est, quel il est. Il répond qu'il s'est éloigné de l'armée d'Alexandre et que le camp du roi n'est pas loin. Transportés de joie, ils amènent cet homme à Néarque : là, l'étranger raconte la même chose et dit que le camp du roi est à cinq jours de marche de la mer. Il offre à Néarque de lui amener le gouverneur de la province; ce qu'il fait en effet, et Néarque s'entend avec lui sur les moyens d'aller jusqu'au roi. Tous retournent sur les navires, et le lendemain, dès l'aurore, Néarque donne l'ordre de tirer les vaisseaux à sec, en partie pour réparer ceux qui avaient eu à souffrir du voyage, en partie parce qu'il avait résolu de laisser en ce lieu une grande partie de son armée. Il fait donc entourer la flotte d'un double retranchement et d'un mur de terre, puis il

fait creuser un canal profond depuis la rive du fleuve jusqu'à l'endroit du rivage où ses vaisseaux étaient placés.

Tandis que Néarque fait ces préparatifs, le gouverneur de la province, sachant l'inquiétude où était Alexandre sur le sort de sa flotte, et espérant recevoir du roi un grand présent s'il était le premier à lui annoncer le salut de ses vaisseaux, pensant d'ailleurs que Néarque allait partir tout de suite vers Alexandre, se met aussitôt en chemin, et va annoncer au roi l'arrivée prochaine de son amiral. Alexandre, quoique osant à peine ajouter foi à ses paroles, eut une grande joie de cette nouvelle. Mais les jours se passèrent, et déjà le temps qui s'était écoulé depuis l'arrivée du gouverneur ne permettait plus de croire à la vérité de ses paroles; d'un autre côté, les messagers envoyés par le roi à la rencontre de Néarque, ou bien étaient revenus sans avoir rien vu, parce qu'ils n'étaient pas allés assez loin, ou bien n'étaient pas revenus, parce qu'ils avaient été plus avant sans pour cela rencontrer la flotte.

Alors Alexandre, persuadé que cet homme était un imposteur, et voulant le punir d'avoir redoublé son chagrin par cette vaine espérance, le fait jeter dans les fers, et ne cache plus la douleur qui remplissait son esprit. Cependant quelques-uns de ceux qui étaient partis avec des chevaux et des chariots pour chercher et ramener Néarque, rencontrèrent en route Néarque et Archias, qui se rendaient au camp avec cinq ou six des leurs; mais ils ne reconnaissent ni l'un ni l'autre, tant ils étaient changés et différents d'eux-mêmes par la longueur de leurs cheveux incultes imprégnés de l'eau de la mer, par la maigreur de leur corps, par la pâleur de leur visage après tant de veilles et de fatigues.

Néarque, cependant, demande à ces étrangers où est Alexandre, et lorsqu'ils le lui ont indiqué, chaque troupe poursuit son chemin. Archias s'adressant à Néarque : « Néarque, dit-il, ces hommes suivent le

même chemin que nous dans ces lieux déserts, et ce ne peut être, à mon sens, que parce qu'ils vont nous chercher ; s'ils ne nous ont pas reconnus, je ne m'en étonne pas ; nous sommes si mal accoutrés que nous devons être méconnaissables. Disons-leur donc qui nous sommes, et demandons-leur pourquoi ils suivent cette route. » Néarque approuve cet avis, et on leur demande où ils vont. Ceux-ci disent qu'ils cherchent Néarque et sa flotte. « C'est moi, s'écrie l'amiral, qui suis Néarque, et voici Archias ; servez-nous donc de guides, afin que nous portions à Alexandre des nouvelles de la flotte. »

On fait monter sur les chariots les marins, et on se hâte vers le roi. Quelques-uns des soldats, désirant être les premiers à apporter cette heureuse nouvelle, partent en avant pour prévenir Alexandre que Néarque arrive avec Archias et cinq autres ; mais ils ne peuvent rien dire du reste de la flotte. Alexandre conjecture alors que Néarque et Archias se sont sauvés par hasard, et que toute l'armée a péri ; et sa joie de voir ses deux généraux sains et saufs n'est pas si grande que la douleur d'avoir perdu toute sa flotte. A peine le roi a-t-il appris cette nouvelle, que Néarque et Archias arrivent. Alexandre pouvait à peine les reconnaître, tant ils étaient défigurés par leur chevelure en désordre et leurs vêtements en lambeaux ; il n'en demeurait que plus attaché à son erreur que toute son armée navale était perdue.

Tendant néanmoins la main à Néarque, et l'attirant loin de ses amis et de ses gardes, il verse un torrent de larmes ; puis, reprenant un air plus serein : « Vous êtes revenus, dit-il, toi et Archias, sains et saufs, c'est ce qui me fait supporter plus patiemment la perte de ma flotte ; mais dis-moi comment ont péri mes vaisseaux et mon armée ? — Seigneur, répond Néarque, votre flotte est sauvée ainsi que votre armée, et nous venons pour vous l'annoncer. » A ces mots, Alexandre

verse de nouveau des larmes en plus grande abondance, apprenant ainsi le salut de son armée au moment où il la croyait perdue ; il s'informe dans quel port elle est restée. Néarque lui dit qu'elle est à l'embouchure de l'Anamis. Alors Alexandre jura, par le Jupiter de la Grèce et le Jupiter Ammon de la Libye, qu'il avait plus de joie de cette nouvelle que de la conquête de toute l'Asie ; car la douleur qu'il avait ressentie de la perte de son armée avait égalé toute sa félicité passée [1].

Le gouverneur de la province, qu'Alexandre avait fait mettre aux fers pour son prétendu mensonge, à la vue de Néarque, se jette à ses genoux : « C'est moi, dit-il, qui ai annoncé votre arrivée au roi. Vois comment on m'a reçu. » Alors, à la prière de Néarque, Alexandre ordonne de le rendre à la liberté. Puis, pour célébrer le salut de la flotte, Alexandre fait faire des sacrifices à Jupiter Sauveur, à Hercule, à Apollon Protecteur, à Neptune et aux autres dieux marins ; il fait célébrer des jeux gymniques et musicaux, et ordonne une procession magnifique. A la tête marchait Néarque, couronné de guirlandes et de fleurs par toute l'armée.

Lorsque la fête fut achevée, Alexandre s'adresse ainsi à Néarque : « Je ne veux plus, Néarque, que tu t'exposes désormais à tant de périls et de fatigues. Un autre chef conduira ma flotte jusqu'à Suse. — O mon roi, reprit Néarque, je veux et je dois vous obéir en tout. Mais si vous voulez me récompenser en quelque chose, ne faites pas cela ; souffrez plutôt que je garde le commandement de la flotte jusqu'au jour où je vous l'amènerai saine et sauve à Suse ; ne permettez pas qu'après avoir mené à bonne fin ce qu'il y avait de difficile dans ma tâche, je me voie enlever par autrui l'honneur de terminer sans efforts ce que j'ai commencé. »

[1] Diodore de Sicile dit que Néarque étant arrivé au moment où Alexandre était au théâtre de la ville de Salmas et donnait des jeux à son armée, on le fit monter sur la scène, d'où il fut prié de raconter les détails de son voyage à l'assemblée.



Il n'avait pas achevé de parler, qu'Alexandre lui avoue qu'il lui doit encore plus de reconnaissance pour un tel dévouement ; puis il le congédie en lui donnant une faible escorte, pensant qu'il n'avait que des pays amis à parcourir. Mais le retour jusqu'à la mer ne fut pas exempt de périls pour Néarque. Les barbares, rassemblés de toutes parts, s'étaient emparés des lieux fortifiés; car leur ancien satrape venait de quitter sa charge par ordre d'Alexandre, et Tlépolème, qui lui avait succédé récemment, n'était pas encore affermi dans son gouvernement. Il fallut donc que Néarque combattit deux ou trois fois le même jour contre les barbares qui l'attaquaient ; mais enfin, à travers mille périls et mille difficultés, il parvint sans encombre à son camp, et là il fit un sacrifice à Jupiter Sauveur, et célébra des jeux gymniques.

Néarque, après avoir exploré les côtes et les îles du golfe Persique, arriva à l'embouchure de l'Euphrate et de là à Suse.

En cet endroit eut lieu la jonction des deux armées. Le roi fit des sacrifices pour remercier les dieux du salut de ses vaisseaux et de ses soldats, et célébra des jeux. Partout où Néarque allait dans le camp, il était couvert de couronnes et de fleurs.

IV.

MÉGASTHÈNE.

Les découvertes d'Alexandre et de Néarque furent complétées par Mégasthène et Patrocle, pendant le règne du roi de Syrie Séleucus Nicator. Ce roi fit en 305 une expédition dans l'Inde contre le roi des Prasiens, Sandrocottus (Chandragupta), dont la capitale Palibothra (Patalipoutra) était

située sur le Gange, probablement aux environs de Patna. Le résultat de cette guerre fut une alliance entre les deux rois et l'établissement d'un commerce régulier entre les deux pays.

Patrocle, amiral de Séleucus, donna une description de son voyage, qui est perdue ; mais un ambassadeur de Séleucus à la cour de Sandrocottus, Mégasthène, publia aussi un livre sur l'Inde, les *Indiques* (τὰ Ἰνδικά), dont il reste de nombreux fragments [1], qui nous donnent une idée favorable de l'ouvrage, malgré les critiques qui en ont été faites par Eratosthène et Strabon. Diodore de Sicile, dans sa description des Indes, a copié les *Indica* de Mégasthène, sans le dire, et M. Müller a établi que la description des Indes donnée par Diodore peut être considérée comme un abrégé des *Indica* : aussi n'hésitons-nous pas à la reproduire.

Mégasthène est un observateur intelligent et véridique, et ses *Indica* sont le meilleur ouvrage que les Grecs et les Romains aient possédé sur l'Inde. Il y parle des frontières, de la forme et de la grandeur de l'Inde, des montagnes, des plaines et des fleuves, de la fertilité et des productions du sol, du nombre prodigieux des animaux, des mines, etc., et il n'oublie pas les fables et les légendes qui abondent encore dans ce pays des mythes.

Description de l'Inde par Diodore de Sicile [2],

D'après Mégasthène (traduction de l'abbé Terrasson).

L'Inde est d'une forme carrée. Les côtes qui regardent le levant et le midi sont les bords d'une vaste mer. Vers le septentrion, le mont Hémade la sépare de cette partie de la Scythie qui est habitée par les Saces ; et vers le couchant elle est bornée par le fleuve Indus, le plus grand qui soit au monde après le Nil.

[1] Ils ont été recueillis et publiés par Schwanbeck sous le titre de *Megasthenis Indica*, Bonn. 1846. in-8° et par C. Müller, dans les *Fragmenta Historicorum Græcorum* (édit. Didot, t. II).

[2] Historien grec contemporain d'Auguste, auteur d'une *Bibliothèque universelle*, ou histoire générale, en 40 livres, dont 15 seulement sont parvenus jusqu'à nous.

On dit que la longueur de l'Inde, de l'orient à l'occident, est de 28,000 stades, et de 32,000 du septentrion au midi. Il paraît, par cette grandeur, que l'Inde est, de tous les pays du monde, celui qui s'étend le plus sous le tropique du Cancer. En effet, vers son extrémité méridionale, le style d'un cadran horizontal ne fait quelquefois point d'ombre à midi; l'Ourse paraît se coucher, et l'Arcturus, même en certains endroits, où l'ombre en été se tourne vers le pôle austral.

L'Inde a plusieurs montagnes très hautes et couvertes d'arbres chargés de fruits. On y voit aussi de grandes plaines très abondantes et coupées par des rivières qui les embellissent extrêmement. La terre y est d'une fécondité merveilleuse. Elle fournit deux récoltes par an, et le climat est favorable à toutes sortes d'animaux terrestres, aussi bien qu'à toutes sortes d'oiseaux, qui y sont tous grands et forts dans leur espèce. Il s'y trouve surtout une grande quantité d'éléphants, que la bonté des pâturages rend bien plus beaux que ceux de la Libye. Cet animal vit un grand âge d'homme, et quelques-uns même vont à deux cents ans. Les Indiens en prennent beaucoup à la chasse pour les mener à la guerre. Le secours qu'ils tirent de ces animaux dans les combats décide très souvent de la victoire. La qualité du pays est avantageuse aux hommes mêmes, qui sont là plus grands et plus gros qu'ailleurs. Comme ils respirent un air très pur et qu'ils boivent des eaux très légères, ils sont aussi plus propres aux arts que les autres nations.

Si la terre pousse au dehors toutes sortes de fruits, elle renferme au dedans des mines de toutes sortes de métaux, d'or, d'argent, de cuivre, de fer, d'étain, en un mot, de toutes les matières de cette espèce qu'on emploie à l'ornement, aux usages ordinaires de la vie ou à la vie. Outre les blés dont on fait du pain, l'Inde, rendue féconde par la nature des eaux qui l'arrosent, porte une quantité extraordinaire de millet, de riz,

d'excellents légumes et plusieurs autres productions qui servent à la nourriture. Il serait trop long de parler de toutes les herbes et de tous les fruits qui ne sont propres qu'aux animaux. Il suffit de dire que la disette de quelqu'une des choses qui peuvent contribuer aux besoins et aux plaisirs de la vie est un accident inconnu dans l'Inde. On a déjà vu qu'il s'y fait deux récoltes par an, l'une à l'entrée de l'hiver, lorsque les semailles se font ailleurs ; et l'autre au milieu de l'été, qui est le temps où ils sèment aussi leur orge, leur sésame et leur millet. Les deux récoltes sont pour l'ordinaire également heureuses ; mais en tout cas, si l'une manque, l'autre y supplée abondamment. Les fruits mêmes qui naissent sans culture, et toutes les racines qui croissent dans les lieux marécageux sont d'une bonté et d'une douceur à fournir, elles seules, à d'excellents repas.

En effet, presque toutes les campagnes se sentent des vapeurs favorables qui s'élèvent des rivières et qui se résolvent, tous les étés, en des pluies réglées et périodiques. La chaleur du soleil, qui pénètre jusqu'au fond des marais, y fait naître abondamment toutes les racines, et particulièrement celles des grands roseaux. Au reste, les lois que les Indiens gardent entre eux contribuent beaucoup à les préserver de la famine. Quand les autres nations se font la guerre, elles ravagent mutuellement leurs campagnes, et quelquefois même les rendent infertiles pour longtemps. Mais chez les Indiens, les terres sont sacrées et inviolables, et l'on a vu des aboureurs tracer tranquillement leurs sillons à côté de deux armées qui se battaient. Les soldats se massacrent les uns les autres, mais ils respectent ceux qui travaillent à la terre, comme leurs bienfaiteurs communs. Ils ne mettent jamais le feu aux blés, ni la hache au pied des arbres de leurs ennemis.

Le pays est plein de fleuves très grands et naviga-

bles qui ont leurs sources dans les montagnes du nord, et qui se répandent de tous côtés dans la campagne. Plusieurs de ces fleuves, se rencontrant dans leur cours, vont se rendre tous ensemble dans le Gange. Ce fleuve a 30 stades de largeur; il coule du septentrion au midi, et, allant se décharger dans l'Océan, il borde du côté de l'orient le pays des Gandarides, qui est rempli d'éléphants d'une grandeur extraordinaire. Aucun prince étranger n'a jamais subjugué ces peuples, par la crainte qu'on a du nombre et de la force de ces animaux qui les défendent. Alexandre, qui a mis sous ses lois toute l'Asie, n'a pas attaqué les Gandarides. Mais étant arrivé sur les bords du Gange, vainqueur de toutes les nations qu'il laissait derrière lui, et dans le dessein de porter plus loin ses conquêtes, il s'arrêta dans sa course, dès qu'il eut appris que ces peuples l'attendaient avec 4000 éléphants.

Le fleuve Indus, qui est voisin du Gange, vient aussi du septention, et, dans sa course jusqu'à la mer, il sépare l'Inde du reste de l'Asie. Comme il arrose un vaste pays, il reçoit dans son lit plusieurs autres fleuves navigables, dont les plus célèbres sont l'Hypanis, l'Hydaspe et l'Acésine. Je ne nomme point les autres, qui sont en très grand nombre et qui, traversant toute l'Inde, en font un jardin fertile et délicieux.

Leurs philosophes et leurs physiciens donnent la raison suivante de cette quantité de rivières et d'autres eaux qui se trouvent dans l'Inde. Ils disent que les pays des Scythes, des Bactriens et des Ariens étant beaucoup plus élevés que l'Inde dont ils sont voisins, toutes les eaux vont s'y rendre comme dans un fond, humectant d'abord toutes les terres, et forment enfin les plus grands fleuves. Il y en a un nommé Silla, qui sort d'une source de même nom, et qui a une propriété singulière : son eau ne soutient aucun corps, et l'on voit s'y enfoncer les matières les plus légères.

Quoique l'Inde soit peuplée de plusieurs nations dif-



férentes en bien des choses, il n'en est aucune qui soit venue d'ailleurs, et elles se croient toutes indigènes. Les Indiens n'ont jamais reçu de colonies et n'en ont jamais envoyé nulle part. On rapporte que les anciens habitants ne vivaient que des fruits de la terre, que même ils ne cultivaient point, et ne se couvraient que de peaux de bêtes, comme on l'a dit des premiers Grecs. Ils inventèrent bientôt les arts et toutes les pratiques nécessaires pour la vie ou pour la société.

ERATOSTHENE ET HIPPARQUE.

Alexandrie, sous les premiers Ptolémées, était devenue, avec sa bibliothèque et son musée, le centre scientifique le plus important du monde gréco-romain. Les mathématiques, l'astronomie et la géographie y firent de grands progrès avec Euclide, Eratosthène et Hipparque.

« Si nous cherchons surtout chez les Grecs toutes les origines des sciences, c'est que, dit Fréret[1], c'est d'eux, ou du moins par eux, qu'elles nous sont venues; c'est parce que nous avons leurs livres et que nous trouvons dans ces livres des traités méthodiques de toutes les sciences que nous cultivons. »

Eratosthène, savant mathématicien, naquit à Cyrène en 276 avant J.-C., et fut appelé à Alexandrie par Ptolémée Evergète, qui le mit à la tête du Musée et de la Bibliothèque. Il remplit ces fonctions jusqu'à sa mort, arrivée vers 196. Eratosthène était à la fois géomètre, astronome, philosophe, poète et géographe, et méritait,

[1] *Observations générales sur la géographie ancienne*, dans les Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, XVI, 1850, p. 331.

par son immense savoir, d'occuper les hautes positions que lui avait données Ptolémée III.

Ne voulant pas faire ici une biographie complète d'Eratosthène, nous dirons seulement que celui de tous ses travaux qui a rendu son nom célèbre dans l'histoire de la géographie, c'est la mesure de la grandeur de la Terre, première opération de ce genre, qui a permis à ses successeurs de résoudre le problème.

Les Anciens savaient alors que la Terre était une sphère ; les uns[1] la regardaient comme un sphéroïde allongé vers les pôles ; les autres[2] affirmaient que le sphéroïde était au contraire aplati vers les pôles. Aristote disait aussi que la Terre était au centre du monde ; que le ciel s'étendait jusqu'à la Lune et se mouvait dans une orbite autour de la Terre, qui restait immobile au centre[3] ; que le ciel était formé d'éther, ainsi que les astres, qui sont sphériques, fixés aux différents points du ciel, tournant avec lui autour de la Terre ; enfin que la Terre était aussi une sphère, dont la circonférence était de 400,000 stades[4]. Le système d'Aristote fut adopté, dans ses données principales, par les astronomes d'Alexandrie, exposé en détail par Ptolémée, et accepté par tous les astronomes jusqu'aux temps de Copernic, de Kepler et de Galilée.

Eratosthène rectifia les mesures données par Aristote et ses calculs sur la dimension de la Terre. Pour cela il détermina la latitude[5] de Syène et celle d'Alexandrie, mesura l'arc de méridien compris entre ces deux villes, et le déclara égal à la cinquantième partie de la circon-

[1] Aristote (Strabon, II).
[2] Polybe.
[3] *Traité du ciel* (Περὶ οὐρανοῦ). — L'Ecole de Pythagore avait admis cependant le mouvement de la Terre autour du Soleil, opinion qui semble avoir été puisée en Egypte.
[4] C'est-à-dire environ 72 millions de mètres, soit 32 millions de plus que la mesure réelle.
[5] Thalès savait déjà prendre la latitude d'un lieu.

férence[1]. Eratosthène admettait, d'après les mesures égyptiennes, que la distance entre les deux villes était de 5000 stades[2]; la conséquence était que la circonférence était 5000 multiplié par 50, soit 250,000 stades.

Le stade n'était pas une mesure fixe et invariable; il y avait des stades de toute longueur : stade grec, de 180 mètres; stade olympique, de 184^{m},80; stade égyptien, de 158 mètres, etc. Le stade de 180 mètres donnerait à la circonférence 45 millions de mètres, soit 5 millions de mètres de trop; le stade égyptien, de 300 coudées et de 158 mètres, dont s'est servi Eratosthène, donne 39,500,000 mètres, c'est-à-dire 500,000 mètres de moins que notre mesure actuelle, résultat bien remarquable, quand on songe à la nouveauté et à la difficulté de l'opération, qui ne diffère de celles qu'on exécute de notre temps que par la rigueur de nos observations et l'excellence de nos instruments.

Cette grande opération de géodésie, la première qui ait été faite, fut l'objet d'une admiration aussi grande que justifiée pour toute l'Antiquité : Pline la qualifie de hardiesse prodigieuse, mais basée sur une déduction si rigoureuse, qu'on rougirait de ne pas y croire.

Eratosthène est aussi un géographe de grande valeur, et l'on peut dire que c'est lui qui a fait de la géographie une science. La géographie ne consistait alors que dans des informations isolées et disséminées dans de nombreux ouvrages. Eratosthène, qui les avait à sa disposition, à la bibliothèque d'Alexandrie, rassembla ces matériaux épars et en fit un livre appelé *Les Géographiques* (Γεωγραφικά). « Cet ouvrage était divisé en trois livres; le premier, formant une sorte d'introduction, contenait une revue critique des travaux des prédécesseurs

[1] Eratosthène avait trouvé entre Alexandrie et Syène un arc de 7° 12'; en réalité l'arc n'est que de 7 degrés.

[2] En réalité la distance est de 4924 stades de 158 mètres.

d'Eratosthène, ainsi que les recherches touchant la nature et la forme de la Terre, qui, selon lui, était un globe immobile, et dont la surface portait les traces encore visibles d'une suite de grandes révolutions. Eratosthène pensait que la Méditerranée doit sa forme actuelle à l'une de ces révolutions, et qu'elle forma d'abord un immense lac, couvrant les contrées adjacentes de l'Asie et de la Libye, jusqu'à ce qu'une convulsion de la Terre lui ouvrit passage et la mit en communication avec l'Océan. Le second livre contenait ce qu'on appelle aujourd'hui la géographie physique : on y trouvait cet essai de mesure de la Terre dont nous avons parlé plus haut. Le troisième livre était consacré à la géographie politique, et donnait, d'après les voyageurs et les géographes précédents [1], les descriptions des différentes contrées [2]. »

Jusqu'à l'apparition des *Géographiques*, la *Description de la Terre* (Γῆς περίοδος) de Dicéarque [3], avec les cartes qui l'accompagnaient, était le livre dont tout le monde se servait. L'ouvrage d'Eratosthène, avec les cartes qui y furent jointes, soit par lui, soit plus tard, remplacèrent le livre de Dicéarque. Malheureusement ce grand ouvrage est perdu; il n'en reste plus que quelques fragments conservés par Polybe, Strabon, Marcien d'Héraclée, Pline, Cléomède, etc., et qui ont été recueillis et publiés à Berlin, en 1822, par Bernhardy, sous le titre de *Eratosthenica*.

Ce savant avait une grande élévation d'esprit. M. Vivien de Saint-Martin [4] dit : « La portée morale de

[1] Entre autres, Timosthène, premier pilote de Ptolémée Philadelphe, auteur d'un livre et d'une carte *sur les Ports* (Περὶ λιμένων) de la Méditerranée, de la mer Egée et de la Propontide.

[2] *Biographie Didot*, art. de Léo Joubert.

[3] Philosophe et géographe grec très savant, mort vers 285 av. J.-C. Il avait dressé des cartes du monde connu de son temps pour Théophraste, et les avait accompagnées d'un texte explicatif. Il ne reste que des fragments de cet ouvrage.

[4] *Histoire de la géographie*, p. 140.

cette grande intelligence se révèle dans un trait que nous ne voulons pas omettre ; c'est Strabon qui nous l'a conservé. Dans le tableau qu'il avait tracé des différents peuples connus, Eratosthène blâmait ceux qui partageaient les nations du monde en deux classes, les Grecs et les barbares, et il approuvait vivement Alexandre de s'être élevé au-dessus de ce préjugé de race. « Ce n'est ni par le nom ni par l'habitation, disait-il, c'est par leurs qualités que se distinguent les hommes ; bien des Grecs seraient au-dessous des barbares par la politesse et la civilisation. Voyez les Indiens et les nations ariennes ; voyez les Romains et les Carthaginois. En ne reconnaissant, entre les peuples et les hommes, d'autre distinction que leur mérite, Alexandre nous a donné une grande leçon et un grand exemple. »

Hipparque, le créateur de l'astronomie mathématique, vivait à Alexandrie, entre 160 et 125 avant J.-C. Il ne peut être question ici de ses belles découvertes astronomiques ; il suffira de dire qu'ayant mesuré l'obliquité de l'écliptique, il trouva la distance des tropiques. C'est lui qui trouva aussi la méthode de fixer la position des lieux sur la Terre par leur latitude et leur longitude, pour laquelle il employa le premier les éclipses de Lune.

« Une autre réforme importante qui appartient à Hipparque est l'usage des projections dans le tracé des cartes. La carte d'Eratosthène, comme celle de Dicéarque, n'était encore, nous le savons, qu'un simple plan sans véritable graduation. Hipparque le premier y introduisit le tracé des cercles de la sphère, en représentant les méridiens par des courbes convergentes. Cette projection, que Ptolémée a décrite, est encore employée aujourd'hui ; elle était une conséquence nécessaire de la géographie astronomique. C'est à Hipparque

également qu'est due la division du cercle en 360 degrés[1]. »

Il modifia la mesure de la circonférence de la Terre donnée par Eratosthène, attribua 700 stades de 158 mètres au degré, et arriva ainsi au chiffre de 252,000 stades, soit 39,816,000 mètres, c'est-à-dire trouvant seulement 184,000 mètres de moins que les astronomes modernes.

Les ouvrages d'Eratosthène et d'Hipparque ont fait loi jusqu'à Ptolémée, qui, en voulant les réformer et les compléter, les défigura et porta à la géographie un coup funeste, dont les effets se sont fait sentir jusqu'au XVIII[e] siècle[2].

STRABON.

Le livre de Strabon est trop important dans l'histoire de la géographie, et il exerce encore, par son esprit excellent et ses méthodes parfaites, une telle influence sur les meilleurs travaux de notre époque, qu'il est utile d'y consacrer les détails nécessaires pour le faire connaître à nos lecteurs.

Strabon, le créateur de la science géographique et de sa méthode rationnelle, naquit en Asie-Mineure, à Amasée, vers l'an 50 avant Jésus-Christ. Versé dans toutes les connaissances de la philosophie grecque, qu'il avait puisées dans les écoles d'Alexandrie et de Tarse, Strabon s'attacha plus particulièrement aux doctrines du stoïcisme, qui ont donné à ses écrits la gravité et l'élévation qui les caractérisent. Il rédigea sa géographie pendant les règnes d'Auguste et de

[1] VIVIEN DE SAINT-MARTIN, loc. cit., p. 143. — Voir aussi GOSSELIN, *Géographie des Grecs analysée*, p. 53.

[2] Une partie de leurs données se trouvent dans l'ouvrage de Cléomède, astronome grec du II[e] siècle de notre ère, intitulé *Théorie circulaire des météores*. — La meilleure édition a été publiée à Leyde, en 1820, in-8°, par Bake).

Tibère, après avoir visité la plus grande partie des pays qu'il décrit, et après avoir lu les principaux auteurs qui en avaient déjà parlé.

Que l'on critique dans Strabon certaines appréciations fausses, une admiration trop prononcée pour les opinions géographiques d'Homère et trop de mépris pour celles d'Hérodote, presque toujours si vrai et si bien informé; que l'on regrette encore que l'observation ne soit pas constamment exacte et minutieuse, comme nous voulons aujourd'hui qu'elle le soit, et comme l'entendait déjà l'école d'Aristote, on a raison. Strabon dit lui-même : « Nous autres stoïciens nous n'aimons pas les subtiles recherches d'Aristote. » Mais l'ampleur des vues d'ensemble, l'élévation des pensées, l'indication précise des vrais caractères de la science et de son but, la solidité du jugement, compensent largement ces défauts et mettent Strabon, sans conteste, à la première place parmi les géographes de l'antiquité, et bien loin d'hommes tels que Pline et Ptolémée.

Pour ces derniers, auteurs sans méthode, la géographie est une liste de noms, une nomenclature de villes, de peuples, de latitudes et de longitudes ; peu ou point de détails, aucune vue d'ensemble, rien de philosophique, de général. C'est leur exemple, si facile à suivre, qui a dénaturé la science géographique, qui l'a amoindrie, et malheureusement ce sont ces modèles que l'on a suivis trop longtemps en France ; c'est leur influence funeste qui a transformé chez nous la géographie en une nomenclature stérile de noms, de divisions administratives et de chefs-lieux. C'est ainsi que l'étude de la géographie a été presque détruite chez nous, par dégoût de ces fastidieuses inutilités, et que cette science importante était devenue une de ces minimes connaissances que tout le monde a la prétention de savoir sans les avoir jamais apprises.

Strabon, au contraire, a été le modèle dont l'Allemagne s'est inspirée. L'école géographique allemande, créée par Alexandre de Humboldt au commencement de ce siècle, et continuée par Berghaus et Ritter, n'est arrivée au point où elle est aujourd'hui qu'en suivant les grands principes dont Strabon fait la base de toute vraie science géographique. Pouvait-on prendre en effet un meilleur guide que celui qui a écrit ces lignes, premier avant-coureur du *Cosmos* :

« S'il est une science digne du philosophe, assurément c'est celle de la géographie, dont j'entreprends de traiter aujourd'hui ; plus d'une preuve le démontre. D'une part, ceux qui les premiers osèrent s'y appliquer furent des hommes tels qu'Homère, Anaximandre le Milésien et son compatriote Hécatée, Démocrite, Eudoxe, Dicéarque, Ephore et tant d'autres, auxquels succédèrent Eratosthène, Polybe et Posidonius, tous véritables philosophes. Et, d'autre part, la variété d'instruction nécessaire aux parfaits géographes ne saurait appartenir qu'à celui qui, dans son étude, embrasse toutes les choses humaines et divines, dont la pleine connaissance constitue ce que l'on appelle philosophie. Enfin, la science géographique donne tant d'avantages pour se conduire dans la politique et dans les affaires du gouvernement, elle nous apprend si bien tout ce qui concerne les phénomènes célestes, les animaux aquatiques ou terrestres, les productions de la terrre et les diverses propriétés de chaque pays, que, la cultiver, c'est par cela même se montrer occupé de l'art qui a la vie pour objet. »

Pour Strabon, la base de la science est ce que nous appelons actuellement la géographie physique. Sans cesse il insiste sur ce grand principe que le géographe doit fixer ses regards sur les divisions naturelles de la Terre et sur la diversité des nations, plutôt que sur les limites que les caprices des princes établissent pour un instant. Les montagnes, les fleuves, les mers, les peuples (nous disons aujourd'hui les races), tels sont les objets qui doivent lui servir de jalons.

« La géographie, dit-il, sert principalement aux besoins de l'administration civile; elle doit entrer dans toutes les opérations du gouvernement... Assurément on administrera bien mieux les affaires, si l'on sait quelle est l'étendue de chaque pays, quelle en est la situation et quelles variétés il offre relativement au sol et au climat. » Chez les Anciens, l'homme d'Etat, l'homme politique, est à la fois administrateur et capitaine ; c'est au capitaine surtout que la géographie est utile : « Pour les campements, dit Strabon, pour les marches, les surprises, la supériorité reste à qui connaît les lieux, » et il le prouve en rappelant « les succès dus à la science et les revers causés par l'ignorance ». Il mentionne les naufrages des flottes de Xerxès, brisées sur des côtes in-

connues; la défaite de Léonidas, due à la connaissance d'un sentier qui permit aux Perses de tourner la position des Thermopyles; il cite encore les guerres sanglantes des Romains contre les Parthes : « Les barbares, au milieu de pays mal connus de leur ennemi, faisant une guerre de postes dans des marais, des bois impraticables et des déserts, le surprenaient au moment où il les croyait encore éloignés, lui dérobaient leurs marches, lui coupaient les vivres et le réduisaient à manquer de tout. »

Le géographe doit aussi s'occuper de ce qui tient à l'histoire, mais avec mesure : « Dans une statue colossale, on ne cherche pas le fini des parties, on s'attache plutôt à l'ensemble et à la beauté du total. C'est de cette manière qu'il faut juger mon ouvrage : tableau en quelque sorte colossal, il présente les grandes masses, les choses générales; de tous les détails, il n'offre que ceux qui peuvent intéresser l'homme avide de s'instruire..... Maintenant, que mon objet soit utile et digne d'un philosophe, je crois l'avoir démontré. »

En résumé, on peut dire que Strabon a créé la philosophie de la science, la géographie physique, l'ethnographie et la géographie historique; sur ces divers points, son livre est un modèle que l'on n'a eu qu'à développer et à compléter. On y trouve aussi nettement indiquées et déjà tracées à grands traits toutes les branches de la géographie qui ont fait tant de progrès depuis un demi-siècle : la physique du globe, la géographie physique de l'Océan, la géographie botanique et zoologique, la météorologie et la géographie militaire.

Parmi les meilleures parties de ce livre classique par excellence, la description de la Gaule, la description du sol et des peuples de la Grèce, et surtout celle de l'Asie-Mineure, sont au nombre des plus parfaites; la troisième, trop longue pour être reproduite ici, est un modèle qu'il est difficile de dépasser. Rien n'est omis dans ce tableau: le relief du sol, le plateau central de l'Asie-Mineure, les peuples, les langues, les religions, les gouvernements, l'histoire, sont décrits tour à tour. C'est le meilleur morceau de géographie physique et historique qui nous reste de toute l'Antiquité.

N'est-il pas curieux aussi de voir Strabon écrire à propos de la Gaule, dont il étudie en détail les fleuves se rendant à diverses mers et facilitant ainsi les échanges et le commerce : « Personne ne pourrait douter, en contemplant cette



œuvre de la Providence, qu'elle n'ait disposé ainsi ce pays avec intention et non pas au hasard. »

Les Grecs ne connaissaient qu'une petite partie de la Terre; cependant, au temps de Strabon, ils savaient que c'était une sphère; ils en avaient mesuré la circonférence, et avaient trouvé 39,816,000 mètres au lieu de 40 millions. Ils avaient donc la notion de leur peu de connaissances et de l'immensité des espaces qui restaient à découvrir. L'importance des découvertes qui devaient se faire un jour n'échappait pas à Strabon ? « L'esprit une fois élevé à cette hauteur, dit-il, comment s'abstenir de considérer la Terre en son entier? Ne paraîtrait-il pas ridicule que celui qui, pour bien décrire la terre habitée, aurait osé interroger les astres et en calculer les mouvements, ne cherchât point à connaître la Terre entière, dont la terre habitée n'est qu'une portion; qu'il n'aimât point à savoir quelle est sa grandeur, sa forme, sa place dans l'univers; si elle est habitée seulement dans la partie que nous occupons ou dans d'autres encore; et, dans ce cas, quel est le nombre des autres parties habitées, comme aussi quelles sont les parties inhabitées, pourquoi elles restent désertes et quelle en est l'étendue ? »

C'est par ces hautes pensées et ces grandes vues d'ensemble que Strabon rattache la géographie antique aux voyages des xve et xvie siècles, et prépare les découvertes de cette époque mémorable.

I.

LA GAULE.

La contrée qui succède immédiatement à l'Ibérie[1] est la Celtique ou Gaule transalpine. Nous en avons déjà indiqué sommairement la figure et l'étendue, il nous faut maintenant la décrire en détail. Or, on la divisait anciennement en trois parties, l'Aquitaine, la Belgique et la Celtique proprement dite, les populations de l'Aquitaine formant, non seulement par leur idiome,

[1] Espagne.



mais encore par leurs traits physiques beaucoup plus rapprochés du type ibère que du type gaulois, un groupe complètement à part des autres peuples de la Gaule, qui ont tous, au contraire, le vrai type gaulois, et qui ne se distinguent les uns des autres que parce qu'ils ne parlent pas tous leur langue absolument de même, mais se servent de plusieurs dialectes ayant entre eux de légères différences, lesquelles se retrouvent aussi dans la forme de leurs gouvernements et dans leur manière de vivre....

Le divin César, dans ses *Commentaires*, suit encore cette division. Mais Auguste vint qui divisa la Gaule en quatre parties : il fit de l'ancienne Celtique la province Narbonnaise, maintint l'Aquitaine telle qu'elle était du temps de César, si ce n'est qu'il y annexa quatorze des peuples compris entre la Garonne et la Loire, puis, ayant distribué le reste de la Gaule en deux provinces, il rattacha l'une à Lugdunum[1], en lui donnant pour limite le cours supérieur du Rhin, et assigna l'autre aux Belges. A ce propos-là, du reste, disons que si le géographe est tenu d'exposer en détail les divisions physiques et ethnographiques, et encore rien que les plus importantes, il doit se borner, en revanche, à indiquer les divisions politiques que les princes arrêtent et modifient au gré des circonstances, et ne le faire même que très sommairement, laissant à d'autres le soin d'en publier le détail exact.

Ainsi délimité[2], le pays se trouve arrosé dans tous les sens par des fleuves qui descendent, soit des Alpes, soit du mont Cévenne et du mont Pyrénée, et qui vont se jeter, les premiers dans l'Océan et les autres dans notre mer Intérieure. En général, ces fleuves coulent dans des plaines ou le long de collines dont la pente douce ne gêne en rien la navigation. Ils sont, de plus,

[1] Lyon.
[2] Par les Pyrénées, la mer Intérieure (Méditerranée), les Alpes, le Rhin et l'Océan.

si heureusement distribués entre eux, qu'on peut faire passer aisément les marchandises d'une mer à l'autre : à la vérité, il faut user de charrois dans une partie du trajet[1], mais c'est sur un espace peu étendu et d'ailleurs tout en plaine, où le chemin, par conséquent, n'offre pas de difficultés, et la plus grande partie du trajet se fait bien par la voie des fleuves qu'on remonte et qu'on descend alternativement.

Le Rhône, à ce point de vue, l'emporte sur tous les autres fleuves ; car, indépendamment du grand nombre d'affluents qui viennent de tous côtés grossir son cours, il a le double avantage de se jeter dans notre mer, laquelle offre de bien autres débouchés que la mer Extérieure[2], et de traverser la partie la plus riche de la contrée. Dans toute la Narbonnaise, en effet, les productions du sol sont identiquement les mêmes qu'en Italie, tandis qu'en avançant vers le nord et dans la direction du mont Cévenne on ne rencontre déjà plus de plantations d'oliviers ni de figuiers. Les autres cultures, il est vrai, continuent de prospérer ; mais pour peu qu'on avance encore dans la même direction, on voit la vigne, à son tour, ne plus réussir qu'avec peine. En revanche, tout le reste de la Gaule produit du blé et en grande quantité, ainsi que du millet, du gland et du bétail de toute espèce, le sol n'y demeurant nulle part inactif, si ce n'est dans les parties où les marécages et les bois ont absolument interdit toute culture. Encore ces parties-là sont-elles habitées comme les autres ; mais cela tient non pas tant à l'industrie des Gaulois qu'à une vraie surabondance de population, car les femmes, dans tout le pays, sont d'une fécondité remarquable en même temps qu'excellentes nourrices. Pour ce qui est des hommes, ils ont toujours été en réalité plutôt guerriers qu'agriculteurs ; aujourd'hui

[1] C'est sur ces points qu'on a établi nos canaux.
[2] L'Océan.



cependant qu'ils ont déposé les armes, ils se voient forcés de cultiver la terre.....

Mais revenons encore, la chose en vaut la peine, sur ce que nous avons dit plus haut de la correspondance, en quelque sorte symétrique, qui existe entre les différents fleuves de la Gaule et, par suite, entre les deux mers Intérieure et Extérieure. On trouve, en effet, pour peu qu'on y réfléchisse, que cette circonstance constitue le principal élément de prospérité du pays, en ce qu'elle facilite entre les différents peuples qui l'habitent l'échange des denrées et des autres produits nécessaires à la vie, et qu'elle établit entre eux une communauté d'intérêts d'autant plus profitable, qu'aujourd'hui, libres de toute guerre, ces peuples s'appliquent avec plus de soin à l'agriculture, et se façonnent davantage au genre de vie des nations civilisées.

Personne ne pourrait douter, en contemplant cette œuvre de la Providence [1], qu'elle n'ait disposé ainsi ce pays avec intention et non pas au hasard [2].

Ainsi le Rhône, qui peut déjà lui-même être remonté très haut, et l'être par des embarcations pesamment chargées, donne, en outre, indirectement accès dans beaucoup de cantons, par la raison que ses affluents sont également navigables et peuvent aussi transporter les plus lourds fardeaux. Les marchandises, reçues d'abord par la Saône, passent ensuite dans le Doubs, affluent de la Saône ; puis on les transporte par terre [de la Saône] jusqu'à la Seine, dont elles descendent le cours, et ce fleuve les amène au pays des Lexoviens et des Calètes [3], sur les côtes mêmes de l'Océan, d'où elles gagnent enfin la Bretagne en moins d'une journée. Seulement, comme le Rhône est rapide et difficile à remonter, il y a telles marchandises de ces cantons

[1] Ἔργον πρόνοιας.
[2] Οὐχ ὅπως ἔτυχεν, ἀλλ'ὡς ἂν μετὰ λογισμοῦ τίνος.
[3] Pays de Lisieux et pays de Caux, situés à l'embouchure de la Seine.

(toutes celles notamment qu'on expédie de chez les Arvernes pour être embarquées sur la Loire) qu'on aime mieux envoyer par terre sur des chariots. Ce n'est pas que le Rhône, en certains points de son cours, ne se rapproche sensiblement de l'autre fleuve (la Loire), mais la route de terre étant toute en plaine et peu longue elle-même, invite à ne pas remonter le Rhône, d'autant qu'il est toujours plus facile de voyager par terre. A cette route succède la voie commode de la Loire, fleuve qui descend des monts Cévennes et va se jeter dans l'Océan. Si c'est de Narbonne qu'on part, on commence par remonter le cours de l'Aude, mais sur un espace peu étendu; le trajet que l'on fait ensuite par terre jusqu'à la Garonne est plus long [1]; après quoi, par la Garonne, comme par la Loire, on atteint l'Océan.

II.

LES GAULOIS.

En général, tous les peuples connus aujourd'hui sous le nom de Gaulois sont belliqueux, vifs, prompts à se battre, d'ailleurs d'un naturel plein de candeur et sans malice. Aussi, pour peu qu'on les irrite, ils courent en masse aux armes ; et cela sans dissimuler leurs projets et sans y apporter la moindre circonspection. Cela fait qu'on peut aisément les vaincre en employant les ruses de la guerre ; car, qui veut les provoquer au combat, quel que soit le temps ou le lieu, et sous quelque prétexte qu'il lui plaise, les trouvera toujours prêts à l'accepter, sans qu'ils y portent autre chose que leur force et leur audace. Néanmoins ces qualités n'empê-

[1] C'est ce trajet par terre que Riquet et Colbert ont remplacé par le beau canal du Languedoc.



chent pas qu'ils ne soient dociles et qu'ils ne se laissent facilement persuader, lorsqu'il s'agit de ce qui peut leur être utile. Aussi est-on parvenu à leur faire goûter l'étude des lettres.

Leur force vient, non seulement de l'avantage de la taille, mais encore de leur nombre. La franchise et la simplicité de leur caractère font que chacun ressent les injustices que l'on fait à son voisin, et qu'elles excitent chez eux une telle indignation qu'ils se rassemblent promptement pour les venger. Il est vrai qu'à présent, soumis aux Romains, ils sont obligés de vivre en paix et d'obéir à leurs vainqueurs.

Par ce caractère des Gaulois, on peut expliquer la facilité de leurs émigrations. Dans leurs expéditions, ils marchaient tous à la fois, ou plutôt ils se transportaient ailleurs avec leurs familles, toutes les fois qu'ils étaient chassés par des ennemis supérieurs en force. Aussi ont-ils moins coûté de peine à vaincre aux Romains que les Ibères [1]. La raison en est que les Gaulois combattant en grand nombre à la fois, leurs échecs devenaient des défaites générales, au lieu que les Ibères, pour ménager leurs forces, morcelaient pour ainsi dire la guerre en petits combats, qu'ils livraient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, à la manière des brigands. Tous les Gaulois sont naturellement bons soldats; mais ils se battent mieux à cheval qu'à pied. Aussi les Romains tirent-ils de la Gaule leur meilleure cavalerie. Les plus vaillants des Gaulois sont ceux qui habitent vers le nord et près de l'Océan. Les Belges, surtout, passent pour être les plus braves. Seuls ils ont soutenu les incursions des Germains, des Cimbres et des Teutons. Les Belges les plus vaillants sont les Bellovaques [2] et les Suessons [3]. La Belgique est si peuplée, qu'on y

[1] La guerre des Ibères dura deux cents ans.
[2] Les habitants du Beauvaisis.
[3] Les habitants du Soissonnais.

comptait autrefois [1] jusqu'à trois cent mille hommes en état de porter les armes.

Les Gaulois laissent croître leurs cheveux [2]; ils portent des saies [3] et couvrent leurs extrémités inférieures de hauts-de-chausses [4]; leurs tuniques sont fendues, descendent jusqu'au-dessous des reins et ont des manches. La laine des moutons de la Gaule est rude, mais longue; on en fabrique des saies à poils. Néanmoins, on entretient, même dans les parties septentrionales, des troupeaux de moutons qui donnent une assez belle laine, par le soin qu'on a de les couvrir avec des peaux.

L'armure des Gaulois est proportionnée à leur taille. Un long sabre leur pend au côté droit; leurs boucliers aussi sont fort longs, et leurs lances à proportion. Ils portent, de plus, une espèce de pique qu'on nomme *mataris*, et quelques-uns font usage de l'arc et de la fronde. Ils se servent encore d'un trait en bois, semblable au javelot des Romains, qu'ils lancent de la main, et non par le moyen d'une courroie, à de plus longues distances que ne porterait une flèche; cette arme leur sert surtout pour la chasse aux oiseaux.

La plupart des Gaulois conservent encore aujourd'hui l'usage de coucher à terre, et celui de prendre leur repas assis sur la paille. Leur nourriture ordinaire est du lait et des viandes de toute espèce, mais particulièrement du cochon, tant frais que salé. Leurs porcs restent en pleine campagne, et l'emportent, sur ceux des autres pays pour la taille, la force et la vitesse, au point qu'ils sont aussi à craindre que les loups, pour les personnes qui n'ont pas coutume d'en approcher.

Les Gaulois habitent des maisons vastes, construites

[1] Au temps de César.
[2] C'est d'après cet usage que les Romains appelaient la Gaule transalpine la Gaule chevelue, excepté la partie méridionale, la Narbonnaise, qu'ils appelaient la Gaule *braccata*, ou Gaule à braies, ou à hauts-de-chausses.
[3] Espèce de capote ou manteau militaire.
[4] Pantalons très amples.



avec des planches et des claies, et terminées par un toit cintré et couvert d'un chaume épais. Ils possèdent un si grand nombre de troupeaux de moutons et de cochons, qu'ils fournissent non seulement Rome, mais l'Italie presque entière de saies et de porc salé.

La plupart des peuples de la Gaule avaient autrefois un gouvernement aristocratique ; tous les ans on choisissait un gouverneur et un général, que le peuple nommait pour le commandement des troupes.

Dans leurs assemblées, les Gaulois observent un usage qui leur est particulier. Si quelqu'un trouble ou interrompt celui qui a la parole, un huissier s'avance, l'épée à la main, et lui ordonne, avec menaces, de se taire ; s'il persiste à troubler l'assemblée, l'huissier répète ses menaces une seconde, puis une troisième fois, et, enfin, s'il n'est point obéi, il lui coupe du manteau un assez grand morceau pour que le reste ne puisse plus servir.

Quant aux occupations des deux sexes, distribuées chez les Gaulois d'une manière opposée à ce qui se fait parmi nous [1], cet usage leur est commun avec beaucoup d'autres peuples barbares.

Chez presque tous les Gaulois, il y a trois sortes de personnes qui jouissent d'une considération particulière, ce sont les Bardes [2], les Devins et les Druides [3]. Les Bardes composent et chantent des hymnes ; les Devins s'occupent des sacrifices et de l'étude de la nature ; et les Druides joignent à cette étude celle de la morale. On a si bonne opinion de la justice des Druides, qu'on s'en rapporte à leur jugement sur les procès, tant particuliers que publics. Autrefois, ils étaient même les arbitres des guerres, qu'ils réussissaient sou-

[1] Les femmes étaient chargées de tous les travaux que les hommes devaient faire, et ceux-ci passaient leur temps soit à la guerre, soit dans l'oisiveté.

[2] *Barde*, chanteur, poète, aède.

[3] *Druide*, du celtique *derv*, chêne.

vent à apaiser au moment où l'on était prêt à en venir aux mains. C'étaient surtout les accusés de meurtre qu'ils avaient à juger. Les Druides croient que les âmes sont immortelles, et qu'il y aura des époques dans lesquelles le feu et l'eau prendront le dessus tour à tour.

A leur franchise et à leur vivacité naturelle, les Gaulois joignent beaucoup d'imprudence, d'ostentation et d'amour pour la parure. Tous ceux qui sont revêtus de quelque dignité portent des ornements d'or, tels que des colliers, des bracelets et des habits de couleur travaillés en or. L'inconstance de leur caractère fait qu'ils se vantent d'une manière insupportable de leurs victoires, et qu'ils tombent dans la plus grande consternation lorsqu'ils sont vaincus.

Ils ont, en outre, ainsi que la plupart des peuples septentrionaux, des coutumes étranges qui annoncent leur barbarie et leur férocité. Tel est, par exemple, l'usage de suspendre au cou de leurs chevaux, en revenant de la guerre, les têtes des ennemis qu'ils ont tués, et de les exposer ensuite en spectacle attachées au devant de leurs portes. Posidonius[1] dit avoir été témoin, en plusieurs endroits, de cette coutume qui l'avait d'abord révolté, mais à laquelle il avait fini par s'habituer. Lorsque parmi ces têtes il s'en trouvait de quelques hommes de marque, ils les embaumaient avec de la résine de cèdre[2], les faisaient voir aux étrangers, et ils refusaient de les vendre même au poids de l'or.

Cependant, les Romains les ont obligés de renoncer à cette cruauté, comme aux usages qui regardent les sacrifices et les divinations, usages absolument opposés à ce qui se pratique parmi nous. Tel était, par exem-

[1] Posidonius, philosophe stoïcien, contemporain de Pompée et de Cicéron, qui tint école à Rhodes. Tous ses écrits sont perdus ; on ne les connaît que par un petit nombre de fragments qui nous ont été conservés par quelques auteurs anciens. Posidonius avait visité la Gaule.

[2] La résine de cèdre servait aussi chez les Egyptiens à embaumer les morts.

ple, celui d'ouvrir d'un coup de sabre le dos d'un homme dévoué à la mort, et de tirer des prédictions de la manière dont la victime se débattait. Ils ne faisaient les sacrifices que par le ministère des Druides[1]. On leur attribue encore diverses autres manières d'immoler des hommes, comme de les percer à coups de flèche, ou de les crucifier dans leurs temples. Quelquefois ils brûlaient des animaux de toute espèce, jetés ensemble avec des hommes dans le creux d'une espèce de colosse fait de bois et de foin[2].

III.

ALEXANDRIE.

Dans ce monument à élever à la gloire de l'Egypte, la description d'Alexandrie et de ses environs se trouvant le morceau principal, c'est naturellement par Alexandrie qu'il nous faut commencer.

Le littoral compris entre Péluse, à l'est, et la bouche Canopique, à l'ouest, mesure une première distance de mille trois cents stades[3], et c'est là ce qui représente la base du Delta. Une autre distance de cent cinquante stades[4] sépare la bouche Canopique de l'île de Pharos. On désigne sous ce nom un simple îlot de forme oblongue et tellement rapproché du rivage, qu'il forme avec lui un port à double ouverture. Le rivage, en effet, dans

[1] César donne pour cela un précieux détail, qui diminue de beaucoup l'horreur que nous inspirent ces immolations. « Les Druides, dit-il, sont persuadés que, de ces supplices, les plus agréables aux dieux sont ceux des criminels qui ont été saisis dans le vol, dans le brigandage ou dans quelqu'autre forfait. » (Liv. III). Les prêtres exécutaient eux-mêmes les condamnés à mort.

[2] Ces sacrifices furent abolis par l'empereur Claude.

[3] 245 kilomètres.

[4] 28 kilomètres.

cet endroit, présente, entre deux caps assez saillants, un golfe ou enfoncement, que l'île de Pharos, qui s'étend de l'un à l'autre de ces caps et dans le sens de la longueur de la côte, se trouve fermer naturellement. L'une des deux extrémités de l'île de Pharos, celle qui regarde l'orient, est plus rapprochée que l'autre du continent et du cap qui s'en détache, cap connu sous le nom de pointe Lochias, de sorte que l'entrée du port de ce côté en est très sensiblement rétrécie. Ce peu de largeur de la passe est déjà un inconvénient; mais il y en a un autre, c'est que la passe même est semée de rochers en partie cachés, en partie apparents, obstacle contre lequel la mer semble s'acharner incessamment et comme à chaque lame qu'elle envoie du large. La pointe qui termine la petite île de Pharos n'est elle-même qu'un rocher battu de tous côtés par les flots.

Sur ce rocher s'élève une tour à plusieurs étages, en marbre blanc, ouvrage merveilleusement beau, qu'on appelle aussi le Phare, comme l'île elle-même. C'est Sostrate de Cnide qui l'a érigée[1] et dédiée, en sa qualité d'ami des rois, et pour la sûreté des marins qui naviguent dans ces parages, ainsi que l'atteste l'inscription apposée sur le monument. Et, en effet, comme la côte à droite et à gauche de l'île est assez dépourvue d'abris, qu'elle est de plus bordée de récifs et de bas-fonds, il était nécessaire de dresser en un lieu haut et très apparent un signal fixe qui pût guider les marins venant du large et les empêcher de manquer l'entrée du port.

La passe ou ouverture de l'ouest, sans être non plus d'un accès très facile, n'exige pourtant pas les mêmes précautions. Elle aussi forme un port, un second port, dit de l'*Eunostos*[2]; mais elle sert plutôt de rade au *Port fermé*, bassin intérieur creusé de main d'homme. Le

[1] Pendant les règnes de Ptolémée Sôter et de Ptolémée Philadelphe (323-247).
[2] De l'heureux retour.

Grand port est celui dont la tour du Phare domine l'entrée, et les deux autres ports lui sont comme adossés, la digue ou chaussée de l'*Heptastade* [1] formant la séparation. Cette digue n'est autre chose qu'un pont destiné à relier le continent à la partie occidentale de l'île; seulement on y a ménagé deux ouvertures donnant accès aux vaisseaux dans l'*Eunostos*, et pouvant être franchies par les piétons au moyen d'une double passerelle. Ajoutons que la digue, à l'origine, ne devait pas faire uniquement l'office de pont conduisant dans l'île ; elle devait aussi, quand l'île était habitée, servir d'aqueduc. Mais depuis que le divin César, dans sa guerre contre les Alexandrins, a dévasté l'île pour la punir d'avoir embrassé le parti des rois [2], l'île n'est plus qu'un désert, et c'est à peine si quelques familles de marins y habitent, groupées au pied du Phare.

Grâce à la digue et à la disposition naturelle des lieux, le *Grand port* a l'avantage d'être bien fermé ; il en a encore un autre, celui d'avoir une si grande profondeur d'eau, jusque sur ses bords, que les plus forts vaisseaux peuvent y accoster les échelles mêmes du quai. Et comme il se divise en plusieurs bras, ces bras forment autant de ports distincts.

Les anciens rois d'Egypte, contents de ce qu'ils possédaient, croyaient n'avoir aucun besoin des importations du commerce; aussi voyaient-ils de très mauvais œil les peuples navigateurs, les Grecs surtout, lesquels du reste n'étaient encore qu'une nation de pirates réduits à convoiter le bien d'autrui, faute de terres suffisantes pour se nourrir. Par l'ordre de ces anciens rois, il avait été placé une garde sur ce point de la côte, avec mission de repousser par la force toute tentative de débarquement [3]. L'emplacement assigné pour demeure

[1] Chaussée des sept stades (1373 mètres).
[2] César soutenait Cléopâtre contre Ptolémée XII, son frère.
[3] Psammétique et Nechao, à la fin du VIIe siècle, furent les premiers Pharaons qui permirent le commerce avec les Grecs.



à ces gardes-côtes se nommait Rhacotis ; il se trouve compris aujourd'hui dans le quartier d'Alexandrie qui est situé juste au-dessus de l'Arsenal ; mais il formait alors un bourg séparé, entouré de terres que l'on avait cédées à des pâtres ou bouviers, capables eux aussi, à l'occasion, d'empêcher que des étrangers ne missent le pied sur la côte.

Survint la conquête d'Alexandre. Frappé des avantages de la position, ce prince résolut de bâtir la ville qu'il voulait fonder, sur le port même. On sait quelle prospérité s'ensuivit pour Alexandrie. Du reste, si ce qu'on raconte est vrai, cette prospérité aurait été présagée par un incident survenu pendant l'opération même de la délimitation de la ville nouvelle. Les architectes avaient commencé à tracer avec de la craie la ligne d'enceinte, quand la craie vint à manquer. Justement le roi arrivait sur le terrain ; les intendants des travaux mirent alors à la disposition des architectes une partie de la farine destinée à la nourriture des ouvriers, et ce fut avec cette farine que fut tracée une bonne partie des alignements de rues, et le fait fut interprété sur l'heure, paraît-il, comme un très heureux présage.

Les avantages qu'Alexandrie tire de sa situation sont de plus d'une sorte : et d'abord elle se trouve située, par le fait entre deux mers, baignée comme elle est, au nord par la mer d'Egypte, et au midi par le lac Maréa. Ce lac, qu'on nomme aussi Maréotis, est alimenté par un grand nombre de canaux, tous dérivés du Nil et qu'il reçoit à sa partie supérieure ou sur ses côtés ; et, comme il arrive plus de marchandises par ces canaux qu'il n'en vient par mer, le port d'Alexandrie, situé sur le lac, est devenu vite plus riche que le port maritime. Mais ce dernier port lui-même exporte plus qu'il n'importe. Quiconque aura été à Alexandrie et à Dicæarchie aura pu s'en convaincre en voyant la différence du chargement des vaisseaux à l'aller et au retour, et com-

bien ceux qui sont à destination de Dicæarchie sont plus lourds et ceux à destination d'Alexandrie plus légers. Outre cet avantage de la richesse qu'Alexandrie doit au mouvement commercial de ses deux ports, de son port maritime et de celui qu'elle a sur le lac Maréotis, il faut noter aussi l'incomparable salubrité dont elle jouit, et qui paraît tenir non seulement à cette situation entre la mer et un lac, mais encore à ce que les crues du Nil se produisent juste à l'époque la plus favorable pour elle. Dans les villes situées au bord des lacs, l'air qu'on respire est en général lourd et étouffant quand viennent les grandes chaleurs de l'été ; par suite de l'évaporation que provoque l'ardeur des rayons solaires, les bords des lacs se changent en marais, et la fange de ces marais dégage une telle quantité de vapeurs méphitiques, que l'air en est bientôt vicié et ne tarde pas à engendrer la peste et autres affections épidémiques. A Alexandrie, au contraire, précisément quand l'été commence, les eaux débordées du Nil remplissent le lac et ne laissent subsister sur ses bords aucun dépôt vaseux de nature à produire des miasmes délétères. Enfin, c'est à la même époque que les vents étésiens[1] soufflent du Nord, et, comme ils viennent de traverser toute cette vaste étendue de mer, ils procurent toujours aux habitants d'Alexandrie un été délicieux.

Le terrain sur lequel a été bâtie la ville d'Alexandrie affecte la forme d'une chlamyde[2], les deux côtés longs de la chlamyde étant représentés par le rivage de la mer et par le bord du lac, et son plus grand diamètre pouvant bien mesurer trente stades[3], tandis que les deux autres côtés, pris alors dans le sens de la largeur, sont représentés par deux isthmes ou étrangle-

[1] Vents du nord qui soufflent deux fois par an, pendant six semaines, dans la Méditerranée.

[2] Espèce de manteau.

[3] 5670 mètres.



ments, de sept à huit stades[1] chacun, allant du lac à la mer. La ville est partout sillonnée de rues où chars et chevaux peuvent passer à l'aise ; deux de ces rues, plus larges que les autres, car elles ont plus d'un plèthre[2] d'ouverture, s'entrecroisent perpendiculairement. A leur tour, les magnifiques jardins publics et les palais des rois couvrent le quart, si ce n'est même le tiers de la superficie totale, et cela par le fait des rois, qui, en même temps qu'ils tenaient à honneur d'ajouter chacun à son tour quelque embellissement aux édifices publics de la ville, ne manquaient jamais d'augmenter à leurs frais de quelque bâtiment nouveau l'habitation royale elle-même, si bien qu'aujourd'hui on peut en toute vérité appliquer aux palais d'Alexandrie le mot du poète[3] :

Ils sortent les uns des autres.

Quoi qu'il en soit, toute cette suite de palais tient le long du port et de l'avant-port. A la rigueur on peut compter aussi comme faisant partie des palais royaux le *Museum*, avec ses portiques, son exèdre[4], et son vaste cénacle qui sert aux repas que les doctes membres de la corporation sont tenus de prendre en commun. On sait que ce collège d'érudits philologues vit sur un fonds ou trésor commun administré par un prêtre, que les rois désignaient autrefois et que César désigne aujourd'hui[5]. Une autre dépendance des palais royaux

[1] 1200 à 1400 mètres.
[2] 36 mètres.
[3] Homère, *Odyssée*.
[4] Lieu d'assemblée des savants.
[5] Le Museum, construit par les deux premiers Ptolémées, renfermait tout ce qui constitue aujourd'hui une université, et non pas un de nos musées modernes, qui sont des collections d'objets d'art. On y trouvait de vastes portiques pour se promener en enseignant, et une riche bibliothèque, qui compta 400,000 volumes. De nombreux scribes copiaient, corrigeaient et doraient les manuscrits. La bibliothèque du Musée fut brûlée à l'époque de César, mais An-

est ce qu'on appelle le *Sêma*[1], vaste enceinte renfermant les sépultures des rois et le tombeau d'Alexandre.

L'histoire nous apprend comment Ptolémée fils de Lagus intercepta au passage le corps du Conquérant et l'enleva à Perdiccas qui le ramenait de Babylone en Macédoine..... Ptolémée le transporta à Alexandrie et l'y ensevelit en grande pompe. Il y est encore, mais non plus dans le même cercueil; car le cercueil actuel est de verre, et celui où l'avait mis Ptolémée était d'or.....

Quand on entre dans le Grand port, on a à main droite l'île et la tour de Pharos, et à main gauche le groupe des rochers et la pointe Lochias, avec le palais qui la couronne. Une fois entré, on voit se dérouler sur la gauche, à mesure qu'on avance, les palais dits *du devant du port*, qui font suite à celui du Lochias, et qui étonnent par le nombre des logements qu'ils renferment, la variété des constructions et l'étendue des jardins. Au-dessus de ces palais est le bassin que les rois ont fait creuser pour leur seul usage et que l'on appelle le *Port fermé*. Antirrhodos qui le précède est un îlot avec palais et petit port, dont le nom ambitieux semble un défi jeté à la grande île de Rhodes.

En arrière d'Antirrhodos est le *Théâtre*, après quoi l'on aperçoit le Posidium, coude que fait la côte à partir de ce qu'on appelle l'*Emporium* et sur lequel on a bâti un temple à Poséidôn ou Neptune.

Antoine ayant ajouté un môle à ce coude, il se trouve par le fait avancer maintenant jusqu'au milieu du port. Le môle se termine par une belle villa royale qu'Antoine a fait bâtir également et à laquelle il a donné le nom de *Timoneum*. Ce fut là son dernier ouvrage; il le fit exécuter quand, après avoir été battu à Actium et se voyant abandonné de tous ses partisans, il se fut retiré

toine la remplaça par la bibliothèque de Pergame, qu'il donna à Cléopâtre.

[1] Ou *Sôma*.

à Alexandrie, décidé à vivre désormais comme un autre Timon, loin de cette foule d'amis qui naguère l'entouraient.

Vient ensuite le *Cæsareum*, précédant l'entrepôt, les docks et les chantiers de la marine, lesquels se prolongent jusqu'à l'Heptastade. Voilà tout ce qui borde le Grand port.

Le port de l'Eunostos fait suite immédiatement à l'Heptastade ; puis, au-dessus de l'Eunostos, se présente un bassin creusé de main d'homme, dit le *Cibôtos* [1], et qui a aussi ses chantiers et son arsenal. Un canal navigable débouche à l'intérieur de ce bassin et le met en communication directe avec le Maréotis. La ville s'étend un peu au delà de ce canal ; puis commence la *Nécropole*, faubourg rempli de jardins, de tombeaux et d'établissements pour l'embaumement des morts. En deçà du canal, il y a le *Serapeum* [2] et plusieurs autres enclos sacrés, d'origine fort ancienne, mais à peu près abandonnés aujourd'hui, par suite des nouvelles constructions faites à *Nicopolis*. En effet, Nicopolis a maintenant son amphithéâtre et son stade ; c'est à Nicopolis que se célèbrent les jeux quinquennaux, et, comme toujours, les choses nouvelles ont fait négliger les anciennes.

La ville d'Alexandrie peut être dépeinte d'un mot : une agglomération de monuments et de temples. Le plus beau des monuments est le *Gymnase* avec ses portiques longs de plus d'un stade. Le tribunal et ses jardins occupent juste le centre de la ville. Là aussi s'élève, comme un rocher escarpé au milieu des flots, le *Paneum*, monticule factice, en forme de toupie ou de pomme de pin, au haut duquel on monte par un esca-

[1] Le coffre.

[2] Le Serapeum, ou temple de Sérapis, renfermait une bibliothèque de 300,000 volumes. Toute l'antiquité grecque se trouvait dans les bibliothèques d'Alexandrie, quand le fanatique khalife des Arabes, Omar, les brûla en 640.

6.

lier en limaçon pour découvrir de là au-dessous de soi le panorama de la ville. La grande rue qui traverse Alexandrie dans le sens de sa longueur va de la Nécropole à la porte Canopique, en passant près du Gymnase.

Au delà de cette porte est l'*Hippodrome*, qui donne son nom à tout un faubourg s'étendant en rues parallèles jusqu'au canal dit de Canope. Puis on traverse l'Hippodrome et l'on arrive à *Nicopolis*, nouveau centre de population qui s'est formé sur le bord même de la mer et qui est devenu déjà presque aussi important qu'une ville. La distance d'Alexandrie à Nicopolis est de 30 stades[1]. César Auguste a beaucoup fait pour l'embellissement de cette localité, en mémoire de la victoire remportée par lui sur les troupes qu'Antoine en personne avait menées à sa rencontre, victoire qui, en lui livrant d'emblée la ville, réduisit Antoine à se donner la mort, et Cléopâtre à se remettre vivante entre ses mains; mais on sait comment, peu de temps après, Cléopâtre, dans la tour où on la gardait, attenta elle aussi secrètement à ses jours, soit en se faisant piquer par un aspic, soit en usant d'un de ces poisons subtils qui tuent par le seul contact, car l'une et l'autre tradition ont cours. Quoi qu'il en soit, cette mort mit fin à la monarchie des Lagides, laquelle avait duré une longue suite d'années.

Après quelques pages consacrées à l'histoire des Lagides, Strabon revient à Alexandrie, qui était tombée, sous les derniers rois, dans l'anarchie la plus complète :

Polybe, dit-il, qui avait visité Alexandrie à cette époque, flétrit l'état de désordre dans lequel il l'avait trouvée. Il distingue dans sa population trois éléments : 1° l'élément égyptien et indigène, vif et irritable de sa

[1] 5670 kilomètres.

nature, et partant fort difficile à gouverner; 2° l'élément mercenaire, composé de gens lourds et grossiers, devenus très nombreux et très indisciplinés, car il y avait longtemps déjà qu'en Egypte la coutume était d'entretenir des soldats étrangers, et ces mercenaires, encouragés par le caractère méprisable des rois, avaient fini par apprendre à commander plutôt qu'à obéir; 3° l'élément alexandrin[1], devenu pour les mêmes causes presque aussi ingouvernable, bien que supérieur aux deux autres par sa nature: car, pour être de sang mêlé, les Alexandrins n'en avaient pas moins une première origine grecque, et ils n'avaient pas perdu tout souvenir du caractère national et les mœurs de la Grèce. Et comme cette partie de la population, la meilleure des trois, était menacée de disparaître complètement, ayant été presque exterminée par Evergète[2] et par Physcon[3], sous le règne duquel précisément Polybe visita l'Egypte, on peut juger de l'état dans lequel était tombée cette malheureuse cité. Il ne restait plus, en vérité, s'écrie Polybe, qu'à redire ces paroles découragées du poète[4]:

Aller en Egypte, voyage long et pénible!

Cet état de choses durait encore, si même il n'avait empiré, sous le règne des derniers Ptolémées. En revanche, on peut dire que les Romains ont fait tout ce qui dépendait d'eux pour corriger la plus grande partie de ces abus, en établissant dans la ville une excellente police.

---

[1] Le quartier grec s'appelait le *Bruchium*.

[2] Ptolémée Evergète, ou le Bienfaiteur (247-222).

[3] Ptolémée Physcon, ou l'Enflé, à cause de son gros ventre (146-117). A plus d'une reprise, Physcon avait lâché ses soldats sur les Alexandrins et avait fait faire plusieurs massacres de la population.

[4] HOMÈRE, *Odyssée*

CARTE DE L'EMPIRE ROMAIN.

Ethicus.

Ethicus, écrivain latin, vivait au IV[e] siècle de notre ère. Le seul des ouvrages de ce compilateur qui ait survécu est sa *Cosmographie*, dont il existe une bonne édition donnée par d'Avezac, en 1852, d'après les manuscrits de Paris, et une traduction française par L. Daudet, publiée dans la collection latine de Panckoucke.

La Cosmographie d'Ethicus commence par une curieuse notice sur le mesurage général de l'empire romain entrepris par les ordres de Jules César et achevé sous Auguste, notice que nous publions plus loin. Vient ensuite un tableau des mers, îles, montagnes, fleuves, provinces, villes et nations de toute la Terre, puis une description de Rome, et enfin un itinéraire qu'on appelle sans raison aucune l'*Itinéraire d'Antonin*.

Pline ne parlant pas de la mesure générale de l'empire romain indiquée par Ethicus, et parlant sans cesse au contraire d'une grande opération géodésique attribuée à Agrippa, Blair, dans son *Histoire de la Géographie* [1], conclut avec raison que les deux opérations doivent être la même.

« Peut-être devons-nous, dit-il, supposer que cette grande opération des trois *mensores* ne diffère pas de la grande opération géodésique attribuée à Agrippa, premier ministre et gendre d'Auguste, opération citée si souvent par Pline comme un relevé topographique d'une grande autorité. Elle était trop vaste, assurément, pour qu'il eût pu l'effectuer personnellement. Il n'est donc pas improbable qu'elle fut exécutée, sous sa surveillance et avec son appui, par les *mensores* que mentionne Ethicus ; et, en effet, les dates conviennent bien.

« L'opération fut commencée en 44 avant Jésus-Christ, l'année même où Jules César fut assassiné dans le Sénat ; et comme le pouvoir souverain fut bientôt après transmis à Auguste, la grande opération géodésique décrétée par son

[1] 1784, p. 76.



oncle Jules César devint en quelque sorte une partie de la succession recueillie par le neveu, et l'un des objets dont ses ministres eurent à poursuivre l'exécution. L'opération fut terminée en l'année 19 avant Jésus-Christ, alors qu'Agrippa était dans la plénitude de son pouvoir, juste sept ans avant sa mort. »

Nous savons par Pline qu'Agrippa avait fait construire un vaste portique, sous lequel on devait placer la carte générale de l'empire romain que l'on venait de dresser, et qu'il voulait déployer aux yeux de l'univers. Mais il mourut avant l'achèvement du monument qu'il voulait élever. Voici le texte d'Ethicus.

Jules César, l'inventeur de l'année bissextile, homme singulièrement instruit dans les choses divines et humaines, lorsqu'il arbora les faisceaux de son consulat, ordonna par un sénatus-consulte que le monde romain tout entier serait mesuré par des hommes de la plus grande habileté et doués de tous les genres de savoir. En conséquence, à partir du consulat de Jules César et de Marc Antoine[1], on commença la mesure du monde. A partir dudit consulat jusqu'au consulat d'Auguste et de Crassus[2], dans l'espace de quatorze ans, cinq mois et neuf jours, Zenodoxus mesura tout l'Orient. Depuis le même consulat de Jules César et de Marc Antoine jusqu'au dixième consulat d'Auguste[3], Théodotus mesura la partie du nord en vingt ans, huit mois et dix jours. De même, à partir du consulat de Jules César jusqu'au consulat de Saturnus et de Cinna[4], la partie du midi fut mesurée par Polyclitus, en vingt-cinq ans, un mois et dix jours.

Ainsi le monde tout entier fut parcouru par les mesureurs dans l'espace de vingt-cinq ans, et un exposé de tout ce qu'il contient fut présenté au Sénat[5].

[1] 44 avant J.-C.
[2] 30 avant J.-C.
[3] 24 avant J.-C.
[4] 19 avant J.-C.
[5] Au texte de Gronovius, le plus généralement suivi, M. d'Avez

Agrippa avait aussi écrit des *Commentaires*, que Pline cite souvent, et toujours à propos de distances itinéraires. Cet ouvrage devait être un routier accompagné de renseignements, dont les itinéraires romains qui sont parvenus jusqu'à nous ne sont probablement que l'abrégé. Ces itinéraires étaient de deux sortes : les itinéraires annotés *(itineraria adnotata)* et les itinéraires figurés *(itineraria picta)*, c'est-à-dire des cartes.

Des itinéraires romains qui nous restent, l'un est un livre de routes appelé à tort l'*Itinéraire d'Antonin*; l'autre est une carte connue sous le nom de *Table de Peutinger*.

M. d'Avezac a parfaitement établi que l'itinéraire dit d'Antonin a été rédigé par Ethicus pour servir de complément à sa Cosmographie[1]. C'est un précieux document, dont les géographes et les archéologues modernes se servent avec fruit.

La Table de Peutinger est un itinéraire peint, et forme une carte assez bizarre, dessinée sur onze feuilles de parchemin. M. Ernest Desjardins publie en ce moment une édition facsimilé avec un savant commentaire. On croit que cet itinéraire, appelé aussi, mais à tort, la *Table Théodosienne*, date du IIIe siècle. La carte que l'on possède aujourd'hui est une copie faite en 1265 par un moine de Colmar. Elle fut découverte à Worms, vers 1507, par Conrad Meissel[2], qui la donna au savant antiquaire Conrad Peutinger[3], dont elle porte le nom. La Table de Peutinger appartient aujourd'hui à la bibliothèque de la Cour, à Vienne.

---

zac a ajouté, d'après quelques manuscrits, un quatrième mesureur, Didyme, qui eut pour sa part l'occident.

[1] D'AVEZAC, *Ethicus*, 1852, in-4°. — WESSELING, *Vetera Romanorum Itineraria, etc.* (Amsterdam, 1735, in-8°.)

[2] Conrad Meissel ou Celtes Protucius, poète et littérateur allemand, professeur d'éloquence à Vienne et bibliothécaire de Maximilien Ier, mort en 1508.

[3] Peutinger vivait à Augsbourg au XVIe siècle.

EXPLORATION DU NIL.

Sénèque.

Le problème des sources du Nil intéressait les Anciens aussi bien que nous. Les Pharaons avaient fait explorer le haut Nil-Blanc, et dès cette époque on était arrivé jusqu'à cette vaste région de marécages aux eaux noirâtres, couverte de hautes herbes et peuplée de crocodiles et d'hippopotames, située par le 9e degré de latitude, et que l'inondation transforme chaque année en une vaste mer. Eratosthène savait déjà que l'inondation était produite par les pluies abondantes de la zone équinoxiale. Ptolémée apprit plus tard que le fleuve était formé par plusieurs rivières descendant des montagnes de la Lune situées sous l'équateur, et qu'il traversait près de ses sources deux grands lacs. On savait aussi que, vers Méroë, deux importants cours d'eau se réunissaient, l'Astaboras et l'Astapus. L'Astaboras est notre Nil-Blanc, le vrai fleuve, qui reçoit l'Astapus, le Nil-Bleu, grand affluent venant de l'Abyssinie. Le dessin général du bassin était indiqué, et toutes les découvertes modernes en achèvent le tracé exact.

Au XVIIIe siècle, l'autorité de Ptolémée étant à peu près détruite, la réaction se fit sur ce qu'il disait du Nil; on regarda comme des fables les lacs de l'équateur et le cours supérieur de l'Astaboras; le Nil-Bleu devint le vrai Nil, et la source du fleuve fut fixée au lac Dembéa, dans l'Abyssinie. Les découvertes du XIXe siècle ont rétabli la vérité en confirmant, sur ce point, les assertions de Ptolémée.

Parmi les expéditions envoyées par les Anciens à la recherche des sources du Nil, il faut mentionner les explorateurs qui s'y rendirent par ordre de Néron, et dont Sénèque [1] raconte l'histoire.

J'ai entendu raconter aux deux centurions que Né-

[1] Sénèque, philosophe et poète tragique, fut le précepteur de Néron, qui lui ordonna de se donner la mort en 65. C'est dans ses *Questions naturelles* (VI, 8) que Sénèque raconte l'expédition des deux centurions romains.

ron, très ami de ces sortes de recherches, avait envoyés à la découverte de la source du Nil, qu'ils avaient fait un long chemin à l'aide des secours que leur avait fournis le roi d'Ethiopie et des recommandations qu'il leur avait données pour les rois voisins. Au bout de cette course[1], disaient-ils, nous arrivâmes à des marécages immenses, dont les habitants ne connaissaient point et désespéraient de connaître jamais les bornes. Ce sont des herbages entremêlés avec l'eau, qui forment un marais si bourbeux et si embarrassé, qu'il est impossible de le traverser à pied, ou même en bateau, à moins qu'il ne soit très petit et ne pouvant contenir qu'une seule personne. Là, ajoutaient-ils, nous avons vu deux rochers d'où tombait un grand fleuve[2].

TACITE.

Tacite, célèbre historien latin, naquit en Italie, dans l'Ombrie, vers l'an 50 de notre ère et mourut vers l'an 130. Il était le gendre d'Agricola, général romain qui réduisit la Grande-Bretagne en province romaine en 77, pendant le règne de l'empereur Vespasien. Nous n'avons pas à parler ici des *Annales* et des *Histoires* de Tacite, qui n'intéressent pas la géographie, mais nous donnerons quelques extraits de deux de ses ouvrages, les *Mœurs des Germains* et la *Vie d'Agricola*, d'après la traduction de Dureau de la Malle revue par Ferdinand Collet.

[1] D'environ 1300 kilomètres depuis Syène.

[2] C'est au milieu des herbes de ces marécages qu'une colonne de troupes égyptiennes, commandée par Gessi Pacha, a été enfermée pendant plus de deux mois, sans secours et sans vivres ; plus de 400 soldats moururent de faim dans ces inextricables marais, et Gessi Pacha, qui échappa par miracle à la destruction de sa troupe, est venu mourir à Suez (1881).

I.

LES GERMAINS.

La Germanie est séparée des Gaules, de la Rhétie et de la Pannonie par le Rhin et le Danube, des Daces et des Sarmates par une crainte mutuelle ou par des montagnes. Du reste, elle est bordée par l'Océan, qui embrasse de vastes côtes et des îles immenses[1], dont la guerre nous a fait connaître quelques nations et quelques rois. Le Rhin, se précipitant du sommet inaccessible des Alpes Rhétiques, après un léger détour vers l'Occident, tombe dans l'océan Septentrional. Le Danube, descendu des hauteurs moins élevées et de la pente plus douce du mont Abnoba, parcourt plus de pays, et enfin se jette dans le Pont-Euxin par six embouchures : la septième se perd dans des marais.

Je crois les Germains indigènes, sans mélange d'étrangers. En effet, les premières émigrations se faisaient non par terre mais par mer[2]; et leur Océan sans bornes, et pour ainsi dire ennemi, est rarement visité par des vaisseaux de notre univers. Sans parler des périls d'une mer orageuse et inconnue, qui voudrait quitter l'Asie, l'Afrique ou l'Italie pour la Germanie, dont la terre est hideuse, le ciel âpre, le séjour et l'aspect sauvages, à moins de l'avoir pour patrie? D'anciens vers, seuls monuments historiques de ces peuples, célèbrent un dieu Tuiston, né de la Terre, et son fils Mann, tiges et auteurs de leur nation. Ils assignent à ce Mann trois fils, qui ont donné leur nom aux Igævones, près de l'Océan, aux Herminones, qui occupent le centre, et

[1] Iles Danoises, Scandinavie ou Suède, que les Anciens croyaient être une île.

[2] Cette assertion est absolument inexacte. Les Germains sont venus d'Asie par terre.

aux Istævones, qui forment le reste de la nation. Quelques-uns, à la faveur de cette antiquité, multiplient les enfants du dieu, qu'ils font pères des Marses, des Gambrives, des Suèves, des Vandales, soutenant que ce sont là les noms véritables et primitifs; que celui de Germains est nouveau et adopté depuis peu par les premiers qui passèrent le Rhin et chassèrent les Gaulois; que ce sont les Tongres[1] d'à présent qui alors prirent le nom de Germains[2]; que ce nom, imaginé par le vainqueur afin d'inspirer la terreur, était celui d'une tribu, et non de la nation; mais qu'il ne tarda pas à prévaloir insensiblement, au point qu'ils se firent tous appeler Germains. On dit qu'ils ont aussi un Hercule; et de tous leurs héros, c'est le premier qu'ils célèbrent en allant au combat.

Ils ont aussi un chant de guerre appelé bardit, par lequel ils exaltent leur courage, et qui leur est un présage du succès des batailles. Ils tremblent ou font trembler, selon qu'ils ont entonné le bardit. C'est moins une suite de paroles qu'un concert d'enthousiasme. Ils s'attachent à produire des sons rudes et un bruit rauque, en mettant leurs boucliers devant leur bouche, pour faire grossir et renfler la voix.....

Pour moi, j'incline pour l'avis de ceux qui pensent que les peuples de la Germanie n'ont été dénaturés par le mélange d'aucune autre nation; que c'est une race pure, isolée, et qui ne ressemble qu'à elle-même. Aussi, quoique très étendue, elle a partout la même conformation : des yeux bleus et hagards, des cheveux roux, une haute stature, des corps massifs, mais qui n'ont de vigueur que pour un premier choc. Ils résistent mal à la fatigue et au travail, et point du tout à la soif et à

[1] Les *Tungri* habitaient la Gaule Belgique, sur la Meuse. La ville de Tongres en Belgique rappelle leur nom. Les Tungri étaient venus pour occuper le territoire des Eburons détruits par César.

[2] Wehr-mann, homme de la guerre.

la chaleur ; mais ils doivent à leur sol et à leur climat de savoir supporter le froid et la faim.

Le pays, quoique assez exposé, est, en général, ou hérissé de forêts, ou infecté de marécages, plus humides du côté des Gaules, plus exposés aux vents vers le Norique et la Pannonie ; fertile en grains, se refusant aux arbres fruitiers, abondant en bétail, mais de petite espèce. Les bœufs mêmes y ont dégénéré et perdu la parure de leur tête. Le nombre dédommage, et c'est la seule richesse des Germains, celle qu'ils prisent le plus. Les dieux (dirai-je dans leur bonté ou dans leur colère ?) leur ont refusé l'or et l'argent. Je n'affirmerais pas, toutefois, qu'il ne se trouve point de mines en Germanie ; car qui les a cherchées ? La possession et l'usage de ces métaux ne les touchent pas, à beaucoup près, comme nous. On voit chez eux des vases d'argent qui ont été donnés en présent à leurs envoyés et à leurs chefs ; ils n'en font pas plus de cas que de vases d'argile. Cependant ceux qui habitent le long de nos frontières, faisant un peu de commerce, attachent quelque prix à l'or et à l'argent, et connaissent quelques-unes de nos monnaies, qu'ils savent choisir. Ceux de l'intérieur ont conservé la simplicité antique, et trafiquent par échange ; ils préfèrent nos monnaies anciennes, celles qui ont cours depuis longtemps, comme les *serratus* et les *bigatus* [1]. Ils recherchent plus volontiers l'argent que l'or ; non pas par prédilection, mais parce que l'argent est plus commode quand on n'a que des marchandises communes et de peu de valeur à acheter.

Le fer même n'abonde pas chez eux, à en juger par leurs armes. Peu font usage d'épées ou de longues lances ; ils ont des piques ou framées, comme ils les appellent, armées d'un fer court et étroit, mais bien acérées, et si maniables qu'ils s'en servent, selon les

[1] Monnaies dentelées comme une scie *serra*) ou portant l'empreinte d'un char attelé de deux chevaux (*biga*).



circonstances, pour combattre de près ou de loin. Le bouclier et cette framée composent toute l'armure de la cavalerie ; l'infanterie a, de plus, des javelots. Chaque fantassin en porte plusieurs, qu'ils lancent à des distances incroyables. Ils sont tout nus ou à peine couverts d'une petite saie [1]. Nulle recherche dans leur parure ; ils n'en mettent que pour leurs boucliers, qu'ils peignent des plus riches couleurs ; les cuirasses sont rares ; à peine un ou deux casques de fer ou de cuir. Leurs chevaux ne sont remarquables ni par la beauté, ni par la vitesse ; d'ailleurs, on ne les forme point aux évolutions comme les nôtres. Ils ne savent que les pousser en avant, ou tout au plus les détourner à droite, ayant soin alors de se tenir serrés de façon qu'il n'en reste aucun derrière. A tout prendre, leur force est dans l'infanterie, et ils en entremêlent toujours dans leurs combats de cavalerie ; ils ont des fantassins d'une vitesse singulière, dressés à ce genre de combat, choisis dans toute leur jeunesse, et placés toujours à la tête de l'armée. Le nombre en est fixé ; chaque canton en fournit cent, et on les appelle *les cent ;* ce qui était le nombre est devenu le nom et un titre d'honneur. Le coin est leur ordre de bataille. Ils trouvent à lâcher pied, pour revenir à la charge, plus de prudence que de lâcheté. Même dans les défaites, ils emportent leurs morts. L'excès du déshonneur est d'avoir laissé son bouclier ; et, alors, on est exclu des sacrifices et des assemblées. Plusieurs, qui avaient survécu à la guerre, se sont étranglés pour ne pas survivre à cette ignominie.

Pour leurs rois, ils consultent la naissance ; pour leurs généraux, la valeur. La puissance des rois n'est ni illimitée, ni indépendante, et les généraux commandent par l'exemple plus que par l'autorité. S'ils sont braves, s'ils se distinguent, s'ils combattent au premier

[1] Vêtement court, casaque, qui ne passait pas les genoux.

rang, l'admiration fait leur titre. Personne n'a le droit ni de punir, ni d'emprisonner, ni même de frapper, à l'exception des prêtres ; et ce traitement, ils l'envisagent de leur part, non comme un châtiment ni comme l'ordre d'un supérieur, mais, en quelque sorte, comme le commandement du dieu qu'ils croient présider aux batailles. Ils portent dans les combats des simulacres et des espèces d'enseignes, qu'ils tirent de leurs bois sacrés ; et, ce qui est un puissant aiguillon, ce n'est point le hasard ni un attroupement fortuit qui compose chaque bande ou chaque escadron, c'est une famille entière, ce sont tous les parents. Ils ont pris d'eux les gages de leur amour ; ils entendent les hurlements de leurs femmes, les cris de leurs enfants ; ce sont, pour eux, les témoins les plus redoutables, les panégyristes les plus flatteurs. Ils montrent leurs blessures à leurs mères, à leurs femmes ; et elles ne craignent point de les compter et de les examiner. De leur côté, elles portent aux combattants de la nourriture et des encouragements.

On rapporte que des armées qui pliaient, et déjà en déroute, ont été ralliées par les femmes, qui, présentant leur poitrine aux fuyards, leur peignaient les horreurs d'une captivité prochaine, qu'ils redoutent bien plus pour leurs femmes que pour eux-mêmes. Ce sentiment est tel que, pour s'assurer plus efficacement de la fidélité d'un canton, on exige toujours, au nombre des otages, quelques femmes de distinction. De plus, ils supposent à ce sexe je ne sais quoi de religieux et une sorte d'inspiration ; ils se gardent bien de rejeter leurs avis ou de douter de leurs oracles. Nous avons vu, sous Vespasien, Véléda [1], regardée longtemps par la plus grande partie de la nation comme une divinité, sans compter anciennement Aurinia, et une foule d'au-

[1] Faite prisonnière, Véléda fut amenée à Rome, où Tacite put la voir.



tres, auxquelles ils rendaient un culte, et non pas par adulation, ni comme à des dieux qu'ils auraient faits eux-mêmes.

Le dieu qu'ils honorent le plus est Mercure ; il y a des jours où ils se font un devoir de lui sacrifier des victimes humaines ; quant à Hercule et à Mars, ils les apaisent en immolant des animaux. Une partie des Suèves sacrifient aussi à Isis ; je ne sais trop ni d'où ni comment leur est venu ce culte étranger. Seulement la figure de vaisseau, sous laquelle ils l'adorent, annonce que ce culte leur a été apporté. Ils trouvent peu conforme à la majesté céleste d'emprisonner les dieux dans des murs, ou de leur donner une forme humaine. Ils consacrent des bois, et ils donnent le nom de dieu à cette horreur des forêts, où ils adorent ce qu'ils ne voient pas.....

Ils ne vaquent à aucune affaire publique ou particulière sans être armés. Mais personne ne commence à porter les armes avant que la cité l'en ait jugé capable. C'est dans l'assemblée même qu'un des chefs, ou le père, ou un parent, donne au jeune homme le bouclier et la framée ; c'est là sa robe virile. C'est pour la jeunesse le premier grade ; déjà membre de la famille, il devient alors membre de l'Etat. Une très haute naissance, ou les services signalés des pères, donnent la dignité de prince à des enfants même. Quant aux autres, ils s'attachent à des guerriers plus âgés, qui ont fait depuis longtemps leurs preuves, et il n'y a point de honte à être ainsi le compagnon d'un autre ; il y a même différents grades à la disposition des chefs ; et il existe une grande émulation entre les compagnons pour obtenir le premier rang auprès de leur chef, et entre les chefs pour avoir le plus de compagnons et les plus braves ; car ils n'ont de considération et de pouvoir, qu'autant qu'ils sont sans cesse entourés d'une troupe nombreuse et choisie de jeunes gens, qui sont un ornement dans la paix, un rempart dans la guerre. Et la

gloire que donne un entourage nombreux et vaillant ne se borne pas à leur propre nation; elle s'étend jusque chez les voisins; on les recherche par des ambassades, on les comble de présents; souvent leur nom peut décider d'une guerre.

Au combat, il est honteux au chef de le céder en valeur; il est honteux aux compagnons de ne point égaler leur chef. Mais surtout, c'est une infamie et un opprobre pour le reste de la vie de le laisser mort sur le champ de bataille et de lui survivre un instant. Leur serment le plus sacré, c'est de le défendre, de le garantir, de rapporter même leurs belles actions à sa gloire. Les chefs combattent pour la victoire, les compagnons pour leur chef. Si leur cité languit trop longtemps dans la paix et l'inaction, presque toute la jeune noblesse est la première à aller trouver les peuples qui sont alors en guerre, parce que le repos est insupportable à la nation, parce que, au milieu des hasards, ils s'illustrent plus vite, et qu'ils ne peuvent entretenir un grand nombre de compagnons que par la rapine et la guerre. Car c'est au chef à leur fournir le cheval de bataille, la framée si meurtrière et si terrible; en outre, au lieu de solde, des festins grossiers, mais dispendieux. Le fonds de toutes ces dépenses est la guerre et le pillage; et vous leur persuaderiez bien moins de labourer la terre, ou d'attendre une récolte, que d'aller se faire des ennemis et chercher des blessures. Bien plus, ils trouvent de la bassesse et de la lâcheté à arracher par des sueurs ce qu'on peut avoir avec du sang.

Le temps qu'ils ne sont point à la guerre, ils le passent à chasser quelquefois; mais le plus souvent à ne rien faire, aimant surtout le lit et la table. On voit alors les plus braves et les plus belliqueux, dans une inaction complète, abandonner le soin de la famille, de la maison et des terres, aux femmes, aux vieillards et aux personnes les plus faibles, tandis qu'ils languissent dans l'oisiveté; étrange inconséquence dans le carac-



tère de ces peuples, de haïr à ce point le travail et de ne pouvoir souffrir le repos.....

Les Germains, comme on sait, n'ont point de villes ; ils ne souffrent pas même que les maisons se touchent. Les habitations sont isolées et éparses ; c'est une fontaine, c'est un champ, c'est un bois qui décident de l'emplacement. Les bâtiments des bourgades ne sont point, comme chez nous, contigus et liés ensemble ; là, chaque maison est entourée d'un espace vide [1], soit pour prévenir le feu, soit faute de savoir bâtir ; ils ne connaissent ni ciment, ni tuile ; en tout, leurs matériaux sont informes, et ils ne donnent rien à la décoration ou à l'agrément. Ils enduisent pourtant certaines parties, avec un peu de soin, d'une terre fine et luisante, qui offre quelques nuances et imite la peinture. Ils sont dans l'usage aussi de se creuser des souterrains, qu'ils couvrent d'une épaisse couche de fumier ; c'est leur asile l'hiver ; c'est le dépôt de leurs grains ; ils y sentent moins la rigueur des froids ; et si l'ennemi vient, il pille ce qui est à découvert, tandis que ces richesses secrètes et souterraines restent ignorées, ou, ce qui suffit pour dérouter, exigent des recherches.

Les Cattes.

Le pays des Cattes [2] commence avec la forêt Hercynienne [3], et il est moins plat, moins marécageux que les autres régions qu'embrasse la Germanie. Les coteaux continuent et s'éclaircissent insensiblement ; et la forêt Hercynienne, après avoir suivi constamment les

[1] C'est ce qu'ils appelaient la *terre salique*, de *Sala*, maison. Les filles n'héritaient pas de la terre salique, parce que, destinées à aller habiter une autre maison, elles n'avaient pas besoin du champ qui entourait la maison paternelle.

[2] La Hesse. — Cattes, les chats, du mot *Cat*, chat.

[3] *Hercynius saltus*. C'est la suite de hauteurs boisées qui se trouvent entre le Rhin et la Bohême.

Cattes, ne les abandonne qu'aux frontières. Ils ont une constitution plus robuste, des membres nerveux, l'air menaçant, et une plus grande vigueur d'âme. Pour des Germains, ils ont beaucoup d'intelligence et de finesse; ils savent se choisir des chefs, écouter ceux qu'ils ont choisis, garder leurs rangs, saisir une occasion, différer une attaque, faire des dispositions le jour, se retrancher la nuit, attendre peu de la fortune, tout de la valeur, et, ce qui est fort rare et ne peut être que le fruit de la discipline, compter plus sur un général que sur une armée. Toute leur force est en infanterie, et, outre ses armes, chaque fantassin se charge encore d'outils et de provisions. Les autres Germains se battent, les Cattes font la guerre. Ils hasardent rarement les excursions et les attaques fortuites. Au fond, c'est plus le propre de la cavalerie de chercher une prompte victoire, une prompte retraite. La précipitation tient de la crainte; un peu de lenteur a plus l'air de l'assurance.

Un usage qui, chez les autres nations germaniques, est particulier à un petit nombre de braves, chez les Cattes est général : c'est de se laisser croître la barbe et les cheveux sitôt qu'ils sont adultes, et, par un vœu qui les enchaîne à la valeur, ils ne peuvent les couper qu'après avoir tué un ennemi. C'est sur le sang et sur les dépouilles qu'ils découvrent ce front; alors seulement ils prétendent avoir payé le prix de leur naissance, et être dignes de leur patrie et de leur père. Les lâches conservent ces marques d'humiliation. Les plus braves prennent quelquefois un anneau de fer, ce qui est chez eux le signe de l'ignominie, et ils le portent, comme une chaîne, jusqu'à ce qu'ils se rachètent par la mort d'un ennemi. Beaucoup de Cattes adoptent cet usage; et on les voit blanchir avec ces chaînes glorieuses, qui les désignent et à leurs ennemis et à leurs concitoyens. Dans toutes les batailles, ils sont en possession de commencer l'attaque : ce sont eux qui for-

ment la première ligne; et c'est vraiment un spectacle effrayant, car la paix même n'adoucit point ces visages féroces. Ils n'ont ni maisons, ni terres, ni embarras. Ils vont se nourrir chez le premier venu, prodigues du bien d'autrui, détachés du leur, jusqu'à ce que la froide vieillesse vienne leur interdire un si rude courage.

II.

LA GRANDE-BRETAGNE.

Quoique plusieurs auteurs aient écrit sur la Bretagne et sur ses habitants, j'en parlerai aussi, non pour opposer mes recherches et mes talents aux leurs, mais parce que la Bretagne n'ayant été entièrement soumise qu'alors, les écrivains antérieurs n'étaient point encore assez instruits : là donc où ils ont mis la perfection de leur style, je mettrai l'exactitude des faits.

La Bretagne est la plus grande des îles que les Romains connaissent. Sa position regarde, vers l'orient, la Germanie; vers l'occident, l'Hibernie[1]; au midi, la Gaule, d'où l'on aperçoit même ses côtes; au nord, elle n'a aucune terre en face, et est battue par une mer immense et ouverte. Nos deux historiens les plus éloquents, Tite-Live parmi les anciens, Fabius Rusticus parmi les modernes, donnent à la Bretagne entière la figure d'un trapèze oblong, ou d'une hache à deux tranchants ; et, en effet, elle a cette figure, prise en deçà de la Calédonie[2], sur quoi on l'a attribuée aussi à la totalité de l'île; mais il y a un espace énorme de terres qui se prolongent de là jusqu'à l'extrémité de la côte, et qui

[1] L'Irlande. Le texte dit l'Espagne ; c'est évidemment une erreur de copiste.
[2] La Haute-Ecosse.

se terminent en coin très aigu. La flotte romaine, ayant fait alors, pour la première fois, le tour de ces extrémités du globe, eut la preuve que la Bretagne était une île ; et, en même temps, elle découvrit et soumit des îles inconnues jusque-là, qu'on nomme les Orcades. On eut aussi la vue de Thulé [1], que les frimas et les tempêtes nous avaient cachée jusqu'alors. On dit les eaux de cette mer dormantes et cédant difficilement à la rame Les vents même n'y produisent pas autant d'agitation qu'ailleurs ; c'est, je m'imagine, parce qu'il y a moins de terre et de montagnes, lesquelles sont la cause et l'aliment des orages. et parce que cette masse d'eaux, continue et profonde, a plus de peine à s'ébranler. Des recherches sur la nature de l'Océan et sur les causes du reflux seraient étrangères à cet ouvrage, et beaucoup d'autres les ont déjà faites : j'ajouterai seulement que, nulle part, l'empire de la mer n'est aussi étendu ; qu'elle forme beaucoup de golfes de côté et d'autre, et que ce n'est pas seulement sur ses côtes que le renflement et l'affaissement de ses eaux se fait sentir, qu'elle pénètre dans l'intérieur des terres [2], qu'elle y circule et s'étend jusqu'au pied des coteaux et des montagnes, dont elle semble faire son domaine.

On ne sait trop quels furent les premiers habitants de la Bretagne, s'ils étaient indigènes ou étrangers ; et là-dessus des Barbares ne peuvent fournir que très peu de lumières. La conformation varie dans les différentes peuplades, sur quoi l'on fonde des conjectures. Les cheveux roux et tressés des habitants de la Calédonie, et leur grande taille, annoncent une origine germanique. Le teint basané des Silures [3], leurs cheveux assez communément crépus, et la position de leur canton en face

[1] Les îles Shetland ou l'Islande.
[2] Il est ici question des *lochs*, golfes étroits et profonds qui découpent les côtes de l'Ecosse.
[3] Ils habitaient le pays situé sur la rive droite de l'estuaire de la Severn.

de l'Espagne, font croire que les Ibères y ont passé anciennement, et l'ont occupée. Les Bretons, les plus voisins des Gaulois, leur ressemblent, soit que l'empreinte originelle se conserve, soit que, les deux terres avançant l'une vers l'autre, le même climat ait produit la même conformation. Cependant, à tout prendre, il est plus vraisemblable que ce sont les Gaulois qui ont occupé un terrain dont ils étaient tout proches. On reconnaît leur culte dans les superstitions dont les Bretons sont entêtés. La langue ne diffère pas de beaucoup. Ils provoquent le péril avec la même audace; et, quand il est venu, ils s'y dérobent avec la même pusillanimité. Les Bretons cependant montrent plus de valeur, ce qu'il faut attribuer à ce qu'ils n'ont point encore été amollis par une longue paix : car nous savons que les Gaulois s'étaient signalés aussi dans leurs guerres. La lâcheté suivit l'inaction, et ils perdirent leur courage avec leur liberté, ce qui est arrivé à la partie des Bretons anciennement soumise : les autres sont ce qu'étaient les Gaulois.

Leur force est en infanterie; quelques nations se servent aussi de chars. Le plus distingué tient les rênes; ses clients combattent. Jadis ils obéissaient à des rois; maintenant ils sont partagés sous des chefs en différentes factions, et rien ne nous a plus servi contre des nations si redoutables que ce défaut de concert. Il est rare que deux ou trois cantons se réunissent contre l'ennemi commun; par là, ne combattant que l'un après l'autre, tous à la fin se trouvent vaincus. Des pluies fréquentes et des brouillards y obscurcissent l'air; les froids y sont modérés, les jours plus longs que dans notre climat, les nuits claires, et, dans la partie la plus reculée de la Bretagne, si courtes, que le jour qui finit est à peine séparé du jour qui commence.

Le sol, à l'exception de l'olivier, de la vigne et des autres productions qui demandent un climat plus

chaud, admet toutes les cultures, et il est fertile. La maturité est tardive, la végétation prompte, deux effets qui tiennent à la même cause, l'extrême humidité du sol et de l'air. La Bretagne produit de l'or, de l'argent et d'autres métaux, dédommagement de sa conquête; l'Océan donne aussi des perles, mais un peu ternes et plombées. Quelques-uns pensent que c'est la faute de ceux qui les recueillent; qu'au lieu que, dans la mer Rouge[1], on détache des rochers les coquillages tout vivants, en Bretagne, on se contente de les ramasser à mesure que la mer les rejette. Pour moi, je croirais plutôt les perles sans qualité que notre avarice en défaut.

PAUSANIAS.

Pausanias, géographe et archéologue grec, vivait dans la seconde moitié du deuxième siècle de notre ère. Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé l'*Itinéraire de la Grèce*, dans lequel on trouve peu de détails sur la géographie proprement dite, mais les descriptions les plus précieuses des monuments, des objets d'art, peintures et sculptures, qui couvraient encore le sol de la Grèce. La traduction que nous avons suivie est celle de Clavier.

I.

LE PARTHÉNON.

On arrive ensuite au temple nommé le Parthénon[2].

[1] Golfe Persique.
[2] Le Parthénon était consacré à Minerve vierge (*parthénès*), déesse d'Athènes. Il était situé dans l'Acropole ou citadelle ; ses sculptures étaient l'œuvre de Phidias.

L'histoire de la naissance de Minerve occupe tout le fronton antérieur, et on voit sur le fronton opposé sa dispute avec Neptune au sujet de l'Attique. La statue de la déesse est en ivoire et en or ; sur le milieu de son casque est un Sphinx, et des Gryphons sont sculptés sur les deux côtés.

Aristée de Proconnède dit dans ses vers que les Gryphons, pour défendre l'or que le pays produit, combattent avec les Arimaspes, dont le pays est au-dessus de celui des Issédons[1].

Ces Arimaspes sont des hommes qui naissent tous avec un seul œil; quant aux Gryphons, ils ont le corps d'un lion, avec les ailes et le bec d'un aigle. Mais en voilà assez sur les Gryphons.

Minerve est debout avec une tunique qui lui descend jusqu'aux pieds. Sur sa poitrine est une tête de Méduse en ivoire. Elle tient d'une main une Victoire, qui a quatre coudées ou environ de haut, et de l'autre une pique. Son bouclier est posé à ses pieds, et près de la pique est un serpent qui représente peut-être Erichthonius. La naissance de Pandore est sculptée sur le piédestal de la statue. Hésiode et d'autres poètes disent que Pandore est la première femme qu'il y ait eu, et que le sexe féminin n'existait pas avant elle Je n'ai pas vu dans le temple d'autre statue que celle de l'empereur Adrien, et vers l'entrée, celle d'Iphicratès, qui se signala par un grand nombre d'actions éclatantes.

II.

LE TEMPLE DE JUPITER A OLYMPIE.

Il y a dans la Grèce beaucoup d'autres choses qui

[1] Arimaspes et Issédons sont des peuples de la Scythie.

remplissent d'admiration ceux qui les voient ou qui en entendent parler ; mais on dirait que les dieux s'occupent plus spécialement des mystères d'Eleusis et des jeux olympiques. Le bois consacré à Jupiter porte depuis les temps les plus reculés le nom d'*Altis*, ce qui n'est qu'un changement de dialecte au lieu d'*Alsos*. Pindare s'en est servi dans une ode qu'il a composée pour un vainqueur aux jeux olympiques. Le temple et la statue de Jupiter ont été faits du butin que les Eléens remportèrent dans la guerre où ils détruisirent Pise et toutes les villes circonvoisines qui s'étaient soulevées La statue est l'ouvrage de Phidias, comme l'indique cette inscription gravée sous les pieds de Jupiter : *Phidias, fils de Charmidès, Athénien, m'a fait.*

Le temple est d'architecture dorique ; il est entouré de colonnes au dehors, et on l'a construit avec une espèce de tuf qu'on trouve dans le pays. Son élévation depuis le sol jusqu'au fronton est de 68 pieds ; il en a 95 de largeur et 230 de longueur. Il a été bâti par Libon, architecte du pays Les tuiles qui le couvrent ne sont pas de terre cuite, mais de marbre pentélique qu'on a taillé en forme de tuile ; invention attribuée à Byzès de Naxos. Il y a, dit-on, à Naxos, des statues qui portent une inscription conçue en ces termes : *Evergus de Naxos, fils de Byzès qui, le premier, a taillé le marbre en forme de tuile, m'a dédié aux enfants de Latone.* Ce Byzès était contemporain d'Alycette, roi de Lydie, et d'Astyage, fils de Cyaxare, roi des Mèdes.

Il y a un vase doré sur chaque coin du toit, et au milieu du fronton une Victoire aussi dorée ; au dessus de la Victoire est un bouclier d'or, sur lequel est représentée la Gorgone Méduse. L'inscription qui est sur le bouclier nous apprend par qui il a été dédié et à quelle occasion ; voici ce qu'elle porte : *Les Lacédémoniens et leurs alliés ont consacré à Jupiter ce bouclier d'or pour la dîme du butin fait sur les Argiens, les Athéniens et les Ioniens, qu'ils ont vaincus à Tanagre.* J'ai parlé



de ce combat dans la description de l'Attique, en parcourant les tombeaux des Athéniens[1]. A la ceinture qui règne en dehors du temple, au-dessus des colonnes, sont suspendus vingt et un boucliers dorés qui sont un don que fit Memmius, général romain, lorsqu'il eut soumis les Achéens, près de Corinthe. Quant aux frontons, on voit sur celui de devant Pélops et Œnomaüs prêts à se disputer le prix de la course des chars; ils se disposent tous deux à entrer en lice. Jupiter est précisément au milieu du fronton; à sa droite est Œnomaüs avec son casque sur la tête; et auprès de lui Stérope, son épouse, l'une des filles d'Atlas. Myrtilus, qui conduisait le char d'Œnomaüs, est aussi devant les chevaux, qui sont au nombre de quatre. Derrière lui sont deux hommes dont on ne connaît pas les noms, mais qui étaient probablement aussi chargés par Œnomaüs du soin des chevaux; tout à fait à l'extrémité se voit le fleuve Cladéus; c'est après l'Alphée celui que les Eléens honorent le plus. A la gauche de Jupiter on voit Pélops et Hippodamie, ensuite le conducteur du char de Pélops, et à l'extrémité du fronton, à l'endroit où il se rétrécit, le fleuve Alphée.

Toutes les sculptures du fronton antérieur sont de Pæonius, originaire de Mendes, ville de la Thrace. Le fronton postérieur du temple a été sculpté par Alcamène, contemporain de Phidias, et après lui le plus habile statuaire. Il a représenté le combat des Centaures et des Lapithes aux noces de Pirithoüs; ce héros est au milieu du fronton: auprès de lui sont, d'un côté, Eurytion qui enlève la femme de Pirithoüs, et Cénéus qui défend ce dernier; de l'autre, Thésée qui combat les Centaures avec une hache. Un de ces Centaures veut enlever une jeune fille; un autre saisit un jeune garçon. Alcamène a probablement choisi ce sujet, parce qu'il avait appris, par les vers d'Homère, que Pirithoüs

[1] La bataille de Tanagre fut livrée en 457, en Béotie.

était fils de Jupiter, et qu'il savait que Thésée descendait de Pélops à la quatrième génération.

On voit aussi dans Olympie la plupart des actions d'Hercule. On a représenté sur les portes du temple la chasse du sanglier d'Erymanthe en Arcadie, son expédition contre Diomède, roi de Thrace, et celle qu'il entreprit contre Géryon, dans l'Erythrie. On le voit aussi se disposant à prendre sur ses épaules le fardeau de l'Atlas, et nettoyant le pays des Eléens du fumier qui l'encombrait. On a sculpté sur les portes de l'opisthodome[1] ce héros enlevant le bouclier de l'Amazone, et celles de ses actions qui ont rapport à la biche Cérynite, au taureau de Cnosse, aux oiseaux Stymphalides; de plus, ses combats contre l'hydre de Lerne et contre le lion de l'Argolide. En entrant dans le temple par les portes de bronze, vous voyez à droite, devant une colonne, Sphitas[2] couronné par Ecéchiria, comme l'indique l'inscription en vers élégiaques qu'on y lit. Il y a dans l'intérieur du temple des colonnes qui soutiennent des portiques par lesquels on va à la statue. Il y a aussi un escalier tournant pour monter sur le faîte.

Le dieu est assis sur un trône d'or et d'ivoire; il a sur la tête une couronne qui imite le branchage de l'olivier; il porte sur sa main droite une Victoire, aussi d'or et d'ivoire, qui tient une bandelette et a une couronne sur la tête; Jupiter tient de l'autre main un sceptre travaillé avec goût, et émaillé de toutes sortes de métaux. L'oiseau qui repose sur ce sceptre est un aigle. La chaussure du dieu est en or, ainsi que son vêtement, sur lequel on voit toutes sortes de figures et des fleurs de lis. Le trône est tout incrusté d'or, de pierres précieuses, d'ébène et d'ivoire, et il est orné de différents sujets, les uns peints, les autres sculptés.

[1] La partie postérieure du temple.
[2] Roi d'Elide qui institua, en 884, les jeux olympiques.



Quatre Victoires, en attitude de danseuses, sont aux quatre coins du trône, et deux autres au bas. Sur chacun des pieds antérieurs on a représenté des sphinx thébains enlevant des enfants, et au-dessus de ces sphinx les enfants de Niobé, qu'Apollon et Diane tuent à coups de flèches. Les pieds du trône sont réunis par quatre traverses, dont chacune va de l'un à l'autre. Sur celle qui se présente d'abord à la vue en entrant dans le temple, on voit sept figures; la huitième ayant disparu on ne sait comment. Ces personnages représentent probablement d'anciens combats, car les exercices auxquels ils se livrent n'étaient pas encore en usage pour les enfants à l'époque où vivait Phidias.

Celui d'entre eux qui a la tête ceinte d'une bandelette ressemble, dit-on, à Pantarcès, jeune Eléen qui remporta le prix de la lutte parmi les enfants, à l'époque de Phidias. On a représenté sur les autres traverses le bataillon qui combattit avec Hercule contre les Amazones; le nombre des figures, y compris les Amazones, est de vingt-neuf; Thésée se fait remarquer parmi les compagnons d'Hercule. Ce trône n'est pas seulement soutenu par ses pieds, mais encore par un nombre égal de colonnes intermédiaires. On ne peut pas aller sous ce trône comme sous celui d'Amyclès, dont j'ai visité l'intérieur; des cloisons en forme de murs empêchent d'entrer sous celui d'Olympie. La partie de cette cloison qui est en face des portes est seulement enduite de bleu; les autres côtés ont été peints par Panænus.

On y voit Atlas soutenant le Ciel et la Terre, et Hercule auprès de lui qui se dispose à prendre son fardeau. On y voit aussi Thésée et Pirithoüs; la Grèce et Salamis, qui tient à la main ce qui sert d'ornement aux éperons des vaisseaux; Hercule tuant le lion de Némée; Ajax et Cassandre; Hippodamie, fille d'Œnomaüs, avec sa mère; Prométhée enchaîné et Hercule le regardant; car on dit aussi qu'Hercule tua l'aigle qui dévorait

Prométhée sur le Caucase, et qu'il le délivra lui-même de ses chaînes. Les dernières de ces peintures représentent Penthésilée mourante et soutenue par Achille; enfin deux Hespérides qui portent les pommes dont on dit que la garde leur est confiée.

Ce Panænus était frère de Phidias, et c'est lui qui a peint dans le Pœcile d'Athènes la bataille de Marathon.

Dans les parties supérieures du trône, Phidias a fait, au-dessus de la tête du dieu, d'un côté trois Grâces, et de l'autre trois Saisons; car on sait que les poètes disent que ces dernières étaient aussi filles de Jupiter; et suivant Homère, dans l'Iliade, les Saisons ont dans le ciel les mêmes fonctions que certains gardes dans la cour des rois. Le marche-pied qui est sous les pieds de Jupiter, et que les Athéniens nomment *Thranium*, est orné de sculptures représentant des lions en or et le combat de Thésée contre les Amazones, qui est la première action d'éclat des Athéniens contre des troupes étrangères.

Le socle qui supporte le trône et la statue de Jupiter avec ses accessoires, est lui-même orné d'ouvrages en or, qui représentent le Soleil sur son char, Jupiter, Junon, et Charis auprès d'eux, puis Mercure suivi de Vesta, et après celle-ci l'Amour recevant Vénus qui sort de la mer et qui est couronnée par Pitho [1]. On y voit aussi Apollon et Diane, Minerve et Hercule, et au bas du piédestal, Amphitrite et Neptune, et la Lune montée, je crois, sur un cheval.

Je sais que plusieurs auteurs ont consigné dans leurs écrits la hauteur et la largeur de la statue de Jupiter Olympien; mais je me méfierais de ceux qui l'ont mesurée, car les dimensions qu'ils donnent paraissent bien au-dessous de l'idée qu'on s'en forme en voyant la statue de ses propres yeux. Au reste Jupiter lui-même a

[1] La Persuasion.

donné son approbation à cet ouvrage; car Phidias, lorsqu'il l'eut terminé, supplia ce dieu de lui faire connaître par quelque signe s'il était satisfait de son travail, et aussitôt, dit-on, la foudre frappa le pavé du temple à l'endroit où l'on voit encore une urne de bronze avec son couvercle. Toute la partie du pavé qui est devant la statue n'est point en marbre blanc, mais en marbre noir entouré d'un rebord en marbre de Paros, qui sert à contenir l'huile qu'on y verse. L'huile est, en effet, nécessaire pour la conservation de la statue d'Olympie; elle empêche l'humidité de l'Altis, qui est un endroit marécageux, de gâter l'ivoire. Dans la citadelle d'Athènes, au contraire, on verse de l'eau autour de la statue de Minerve, surnommée la Vierge, pour conserver l'ivoire; car l'Acropole étant très sèche, à cause de son élévation, une statue d'ivoire a besoin pour sa conservation de cette eau et des vapeurs qu'elle produit.....

Le rideau de laine enrichi de broderies assyriennes et teint en pourpre de Tyr, qu'on voit à Olympie, a été offert au dieu par Antiochus, le même qui a donné l'égide d'or qu'on voit au-dessus du théâtre d'Athènes, et la tête de Gorgone qui est au milieu de cette égide et qu'on enlève à volonté. Ce rideau ne se remonte pas en haut, vers le toit, comme celui de la Diane d'Ephèse, mais on le baisse à terre en lâchant des cordages. Les offrandes qu'on conserve dans l'avant-nef du temple sont d'abord le trône d'Arimnus, roi tyrrhénien, qui le premier d'entre les Barbares fit une offrande à Jupiter Olympien; ensuite les chevaux de Cynisca, en bronze, monument de la victoire qu'elle remporta à Olympie. Ils sont de grandeur naturelle; on les voit à droite en entrant dans l'avant-nef.....

L'autel de Jupiter Olympien[1]..... est fait, de même que celui de Pergame, de la cendre des cuisses des

[1] Dans l'Altis, ou bois consacré à Jupiter.

victimes qu'on sacrifie à Jupiter. Il y a aussi à Samos un autel de cendre érigé à Junon..... Le soubassement (*prothysis*) de l'autel de Jupiter Olympien a 125 pieds de circonférence ; la partie qui s'élève au-dessus (*thysiastérion*) en a 32, et l'autel a en tout 22 pieds de haut. On est dans l'usage de sacrifier les victimes sur la partie inférieure, nommée le *prothysis*, et on porte les cuisses pour les brûler sur la partie la plus élevée de l'autel. On monte sur le soubassement par des escaliers de pierre qui sont de chaque côté, et du soubassement au haut de l'autel par des escaliers de cendre[1].

PTOLÉMÉE.

Claude Ptolémée, astronome et géographe grec, vivait à Alexandrie dans la première moitié du second siècle de notre ère. On a de lui deux grands ouvrages : l'*Almageste*[2], dont le vrai nom est *Composition mathématique* (Μαθηματικὴ σύνταξις), et le *Guide géographique* (Γεωγραφικὴ ὑφήγησις).

C'est dans l'Almageste que se trouve l'exposé du système astronomique des Grecs, auquel on a donné le nom de Ptolémée, bien qu'il n'en soit pas l'auteur. Dans ce système, avons-nous dit précédemment, la Terre est au centre du monde ; le soleil, la lune et les planètes tournent autour d'elle, dans l'ordre suivant : Lune, Mercure, Vénus, Soleil, Mars, Jupiter, Saturne, et en

[1] La cendre était délayée avec de l'eau de l'Alphée pour former une boue dont on enduisait l'autel. Jupiter avait, outre le grand autel de l'Altis, un autel dans le temple. Tous les autres dieux avaient aussi des autels à Olympie.

[2] Ce nom barbare a été créé par les Arabes avec l'article arabe *al*, le, et le grec μέγιστος (*mégistos*), très grand, pour exprimer l'idée du livre par excellence.



suivant des orbites circulaires. Toutes ces données ont été admises jusqu'aux XVIe et XVIIe siècles.

Comme géographe, Ptolémée n'a pas plus de valeur. Il adopta pour base principale de sa géographie celle de Marin de Tyr, qu'il reproduisit en grande partie avec toutes ses erreurs. Marin de Tyr est aussi un géographe grec, qui avait précédé Ptolémée de quelques années et bouleversé la science de fond en comble.

Marin de Tyr avait copié les nombres donnés par Eratosthène et Hipparque pour les latitudes et les longitudes. Ceux-ci comptaient sept cents stades au degré, et avaient converti les stades en degrés et en minutes de degré sur ce pied. Marin de Tyr compta seulement cinq cents stades au degré, d'où il résulta que toutes les distances géographiques se trouvèrent trop grandes de deux septièmes. Ptolémée reproduisit purement et simplement les nombres de Marin de Tyr, en leur faisant subir, çà et là, quelques corrections arbitraires. Tout fut bouleversé. Ainsi, avant Ptolémée, on donnait, ce qui est vrai, à la côte d'Alger 36° 22′ ; Ptolémée la plaça par 33° 30′.

La géographie de Ptolémée se compose principalement d'une nomenclature de pays, peuples, villes, fleuves, montagnes et mers, avec l'indication de leur latitude et de leur longitude, sans aucune description. L'autorité de ce livre, plus que médiocre, fut considérable et dura de longs siècles. Son auteur fut le dernier géographe que produisit l'école d'Alexandrie, et personne ne se présenta pour signaler et rectifier les erreurs dont la géographie et les cartes de Ptolémée étaient pleines. Ptolémée resta le Divin, le Très Divin Ptolémée, et son livre un texte consacré, auquel nul n'aurait osé toucher. « On ne pouvait croire, dit Fréret, qu'un ouvrage d'apparence si savant ne fût pas fondé sur des observations exactes. » Ce n'est qu'à la fin du XVIIe siècle, que notre savant géographe Delisle osa rectifier les erreurs de Ptolémée, et publier des cartes,

notamment celle de la Méditerranée, dressées sur de meilleures autorités. On commençait bien à se douter que les longitudes de Ptolémée étaient fausses, mais personne n'avait encore osé les condamner[1].

A l'époque de Ptolémée, c'est-à-dire au second siècle de notre ère, le monde connu se composait : de presque toute l'Europe, moins la Suède et la Russie septentrionales ; — en Afrique, de toute la partie septentrionale et des côtes orientales jusqu'au vingtième degré de latitude-sud. Marin de Tyr a des connaissances assez exactes sur le haut Nil et l'Ethiopie ; la mer Rouge, la mer Erythrée (mer des Indes) et la côte orientale d'Afrique sont assez bien connues depuis qu'un commerce actif entre l'Egypte et l'Inde s'est établi sous les Ptolémées ; mais les découvertes d'Hannon sont complètement laissées de côté. — En Asie, toutes les parties septentrionales et orientales (Sibérie, Japon, côte de la Chine) sont encore inconnues. Le pays des Sères ou la Sérique (Chine septentrionale) est venu s'ajouter aux connaissances géographiques du monde gréco-romain, grâce au commerce ; les Romains envoient des caravanes y acheter les étoffes de soie nécessaires au luxe de leurs vêtements, et les caravanes de ce temps suivent déjà les routes actuelles par Boukhara et Samarcande. Mais Marin et Ptolémée ont complètement défiguré les rivages de la mer des Indes et consacré l'erreur que la mer des Indes est une mer fermée, en adoptant l'idée bizarre que l'Afrique se joint à l'Inde, et borne au Sud, cette prétendue mer intérieure.

Il reste à découvrir l'Europe septentrionale et orientale, l'Asie septentrionale, centrale et orientale, l'Afrique centrale, occidentale et méridionale, l'Amérique, l'O-

[1] La belle édition de Ptolémée publiée en 1605 à Francfort et à Amsterdam, in-folio, est accompagnée de cartes dessinées par Mercator, qui passent pour être des copies des cartes exécutées par le géographe Agathodémon, lequel vivait à Alexandrie l'an 200 de notre ère.



céanie et les régions polaires, et surtout il reste à vaincre les erreurs et les préjugés consacrés par Ptolémée, et qui opposeront aux explorateurs du XVe siècle les plus grands obstacles.

LES HUNS.

Les Huns ou Hiong-nou des Chinois étaient l'un des nombreux peuples de race scythique ou tartare qui occupaient toute l'Asie septentrionale et centrale, et une partie de l'Europe orientale. Ils appartenaient probablement au rameau ougrien de la grande famille tartare. Au commencement du IVe siècle, les Huns étaient épuisés par les guerres continuelles qu'ils avaient faites à leurs voisins et décimés par la famine; ils se jetèrent alors sur l'Occident, en se partageant en deux grandes hordes : les Huns blancs ou Ephthalites, qui allèrent s'établir, dans le Turkestan, sur les rives de l'Oxus, — les Huns, qui passèrent les Palus Méotides (mer d'Azof) vers 376, soumirent les Alains, et enlevèrent aux Goths les terres qu'ils possédaient sur les rives de la mer Noire et du Danube, où leur roi Balamir fonda un empire, qui fut bientôt en guerre avec l'empire grec.

De Guignes, dans son *Histoire générale des Huns*[1], a donné d'après Ammien Marcellin le portrait de ces peuples sauvages, qui venaient brusquement se révéler au monde gréco-romain par leurs invasions, leur férocité et leurs pillages.

I.

De Guignes.

Ces peuples, inconnus jusqu'alors à ceux de l'Europe, avaient un visage affreux ; dès l'enfance ils se faisaient

[1] Paris, 1756, in-4°

sur les joues des incisions qui les privaient de barbe pour le reste de leur vie ; leur corps était tellement ramassé et leur taille si mal prise, qu'ils ressemblaient à un morceau de bois. Au reste, leur manière de vivre était dure; les racines et la chair à demi crue, mortifiée entre la selle et le dos de leurs chevaux, faisaient leur nourriture. Ils ne se croyaient point en sûreté dans une maison ou dans un bâtiment solide ; errants dans les plaines et les forêts, ils laissaient leurs femmes et leurs enfants sous des tentes qui étaient posées sur des chariots, et qu'ils transportaient où ils le jugeaient à propos. Ils n'avaient aucune demeure fixe. Ils supportaient la faim, la soif et les rigueurs des saisons avec beaucoup de patience, et n'étaient habillés que de peaux ou de toiles qu'ils laissaient pourrir sur leur corps. Ils étaient toujours à cheval; c'était ainsi qu'ils tenaient leurs assemblées, et ils étaient si peu accoutumés à rester sur leurs pieds, qu'ils se couchaient sur le dos de leurs chevaux pendant la nuit. Ils combattaient sans aucun ordre et en jetant de grands cris. Leurs chevaux étaient si légers, que l'on était surpris de les voir fondre et disparaître sur l'ennemi dans un instant. Ils étaient fourbes, inconstants, sans religion, avides de richesses, cruels et colères, en un mot semblables en tout aux Kalmouks d'à présent et aux Tartares de Crimée.

II.

Jornandès [1].

A peine le grand Ermanaric (roi des Goths) commen-

[1] Jornandès, Goth de nation, était notaire du roi des Alains ; il se fit chrétien et devint évêque de Ravenne vers l'an 552. Il a écrit en latin une *Histoire des Goths*, traduite par Guillaume Fournier (1703).

çait-il à goûter, après tant de glorieux travaux, le repos que donne la victoire, lorsque les Huns firent sentir aux Goths tout ce que la guerre a de plus funeste. Voici ce que l'Antiquité nous a laissé touchant l'origine de cette farouche nation.

Après que Filimer, fils de Gondéric le Grand, et cinquième roi des Goths, se fut rendu maître du pays des Scythes, comme il faisait la revue de son peuple, il y trouva de certaines femmes qui se mêlaient de magie : Filimer les bannit de ses Etats et les relégua dans les déserts de la Scythie. On dit que ces misérables créatures ainsi éloignées de tout commerce avec les hommes, et errantes parmi les vastes et affreuses solitudes du Caucase, furent aperçues par les démons qui y habitent, qu'elles leur plurent, et que l'art dont elles faisaient profession ne leur donnant aucun éloignement de ces mauvais génies, elles s'unirent bientôt à eux, et que de ces détestables unions sortit l'horrible nation des Huns.

C'était une espèce d'hommes d'une taille petite, grêle et contrefaite, ayant dans la physionomie quelque chose de fort brutal ; au lieu d'une voix humaine, ils ne poussaient que de certains cris aigus et quelques mots mal articulés, qui n'avaient aucun rapport avec la parole.

Les Huns demeurèrent assez longtemps parmi les marécages où ils étaient nés, s'occupant uniquement à la chasse. Mais venant ensuite à se multiplier, ils se mirent à exercer le métier de brigands, faisant des courses sur leurs voisins et enlevant tout ce qui irritait leur convoitise.

Or un jour qu'une troupe de ces voleurs chassait le long des Palus Méotides, une biche parut tout à coup, et se lança dans l'eau, où tantôt s'arrêtant, tantôt continuant à marcher, elle leur montrait un gué, qui jusqu'alors leur avait été inconnu, et leur servant comme de guide, les invitait à la suivre. En effet, ils entrèrent

après elle dans ce vaste marais, qu'ils avaient cru jusque-là aussi peu guéable que la mer, et l'ayant traversé d'un bout à l'autre, ils se trouvèrent sur le rivage de la Scythie, où la biche disparut.

Il y a de l'apparence que les malins esprits, auteurs de leur race, leur frayèrent ainsi le chemin vers un peuple dont ils avaient projeté la ruine, et que Dieu avait livré à leur fureur. Quoi qu'il en soit, ces Huns qui n'avaient jamais cru qu'il y eût d'autre terre que leurs déserts, furent étrangement surpris de trouver un pays aussi agréable que celui où ils étaient abordés. Ils s'imaginèrent aisément qu'il y avait là quelque chose de divin. Ils retournent donc vers leurs compatriotes, leur font le récit de leur aventure, exagèrent la beauté du séjour, et leur ayant facilement inspiré de la curiosité, ils rentrent tous ensemble dans le gué, le traversent, se jettent à l'improviste sur les Scythes, surpris et désarmés, mettent à mort les premiers qui se rencontrent à leur descente, les immolent à la Victoire, et sans beaucoup de peine assujettissent le reste.

Cependant le gué qu'on venait de découvrir, étant devenu une route battue, était couvert jour et nuit de Huns qui arrivaient à la file sur le rivage de la Scythie. Là, ayant à la hâte formé un corps d'armée, ils se répandent le long de ces côtes, où, comme un tourbillon impétueux, ils enlèvent, arrachent, abattent tous les peuples qui y habitent. Les Alains mêmes, qui n'avaient pas moins de valeur que les Huns, mais qui avaient plus d'humanité, passèrent aussi bien que les autres sous le joug de ces fiers conquérants.

On s'étonnera sans doute de voir tant de peuples, qui ne manquaient ni d'expérience ni de courage, faire si peu de résistance à des ennemis qui ne leur étaient supérieurs ni en l'un ni en l'autre. Mais on peut répondre à cela que l'effroi que jetait dans l'âme des Scythes l'horrible figure des Huns ne contribuait pas moins à la facilité que trouvaient ceux-ci à étendre

leurs conquêtes, que leur valeur et leur conduite. Ils terrassaient d'un seul de leurs regards ceux qu'ils n'auraient jamais pu vaincre par la force. En effet, ils avaient non un visage tel que la nature l'a donné aux autres hommes, mais comme une boule d'os et de chair aplatie sur le devant, où il paraissait deux fort petits trous qui leur servaient d'yeux. Ces traits informes portaient un caractère de cruauté qui résultait du fond de leur âme, et qui semblait ne leur être pas moins naturel que la vie.

Ils n'épargnaient pas même leurs enfants, car à peine étaient-ils nés, qu'ils leur faisaient des incisions sur le front et sur les joues, afin qu'ils commençassent à souffrir en commençant à vivre. Mais leur principale vue dans cette cruelle opération était de les rendre affreux, et que leurs visages couverts de cicatrices et sans barbe inspirassent l'épouvante et l'horreur. Les Huns sont, au reste, bons hommes de cheval, prompts à la course, dispos, ayant les membres souples, les épaules larges et propres à soutenir un carquois; la tête élevée, droite, et la démarche altière; enfin cachant sous une figure humaine à demi ébauchée la férocité des ours et des tigres.

LES TABLES D'ARGENT DE CHARLEMAGNE.

EGINHARD, *Vie de l'empereur Charles* (traduction Teulet).

Charlemagne a fait un certain nombre de campagnes qui attestent une connaissance sérieuse de la géographie chez l'empereur et ses principaux généraux. On peut se contenter de citer un seul exemple, celui des expéditions de 791 et de 792 contre les Avares établis dans la Pannonie et la Dacie (Hongrie). La marche de Charlemagne sur la rive droite du

Danube, celle du comte Theuderic sur la rive gauche, enfin l'arrivée du roi Pépin, venant d'Italie, à travers les Alpes, et débouchant dans les vallées de la Save et de la Drave pour prendre à revers le grand *ring* ou camp retranché des Avares, ressemblent d'une manière frappante aux marches célèbres des armées de Napoléon en 1809 et attestent une connaissance exacte des lignes principales de la géographie de ces contrées.

On n'a que bien peu de détails sur les cartes que Charlemagne avait à sa disposition pour les besoins de ses armées et de son administration : on sait cependant par Eginhard qu'il possédait une belle carte gravée sur une table d'argent. On lit en effet dans le projet de testament du grand empereur :

Au nombre des trésors et des meubles précieux qui lui appartenaient, on sait qu'il y avait trois tables d'argent, et une d'or d'une dimension et d'un poids considérables. Voici ce que l'empereur résolut et disposa au sujet de ces tables : l'une d'elles, de forme carrée, sur laquelle est représentée la ville de Constantinople, devait être jointe aux autres destinées à la basilique de Saint-Pierre de Rome et y être transportée ; l'autre, de forme ronde, ornée d'une vue de la ville de Rome, devait être donnée à l'église cathédrale de Ravenne ; la troisième, qui surpasse de beaucoup les deux autres par la beauté du travail comme par le poids, et qui, formée de trois cercles, contient une description de l'univers entier, tracée avec autant d'art que de délicatesse, était destinée, ainsi que la table d'or, que l'on a déjà dit être la quatrième, à augmenter le lot qui devait être réparti entre ses héritiers et distribué en aumônes.

M. Teulet met ici une note ainsi conçue : « On voit dans Thégan (chap. VIII), que, de tous les trésors de Charlemagne, Louis le Débonnaire ne se réserva, en mémoire de son père, que cette table « formée de trois cercles, ce qui la faisait paraître l'assemblage de trois boucliers ». Elle resta dans le

trésor impérial à Aix-la-Chapelle ; mais, en 842, Lothaire, à l'approche de ses frères, la fit enlever avec tout ce qu'il y avait de précieux dans le palais et la fit couper en morceaux pour distribuer le métal à ses partisans. C'est ce que nous apprennent les *Annales de Saint-Bertin,* qui la décrivent « comme un disque d'argent d'une grandeur et d'une beauté remarquables, sur laquelle brillaient, sculptés en relief et occupant des espaces distincts, la description du globe terrestre, les constellations et les mouvements des diverses planètes ».

LA GÉOGRAPHIE DU ROI ALFRED LE GRAND.

VOYAGES D'OTHER ET DE WULFSTAN.

MALTEBRUN.

La plus ancienne description claire et précise des pays du nord de l'Europe est celle qu'en traça le roi Alfred. Ce roi d'Angleterre, qui régna de 872 à 900, inséra dans sa traduction anglo-saxonne d'Orosius[1] un extrait de deux relations scandinaves. Dans l'une, le Norvégien *Other* retraçait ses voyages depuis le *Halogaland* en Norvège jusqu'à la Biarmie[2], à l'est de la mer Blanche ; et, d'un autre côté, le long des côtes norvégiennes et danoises, par le Sund, jusqu'à la ville de Hœthum ou Sleswig ; enfin, il décrit la Suède, la Norvège et le *Queenland* ou l'Ostro-Bothnie[3] ; il parle aussi

[1] Orose, historien et théologien latin, né à Tarragone en Espagne, vivait dans la première moitié du v[e] siècle. L'histoire qu'il a écrite est une compilation sans grande valeur, s'étendant de la création du monde à l'an 417 après J.-C. La traduction d'Alfred le Grand en langue anglo-saxonne a été traduite en anglais et publiée par le docteur Bosworth en 1855.

[2] Partie septentrionale de la Russie.

[3] Partie maritime de la Finlande. — Voir la carte 98 de notre atlas, pour les divers noms cités dans ce chapitre.

d'un port de Sciringas-Heal, sur la position duquel ses commentateurs ne sont pas d'accord. L'autre relation était celle d'un voyage du Danois *Wulfstan*, depuis Sleswig jusqu'à *Truso*, ville de commerce dans le pays d'*Esthum*, ou la Prusse[1].

Alfred comprend dans la Scandinavie les pays suivants : la Biarmie, la Finmarkie, le Queenland, la Gothie, la Suède, la Norwège et le Danemark. Le nom général le plus ancien pour désigner toutes les contrées de la Scandinavie habitée par des Goths, paraît avoir été celui de *Nannaheim*, c'est-à-dire patrie des hommes[2].

La Norvège ou *Northmannaland*, consistait dans la côte occidentale de la Scandinavie, depuis la rivière de Gotha jusqu'à Halogaland[3]. Les côtes méridionales se nommaient *Viken*, c'est-à-dire le Golfe ; c'est là qu'il faut chercher la ville de *Kiningesheal*, le Koughille moderne[4].

La Finmarkie ou le *Finmœrk* est la Laponie actuelle, dont les habitants avaient la réputation d'être sorciers. Ayant passé cette extrémité de l'Europe, Other entra dans le grand golfe nommé aujourd'hui la mer Blanche, alors *Quen-Sia*, mer des Quènes ou *Gandvik*[5]. Il visita ensuite la Biarmie ou Permie : c'est la côte habitée par les Samojèdes, le long de la mer Blanche, près de l'embouchure de la Dwina. Les Permiens ou Biarmiens, peuple de la race finnoise ou scythique, s'étendaient jusqu'aux Bulgares, vers les sources du Volga.

[1] LANGEBEK, *Scriptor. rer. dan.*, II, 106. — DAINES BARRINGTON, *The anglo-saxon version from the historian Orosius*, by Alfred the Great. London, 1773. — OTHER et VULFSTAN, *Peripl. ad calcem* ARI FRODE, edit. Bussæi.

[2] EYVIND SKALDASPILLER, poète du Xe siècle, chez SNORRON, *Heims-Kringla* (ouvrage historique du XIIe siècle), lib. I, cap. IX, p. 10.

[3] OTHER, *ad calcem* ARI FRODE, 4 et 14.

[4] *Id.*, *ib.*, 14, 16, *Alfs saga*, 8.

[5] TORFÆI, *Hist. Norveg.*, I, p. 163 et sqq. — SCHŒNIG, *Geogr. Norveg.*, 67.

Le commerce des pelleteries, et peut-être les mines de l'Oural, les enrichissaient. Les princes norvégiens ravageaient souvent ces contrées[1].

Les noms de *Quènes* et de *Queenland*, par leur ressemblance avec le mot gothique qui signifie *femme*, donnèrent occasion à tous les écrivains du Moyen-Age de placer dans l'extrême nord un royaume des Amazones[2]. Les Quènes s'étendaient depuis la mer Blanche jusqu'à l'ouest du golfe Bothnique. Ils touchaient la frontière de la Norvège. Ces pays, peu habités aujourd'hui, n'étaient alors que des déserts couverts de forêts épaisses[3].

La Suède, ou *Suéonie*, avait alors des bornes bien plus resserrées qu'aujourd'hui ; d'ailleurs les voyages d'Other et de Wulfstan ne les y avaient pas conduits. Il faut donc se garder de conclure du silence d'Alfred sur cette contrée, qu'elle était un désert inhabité. Le témoignage de Tacite, d'accord avec les historiens islandais, prouve assez que les *Sviones* ou *Sviar*[4] formaient, dès le premier siècle, et plus tôt peut-être, une nation puissante et plus civilisée que les tribus de la Germanie. L'Hérodote du Nord explique même le passage obscur où Tacite parle des Sitones, en nous apprenant qu'une partie de l'*Upland*, le pays des *Up-Sviar*, c'est-à-dire la Haute Suède, formait un Etat particulier qui, de sa capitale, prit le nom de *Sigtun*[5].

Alfred, en se bornant aux pays visités par Other, ne peut nommer que la Scanie, *Schoneg*, la Blékingie, *Becinga-Eg ;* le *Méore*, probablement une partie du Smo-

[1] Chalcocondylas, *Corp. Byz.*, XVI, lib. III, p. 55. — *Sturlangs saga*, p. 46. *Alfs saga*, p. 6. *Herrands saga*, c. vii, p. 24. — Herberstein, *Comm. rer. moscovit.*, 85, 104. — Muller, *Recueil sur la Russie*, III, 339 ; VI, 161 et sqq., etc.

[2] Geograph. Ravenn., IV, 4 et 46. — Paul Diacre, I, 15. — Adam Brem., apud Lindenbrog, 37, 58, etc.

[3] Alfred's *Orosius*, p. 21-30.

[4] Tacite, *Germ.* — Snorro, *Heimskrongla*, I, 527.

[5] Snorro, I, 6. — Suhm, II, 180.

land, ainsi que les îles d'Œland et Gothland. Adam de Brême, qui écrivait deux cents ans après lui, fait mention de l'Ostrogothie et de la Vestrogothie, déjà connues de Jornandès, du Vermeland, et des villes de Birca, Sigtuna et Scarra [1]. Il est le premier qui ait nommé l'*Helsingie*, qui, longtemps déserte, avait peut-être été, à une époque inconnue, la demeure des *Huns* scandinaves [2]. Les noms des autres provinces de la Suède sont de temps plus modernes [3]. Le royaume de Danemark portait déjà son nom, et comprenait les îles de Seeland ou *Sillande*, de Langeland, Laland, Falster et autres, ainsi que le Jutland, où la ville de Sleswig était célèbre sous le nom de *Hœthum* [4].

Toutes les relations sur la Scandinavie, depuis le siècle de Pythéas jusqu'à celui d'Alfred, offrent des noms gothiques. D'un autre côté, la mythologie scandinave, conservée dans l'Edda [5], ne présente que des traits physiques conformes à la nature des pays septentrionaux, et des usages pris dans la vie d'un peuple guerrier et navigateur : c'est un dieu qui invente l'art de patiner ; c'est un demi-dieu dont les restes mortels sont brûlés sur un vaisseau lancé à la mer : dans le Valhalla [6] même, le bruit des armes se mêle à celui des festins, et l'hydromel remplace le nectar à la table d'Odin. Tout cet ensemble des antiquités scandinaves, soit poétiques, soit historiques, concourt avec la géographie à nous montrer, depuis les temps les plus reculés, un seul et unique peuple comme maître de la Scandinavie proprement dite.

[1] *De situ Daniæ*, ed. Lindenbrog, c. CCXXXI, CCXXXII. — MURRAY, *Descriptio terrar. septentr. sæculis* IX, XI, p. 153.
[2] GRABERG, *Annales des voyages*, IX.
[3] LAGERBRING, *Hist. de la Suède*, I, c. VII, p. 301 (en suédois).
[4] OTHER et WULFSTAN, *Peripl.*, 16 et 18.
[5] L'Edda, ou arrière-grand'mère, est un recueil de chants composés en Norvège aux VII[e] et VIII[e] siècles, et portés en Islande où on les recueillit par écrit au XII[e] siècle.
[6] Le Valhalla, ou portique des guerriers, palais d'Odin, où ce dieu reçoit les guerriers morts en combattant.

Mais à l'est de la terre héréditaire des Goths erraient les tribus nomades des Scythes et des Sarmates. C'est aux entreprises des Scandinaves que les xe et xie siècles durent quelques notions primitives sur ces nations. Déjà nous avons suivi Other et Alfred dans les régions lointaines des Biarmiens. D'autres guides nous feront connaître les pays que baigne la mer Baltique.

Jusqu'en 1157, la Finlande n'était que le repaire de sauvages qui exerçaient la piraterie, et qu'on appelle *Finnois* et *Kiriales*. Les Finnois, que dans le premier siècle on trouve établis dans la Pologne actuelle, étaient déjà avant le vie siècle en possession du pays qui a conservé leur nom[1]; il paraît que des colonies finnoises pénétrèrent même dans quelques cantons de la Scandinavie. Le golfe de Finlande est appelé *Kyriala-Botn*, dans le xe ou le xie siècle; c'était une des arènes les plus fréquentées par les pirates scandinaves[2]. Les Suédois devenus chrétiens soumirent les côtes de la Finlande vers la fin du xiie siècle. Dans cet intervalle, on bâtit dans le midi du pays la ville d'Abo, nommée en finnois *Turku*, du mot suédois *Torg*, qui veut dire une place ou marché. Trompé par ce nom, qu'il ne comprenait pas, Adam de Brême a placé des *Turks* en Finlande. On bâtit aussi Tavastehous et Viborg.

La mer Baltique, nommée par les Scandinaves *Austursaltr*, c'est-à-dire eau salée d'est, était le théâtre ordinaire où s'élançait une jeunesse avide de combats et de pillage. Les côtes méridionales et orientales de cette mer portèrent les noms scandinaves d'*Austurveg*, route d'est; d'*Eystland*, contrée d'est, et autres semblables[3]. Nous pensons que les mots *Epigia* et *Osericta*, ou plutôt *Esthia* et *Osterika*, chez Pline, sont des modi-

[1] Jornand., *De Reb. Get.*, 82. — Paul Diacre, I, 5.
[2] *Halfdan Einstensons saga*, mss. de la collection d'*Arnas Magnæus*, à Copenhague, nº 340, p. 535.
[3] Suhm, II, 10; III, 117, etc.

fications de ces dénominations scandinaves, sans doute très anciennes.

Mais les ténèbres de l'antiquité enveloppent les premières relations entre la Scandinavie et les régions orientales de l'Europe[1]. Eginhard écrivit le premier une description de la mer Baltique ; mais il n'en connaît pas l'extrémité orientale, et se contente de nommer les principales peuplades[2]. Le Danois Wulfstan, contemporain d'Other, en donna une description plus complète au roi Alfred. Il lui marque en particulier les îles les plus considérables ; et outre celles dont on a déjà parlé, il indique l'île de Bornholm sous le nom de *Burgendaland*[3], nom que les Scandinaves rendaient plus souvent par *Borgundar-Holm*[4], et qui rappelle d'une manière frappante les *Burgundi* ou Bourguignons, peuples autrefois voisins des Gothones sur les bords de la Vistule. Il donne l'embouchure de ce fleuve pour le point de séparation entre le *Weonodland* ou le pays des Wendes, et les contrées des Estiens. Il ne connaît pas encore *Jumme* ou Vineta[5], république célèbre fondée cent ans plus tard par Palnatoke, soumise tantôt aux Normands et tantôt aux Wendes, et enfin détruite par l'archevêque Absalon[6].

La première description exacte et détaillée de la Prusse est due aux Northmans ; cependant ils ne parlèrent point de l'ambre jaune, qui y est si abondant. Wulfstan fait mention de la Prusse sous le nom de *Witland*, nom dont on voit des indices dans les *Vidioariens* de Jornandès, dans les *Vitiens* du géographe de Ravenne, et qu'une partie du *Samland* portait encore

[1] Suhm, II, 165, 168.
[2] Eginhard., *Vita Caroli Magni*, ed. Schminkii, p. 63.
[3] *Peripl.*, p. 18.
[4] Snorro, I, c. xxi, p. 218.
[5] Langebek, *Scriptores Dan.*, t. I, p. 52, n. k.
[6] *Mag. géogr.* de Busching, VIII, 387. — Suhm, III, 61,

dans le XIII[e] siècle [1]. Les Scandinaves donnaient généralement l'épithète d'Estiens à tous les peuples qui habitaient à l'est, à l'orient de la Vistule. C'est dans le pays des Estiens que Wulfstan trouva une ville nommée *Truso*, probablement sur le lac Drausen, non loin d'Elbing. Ce navigateur nous apprend que les Estiens buvaient du koumis ou lait de jument ; qu'ils n'enterraient point leurs morts pendant l'hiver, usage que pratiquaient encore les Russes à la fin du XVI[e] siècle [2], et qu'ils laissaient leur héritage, non pas à leur parent le plus proche, mais au meilleur cavalier de leur tribu.

Les écrivains islandais du XI[e] ou XII[e] siècle connaissaient l'*Ermeland* [3], province de la Prusse, désignée aussi sous le nom d'*Ormaland* [4], et dont les habitants sont appelés *Ormoii* et *Wermiani* [5]. Derrière ces contrées, Alfred plaçait le *Wislaland*, ou pays de la Vistule, qui, dans les Sagas, porte le nom de *Poulinaland* ou Pologne [6].

Plus loin, les Scandinaves ou Warègues jetèrent les fondements de l'empire russe, dont les Sagas parlent très souvent en l'appelant *Gardarike*, c'est-à-dire l'empire de la Cité. Cette cité était la célèbre ville de Novgorod, que les Scandinaves appellent *Holmgard* et *Austurgard* [7]. Le port de Novgorod, sur le golfe de Finlande, se nommait *Aldeiguborg*. Les liaisons entre les Warègues-Russes et les autres Scandinaves furent longtemps très intimes ; aussi les Sagas connaissent-ils les Etats formés en Russie par les diverses branches de la famille de Rurik, tels que *Kiænugard* ou Kief,

[1] Diplômes de 1264, cités par BAYER, Comment. Acad. Petrop., V, 359. — DREGER, *Cod. dip. Pomer.*, I, 476.
[2] ALFRED'S *Orosius*, p. 19.
[3] LANGEBEK, II, 36. — ARI FRODE *Schedæ*, c. VIII, p. 50.
[4] *Herrauds Saga*, p. 69.
[5] THUNMANN, *Recherches*, etc., 60.
[6] *Orvar Odd's saga*, mss. Arn. Magn., n° 340, p. 304.
[7] SUHM, II, 21, etc.

Palteskia ou Polotsk, *Muramar* ou Murom, *Sursdal* ou Susdal et autres [1].

Depuis le IX[e] siècle, les navigateurs scandinaves, connus sous les noms de Northmans et d'Ostmans, visitèrent les îles et les côtes les plus reculées de la mer du Nord, qui auparavant étaient ou inconnues, ou du moins peu fréquentées. Nous allons en parler dans un ordre moins chronologique que géographique.

L'Irlande, quoique très éloignée de leur patrie, fut, suivant leurs écrivains, découverte de très bonne heure, et même dès la fin du VII[e] siècle[2]. Le terme de la langue dont on se sert encore pour désigner un étranger, *Danair* ou Danois, confirme, par son étymologie, l'assertion qu'avant l'arrivée des Scandinaves, les Irlandais du Nord n'avaient encore été visités par aucun étranger. Les Scandinaves, nommés ici *Ostmans* ou hommes de l'Est[3], fondèrent dans cette île les royaumes de Dublin, d'Ulster et de Connaught, qui leur payèrent longtemps tribut, et qui furent soumis par les Anglais depuis 1171, de même que les anciens habitants. Les vieilles chroniques disent même que, dans le IX[e] siècle, les Northmans trouvèrent à l'ouest de l'Irlande une très grande terre qu'elles appellent Grande-Irlande ou le pays des hommes blancs. Mais les meilleurs critiques rangent cette découverte parmi les traditions fabuleuses[4]. Les descendants des Scandinaves se maintinrent longtemps aux environs de Dublin sans se mêler avec les indigènes[5].

[1] *Geogr. island.*, mss. Arn. Magn., n° 281, p. 151. — *Orvar Odd's Saga*, 303, 305, etc.

[2] MURRAY, *De coloniis scandicis in insulis Britannicis*, p. 71, in Comment. Gotting., t. III.

[3] Comp. IHRE, *Glossar. Sviogoth.*, II, 322. — SCHLŒTZER, *Hist. du Nord*, p. 302 (en allemand).

[4] THORKELIN, *Fragments of english and irish history*, p. 80. — SPRENGEL, *Hist. des Découvertes*, § 20.

[5] INNES, *Essay on the ancient inhabitants of Britain*, II, 453. — PETTY'S, *Political survey of Irland*, 104.

Les Northmans occupèrent, vers l'an 964[1], les îles de Shetland, *Jetland* ou *Hialtland*, qui firent partie, pendant quelque temps, du comté des Orcades[2]. Ce furent encore les flibustiers northmans qui firent connaître plus exactement ces dernières îles, confondues souvent avec celle de Thule[3]; ils chassèrent et exterminèrent les anciens habitants, nommés *Peti* et *Papa*[4], et qui sont probablement les *Picti* des auteurs romains. Il paraît même que les Islandais donnaient à toute l'Ecosse le nom de *Pettoland*[5]. Mais l'origine scandinave des *Picti* ou *Petti*, quoique extrêmement vraisemblable, se rapporte à des siècles reculés qu'aucun rayon historique n'éclaire[6].

La province de Caithness, qui est la plus septentrionale de l'Ecosse, formait un Etat très peu connu, mais dont les chants, attribués à Ossian, ont conservé quelques souvenirs. Cet Etat eut souvent, avec les Orcades, les mêmes souverains, qui portèrent leurs conquêtes dans les provinces voisines de Sutherland et de Ross, et même jusque dans celle de Fife[7]. Il fut renversé en 1195 par Guillaume, roi d'Ecosse[8]; mais son souvenir existe encore dans la tradition du pays, ainsi que celui des Northmans, ses fondateurs, à qui on attribue tous les monuments dont on découvre les ruines dans ces montagnes sauvages[9].

Les Northmans avaient conquis, en 893, les îles Hæ-

[1] Campbell, *Political survey of Great Britain*, V, 677.
[2] *Orkneyinga Saga*, seu *Historia Orcadensium*, ex edit. Jon. Jonaci. Hafniæ, 1730, p. 23-29.
[3] *Geogr. Ravenn.*, lib. V, c. xxxi.
[4] *Orkneyinga Saga*, p. 549.
[5] Snorro, I, 390. — *Nials Saga*, c. lxxxvi, p. 126.
[6] *Archæol. brit.*, I, 230-237. — O'Flaherty, Boetius, etc. — Comp. Suhm, *Hist. de Danem.*, I, 299 (trad. allem.).
[7] *Orkneyinga Saga*, p. 31-41.
[8] Dalrymple, *Annals of Scotland*, t. I, p. 138.
[9] Cordiners, *Antiquities et sceneries of the nord of Scotia*, p. 40, 58, 80. — Alexander Pope, *On Caithness, Strathnaver and Sutherland*. — Pennant, *Tour through Scotland*, p. 318.

budes des Anciens, situées le long de la côte occidentale d'Ecosse, et qui portèrent les noms de *Suder-Eyar*, îles méridionales, par rapport aux Orcades et au pays de Caithness. Elles firent peut-être partie du royaume de Man ; mais elles furent, avec la presqu'île de Cantyre, jusqu'en 1266, une dépendance de la Norvège [1].

LES NORTHMANS EN AMÉRIQUE.

982.

MALTEBRUN, *Histoire de la Géographie.*

L'audace ou le hasard conduisit, vers l'an 861, un bâtiment scandinave aux *îles Færœe;* cet archipel lointain semblait annoncer d'autres terres ; le vol des corbeaux confirmait cet indice [2].

Entre 860 et 872, trois navigateurs visitèrent l'*Islande*, île célèbre par les manuscrits qui y ont été conservés, par les services que ses habitants ont rendus à l'histoire du Nord et par le nombre des descriptions géographiques qui en ont été faites. Les premiers navigateurs scandinaves indiquèrent la vraie circonférence de l'Islande d'une manière conforme aux observations modernes des astronomes français ; on pourrait, disaient-ils, faire le tour du pays en sept jours, et la circonférence était de 168 *vikur* ou lieues de 15 au degré.

Le *Grœnland*, grande île ou presqu'île séparée de l'Amérique septentrionale par le détroit de Davis, fut découvert, suivant la plupart des chroniques, en 982, et

[1] LANGEBEK, *Scriptor. rer. Dan.*, t. III, p. 216. — PENNANT, *Tour to the Hebrides*, p. 257.
[2] TORF., *Norveg. hist.* II, l. II. c. II.

peuplé en 986; suivant d'autres, il le fut dès 932. L'Islandais Eric Rauda ou le Rouge, à qui l'on en attribue la découverte, fut le premier qui s'y fixa. On a soutenu que ce pays, ainsi que l'Islande, était connu avant cette époque. Il en est fait mention dans un privilège accordé à l'église de Hambourg par Louis le Débonnaire, en 834[1]; mais il est à craindre que ces documents n'aient subi quelque interpolation... Jusqu'en 1418, les colons norvégiens établis dans ce pays avaient leurs évêques, et payaient au Saint-Siège 2600 livres pesant de dents de morse, pour dîme et denier de Saint-Pierre. On y avait bâti deux villes, *Garda* et *Hrattalid.* Cependant les établissements des Islandais n'y étaient guère plus solides que ne l'ont été depuis ceux des Danois sur la côte occidentale, ou ceux des Anglais à la baie d'Hudson.

On n'allait pas au Grœnland aussi fréquemment ni d'une manière aussi suivie qu'aux autres colonies du nord. Les voyages pour aller et revenir duraient quelquefois cinq ans. En 1383, un bâtiment arrivant en Norvège, y apporta la première nouvelle de la mort de l'évêque de Grœnland, décédé depuis six ans. On peut dire qu'il n'y avait que des aventuriers très hardis qui entreprissent ces voyages. Par la même raison, le Grœnland était le pays des prodiges; on en débitait les fables les plus incroyables. Par exemple, suivant Torfæus, un certain Hollur-Geit, suivi d'une chèvre, alla de Norvège au Grœnland sur la glace. Il y avait de grandes forêts dont les arbres produisaient des glands gros comme des pommes, et où l'on faisait la chasse aux ours de mer[2]. On voyait dans la mer d'alentour des géants marins de chaque sexe, et des rochers de glace aussi merveilleux que ceux que les Argonautes avaient

[1] Lambec, *Orig.* Hambourg, p. 36. — Torfæi *Groenlandia antiqua*, p. 71.

[2] Torfæi *Groenlandia antiqua*, 25, 44, 105.

rencontrés à l'entrée de la mer Noire. Le livre islandais intitulé le *Miroir des Rois*[1] en donne une idée plus juste. L'ancien Grœnland ne différait presque en rien du Grœnland moderne; la côte, même en été, était entourée de montagnes énormes de glace, telles que les Northmans n'en avaient jamais vu dans leur patrie. Les colons établis sur cette presqu'île ne connaissaient pas le pain et n'exerçaient point l'agriculture. Ils échangeaient des dents de morse et des peaux de veau marin contre le bois dont ils avaient besoin pour se chauffer et pour construire leurs habitations. Ils avaient, il est vrai, du gros bétail et des brebis, tandis que les colons actuels, moins industrieux, n'ont que ces dernières.

La côte n'était habitée que dans les endroits où la pêche était abondante; l'intérieur du pays, rempli de montagnes et de vallées couvertes de neige et de glace, n'offrait pas un accès plus facile qu'aujourd'hui. Le nombre des colons était peu considérable et ne faisait que le tiers de celui d'une grande paroisse de Norvège. On ne leur avait donné un évêque qu'à cause de leur grand éloignement de la mère patrie. La colonie scandinave en Grœnland était divisée en deux cantons : l'un occidental, où il n'y avait que quatre églises; l'autre oriental, où se trouvaient les deux villes, ou plutôt les deux hameaux.

Cette division a fait naître une grave erreur en géographie; on a cru que le canton oriental de l'ancien Grœnland occupait la côte opposée à l'Islande[2]; et appliquant à ces régions encore inconnues les descriptions de l'*Austurbygd*, ou du Grœnland oriental, on y a tracé des golfes et des promontoires hypothétiques, et qui peut-être n'y existent pas du tout. Cette géogra-

[1] *Speculum regale*, s. Kongs-skugg-sio, p. 184, 188, 191, 200.
[2] ARNGRIM JONÆ *Specimen Island.*, II, 146. — TORFÆUS, *Groenlendia antiqua*.

phie systématique de Torfæus et d'autres Islandais a été renversée par un critique moderne [1].

En examinant les relations des premiers navigateurs, on voit qu'en partant de l'Islande pour aller au Grœnland, ils se dirigeaient au sud-ouest, évitaient une côte entourée de glace et vue par le nommé Gunbiorn, doublaient la pointe de *Hvarf*, et faisaient ensuite voile au nord-ouest pour arriver à la colonie [2]. En partant de Bergen en Norvège pour aller à cette pointe de Hvarf, ils naviguaient droit à l'ouest, reconnaissaient les îles Shetland et Færœe, et voyaient des oiseaux arriver de l'Islande [3]. Si l'on suit ces deux routes sur une carte, on reste persuadé que la pointe de Hvarf est l'extrémité méridionale du Grœnland [4]. Par conséquent, l'ancien Grœnland oriental n'aurait été que la portion la plus orientale et la plus méridionale de la côte de l'ouest. En effet, c'est là seulement que, pendant le mois de juin, une brillante verdure, quelques bosquets de bouleaux et le parfum des fleurs justifient le nom de *Terre-Verte*, signification du mot *Grœnland*, par lequel les Islandais désignèrent les premiers cette contrée.

Plus haut, les glaces accumulées par le double effet du courant polaire et du courant dit du Golfe ont de tout temps dû repousser même les pirates les plus hardis. Enfin, les ruines des anciens hameaux et des églises bâties par des Northmans mettent le dernier sceau à cette explication. On en a trouvé beaucoup sur la côte sud-ouest ; on a découvert jusqu'à sept églises. Après un espace absolument dépourvu de ruines, on

[1] Eggers, *Sur la vraie situation de l'ancien Grœnland oriental*, dans les *Mémoires de la Société économique de Copenhague*, IV, 239-320.

[2] *Gripla*, manuscrit islandais dans les *Annales du Grœnland*, p. 39. — Landnamabok, p. 101. — *Carte manuscrite* de Gudbrand Torlakson, conservée à la Bibliothèque royale de Copenhague.

[3] Landnamabok, p. 4.

[4] Appelée aujourd'hui le cap Farewell.

en a encore trouvé au nord du cap Désolation, mais en très petit nombre. Ces deux séries de ruines indiquent, sans contredit, les emplacements de deux colonies scandinaves [1].

La grande peste qui, vers le milieu du XIVe siècle, ravagea l'Europe et dépeupla surtout le nord, étendit ses ravages jusqu'au Grœnland. Le commerce avec cette colonie devint ensuite un droit régalien des reines de Norvège. A ces causes de décadence se joignit enfin, en 1418, une invasion ennemie ; une flotte vint on ne sait pas d'où, attaquer la colonie déjà affaiblie : tout fut détruit par le fer et le feu [2]. Cette flotte appartenait probablement au prince Zichmni de Frislande, dont nous reparlerons en exposant les voyages des frères Zeni.

Ces recherches sur la vraie position des colonies scandinaves en Grœnland nous conduisent à une question bien plus intéressante : Les Northmans ont-ils découvert l'Amérique avant Christophe Colomb ? Nous ne pensons pas qu'on puisse hésiter à y répondre affirmativement, après avoir lu les détails qui vont suivre.

En l'an 1001, l'Islandais Biorn, cherchant son père au Grœnland, est poussé par une tempête fort loin au sud-ouest ; il aperçoit un pays plat, tout couvert de bois, et revient, par le nord-est, au lieu de sa destination. Son récit enflamma l'ambition de Leif, fils de cet Eric Rauda qui avait fondé les établissements du Grœnland. Un vaisseau est équipé ; Leif et Biorn partent ensemble ; ils arrivent sur la côte que ce dernier avait vue. Une île couverte de rochers se présente ; elle est nommée *Helleland*. Une terre basse, sablonneuse, couverte de bois, reçoit le nom de *Markland*. Deux jours après, ils rencontrent une nouvelle côte, au nord de laquelle s'étendait une île ; ils remontent une

[1] THORHALLESEN, *Rapport sur les mines du Grœnland*, p. 36, 100, etc.
[2] *Bulle de Nicolas V*, apud EGEDE, *Relation du Grœnland*, p. 87.



rivière dont les bords étaient couverts de buissons qui portaient des fruits très agréables ; la température de l'air paraissait douce à nos Grœnlandais ; le sol semblait fertile, et la rivière abondait en poissons, surtout en beaux saumons.

Etant parvenus à un lac d'où la rivière sortait, nos voyageurs résolurent d'y passer l'hiver. Dans le jour le plus court, ils virent le soleil rester huit heures sur l'horizon ; ce qui suppose que cette contrée devait être à peu près par le 49e degré de latitude. Un Allemand, qui était du voyage, y trouva des raisins sauvages ; il en expliqua l'usage aux navigateurs scandinaves, qui en prirent occasion de nommer le pays *Vinland*, c'est-à-dire pays du vin. Les parents de Leif firent plusieurs voyages au Vinland. Le troisième été, les Northmans virent arriver dans des bateaux de cuir quelques indigènes d'une petite taille, qu'ils nommèrent *Skrœlingues*, c'est-à-dire nains ; ils les massacrèrent, et se virent attaqués par toute la tribu qu'ils avaient si gratuitement offensée.

Quelques années plus tard, la colonie scandinave faisait un commerce d'échange avec les naturels du pays, qui leur fournissaient en abondance les plus belles fourrures. Un d'eux ayant trouvé moyen de s'emparer d'une hache d'armes, en fit immédiatement l'essai sur l'un de ses compatriotes, qu'il étendit mort sur la place ; un autre sauvage se saisit de cette arme funeste et la jeta dans les flots. Les richesses que ce commerce avait procurées à quelques hommes entreprenants engagèrent beaucoup d'autres à suivre leurs traces. Aucun témoignage positif n'indique que ces navigateurs y aient fondé des établissements stables ; seulement on sait qu'en 1121 un évêque, Eric, se rendit du Grœnland au Vinland, dans l'intention de convertir au christianisme ses compatriotes encore païens [1].

[1] Snorro, *Hist. reg. sept.*, cap. 103-110. — *Hauks Bok*, ou *An-*

Révoquer en doute la véracité de rapports aussi simples et aussi vraisemblables, ce serait outrer le scepticisme ; mais si on les admet, il est impossible de chercher le Vinland autre part que sur les côtes de l'Amérique septentrionale. Cette partie du monde avait donc était découverte par des Européens cinq siècles avant Christophe Colomb ; et cette découverte, la première qui soit historiquement prouvée, ne fut peut-être pas entièrement inconnue à l'habile et courageux Génois qui, le premier, sut ouvrir entre les deux hémisphères une communication suivie[1].

« Il a été rendu compte dans le *Nile's Register,* de novembre 1828, des recherches de M. Rafn, de Copenhague, sur les voyages entrepris au nord de l'Amérique par les Scandinaves avant l'époque de Colomb. Ce fut en 985 que la côte du nouveau continent fut découverte pour la première fois par Biarke Herjullson ; mais il n'y aborda pas. Quinze à vingt ans plus tard eut lieu l'expédition de Leif. Thorfinn Karbefeue succéda à ce dernier. De son fils Snorre, qui naquit en Amérique, descendaient, à la deuxième et à la troisième génération, les célèbres évêques d'Islande Thorlac, Biœrn et Brand, et à la huitième génération, le juge Hank, auteur de plusieurs *sagas*, et qui vivait dans le XIIe siècle et le commencement du XIIIe siècle. M. Rafn prouve, dans son travail, que la principale station des navigateurs scandinaves était à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent ; que la baie de Gaspé était leur rendez-vous le plus

nales d'Islande par HAUK, descendant d'un des premiers navigateurs au Vinland ; il écrivit vers l'an 1300. — Manuscrits cités dans les ouvrages suivants : TORFÆUS, *Historia Vinlandiæ antiquæ*, Hafniæ, 1705. JONAS ARNGRIM, *Historia Island.*, cap. IX, XVIII, etc. SUHM, *Sur les navigations des Norvégiens du temps du paganisme*, dans les *Mém. de la Soc. de Copenhague*, VIII, 80-84. — Comp. CELSIUS, *Dissert. de itin. in Americam ;* Upsal, 1725. — KALM, *De itin. prisc. Scandin. in Americam ;* Abo, 1757.

[1] Le savant bibliothécaire de Versailles, Huot, a ajouté à l'édition de Maltebrun qu'il a publiée en 1831 les lignes qui suivent et qui sont entre guillemets.

connu ; mais qu'ils connaissaient la côte beaucoup plus loin au sud et même jusqu'aux Carolines. Au surplus, la réalité des découvertes faites par les anciens Scandinaves en Amérique est confirmée par un monument dont M. Rafn a signalé l'existence. C'est une pierre runique trouvée en 1824 sur la côte occidentale du Grœnland, par 73° de latitude nord, et portant une inscription dont voici la traduction : « Erling Sigvalson et Biorne Hordeson et Endride Addon, le samedi avant gagnday (25 avril), ont élevé cet amas de pierres et nettoyé cette place en l'année 1135[1]. »

Sans parler ici d'un voyage douteux attribué à *Madoc-Ap-Owen* vers l'an 1170, nous possédons les documents authentiques des navigations exécutées dans le XIVe siècle par les deux *Zeni*, nobles vénitiens, qui, entrés en 1380 au service d'un prince des îles Færœe et Shetland, visitèrent de nouveau les contrées découvertes par les Scandinaves, ou du moins en recueillirent une description qui, à travers beaucoup d'obscurités, confirme les relations islandaises, et qui a dû être connue de Colomb.

Cette assertion a besoin d'être prouvée; mais les preuves ne sauraient être tirées que de la *Carte des Navigateurs* des deux Zeni, et de la *Relation* de ces voyages publiée pour la première fois à Venise en 1558 par un descendant de Nicolo Zeno[2], copiée depuis dans une foule d'ouvrages[3], et commentée de plus d'une ma-

[1] Il est certain que le Vinland se composait des côtes du Massachusetts et du Rhode-Island (L. D.).

[2] Voy. le *Catalogue anglais des livres de Pinelli*, n° 1392. Marcolini n'en fut que l'éditeur. — DALRYMPLE, note communiquée à M. Eggers.

[3] La relation : RAMUSIO, *Navigazioni*, II, fol. 222. — HACKLUYT, *Navigat.*, vol. II, part. II, 121. — HIERON. MEGISER, *Septentr. novantiq.* etc. Copie réduite de la carte : RUSCELLI, trad. de Ptolémée, 1561 et 1574 ; Europe, tab. 16. — EGGERS. Fac-similé de la carte. Dissertation de M. ZURLA, Venise 1808, et *Annales des Voyages*, t. X.

nière[1]. Voici quelques détails que nous croyons suffisants pour éclairer l'opinion de nos lecteurs.

La carte des deux Zeni, copiée d'après une vieille gravure sur bois, offre, sous une graduation grossière, les pays suivants. Au midi, et du côté de l'est, on voit *Scocia*, l'Ecosse. Au sud-est se présente *Dania*, le Danemark : la forme en est remarquablement exacte pour ce siècle ; on reconnaît tous les détails de la côte occidentale du Jutland, les îles d'*Amere* ou Anro, *Salt* ou Sylt, et ainsi de suite jusqu'à la pointe de Bovenbergen, dont le nom est écrit *Bomienbergen*. A l'est on voit *Gocia*, la Gothie, et *Succia ;* les côtes, quoique sans détails particuliers, offrent des contours assez exacts. Toutes les positions sont cependant trop au nord : la Norvège, *Norvegia*, ne commence qu'au 64° degré. Le cap Lindesness ou Der Neus est nommé *Geranes*. On reconnaît Bergen dans *Pergen*, Trondhiem dans *Trondo*, et l'île de Tromsœ dans *Trons ;* le cap *Stat* est marqué par son nom ; on retrouve jusqu'à des villages, tels que *Gasendel* ou Giesdel. A l'ouest de la Norvège on aperçoit un archipel nommé *Estland*, composé d'une grande et de plusieurs petites îles. La position, ainsi que les noms, démontrent que ce groupe de la carte de Zeno représente les îles Shetland, appelées par les Norvégiens *Ietland*, *Hiateland* et *Hitland*. La carte donne même à un îlot de cet archipel le nom d'*Itland*. La position de l'Islande n'est pas moins évidente. On reconnaît, dans *Scalodin* et *Olensis*, les villages de Scalholt et d'Hola ; le dernier nom n'est évidemment qu'une abréviation de ces mots *Olensis episcopi sedes*. La partie orientale de l'Islande, découpée par plusieurs golfes profonds, est représentée comme un assemblage d'îles.

Jusqu'ici tout s'explique sans efforts ; les difficultés vont se présenter. Au midi de l'Islande, au nord-est de

[1] SPRENGEL, *Hist. des découv.*, § 22. — FORSTER, *Découv. faites au nord*, l. II, c. III, sect. 13. — BUACHE, *Hist. de l'Acad. des sciences,* 1784. — ZURLA, *Dissertation etc.*

l'Ecosse, entre les 61e et 65e degrés de latitude, on aperçoit une grande île entourée de plusieurs petites. Cette terre, appelée *Frisland*, appartenait au roi de Norvège ; mais elle lui fut enlevée par un prince du nom de Zichmni [1] ou Zieno [2], qui, à l'instar des anciens héros northmans, fondait sa puissance et sa gloire sur des expéditions maritimes, pour ne pas dire des courses de piraterie. Cette île de Frisland est nommée, dans la *Vie de Christophe Colomb* [3], de manière à laisser douter si cet illustre navigateur l'a visitée en 1477, ou si c'est vers l'Islande qu'il avait dirigé sa course ; elle a été copiée, d'après la carte de Zeno, par beaucoup d'auteurs du XVIe siècle [4]. Le navigateur anglais Frobisher, en se dirigeant d'après la carte de Zeno [5], crut même l'avoir retrouvée à 26 degrés à l'ouest des Orcades ; mais il paraît démontré que c'est la pointe méridionale du Grœnland qu'il prit pour la Frislande, tandis qu'il appliqua le nom de Grœnland aux îles situées au nord de la Terre du Labrador [6].

Lorsque les voyages réitérés des modernes eurent démontré qu'il n'existait aucune terre dans la position indiquée par Zeno, les géographes se partagèrent d'opinion sur la Frislande. Ortelius avait déjà soutenu que c'était une partie de l'Amérique septentrionale, et particulièrement de la Nouvelle-Angleterre, nom qu'on étendait alors jusqu'aux environs de Terre-Neuve [7]. C'est probablement d'après ce passage d'Ortelius, que Cluver parle de la Frislande comme d'un pays soumis au roi d'Angleterre. D'autres supposèrent que la petite île de

[1] ZENO, ap. ZURLA, p. 5.
[2] MARCO BARBARO, *Discendenze patricie*, t. VII ; manuscrit cité par ZURLA, p. 29.
[3] FERNANDO COLON, *Vie de Christ. Colomb.*, c. IV.
[4] CLUVER., *Introd. in univ. geogr.* — BOTERO, *Relaz. del mondo.* — RICCIOLI, D'AVITY, etc.
[5] HACKLUYT, t. II, part. II, p. 62.
[6] LŒVENŒRN, *Nouv. Mém. de la Soc. roy. des sc. de Copenhague*, III, 220-234.
[7] ORTELIUS, *Theat. mundi*, fol. 97.

Bus ou de *Bry*, au sud de l'Islande, était un reste de la Frislande, qui avait été submergée[1]. Il y en eut qui osèrent considérer l'existence de la Frislande, et même tout le voyage de Zeno, comme une fable[2].

Une nouvelle explication s'est présentée à l'esprit d'un Français et d'un Danois, qui nous semblent avoir trouvé la vérité par deux voies différentes[3]. Buache a prouvé que la position géographique de la Frislande répond à celle de l'archipel des îles Færœe. Zeno dit expressément que les îles d'Estland ou Shetland étaient entre la Norvège et la Frislande. La distance de vingt journées de navigation entre cette dernière terre et le cap méridional du Grœnland ou de l'Engronelandt, évaluée à 20 lieues marines par jour, nous reporte vers les îles Færœe, dont la latitude correspond à celle de la Frislande.

Eggers s'est plus attaché à démontrer l'identité des noms, tels que *Monaco* ou le Moine, rocher au sud de cet archipel; *Sorrand* ou *Sorrey*, pour *Sudereyan*, l'île la plus méridionale; *Sudero-golfo*, encore aujourd'hui appelé *détroit de Suderœ; Andeford* ou *Andefiord*, baie des Canards, et d'autres ressemblances moins évidentes.

Si à ces arguments on ajoute que Zeno, en nommant toutes les possessions du roi de Norvège attaqué par Zichmni, passe sous silence l'archipel de Færœe, et que, d'un autre côté, aucun écrivain islandais ne connait la Frislande, l'identité de ces deux contrées devient extrêmement vraisemblable. La grande étendue de l'île principale, dans la carte de Zeno, provient sans doute de ce que le dessin original, très délabré lorsqu'il fut copié, n'offrait qu'une image confuse des canaux qui sépa-

[1] Delisle, *Hémisphère occidental*, 1720.
[2] Baudrand, *Dict. géogr.* — Tiraboschi, *Storia letter.*, V, etc.
[3] Buache, *Mém. sur l'île de Frilande.*, Paris, 1787, dans les *Mém. de l'Acad des Sc.* — Eggers, *Mém. sur l'ancien Grœnland*, couronné en 1792 par la Soc. Econom. de Copenhague, ap. Mém. de cette Société, t. IV.

rent les îles Færœe. D'ailleurs, les exagérations de ce genre sont très communes dans les cartes du Moyen-Age. Quant au nom de Frislande, que Frobisher et les auteurs anglais écrivent *Freesland,* il semble n'être qu'une modification de celui de *Fereys-Land*, ou Terre de Færœe ; dénomination pléonastique, il est vrai, mais analogue au génie des langues scandinaves.

Forster, qui d'ailleurs a très mal expliqué le voyage de Zeno, observe qu'un comte Sinclair, possesseur des Orcades vers la fin du XIVe siècle, pourrait bien être le prince Zichmni ou Zicno de ce voyageur[1].

Avant de parler des terres découvertes au sud-est de la Frislande, examinons le haut de la carte.

Au nord de l'Islande, on voit une immense péninsule semblable par sa configuration au Grœnland, mais qui au nord-est va rejoindre la Norvège. Il est vrai que la liaison n'est formée que par une ligne vague, où les mots *Mare et terre incognite* indiquent les doutes de l'auteur. Toutefois la Relation dit positivement que Nicolo Zeno, allant de l'Islande, et probablement de l'Islande orientale, au nord, trouva une terre appelée *Engrouiland* dans le texte[2], mais qui sur la carte porte les deux noms de *Engronelandt* et de *Grolandia*, l'un placé à l'ouest, l'autre à l'est. L'un et l'autre mot rappellent le Grœnland ; mais les noms particuliers ne répondent point à ceux que donnent les topographies très détaillées des colonies scandinaves[3]. Le seul endroit habité que la Relation indique ressemble un peu à un château des fées, et a servi d'argument à ceux qui traitent de fabuleux tout le voyage.

Dans l'*Engronelandt*, selon la Relation, ou dans le *Grolandia*, selon la carte, Zeno trouva un monastère de Frères prêcheurs et une église dédiée à saint Thomas,

[1] FORSTER, *Découv. au nord.*
[2] ZURLA, p. 9.
[3] Manuscrit islandais, extraits par EGGERS, 285.

située près d'une montagne qui jetait du feu comme l'Etna et le Vésuve.

« Il y a, dit-il, dans cet endroit, une source d'eau bouillante, avec laquelle les moines échauffent l'église, le monastère et leurs chambres. Parvenue à la cuisine, l'eau est encore si chaude, qu'on n'a pas besoin de feu pour apprêter les mets. Pour faire du pain, il suffit de mettre la pâte dans des pots de cuivre, et de tenir ces vases dans l'eau ; le pain cuit de cette manière comme s'il était dans un four. Il se trouve aussi dans ce monastère de petits jardins couverts en hiver ; on les arrose avec cette eau, ce qui les garantit de la neige et du froid, qui, dans ces pays situés si près du pôle, est extrêmement piquant. Par ce moyen, les moines font venir des fleurs, mûrir des fruits, et pousser diverses espèces de plantes, qui réussissent aussi bien que si elles se trouvaient dans des climats tempérés ; au point que les sauvages grossiers qui habitent ces contrées, étonnés de ces effets, qu'ils regardent comme surnaturels, prennent les moines pour des dieux, et leur portent toutes sortes de présents, tels que des poules, de la viande et différentes autres choses ; ils révèrent ces moines comme leurs seigneurs. Ceux-ci non seulement chauffent leurs maisons au degré qu'ils jugent convenable, mais en ouvrant leurs fenêtres ils peuvent, en un instant, diminuer la chaleur à volonté. Ils n'emploient pour les bâtiments de leur monastère d'autres matériaux que ceux qui leur sont fournis par le volcan ; ils prennent, à cet effet, les pierres qui sont lancées en forme de scories par la bouche de la montagne, et pendant qu'elles sont encore brûlantes, ils jettent de l'eau dessus ; elles se dissolvent entièrement par ce moyen, et se convertissent en une bonne chaux qui, après avoir été employée, se lie si bien qu'elle dure à jamais. Les scories, lorsqu'elles sont froides, servent, au lieu de pierres, à faire des murs et des voûtes très solides ; car, lorsque ces matières sont une fois refroidies, elles ne

peuvent être entamées que par un instrument de fer. Les voûtes faites avec ces scories sont si légères, qu'il n'est pas besoin d'appui pour les soutenir, et qu'elles se maintiennent toujours entières.

» Ces facultés sont cause que les moines ont construit une quantité étonnante de murs et de bâtiments de différentes espèces. Les couvertures et les faîtes de leurs maisons se font, pour la plupart, de la manière suivante. Le mur est élevé d'abord perpendiculairement à la hauteur qu'on veut lui donner; on le conduit ensuite dans une direction inclinée jusqu'à ce qu'il se ferme en voûte. On n'est cependant, dans ce pays, guère incommodé de la pluie; car la première neige qui tombe reste gelée pendant l'espace de neuf mois, temps que dure l'hiver.

» Le peuple vit d'oiseaux sauvages et de poissons. L'eau chaude du volcan, en se jetant dans un grand havre, empêche la mer d'y geler; ce qui attire en cet endroit une si grande quantité de poissons et d'oiseaux, que les religieux en prennent autant qu'il leur en faut pour leur subsistance et pour celle d'un grand nombre d'habitants du pays qu'ils occupent continuellement tant à bâtir qu'à la chasse et à la pêche, ainsi qu'à divers autres ouvrages et affaires relatives au monastère. Leurs maisons sont bâties autour de la montagne de chaque côté; la forme en est ronde; elles ont 25 pieds de largeur, et s'élèvent en cône, au sommet duquel ils ménagent une petite ouverture pour avoir du jour ou de l'air. Le plancher de la maison est si chaud, que le froid le plus rigoureux ne se fait pas sentir dans l'intérieur.

» Il arrive dans cet endroit, pendant l'été, un grand nombre de petits navires des îles voisines et du cap qui est au-dessus de la Norvège, ainsi que de Trondon (Drontheim); ils sont chargés de toutes sortes d'objets d'agrément ou d'utilité, destinés pour les moines, qui donnent en échange des peaux de différents animaux

et du poisson qu'ils font sécher au soleil, ou qu'ils ont conservé au moyen du froid. Ces moines reçoivent à leur tour du bois pour le chauffage et des ustensiles de bois très ingénieusement sculptés, avec différents grains et du drap pour se vêtir. L'échange des deux derniers articles, dont toutes les nations voisines ont besoin, aide les religieux à se procurer, sans peine et sans dépense, tout ce qu'ils peuvent désirer. Des moines de Norvège, de Suède et d'autres pays, mais principalement d'Islande, se rendent à ce monastère; on y trouve toujours, durant l'hiver, un grand nombre de navires qui ne peuvent sortir, parce que la mer est tout à fait gelée, et qui attendent le retour du printemps.

» Les barques des pêcheurs d'Engronelandt ont la forme d'une navette de tisserand; elles sont faites d'os d'animaux marins, recouverts de peaux de poissons cousues en plusieurs doubles; ces barques sont si imperméables et si solides, que, dans les plus grandes tempêtes, ceux qui les montent se contentent de s'y tenir tranquilles, peu inquiets de l'endroit où les vents et les vagues les porteront, bien persuadés d'ailleurs que leurs barques ne courent pas risque d'être fendues ou submergées; même s'il arrive qu'elles soient jetées sur un roc, elles ne sont pas endommagées. Ils ont, au fond de ces barques, une espèce de manche qui est toujours serrée fortement dans le milieu; et lorsqu'il est entré de l'eau dans la barque, ils la font couler dans une moitié de la manche, dont ils lient le bout avec deux morceaux de bois. Lâchant ensuite la manche en bas et en dehors, ils évacuent l'eau. Cette opération est répétée aussi souvent qu'il est nécessaire, sans le moindre danger ni dommage[1]. »

Ce tableau des merveilles d'Engronelandt offre probablement des fragments d'une relation véridique mal

[1] ZENO, apud ZURLA, p. 9-12.

réunis, et surtout mal appliqués. Le fameux mont ignivome de l'Islande, les bains que les anciens habitants de cette île avaient construits en y employant des sources thermales, les églises et monastères du Grœnland, qui possédaient en domaine presque tout ce pays, les barques de cuir des Esquimaux, toutes ces circonstances, vraies en elles-mêmes, auront été accumulées pour former l'ensemble fantastique que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs. Un peu de vanité chez Zeno le voyageur, ou un peu de négligence chez Zeno le rédacteur de la Relation, ont facilement pu faire naître cette confusion. Conformément à cette explication, nous regardons la côte orientale du Grœnland de la carte de Zeno comme n'étant autre chose que la côte sud-est mal orientée et étendue outre mesure, peut-être d'après les récits inexacts ou mal compris de quelque Islandais.

A plus de 1000 milles à l'ouest de la Frislande, ou des îles Færœe, et au sud du Grœnland, la carte et la relation de Zeno indiquent deux côtes, nommées *Estotiland* et *Droceo*. Voici comment ces pays avaient été découverts. Une barque de pêcheurs de Frislande, jetée par une tempête très loin à l'ouest, atterrit à une île nommée *Estotiland,* dont les habitants conduisirent les Frislandais dans une ville bien bâtie et peuplée, où demeurait le souverain. Un interprète qui parlait latin, et qui avait également été jeté sur cette côte par le hasard, se fit comprendre des naufragés et leur intima l'ordre de rester dans l'île. Ils apprirent la langue du pays. L'un d'eux, ayant pénétré dans l'intérieur, assura que l'île, moins étendue que l'Islande, était beaucoup plus fertile; qu'elle abondait en toutes sortes de denrées, et que le centre était occupé par une haute montagne d'où sortaient quatre rivières.

Les habitants exerçaient divers arts et métiers; ils avaient des caractères d'écriture qui leur étaient particuliers. Dans la bibliothèque du roi se trouvaient des

livres latins qu'ils n'entendaient point. Le commerce avec l'Engronelandt leur fournissait du soufre, de la poix et des fourrures. Ces insulaires semaient du blé, buvaient de la bière, demeuraient dans des maisons de pierre et naviguaient, quoique sans le secours de la boussole. Les Frislandais, munis de cet instrument, furent chargés par le roi d'Estotiland d'une expédition maritime vers un pays situé au sud, et nommé *Drogeo* ou *Droceo*. Le malheur les fit tomber entre les mains d'une nation d'anthropophages; un seul Frislandais, épargné à cause de son habileté dans la pêche, devint un sujet de guerre entre les chefs de ces sauvages; chacun voulut posséder un esclave aussi utile: transféré d'un maître à l'autre, il fut à portée de connaître toute cette contrée. Il assura que c'était un pays fort étendu, et comme un *nouveau monde*.

Les habitants, ignorants et grossiers, ne savaient pas même se couvrir avec les peaux des bêtes qu'ils tuaient à la chasse. Armés d'un arc et d'une lance de bois, ils se livraient des combats continuels. Le vainqueur dévorait le vaincu. Plus loin, au sud-ouest, des peuples un peu plus civilisés connaissaient l'usage des métaux précieux, bâtissaient des villes et des temples, mais offraient cependant des sacrifices humains à leurs affreuses idoles[1].

Tel fut le rapport du Frislandais, lorsque après de longues années il revint de Drogeo et d'Estotiland dans sa patrie, devenue la conquête du prince Zichmni. Ce chef entreprenant se mit à la recherche des terres occidentales; mais après avoir découvert une île nommée *Icaria,* il fut poussé vers les parages d'Engronelandt. Les tentatives ultérieures qu'il aura pu faire nous sont restées inconnues, attendu que la suite de la relation de Zeno n'a pu être retrouvée.

Il nous semble que la description de l'Estotiland ne

[1] Zeno, apud Zurla, p. 13-16.



convient qu'à Terre-Neuve, et non pas au Labrador. Les habitants, assez civilisés, nous paraissent être les descendants des colons scandinaves de *Vinland*, chez qui la boussole devait être inconnue, et dont la langue, pendant trois siècles, avait pu changer assez pour être devenue presque inintelligible aux pêcheurs de Færoe. Les livres latins, circonstance qu'on aurait difficilement pu imaginer, y avaient sans doute été portés par cet évêque grœnlandais qui, en 1121, se rendit au Vinland pour y prêcher le christianisme.

La contrée de Drogeo serait, dans cette hypothèse, la Nouvelle-Ecosse et la Nouvelle-Angleterre. Les peuples civilisés qui offraient des sacrifices humains dans de riches temples seraient ou les Mexicains, ou quelque ancienne nation de la Louisiane ou de la Floride.

Le nom même d'*Estotiland* paraît scandinave; car *East-out-land*, en anglais, signifierait Terre extérieure orientale; dénomination qui convient à la situation de Terre-Neuve à l'égard du continent d'Amérique.

Qu'on se rappelle maintenant toute cette série de recherches, qu'on réunisse sous un seul point de vue les découvertes des Scandinaves dans les xe et xie siècles, et les voyages des frères Zeni dans le xive, on restera persuadé que le Nouveau-Monde a été visité par les peuples du Nord antérieurement à l'an 1000, et l'on pensera peut-être[1] que cette première découverte, historiquement prouvée, après avoir été constatée de nouveau en 1390 par le Vénitien Zeno, a pu être connue de Christophe Colomb en 1477, lors de son voyage dans les mers du Nord. Loin de nous l'intention de vouloir ternir la gloire de l'immortel Génois! Mais un coup d'œil sur la carte montrera, même aux esprits les plus préoccupés, que la nature elle-même avait désigné Terre-Neuve pour recevoir la première les visites des Européens.

[1] Je dirais : et l'on pensera certainement (L. D.).



DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

PAR LES NORMANDS.

L'exposé suivant de ce fait historique a été fait par Charles Rafn, qui l'appuie entièrement sur son ouvrage publié en 1837 par la Société Royale des Antiquaires du Nord. de Copenhague, sous le titre de *Antiquitates Americanæ,* ou Antiquités Américaines, d'après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves.

Le but de cet exposé est de servir aux auteurs d'encyclopédies et de manuels d'histoire, ainsi qu'aux rédacteurs de revues de sociétés historiques et d'autres ouvrages semblables, afin de les mettre à même de contribuer à répandre des connaissances exactes de cet ancien fait remarquable, qui a déjà été mentionné dans plusieurs ouvrages de la catégorie indiquée, mais non sans avoir été très souvent défiguré par des erreurs essentielles.

On conçoit facilement que la connaissance de cet événement ne pourra ni abaisser le mérite de l'immortel Christophe Colomb, ni diminuer en rien la gloire acquise à l'Espagne par la découverte postérieure de l'Amérique et par les grands résultats qu'elle eut pour les progrès de la civilisation; mais on conviendra également qu'un événement aussi important a le droit de revendiquer sa juste place dans l'histoire de la géographie du Moyen-Age.

Le Danois Gardar, issu d'une famille suédoise, fut le premier des Normands qui, en 863, découvrit l'Islande. Deux seuls endroits de ce pays avaient, environ 70 ans auparavant, été visités par des anachorètes irlandais. Onze ans plus tard, en 874, le Norvégien Ingolf commença la colonisation du pays, laquelle fut achevée en 60 ans. Les colons, appartenant pour la plupart aux familles les plus distinguées et les plus éclairées du Nord, établirent en Islande une république florissante. Dans cette île rocailleuse si éloignée, l'ancien

idiome primitif du Nord (le danois) se conserva inaltéré à travers des siècles. On y consigna, dans les *Eddas*, les poésies et les mythes du peuple, tandis que dans les *Sagas* on déposa les traditions et les récits que les colons y avaient importés des patries scandinaves. C'est ainsi qu'il se forma dans cette île lointaine une littérature historique d'une grande importance.

La situation de l'île et les rapports que la jeune colonie entretint, pendant sa première période, avec des peuples étrangers devraient nécessairement la porter au développement de l'art de la navigation, dont la connaissance était un héritage de ses ancêtres, et lui inspirer ensuite l'envie d'aller à la découverte d'autres pays au delà du grand océan. Déjà en 877 le navigateur islandais Gunnbiorn vit pour la première fois le littoral montagneux du Grœnland. Ce ne fut pourtant qu'en 983 que ce pays fut visité par Eric le Roux qui y établit, trois ans après, en 986, la première colonie composée d'Islandais émigrés. Cette colonie fut fondée sur la côte du sud-ouest du pays, dans la contrée où plus tard, en 1124, fut établi l'évêché de Gardar, qui subsista pendant plus de trois cents ans. Les golfes principaux reçurent les noms des chefs de l'expédition : Eric le Roux fixa sa résidence dans le golfe d'Ericsfiord; Einar, Rafn et Kétil, dans les golfes appelés de leur nom ; et Heriulf se fixa sur le promontoire auquel on a donné le nom de Heriulfsnes.

La même année, 986, Biarne, fils de Heriulf, fit voile de l'Islande pour se rendre au Grœnland, mais chemin faisant, il fut entraîné par le vent vers le sud-ouest, et arriva ainsi, pour la première fois, en vue des côtes du nouveau monde, qui plus tard furent visitées par ses compatriotes. En l'an 1000, Leif l'Heureux, fils d'Eric le Roux, entreprit un voyage de découverte dans le but de retrouver les pays aperçus par Biarne. Il descendit dans les contrées dont les côtes lui avaient été

décrites par Biarne; il les décrivit plus exactement et y donna des dénominations conformes à leurs qualités particulières : Helluland, d'après les pierres plates qu'on y trouva (aujourd'hui l'île de *Terre-Neuve*), Markland ou terre du bois (*la Nouvelle-Ecosse*) et Vinland ou terre du vin (*la Nouvelle-Angleterre*). Il y fit bâtir des maisons spacieuses, nommées, d'après lui, Leifsbudir, et s'y fixa pour quelque temps. Un Allemand, nommé Tyrker, qui l'avait accompagné dans ce voyage, y découvrit les vignes dont il avait entendu parler dans sa patrie. C'est d'après cette découverte que Leif donna le nom de Vinland au pays. Deux ans plus tard, Thorvald, frère de Leif, s'y rendit aussi, et fit faire, en 1003, un voyage d'exploration vers le midi, le long des côtes; mais il périt l'été suivant, en 1004, dans un voyage vers le nord, en se battant contre quelques habitants indigènes.

Cependant le plus célèbre des premiers explorateurs de l'Amérique est Thorfinn Karlsefne, Islandais qui, selon les anciennes chroniques, comptait parmi ses ancêtres des Danois, des Suédois, des Norvégiens, des Ecossais et des Irlandais, dont quelques-uns étaient même d'une souche royale. En l'année 1006, il visita dans un voyage de commerce le Grœnland, et y épousa Gudride, qui, l'année précédente, dans un malheureux voyage pour découvrir le Vinland, avait perdu son mari Thorstein, fils d'Eric le Roux. Sur l'invitation de sa femme, Thorfinn résolut de faire avec elle un voyage dans le Vinland. Il s'embarqua avec plusieurs compagnons, au printemps de l'an 1007; ils étaient en tout au nombre de 160 hommes, et montaient trois navires. Arrivé dans le Vinland, Thorfinn y fit un séjour de trois ans, et eut plusieurs rencontres avec les indigènes. En 1008, sa femme Gudride mit au monde un fils, Snorre, de qui descendit une famille distinguée en Islande, et à laquelle ont appartenu plusieurs des premiers évêques du pays. Son petit-fils, né de sa fille,

était le célèbre évêque Thorlak, fils de Runolf, qui publia le premier code ecclésiastique de l'Islande. En l'année 1121, l'évêque Eric se rendit du Grœnland au Vinland, probablement dans le but de maintenir ses compatriotes habitant le pays dans l'exacte observation de la religion chrétienne.

Les notions données par les anciens écrits sur le climat, sur les qualités du sol et sur les productions du pays, sont conformes aux descriptions récentes. Aussi Adam de Brême, écrivain allemand du XIe siècle, nous rapporte-t-il, selon une relation que lui avait faite Svein fils d'Astride, roi de Danemark, que le Vinland dut son nom à la circonstance que la vigne y croît d'elle-même. Les explorateurs modernes des mêmes contrées ont, par une raison semblable, donné le nom de *Martha's Vineyard* à la grande île située près de la côte. Les anciennes chroniques nous racontent également que le froment (maïs ou *Indian corn*) y croissait naturellement, sans y avoir été semé.

Cependant ce qui rend la situation du Vinland et des autres pays découverts toute certaine, c'est principalement l'ensemble des renseignements nautiques, géographiques et astronomiques que nous transmettent les anciens écrits, tels que la distance des différents pays découverts, indiquée en journées; la description frappante des côtes, principalement des falaises de sable blanc de la Nouvelle-Ecosse, des rivages particuliers et des dunes, le long des bords de la mer, au Cap Cod (le Kialarnes et le Furdustrandir des Scandinaves). Il faut encore ajouter l'indication astronomique de la longueur de la journée la plus courte du Vinland, laquelle était de 9 heures, mesure qui place la situation géographique du lieu à la latitude de 41° 24′ 10″, qui est précisément celle des trois promontoires qui bordent les limites de la baie du Mount Hope, où étaient situées les maisons connues sous le nom de Leifsbudir, et où

les anciens Normands avaient leur établissement principal, auquel ils donnaient le nom de Hop.

CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE

NESTOR ET ADAM DE BRÊME.

Trois écrivains des dizième et onzième siècles ont donné dans leurs écrits des détails importants sur l'Europe orientale et septentrionale; ces trois écrivains sont : Constantin Porphyrogénète, Nestor et Adam de Brême.

L'empereur grec Constantin VII, surnommé Porphyrogénète (mort en 959), était fort instruit; il a laissé plusieurs ouvrages, dont deux intéressent plus particulièrement la géographie : le *Traité sur l'administration de l'empire* et le *Livre des Thèmes* ou provinces de l'empire [1]. Le traité de l'administration de l'empire est un livre généralement bien fait, et rédigé par l'empereur pour l'instruction de son fils Romain, qui succéda à Constantin VII, après l'avoir empoisonné. On trouve dans l'ouvrage de Constantin les détails les plus exacts sur les peuples nombreux qui se trouvaient sur les frontières de l'empire, le long de la mer Adriatique, du Danube, du Pont-Euxin et de l'Euphrate. Les Petschénègues (Russie méridionale), les Russes, les Turks, les Bulgares, la Bulgarie-Noire, les Khazars, les Uzes, la Grande-Moravie, les « impurs » Sarrasins, les Croates, les Serbes, les peuples du Caucase, passent successivement sous les yeux du lecteur, qui

[1] Ces deux ouvrages ont été publiés, avec traduction latine, par Meursius dans le recueil intitulé : *Constantini Porphyrogenneti opera*, Leyde, 1617, in-8°.

trouve aussi dans ce livre l'histoire des relations de la cour de Byzance avec toutes ces nations barbares. Viennent ensuite les chapitres relatifs au Thème de Lombardie, seul débris de l'Italie que l'empire grec possédait encore, — à Venise et à ses origines, — à la Dalmatie et aux peuples qui l'habitent, — à l'île de Chypre et enfin au Péloponèse.

Le Livre des Thèmes indique, avec la signification du nom, souvent étrange, des provinces, leur étendue, les pays qui les composent, les peuples qui les habitent, les villes, les cours d'eau, etc.

Nestor était un moine russe du célèbre monastère de Petcherski, à Kief; il naquit en 1056 et mourut vers 1114. On l'a surnommé justement le Père de l'histoire russe; il a écrit, en effet, une chronique en langue russe, racontant l'histoire des premiers temps de l'empire des czars [1]. On y trouve les détails les plus importants sur les populations finnoises du nord-est de la Russie, sur les Varègues ou Russes proprement dits, qui ont conquis les peuplades slaves et finnoises de la Russie, et fondé l'empire russe, sur les Polovtzes, les Khazars, les Bulgares et les Petschénègues, peuples tartares qui entouraient la Russie et l'envahissaient sans cesse.

Adam de Brême, chroniqueur allemand du XIe siècle, était chanoine de l'église de Brême et directeur de l'école de la ville. Il paraît avoir fait quelques voyages dans les pays du nord de l'Europe (Danemark, Suède, Russie), pour y prêcher l'évangile. D'autres missionnaires de l'église de Brême lui donnèrent sur l'Europe septentrionale de nombreux renseignements géographiques, qu'il inséra dans son histoire de l'église de Hambourg (708-1072 [2]). Adam de Brême a aussi publié

[1] Elle a été traduite en français par Louis Paris, 1834, 2 vol. in-8°.

[2] *Magistri Adami Gesta Hammerburgensis ecclesiæ pontificum*, dans les *Monumenta Germaniæ patriæ*, t. IX.

un livre sur le Danemark, la Suède et la Norvège [1]. Le roi de Danemark Suenon Estrithson lui donna une partie des renseignements géographiques que l'on trouve dans ses ouvrages, notamment sur le Jutland, Seeland, Fionie, la mer Baltique, sur les peuples qui en habitent les rivages, et sur l'intérieur de la Suède, dont les côtes seules étaient connues avant Adam de Brême.

LES ARABES.

Abandonnée en Europe depuis la chute de l'empire romain, la géographie fut cultivée avec succès par les Arabes. Leurs conquêtes en Asie et en Afrique, leur commerce étendu, leur ardeur pour les sciences naturelles, de nombreux voyages entrepris pour propager l'Islam ou pour développer le commerce, amenèrent d'importantes découvertes et firent faire à la géographie des progrès sérieux, dont toutefois le monde chrétien ne profita pas, ou ne profita que bien peu, au temps même où ils s'accomplirent.

L'empire arabe se composait de l'Arabie, de l'Egypte, de la Syrie, de la Perse, de l'Arménie, du Touran, d'une partie de l'Inde, de l'Afrique septentrionale ou Maghreb, et de l'Espagne. Cet immense empire fut d'abord occupé par des hordes sauvages, qui se civilisèrent peu à peu au contact des peuples conquis, des Grecs surtout. Le goût des sciences gagna quelques khalifes, Almamoun principalement ; il inspira à ses sujets intelligents le désir d'étudier les sciences grecques. De nombreux savants se mirent à traduire les auteurs grecs, surtout Aristote. L'*Almageste* de Ptolémée et sa géographie devinrent les bases de la cosmographie et de la géographie des Arabes.

On peut citer parmi les voyageurs arabes les plus célèbres : Soleïman et Abou-Zeyd, Masoudi, Albyrouny, Ibn-Haucal et

[1] *De situ Daniæ et reliquarum quæ trans Daniam sunt regionum natura* (Stockholm, 1615, in-8°, et Leyde, 1629).

Ibn-Batoutah ; parmi leurs géographes, El-Istakri (IXe siècle), dont l'ouvrage servit de base à tous les ouvrages des géographes arabes postérieurs, El-Edrisi, Yacout, Abd-Allatif, Ben-al-Ouardi, Aboulféda, Schehâb-Eddin et Léon l'Africain.

On doit aux Arabes la connaissance de l'Asie centrale, du Touran, de l'Extrême-Orient (Chine, Japon, Malaisie), de l'Afrique centrale (Soudan, bassin du Niger) et de l'Afrique orientale (Côte d'Ajan, Zanguebar, Mozambique et Madagascar).

I.

SOLEIMAN ET ABOU-ZEYD[1].

Le premier voyageur arabe dont nous ayons à parler est Soleïman, marchand de Syraf[2], qui vivait pendant la première moitié du IXe siècle et qui était allé plusieurs fois dans l'Inde et à la Chine. Les récits de Soleïman furent mis par écrit en 851.

En 920, un Arabe de Bassorah, Abou-Zeyd, composa une nouvelle relation avec les renseignements que lui donnèrent Masoudi et un marin de Syraf nommé Ibn-Vahâb. Celui-ci était allé en Chine, et même avait été présenté à l'empereur.

Les deux relations ont été traduites par l'abbé Renaudot[3], et en 1845 par M. Reinaud. — On avait conçu quelques doutes sur l'authenticité de ces anciens voyages à la Chine, mais de Guignes[4] a parfaitement résolu la question en prouvant l'existence du manuscrit que l'on niait, et la véracité des voyageurs.

[1] Voir le *Journal asiatique*, 4e série, t. IV, p. 115.

[2] Grand port de commerce situé sur la côte orientale du golfe Persique. Les marchands de Syraf avaient de fréquentes relations avec l'Inde et le port de Kan-phou (aujourd'hui Kan-phou-tchin), dans le Tche-kiang, actuellement envasé, mais alors très fréquenté. Syraf était le centre du commerce entre les Arabes, les Persans, les Indiens et les Chinois ; les jonques chinoises y venaient fréquemment, et ses marchands allaient eux-mêmes dans l'Inde, au royaume de Zâbedj (Sumatra et Java) et à la Chine.

[3] *Anciennes relations des Indes et de la Chine*, Paris, 1718, in-8°.

[4] *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, t. I.

Les Chinois.

Les Chinois s'habillent de soie durant l'hiver et durant l'été. Cette manière de se vêtir est commune aux princes, aux soldats, et à toutes les autres personnes de moindre qualité. Durant l'hiver, ils portent des caleçons d'une forme particulière, qui leur vont jusqu'aux pieds. Ils en mettent deux, trois, quatre, cinq et même davantage, s'ils peuvent, les uns sur les autres, et ils ont grand soin d'être couverts jusqu'aux pieds, à cause de l'humidité, qui est grande, et qu'ils appréhendent beaucoup. Durant l'été, ils ne sont couverts que d'une simple veste de soie, ou de quelque autre habillement semblable, et ils ne portent pas de turban.

Leur nourriture ordinaire est le riz, qu'ils mangent souvent avec un bouillon semblable à celui que font les Arabes avec de la viande ou du poisson, et qu'ils versent sur le riz. Leurs rois mangent du pain de froment et de la chair de toutes sortes d'animaux, sans excepter celle du porc.

Ils ont plusieurs sortes de fruits, des pommes, des pêches, des poires, des citrons, des limons, des coings, des moulas, des cannes à sucre, des citrouilles, des figues, des raisins, des concombres de deux sortes, des arbres qui donnent la farine, des noix, des amandes, des avelines, des pistaches, des prunes, des abricots, des cormes et des cocos. Ils n'ont pas quantité de palmiers, mais il s'en trouve dans les maisons de quelques particuliers.

Leur boisson est une espèce de vin fait avec du riz; ils n'ont point d'autre vin dans le pays; on n'y en porte pas d'ailleurs; ils ne le connaissent pas, et n'en boivent pas. Ils font aussi du vinaigre, et une sorte de confiture semblable à celle que les Arabes appellent *natef*, et plusieurs autres.

Ils ne sont pas soucieux de la propreté. Ils mangent

aussi des bêtes mortes, et font plusieurs autres choses semblables à celles qui sont en pratique parmi les Mages; et, en effet, la religion des uns et des autres est assez conforme. Les femmes chinoises ont la tête découverte, et elles l'ornent avec plusieurs petits peignes d'ivoire et d'autre matière, dont elles ont quelquefois une vingtaine sur la tête. Les hommes la couvrent avec des bonnets faits d'une manière particulière...

On dit que dans le royaume de la Chine il y a plus de 200 villes, dont dépendent plusieurs autres villes, et qui ont chacune leur prince ou gouverneur. Canfu (Kan-phou) est une de ces cités; c'est le port où abordent tous les navires, et il y a vingt autres villes qui en dépendent. Une ville porte le nom de cité lorsqu'elle a de ces grandes trompettes chinoises qui sont faites en cette manière : elles ont trois ou quatre coudées de long; elles sont grosses, et elles ont autant de tour qu'on peut embrasser avec les deux mains; mais elles se rétrécissent par le haut autant qu'il est nécessaire pour qu'un homme les puisse emboucher. Elles sont peintes en dehors avec de l'encre de la Chine, et elles se font entendre à mille pas de distance. Chaque cité a quatre portes, à chacune desquelles il y a cinq de ces trompettes, dont les Chinois sonnent à certaines heures du jour et de la nuit. Il y a aussi en chaque cité dix tambours, qu'ils battent en même temps, ce qui se fait pour donner une marque publique de leur obéissance envers l'empereur, comme aussi pour faire connaître les heures du jour et de la nuit; et ils ont aussi des cadrans, et des horloges à poids.

Ils battent beaucoup de monnaie de cuivre semblable à celle qui est connue parmi les Arabes sous le nom de *falous*. Ils ont des trésors comme les autres rois; mais il n'y a qu'eux qui aient cette sorte de petite monnaie[1], et elle a seule cours dans le pays. Ils ont de l'or,

[1] La sapèque ou tsien, pièce ronde et percée d'un trou qui sert à

de l'argent, des perles, de la soie et de riches étoffes en grandes quantités; mais cela passe parmi eux pour meubles et pour marchandises, et la monnaie de cuivre est la seule qui ait cours. On leur porte de l'ivoire, de l'encens, des masses de cuivre, des écailles de tortue et des cornes de licorne, dont ils ornent leurs ceintures. Ils ont aussi une grande quantité de bêtes de service, des chevaux, des ânes et des chameaux à deux bosses; mais ils n'ont point de chevaux arabes.

Ils ont une terre excellente dont ils font des vases d'une délicatesse aussi grande que s'ils étaient de verre, et qui sont également transparents.

Les Chinois, pauvres et riches, grands et petits, apprennent à lire et à écrire... Il y a des écoles dans toutes les villes pour apprendre à lire et à écrire aux pauvres et à leurs enfants, et les maîtres sont entretenus aux dépens du public.

Les Chinois, sont les plus adroits de toutes les nations du monde en toutes sortes d'arts, et particulièrement dans la peinture; et ils font de leurs mains des ouvrages d'une si grande perfection, que les autres ne peuvent les imiter. Lorsqu'un ouvrier a fait quelque bel ouvrage, il le porte au palais du prince pour demander la récompense qu'il croit mériter par la finesse de son travail. Le prince lui ordonne de laisser son ouvrage à la porte du palais, où il demeure pendant un an. Si personne n'y remarque aucun défaut, l'ouvrier est récompensé, et il est agrégé dans le corps des artisans; mais si on y trouve le moindre défaut, on le rejette, et il ne reçoit aucune récompense.

Il arriva une fois qu'un de leurs ouvriers peignit, sur une étoffe de soie, un épi et un oiseau dessus, avec tant de délicatesse, que ceux qui regardaient l'ouvrage

enfiler les pièces et à les réunir par centaines; pour éviter de compter les pièces, on mesure le paquet. Ces petites pièces, faites de cuivre avec un peu d'étain, de plomb, de zinc et de fer, valent, suivant les provinces, un centime et demi, ou un demi-centime.

en étaient surpris, tant il exprimait bien le naturel. Cet ouvrage demeura longtemps exposé, lorsqu'un jour, un bossu, passant devant le palais, le blâma, et aussitôt il fut introduit auprès du prince ou gouverneur de la ville, qui fit en même temps venir l'ouvrier en sa présence. Alors on demanda au bossu quel défaut il trouvait dans cet ouvrage. Il dit : « Tout le monde sait qu'un oiseau ne s'abat pas sur un épi sans qu'il le fasse plier. Cependant ce peintre a représenté l'épi droit sans le coucher, et il a peint l'oiseau comme étant perché dessus. C'est en cela que consiste la faute qu'il a faite. » La remarque fut trouvée conforme à la vérité, et le prince ne donna aucune récompense à l'ouvrier. Ils prétendent, par ce moyen, et par d'autres semblables, rendre les ouvriers plus habiles, parce qu'ils les engagent ainsi à apporter un soin extrême à la perfection de leurs ouvrages, et à appliquer leur esprit avec plus d'attention à tout ce qui sort de leurs mains.

Les cinq rois [1].

Il y avait autrefois, à Bassorah, un homme de la tribu de Koreich, appelé Ibn-Vahâb. Etant sorti de Bassorah, lorsque la ville fut saccagée, il vint à Syraf, où il trouva un vaisseau prêt à faire voile pour la Chine. Il lui prit envie de s'embarquer sur ce même vaisseau, qui le transporta à la Chine. Il eut ensuite la curiosité d'aller à la cour de l'empereur, et étant parti de la ville de Kan-phou, il se rendit à Cumdan, après un voyage de deux mois. Il demeura longtemps à la cour de l'empereur, et il présenta ce pendant plusieurs requêtes dans lesquelles il marquait qu'il était de la famille du prophète des Arabes. Après un long espace de temps, l'empereur ordonna qu'il fût logé dans une maison qu'on lui marqua, et qu'on lui fournît toutes

[1] Cet extrait est tiré de la relation d'Abou-Zeyd.



les choses dont il aurait besoin. Cependant l'empereur écrivit au gouverneur de Kan-phou pour lui commander de s'informer avec soin, auprès des marchands, touchant la parenté que cet homme prétendait avoir avec le prophète des Arabes. Le gouverneur de Kan-phou confirma par ses lettres la vérité de ce qu'il avait dit touchant son extraction ; et alors, l'empereur lui donna audience et lui fit de riches présents, avec lesquels il revint en Irak.

Cet homme, lorsque nous l'avons vu, était fort âgé, mais il avait encore bon sens. Il nous rapporta que, lorsqu'il eut audience, l'empereur de la Chine lui fit plusieurs questions touchant les Arabes, et lui demanda particulièrement comment ils avaient détruit le royaume des Perses. Ibn-Vahâb lui répondit que c'était par le secours de Dieu et parce que les Perses étaient engagés dans l'idolâtrie, adorant les astres, le soleil et la lune, au lieu d'adorer le vrai dieu. A quoi l'empereur répliqua que les Arabes avaient conquis le royaume le plus illustre qui fût sur la terre, le mieux cultivé, le plus riche, le plus fertile en beaux esprits, et dont la réputation était la plus étendue.

Il lui demanda ensuite : Quelle estime fait-on parmi vous des autres rois de la terre? A quoi l'Arabe répondit qu'il ne les connaissait pas. L'empereur dit à l'interprète [1] : « Dis-lui que nous comptons cinq grands souverains. Le plus riche en provinces est celui qui règne sur l'Irak (la province de Bagdad), parce que l'Irak est situé au milieu du monde et que les autres rois sont placés autour de lui. Il porte chez nous le titre de *roi des rois*. Après cet empire vient le nôtre ; le souverain est surnommé le *roi des hommes*, parce qu'il n'y a pas de roi sur la terre qui maintienne mieux l'ordre dans

[1] A partir d'ici nous suivons la traduction de Reinaud (*Mémoire sur l'Inde*, p. 208, t. XVIII des Mém. de l'acad. des Inscriptions et Belles-Lettres), jusqu'à la fin de l'extrait relatif aux cinq rois.



ses Etats que nous, et qui exerce une surveillance plus exacte; il n'y a pas non plus de peuple qui soit plus soumis à son prince que le nôtre. Nous sommes donc réellement le roi des hommes. Après cela vient le *roi des bêtes féroces*, qui est le roi des Turks, et dont les États sont contigus à ceux de la Chine [1]. Le quatrième en rang est le *roi des éléphants*, c'est-à-dire le roi de l'Inde; on le nomme chez nous le *roi de la sagesse*, parce que la sagesse tire son origine des Indiens. Enfin, vient l'empereur des Romains [2], qu'on nomme chez nous le *roi des beaux hommes*, parce qu'il n'y a pas sur la terre de peuple mieux fait que les Romains, ni qui ait la figure plus belle. Voilà quels sont les principaux rois; les autres n'occupent qu'une position secondaire... »

Le musc du Thibet.

Parmi ceux qui de notre temps ont fait le voyage de la Chine, nous en avons connu un qui nous a rapporté qu'il y avait vu un homme portant sur son dos du musc dans une outre, et qui était venu à pied de Samarkand jusqu'à Kan-phou, où se rendent tous les marchands qui partent de Syraf. Il avait ainsi traversé par terre [3] toutes les villes de la Chine, l'une après l'autre, ce qu'il avait pu faire parce que les provinces de la Chine et du Thibet, dans lesquelles on trouve l'animal [4] qui donne le musc, sont contiguës, et ne sont divisées par aucune séparation. Les Chinois enlèvent tous ceux de ces animaux qu'ils peuvent attraper, et ceux du Thibet font de leur côté la même chose. Cependant,

[1] Les Turks de l'empereur de la Chine comprennent toutes les nations de la race scythique, Ougriens, Turks et Mongols, habitant l'Asie centrale et l'Europe orientale.

[2] Il s'agit de l'empire grec de Constantinople.

[3] En faisant plus de 7000 kilomètres en ligne droite.

[4] Le chevrotain, ruminant assez semblable aux antilopes et aux cerfs, mais sans cornes. Le musc se trouve dans une poche placée sous le ventre de l'animal, en arrière du nombril.

ordinairement, le musc du Thibet est beaucoup meilleur que celui de la Chine, par deux raisons. La première est que les animaux qui donnent le musc trouvent dans le Thibet des pâturages d'herbes aromatiques, et que ceux de la Chine n'y ont que des pâturages communs. La seconde raison est que les peuples du Thibet conservent les vessies de musc dans l'état où ils les trouvent, et que les Chinois falsifient toutes celles qui leur sont apportées. Ils les mettent aussi dans la mer, ou bien ils les exposent à la rosée ; et après qu'ils les ont gardées pendant quelque temps, ils ôtent la peau extérieure ; après cela ils les referment, et ce musc passe ensuite dans le pays des Arabes pour du musc du Thibet, à cause de sa bonté.

Le meilleur de toutes les sortes de musc est celui que les chevrotains qui le portent laissent en se frottant sur les rochers dans les montagnes. Car l'humeur qui le produit, se portant vers le nombril de l'animal, il s'y fait un amas de sang épais, de la manière que se forment les furoncles et de semblables tumeurs. Lorsque cette tumeur est venue à maturité, l'animal, qui ressent une démangeaison douloureuse, cherche les pierres, et il s'y frotte jusqu'à ce qu'il l'ait ouverte, et l'humeur contenue s'écoule. Aussitôt qu'elle est sortie de la bête, elle se caille, la plaie se referme, et la même humeur s'y amasse comme auparavant.

Dans le Thibet il y a des hommes qui vont chercher ce musc, et qui sont fort habiles à le connaître ; lorsqu'ils l'ont trouvé, ils le ramassent avec soin, et ils le mettent dans des vessies, et il est porté à leurs rois. Ce musc est le plus exquis lorsqu'il a, pour ainsi dire, mûri dans la vessie de l'animal qui le porte, et il surpasse les autres en bonté ; de même qu'un fruit est meilleur lorsqu'il a mûri sur l'arbre que lorsqu'on le cueille avant sa maturité.

On a encore du musc d'une autre manière. On va à la chasse de l'animal qui le porte, en lui tendant des filets,

et en le tuant à coups de flèche. Souvent les chasseurs coupent les vessies de l'animal avant que le musc soit perfectionné, et alors elles ont une odeur désagréable qui dure quelque temps, jusqu'à ce que la matière se soit figée, ce qui n'arrive quelquefois que longtemps après ; mais aussitôt qu'elle est caillée, elle se tourne en musc.

L'animal du musc ressemble à nos chevreuils ; il a la peau et la couleur semblables, les jambes menues, la corne fendue, le bois droit et un peu courbe. Il a deux petites dents blanches du côté de chaque joue, qui sont droites et s'élèvent sur son museau. Elles ont chacune la longueur d'un demi-doigt, ou un peu moins, et leur figure est assez semblable à celle des dents de l'éléphant. C'est ce qui distingue ces animaux des autres chevreuils.

II.

MASOUDI.

Aboul-Hassan-Ali, communément appelé Masoudi, naquit à Bagdad. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager et à étudier l'histoire et la géographie des divers peuples de la Terre, et visita la Perse, l'Inde, Ceylan, la Chine, la Transoxiane, la Caspienne, l'Arménie, l'Afrique, l'Espagne et l'empire grec. « Masoudi se comparait au Soleil, à qui rien n'échappe dans son cours, et il s'appliquait ces paroles d'un poète arabe : « Je me suis tellement éloigné vers le couchant, que j'ai perdu jusqu'au souvenir du Levant, et mes courses se sont portées si loin vers le Levant, que j'ai oublié jusqu'au nom du Couchant [1]. »

Il écrivit vers l'an 947, un livre célèbre appelé *les Prairies*

[1] REINAUD, *Mémoire sur l'Inde*, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, p. 19.

d'Or. C'est une histoire générale depuis le commencement du Monde jusqu'à l'an 945, où se trouvent quelques chapitres de géographie. Cet ouvrage a eu, et a encore chez les Orientaux une grande autorité, et a été sans cesse mis à contribution par tous les historiens et géographes musulmans. De Guignes[1] a donné une analyse des Prairies d'Or, et MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille une traduction (1861).

III.

ALBYROUNY.

Aboul-Ryham Mohammed, surnommé Albyrouny parce qu'il était originaire de la ville de Byroun sur les bords de l'Indus, fut un des savants que le sultan de Perse, Mahmoud le Ghaznévide[2], emmena avec lui quand il commença ses expéditions dans l'Inde (1000-1011). Albyrouny savait le grec et le sanscrit, les mathématiques et l'astronomie. On manque malheureusement de renseignements un peu complets sur la vie et les ouvrages de ce savant homme : on ne connaît même en Europe qu'une très petite partie de ses travaux[3]. Mais ce qu'Albyrouny a écrit sur l'Inde et que M. Reinaud a fait connaître dans son *Mémoire sur l'Inde*, atteste un esprit supérieur, très instruit, et qui avait su mettre à profit le long séjour qu'il avait fait dans ce pays.

Albyrouny parle dans ses ouvrages de la géographie, de l'histoire et des sciences de l'Inde ; il signale les luttes entre le brahmanisme et le bouddhisme ; il décrit les statues des dieux et fait connaître les sciences de l'Inde, auxquelles les Arabes ont tant emprunté et qu'ils ont ensuite répandues parmi les nations de l'Europe.

[1] *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, tome I.
[2] Mort en 1030.
[3] *Journal asiatique*, 4e série, t. IV.

La Terre habitée [1].

Qu'on se représente la partie habitée du monde comme étant située dans l'hémisphère septentrional et comme occupant la moitié de cet hémisphère : la portion de la Terre qui est habitée forme alors un des quatre quarts de la Terre.

Cette portion est entourée par une mer qui, à ses deux extrémités occidentale et orientale, a reçu le nom de *mer Environnante*. Les Grecs ont donné le nom d'*Océan* à la partie qui est située du côté de l'occident et qui touche à leur pays.

La mer sépare la partie de la Terre qui est habitée, des terres qui se trouvent peut-être de l'un et de l'autre côté, au delà de la mer; que ces terres, qui sont entourées d'eaux, soient habitées ou ne le soient pas. On ne navigue pas sur cette mer à cause de l'obscurité de l'air, de l'épaisseur de l'eau, de la confusion des routes, et à cause des nombreuses chances qui existent de s'égarer, sans compter le peu d'avantages qu'on retirerait d'un voyage aussi lointain. Voilà pourquoi les Anciens érigèrent dans cette mer et sur ses côtes des signes qui avertissaient de ne pas s'y aventurer.

Du côté du nord, la Terre est inhabitable à cause du froid, excepté en quelques endroits où s'introduisent les navires, et qui sont disposés en forme de golfe.

Quant au côté du midi, la portion habitée du monde se termine aux bords de la mer qui touche aux deux côtés de la mer Environnante.

Les chiffres indiens ou arabes [2].

Albyrouny a consacré un passage de son *Traité sur*

[1] Traduit par Reinaud dans le *Journal asiatique*, 4e série, t. IV, p. 237.
[2] Extrait du *Mémoire sur l'Inde*, par Reinaud, p. 297.



l'Inde aux chiffres employés de son temps, chez les Indiens, avec une valeur de position. Ces chiffres sont appelés par nous *chiffres arabes*, et les Arabes les nomment *chiffres indiens*. Albyrouny s'exprime ainsi : « Les Indiens, à la différence de nous, ne se servent pas des lettres de leur alphabet pour indiquer des nombres. Mais, de même que l'alphabet varie suivant les provinces, les chiffres changent aussi ; les indigènes les nomment *anka*. Les chiffres dont nous faisons usage sont empruntés à ce que l'on a trouvé de plus convenable chez eux. Du reste, les formes sont indifférentes, pourvu qu'on s'entende de part et d'autre. Dans le Kachemir, on ne se sert pas de traits particuliers pour exprimer les nombres ; on a adopté les signes employés par les Chinois. Mais un point sur lequel tous les Indiens sont d'accord, c'est de procéder d'après le système décimal, de manière qu'en posant plusieurs chiffres à côté les uns des autres, un chiffre équivaut toujours au dixième de celui qui suit, et au décuple de celui qui précède. »

Arrêtons-nous un moment sur les paroles d'Albyrouny. « Les Indiens, dit-il, ne se servent pas des lettres de leur alphabet pour exprimer des nombres. » Il existe un traité sanscrit, composé par Aryabhatta, dans les premiers siècles de notre ère ; et dans ce traité, comme cela se pratiquait chez les Grecs, les Juifs, et plus tard chez les Arabes, les nombres sont exprimés par les lettres de l'alphabet ayant une valeur numérale[1]. Apparemment le procédé employé par Aryabhatta était tombé en désuétude au temps d'Albyrouny. Néanmoins, les traités scientifiques composés par Brahma-Gupta, au VIIe siècle de notre ère, et par les écrivains postérieurs, ne supposent pas, en général, l'usage des chiffres ; les nombres sont exprimés par des mots susceptibles d'être rattachés à une quantité

[1] Voir *Journal asiatique*, août 1835.



quelconque. Albyrouny ajoute qu'on ne pouvait se livrer à la lecture des traités consacrés à l'astronomie, si l'on ne s'était d'abord rendu un compte exact de cette manière de compter. D'après ce système, l'unité est indiquée par le mot *lune*, le nombre *deux* par le mot *œil*, qui exprime un organe double, *douze* par le mot *soleil*, qui, dans sa révolution annuelle, comprend les douze mois. William Jones[1] a rapporté quatre vers sanscrits indiquant le nombre des étoiles qui composent chacune des 27 constellations lunaires, et où chaque nombre est exprimé par un mot significatif. *Trente-deux* est rendu par le mot *dent*, *six* par le mot *saison*, *cinq* par le mot *élément*, *quatre* par le mot *océan* et par celui de *véda*[2], *deux* par le mot *œil*, et *un* par le mot *terre* ou le mot *lune*. En effet, dans la plus grande partie de l'Inde, on compte six saisons et cinq éléments.

La plupart des indianistes ont cru que l'usage des chiffres avec une valeur de position remontait à la plus haute antiquité dans l'Inde. Suivant Masoudi, qui écrivait un siècle avant Albyrouny, les Indiens attribuaient au grand Brahman, leur premier roi, la découverte des neuf chiffres, ainsi que celle de l'astronomie et des autres sciences. Cette opinion, bien qu'inadmissible sous sa forme absolue, prouve du moins que l'usage des chiffres était déjà ancien dans l'Inde, quand l'écrivain arabe visita la presqu'île. Néanmoins, il semblerait résulter de l'emploi des lettres de l'alphabet par Aryabhatta, pour exprimer les nombres, que, dans les premiers siècles de notre ère, les Indiens même, en employant ces lettres avec une valeur de position, n'avaient pas encore eu l'idée de recourir à des signes particuliers. A l'égard de la méthode mise en usage par Brahma-Gupta, elle s'explique suffisamment, d'un

[1] Célèbre indianiste anglais, mort en 1794.

[2] Les Indiens comptent quatre océans. Les Védas sont les quatre livres sacrés des Indiens.

côté par l'habitude où les indigènes ont été de tout temps de faire mystère de leur savoir ; de l'autre, parce que des mots significatifs s'incorporent mieux dans un vers que des chiffres.

Suivant Albyrouny, les chiffres arabes avaient été empruntés à ce qu'il y avait de plus convenable parmi les chiffres indiens. Il est donc difficile, et peut-être impossible, de reconnaître l'origine précise des signes employés par les Arabes. Pour les chiffres usités en Europe, ils sont probablement la reproduction des signes mentionnés dans les écrits de Boèce sous le titre d'*Apices*, et dont l'emploi paraît avoir précédé l'introduction du système indien en Occident [1].

Le dixième chiffre, qui est le zéro, est appelé par les Indiens du nom de *soûnya*, mot sanscrit qui signifie *vide*. Les Arabes ont donné au zéro le nom de *sifar*, qui a la même signification dans leur langue, et c'est de ce nom que nous avons tiré probablement notre mot *chiffre*.

Les Chinois se servent depuis longtemps de signes ayant une valeur de position [2] ; mais les formes ne sont pas toujours restées les mêmes : on peut voir dans le *Dictionnaire chinois* du P. Basile [3] la série des signes qui servaient à exprimer les différents nombres, les uns consistant dans une figure isolée, les autres se composant d'un nombre plus ou moins grand de figures.

Les Arabes empruntèrent de bonne heure aux Indiens les chiffres dont ils se servent. J'ai rapporté ce que dit Albyrouny ; le récit de Masoudi aboutit au même résultat. Cet emprunt paraît avoir eu lieu au IXe siècle [4].

[1] Cette opinion a été développée par M. Chasles dans plusieurs mémoires. Voyez entre autres le compte rendu des séances de l'Acad. des Sciences, des 21 janvier 1839, 23 et 30 janvier et 6 février 1843.

[2] LIBRI, *Hist. des sc. mathém. en Italie*, I, 202 et 387. — *Journal asiatique*, décembre 1839, p. 497.

[3] Page 946.

[4] LIBRI, I, 377.



Néanmoins, l'usage des chiffres ne se répandit que lentement chez les musulmans, et l'on sait qu'Avicenne[1], dans la dernière moitié du x[e] siècle, fut envoyé par son père chez un marchand d'huile, pour s'initier à ce procédé, devenu maintenant si vulgaire[2]. Les Arabes conservèrent longtemps, notamment dans leurs traités scientifiques, l'emploi des lettres de leur alphabet ayant une valeur numérale, à peu près comme les Indiens conservèrent, dans ces mêmes traités, l'usage de certains mots significatifs, pour exprimer les divers nombres.

Albyrouny reprend en ces termes : « Les divers peuples que j'ai été à portée de connaître, principalement les Arabes, recommencent quand ils sont arrivés à mille : c'est la marche la plus juste et la plus naturelle, ainsi que je l'ai montré dans un traité particulier. Mais les Indiens continuent jusqu'au dix-huitième chiffre. Quelques auteurs cependant se sont arrêtés au huitième chiffre, qui est nommé le *Kourny*. On peut ensuite multiplier ces divers nombres par dix, par cent et par mille. »

Les Arabes n'ont que quatre nombres : l'unité, la dizaine, la centaine et le mille. Quand ils sont arrivés à mille, ils recommencent, et ils disent dix mille, cent mille et mille mille. Le dernier de ces nombres équivaut à ce que nous appelons un million. Pour exprimer un billion, les Arabes disent *mille mille mille*, et ainsi de suite, à mesure que la somme s'élève. Cette nomenclature, fondée sur la répétition indéfinie du mot *mille*, a été en usage en Europe jusqu'au xvii[e] siècle, époque où l'on imagina les mots *million*, *billion*, *trillion*, etc.[3].

[1] Célèbre médecin arabe, né en 980, mort en 1036.

[2] Chronique arabe d'Aboul-Farage, p. 349.

[3] Il est probable que c'est Mohammed, fils de Moussa, écrivain originaire du Kharism, qui florissait sous le règne d'Almamoun, dans la première moitié du ix[e] siècle, qui a introduit le nouveau

IV.

IBN-HAUCAL.

Ce célèbre voyageur quitta Bagdad en 942 et explora le monde musulman pendant vingt-huit ans. Il écrivit son livre, *les Routes et les Royaumes,* en 976. Ibn-Haucal est un bon observateur, à la fois géographe et commerçant, qui s'occupe de la géographie physique, des productions, du commerce, des distances itinéraires, de l'histoire de chaque pays et des mœurs de ses habitants. M. de Slane a traduit pour le *Journal asiatique* (3e série, tome III) la description de l'Afrique d'Ibn-Haucal ; nous en reproduisons quelques extraits intéressants au point de vue de nos possessions algériennes.

Barca.

Barca [1] est une ville de moyenne grandeur, et le territoire qui en dépend est très peuplé. Elle est située dans une plaine d'une journée d'étendue, tant en longueur qu'en largeur, et entourée de tous côtés par des montagnes. Le sol en est d'un rouge jaunâtre, et les vêtements des habitants en prennent un teint de la même couleur, de sorte qu'à Fostat on distingue facilement un individu de cet endroit de tous les autres Arabes Maghrébins [2]. Autour de Barca s'étendent des déserts habités par des peuplades berbères. C'est à la fois un pays maritime, un pays de montagnes et un pays de plaines.

Les sources de ses richesses et de sa prospérité sont très abondantes. C'est la première ville importante où

système de numération chez les Arabes, et ensuite chez les Européens, son traité d'algèbre ayant été de bonne heure traduit en latin.

[1] L'ancienne Ptolémaïs, l'une des villes de la Cyrénaïque. Elle est détruite aujourd'hui.

[2] Habitants du Maghreb ou Afrique du Nord.



les voyageurs s'arrêtent en se rendant d'Egypte à Kairouan. Dans toutes les saisons, une foule de marchands étrangers affluent dans cette ville, pour se rendre ensuite aux pays de l'orient et de l'occident. Ils y sont attirés par l'abondance des marchandises qui s'y trouvent. En effet, il y a peu de villes, dans le Maghreb, où l'on remarque une telle activité de commerce; on y apporte des peaux pour être tannées, on y expédie des dattes d'Audjéla, et on fait dans les bazars une vente continuelle de laine, de poivre, de miel, de cire, d'huile et de denrées de l'orient et de l'occident. On y boit de l'eau de pluie, qu'on recueille dans des citernes. Toutes les espèces de vivres y sont presque toujours à des prix très peu élevés.

Tripoli ou Terabolos.

La ville de Tripoli est bâtie en pierres blanches, et s'élève sur le bord de la mer. C'est une ville très riche et très forte ; elle possède de vastes bazars. Le territoire de Tripoli est d'une grande étendue ; on y voit beaucoup de fermes et des terrains incultes. Le revenu de la province est aujourd'hui moins considérable que celui de Barca. Elle produit des fruits délicieux, tels qu'on en trouve rarement au Maghreb ou ailleurs : c'est-à-dire ses pêches et ses poires incomparables. Les marchandises y abondent, ainsi que la laine du pays, les robes d'un beau bleu, et de plus les étoffes noires et fines d'un grand prix. On les embarque dans les navires qui leur arrivent à toute heure des contrées de l'Europe et de celles qu'habitent les Arabes, avec des cargaisons de marchandises et de vivres. Les habitants se distinguent parmi leurs voisins par la dignité de leur caractère, et ils se font remarquer par la recherche de leurs vêtements et de leurs tables, par la beauté de leur figure, et par l'élévation de leurs sentiments. Ils sont d'une société agréable et d'une charité sans bornes,

toujours animés des meilleures intentions, et doués d'une rare lucidité de jugement. Leur conduite est digne de tout éloge, leur dévouement à l'autorité du souverain est absolu; leurs sentiments religieux les portent à fonder de nombreux ribats [1], et ils ont pour les étrangers une amitié particulière dont ils semblent s'être fait un devoir, et par laquelle ils se distinguent des habitants des autres villes. La situation exposée du port en rend l'abordage difficile aux vaisseaux, le vent étant toujours contraire et la mer agitée. Lorsqu'un navire paraît pour y mouiller, les habitants de la ville se jettent aussitôt dans des canots, avec des câbles, et l'ont bientôt amené dans le port; ce qu'ils font sans aucune rétribution, et par pur dévouement pour les étrangers.

Cabès.

Cabès est une petite ville arrosée par des eaux courantes; elle possède une grande quantité d'arbres, qui plient sous le poids de leurs fruits exquis. Il y demeure un grand nombre de Berbères, qui cultivent les champs; leurs fermes surpassent toutes celles des environs pour l'huile, les olives et les autres produits qu'elles fournissent. La ville est entourée d'un mur et d'un fossé; elle renferme plusieurs bazars, et on y fabrique une grande quantité d'étoffes de laine et de soie; on y prépare aussi des cuirs, et les marchands y affluent. Les revenus de Cabès se composent des fonds provenant de la dîme aumônière, des droits sur les marchandises et de la capitation des Juifs qui y font leur résidence. On y voit de nombreux troupeaux. L'abondance règne ordinairement dans cette ville, qui se

[1] Casernes fortifiées, établies sur les frontières de l'empire arabe, dans lesquelles se rendaient, outre les soldats, des hommes pieux pour faire la guerre aux infidèles sous la direction des marabouts.

trouve sous l'autorité d'un gouverneur particulier. Les habitants ne se distinguent ni par leur propreté, ni par la beauté de leur figure ; mais ils se recommandent par la droiture de leur conduite. Quant aux gens des campagnes voisines, ils sont enclins au mal et professent une religion corrompue par un mélange d'hérésie ; ils attaquent les voyageurs et les dépouillent jusqu'aux moindres choses : malheur à celui qui passe la nuit chez eux ! Ils sont constamment en guerre avec leurs voisins, et ils n'épargnent pas même ceux à qui ils ont accordé leur protection. Ils sont ordinairement en état de rébellion contre le souverain, et ils se cachent lorsqu'ils voient arriver ses troupes : tels ils furent de tous les temps. Un grand nombre d'entre eux osèrent même attaquer Cabès ; ils en brûlèrent les faubourgs, et pillèrent les marchands et les sujets tributaires ; mais Dieu les livra aux Sanhadjites[1] qui venaient de marcher contre eux, et ils périrent tous.

Sfax[2].

Les huiles et les olives sont les principales productions de Sfax, qui l'emporte par là sur toutes les autres villes du pays, bien qu'elle ait été frappée dans sa prospérité par suite de la guerre. De nos jours encore, on vend 60 ou 70 boisseaux d'olives une pièce d'or (*dinar*). Sfax est situé sur la mer et possède un port bien abrité ; il est entouré d'une muraille de pierre qui a des portes de fer très fortes, et il renferme plusieurs bazars très fréquentés et quelques bâtiments clos de murs et destinés à servir de ribats. Le raisin y est rare, et on fait venir de Cabès les fruits dont on a besoin. On y boit de l'eau de citerne. Dans les eaux

[1] Dynastie du Maghreb.
[2] C'est sans aucun fondement que Shaw a dit que ce nom dérive d'un mot arabe qui signifie concombre.

dormantes du port on prend beaucoup de poissons au moyen d'un gord[1], d'où ils peuvent difficilement échapper une fois entrés. Les maisons de la ville sont bâties de pierre et de chaux. Sfax est à deux journées de Mahadia.

Mahadia.

Mahadia ou El-Medhiya, grande ville située sur le bord de la mer, fut fondée par El-Medhi Bissah, celui qui fit son apparition dans le Maghreb du temps des derniers princes Aglabites[2]. Il quitta Rekkada, près de Kairouan, pour s'établir en l'an 920 dans sa nouvelle ville, à laquelle il donna son nom. Elle est à deux journées de Kairouan, et comme son port fournit un débouché à tous les pays des environs, il y règne une grande activité commerciale. Elle est fortifiée d'un bon mur de pierre, et on y entre par deux portes qui surpassent, par la forme et la façon, toutes celles que j'ai vues ailleurs, à la seule exception des deux portes de Racca[3], sur le modèle desquelles elles ont été faites. Mahadia contient de nombreux palais (Ksour), de belles maisons, des habitations d'une propreté remarquable, des bains et des caravansérails. Elle abonde en fruits et en légumes. Son intérieur est agréable, et son extérieur charmant. Je la vis autrefois, avec ses rois belliqueux, ses soldats braves et ses marchés remplis de marchands qui y arrivaient à tout moment; mais sa prospérité a disparu, et son territoire est ruiné, depuis qu'El-Mensour (sur lequel soit la paix[4]!) l'abandonna et en transporta les habitants à Mensouriya, ville qu'il avait bâtie pour sa résidence.

[1] Enceinte de perches.
[2] Il s'agit d'Obeid Allah-el-Medhi, le premier des khalifes fatimites.
[3] En Mésopotamie.
[4] Ce khalife fatimite mourut en 953.

El-Mensouriya.

La ville de Mensouriya, derrière Kairouan, fut fondée par El-Mensour, lors de sa victoire sur Abou Yazid Makhled ibn Keidad. Cet homme avait osé s'insurger contre lui et dévaster le Maghreb[1] à la tête de ses bandes, dans lesquelles il avait réuni tous les infidèles du pays, les traîtres, les Ibadites et les Nekkarites[2], ennemis de la religion. En suivant la carrière que le destin lui avait tracée, il s'empara de tout le Maghreb, mit le siège à Medhiya, et réduisit à la dernière extrémité les habitants de cette ville et notre maître, auquel soit la paix ! Il était encore dans la plénitude de son pouvoir, fier du nombre de ses partisans, et livré à la joie du succès, quand sa propre perversité le trahit et son orgueil le conduisit à la perdition. Car Dieu permit enfin que notre souverain, le prince des croyants, El-Mensour (sur lequel soient les bénédictions de Dieu !) marchât contre le rebelle à la tête d'une armée, dont les soldats se reconnaissaient par leur amour de la vraie foi, et à laquelle Dieu avait promis la victoire et des grâces abondantes. Cet ennemi de Dieu était alors entouré d'une multitude innombrable, qui devait bientôt être anéantie. Plus prompt que le regard, El-Mensour s'élance, et la victoire le suit ; il les expulse de leurs forteresses, les chasse du siège de leur puissance et les passe au fil de l'épée. Leur chef maudit prit la fuite à l'aspect de la mort qui l'attendait, et il chercha un asile contre le malheur dont il avait lui-même été la cause. Vaincu et frustré dans ses projets, il se réfugia dans Kairouan, d'où il n'était éloigné que d'une seule journée ; et, séduit par les discours que lui

[1] L'insurrection est encore l'état normal du Maghreb et de la race arabe, aussi bien contre les souverains musulmans que contre les Français aujourd'hui.

[2] Hérétiques musulmans.



tinrent les habitants, il se laissa amuser par de vaines espérances et resta parmi eux. Mais le prince des croyants El-Mensour (puissent les bénédictions de Dieu être sur lui !) se porta vers Kairouan et prit position à l'occident de la ville, dans un lieu où la fortune l'attendait, et où des présages certains de la victoire l'avaient confirmé dans l'espoir du succès. Il en accepta l'augure favorable, et y établit son camp. Alors Dieu lui tint la promesse qu'il lui avait faite, et combla tous ses souhaits. Abou Yazîd fut obligé de prendre la fuite et d'abandonner ses partisans et ses alliés à la merci du vainqueur. El-Mensour pardonna aux habitants de Kairouan et se mit à la poursuite du fuyard. Il nous serait trop long de raconter les événements importants qui s'ensuivirent ; il nous suffira de dire qu'El-Mensour fit prisonnier son adversaire, et, de retour au lieu où il avait remporté la victoire, il fonda, sans perdre de temps, une belle ville dans laquelle il établit sa résidence en 947.

Tunis.

La ville de Tunis est d'une grande antiquité. Bien que son territoire n'ait d'autre moyen d'irrigation que des eaux fournies par des roues à chapelet, ses produits sont très abondants et contribuent beaucoup à la richesse des habitants. Tunis est naturellement forte par sa position. On y fabrique de belle porcelaine et de la poterie aussi bonne que celle que l'on tire de l'Irak. Dans les temps anciens, cette ville s'appelait Tarschisch ; mais lorsqu'elle fut reconstruite et entourée d'une nouvelle muraille par les musulmans, et que ses jardins furent cultivés de nouveau, elle reçut le nom de Tunis. Elle touche à la célèbre ville de Carthage.

Carthage (Carthajidnna).

Le climat de Carthage est agréable, l'air y est pur,



les fruits bons et en grande quantité. Un des produits les plus utiles, le coton, est exporté à Kairouan; avec cela, elle fournit du chanvre, du carvi, du safran, du miel, du beurre, des céréales et de l'huile. On y élève aussi de nombreux troupeaux.

Mersa el-Kharez.

El-Kharez est un port où, à mon avis, on pêche le meilleur corail; on ne le trouve que là, à Ténès et à Ceuta, en face d'Algésiras, en Espagne; mais celui qu'on pêche à Ceuta est bien inférieur, par la qualité, au corail de Mersa el-Kharez. El-Mensour y avait établi un commissaire inspecteur pour présider à la prière, recevoir les aides [1] et examiner les produits de cette pêche. Dans la ville il y a des marchands très riches et des courtiers pour la vente du corail. On fait cette pêche avec environ 40 bateaux construits dans le port et montés chacun d'environ 20 hommes. Le corail pousse comme un arbre et durcit dans l'eau. Il vient au fond de la mer, entre deux grandes montagnes. On fabrique dans la ville du *nebîd* avec du miel, et on le boit le jour même; il produit une forte ivresse et un plus violent mal de tête que celui qui provient de toute autre boisson. On y récolte peu de céréales, et il faut tirer des lieux voisins les fruits et autres provisions dont on a besoin.

Bône (Bouna).

La ville de Bône est d'une moyenne grandeur. Elle s'élève sur le bord de la mer et renferme de riches bazars. Ses marchandises sont très recherchées, les vendeurs se bornant à un léger profit. L'abondance et l'aisance y règnent. Les jardins des environs fournissent

[1] Les impôts.

beaucoup de fruits, et on en fait venir encore plus des campagnes voisines. Dans toutes les saisons, le blé et l'orge sont, pour ainsi dire, sans valeur. Bône possède plusieurs mines de fer, et des champs où l'on cultive le lin. Le gouverneur de la ville est indépendant et entretient un corps de Berbères toujours prêt à agir, comme le sont les troupes établies dans les ribats. Parmi les objets de son commerce, on peut compter la laine et les moutons. Dans aucune ville des environs on ne trouve autant de miel et d'autres choses excellentes. Les troupeaux des habitants se composent principalement de bœufs, et dans le territoire très étendu qui dépend de la ville, on élève des chameaux. Il y a même un petit nombre de personnes qui gagnent leur vie à louer leurs étalons.

Alger (Djezaïr beni Mezghanna [1]).

La ville d'Alger est bâtie sur un golfe et entourée d'une muraille. Elle renferme un grand nombre de bazars et quelques sources de bonne eau près de la mer. C'est à ces sources que les habitants vont puiser l'eau qu'ils boivent. Dans les dépendances de cette ville se trouvent des campagnes très étendues et des montagnes habitées par plusieurs tribus de Berbères. Les richesses principales des habitants se composent de troupeaux de bœufs et de moutons qui paissent dans les montagnes. Alger fournit tant de miel, qu'il y forme un objet d'exportation ; et la quantité de beurre, de figues et d'autres denrées est si grande, qu'on en exporte à Kairouan et ailleurs. Dans la mer, en face de la ville, est une île [2] où les habitants trouvent un sûr abri quand ils sont menacés par leurs ennemis.

[1] Les îles de la tribu de Mezghanna.

[2] Cette île est actuellement réunie à la terre ferme par une jetée et forme le port d'Alger.



Oran.

Le port d'Oran est tellement sûr et si bien abrité contre tous les vents, que je ne pense pas qu'il y ait son pareil dans tout le pays des Berbères. La ville est entourée d'un mur et arrosée par un ruisseau venant du dehors; les bords du vallon où coule ce ruisseau sont couronnés de jardins produisant toutes sortes de fruits. Les campagnards qui habitent les environs sont très habiles dans la culture de la terre; mais ils se montrent très réservés avec les étrangers.

C'est au port d'Oran que se fait le commerce avec l'Espagne; les navires y apportent des marchandises et s'en retournent chargés de blé.

Tanger.

Tanger est une ville d'une antiquité reculée, comme le démontrent les édifices qui sont encore debout sur le bord de la mer, et qui continuèrent à être habités jusqu'aux premières années de l'islamisme. On fonda ensuite une nouvelle ville à un mille de là, vers l'époque où la prise de Ceuta par les Edrissites faisait redouter un pareil sort pour l'ancien Tanger. Le blé et l'orge forment les principales richesses des habitants. L'eau y est amenée d'un lieu très éloigné par des conduits souterrains; et malgré les recherches qu'on a faites, la source qui la fournit demeure encore inconnue. Tanger n'a pas de murailles; l'abondance y règne, et tout y est à bon marché.

V.

IBN-BATOUTAH.

Ibn-Batoutah, de race berbère, naquit à Tanger, où il mourut en 1377. Peu de voyageurs peuvent lui être comparés pour le nombre des pays qu'il a visités et la longueur de son itinéraire. Presque contemporain de Marco Paulo, Ibn-Batoutah a, comme lui, l'ardeur de l'explorateur, et leurs deux relations, se complétant l'une l'autre, nous donnent le tableau complet du monde asiatique et de l'Afrique musulmane au XIVe siècle. Ibn-Batoutah employa vingt-neuf ans (1325-1354) à parcourir le monde. Parti de Tanger pour aller à la Mecque visiter le tombeau du prophète, il traversa le Maghreb, l'Egypte, la Palestine et l'Arabie septentrionale; puis, le pèlerinage accompli, il partit avec une caravane qui se rendait à Bagdad, visita la Syrie, la Babylonie, l'Assyrie, et successivement la Perse méridionale, l'Irâk, la côte orientale d'Afrique (Zanguebar), le golfe Persique, l'Asie-Mineure, Constantinople, la Crimée, le royaume mongol du Kiptchak (Russie méridionale), la Bulgarie du Volga et sa capitale Bolghâr, la Caspienne, le Touran (Kharism et Boukharie), Candahar, l'Inde septentrionale et occidentale, Sumatra, Java, la Chine, et Pe-king. Revenu à Fez, Ibn-Batoutah en repartit bientôt pour visiter, en 1349, l'Andalousie, Cordoue et Grenade, et enfin Tonbouktou et le Soudan (1351-1354).

Les voyages d'Ibn-Batoutah ont été traduits par MM. Defrémery et Sanguinetti (1853-1854, 2 vol. in-8°). Quelques fragments avaient été déjà traduits par M. Cherbonneau, en 1852, dans les *Nouvelles Annales des voyages*.

Comme tous les voyageurs de ce temps, et surtout comme tous les voyageurs arabes, Ibn-Batoutah donne au merveilleux une place importante, mais son récit est plein d'informations exactes et fort utiles pour la géographie et l'histoire. Les extraits qu'on va lire permettront d'apprécier exactement la valeur réelle d'Ibn-Batoutah.

Le phare d'Alexandrie.

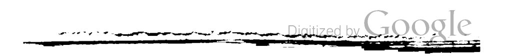
J'ai examiné deux fois le phare d'Alexandrie ; la première fois, ce fut pendant mon voyage au Hedjaz. Je me souviens qu'à cette époque (1325), l'édifice n'avait qu'une de ses faces endommagée. Sa forme est celle d'une tour carrée qui s'élance dans les airs. Il n'a qu'une porte ; mais, comme elle est beaucoup plus élevée que le sol, on a établi en face et au même niveau une maçonnerie sur laquelle on peut, au besoin, glisser des planches pour faciliter la communication avec le dehors. Plusieurs loges ont été pratiquées à l'intérieur ; celle, entre autres, qui est contiguë à la porte, sert d'habitation au gardien du phare. Chaque côté de cette construction mesure 140 empans[1], et le passage ménagé dans l'intérieur en a 9 de largeur. Le phare est situé sur un monticule, à l'extrémité d'une langue de terre qui a pour base les remparts d'Alexandrie, du côté où elle avoisine la mer[2]. Il n'est accessible par terre que d'un côté, et, pour y arriver, il faut parcourir la distance d'une parasange[3]. C'est dans cet isthme qu'on a fait le cimetière de cette ville.

Vingt ans plus tard, en retournant dans ma patrie, j'allai revoir le phare. Il était en ruine, et l'on ne pouvait plus y entrer. Le sultan En-Nâcer commença à faire bâtir presque au même endroit un phare semblable, mais la mort l'empêcha d'achever son œuvre.

Le Nil.

Le Nil, dont les eaux arrosent l'Egypte, surpasse tous les fleuves de la Terre par la douceur de ses eaux,

[1] Environ 31 mètres, l'empan étant de $0^{m},225$.
[2] Aboulféda dit cependant : « Le phare s'élevait au milieu des eaux et la mer l'entourait de toutes parts. »
[3] Environ 6500 mètres.



l'étendue de son cours et sa merveilleuse utilité. Sur aucun point du globe l'œil ne saurait apercevoir un panorama comparable à celui que forment les deux rives garnies d'une rangée de villes et de bourgades, si rapprochées qu'elles semblent se tenir comme les perles d'un collier. On ne connaît pas non plus de fleuve dont le bassin soit semé d'une aussi grande quantité de céréales. C'est le seul cours d'eau qui ait reçu le nom de mer (*bahr*).

Dieu, très haut, a dit dans le Koran[1] : « Si tu crains pour lui quelque malheur, jette-le dans la mer. » Or, l'expression qu'il emploie pour désigner le Nil est *ïèmm*, synonyme de *bahr*.

On lit le fait suivant dans la *Tradition authentique* : Le prophète divin arriva dans la nuit de l'Ascension à l'arbre appelé *Sedret-el-mounteha*, qui est au septième ciel; quatre fleuves y prenaient leur source. Deux jaillissaient à l'intérieur, et les deux autres se répandaient à l'extérieur. A cet aspect, il interrogea l'ange Gabriel, qui lui répondit : « Les deux fleuves intérieurs coulent dans le paradis, quant aux deux autres, ce sont le Nil et l'Euphrate. »

Un autre passage de la *Tradition* affirme que le Nil, l'Euphrate, le Sih'ân et le Djih'ân sont tous quatre des fleuves du paradis, et que le premier coule du sud au nord, au rebours de tous les grands cours d'eau.

Le Nil offre plus d'une particularité ; la plus frappante est celle de sa crue, qui commence précisément à l'époque des plus fortes chaleurs, c'est-à-dire au moment où les autres fleuves baissent et se dessèchent, et de sa diminution, qui a lieu lorsque les autres fleuves grossissent et débordent. Le Sind présente un phénomène analogue ; j'en parlerai en temps et lieu.

C'est au mois de Hezirân ou Younih (juin) que commence la crue du Nil. Si la hauteur des eaux atteint

[1] *Koran*, Sour., XXVIII, v. 6. — Dieu s'adresse à la mère de Moïse.



16 coudées[1], l'impôt des terres rentre intégralement dans les caisses du sultan[2]. Une coudée de plus amène la fertilité et le bien-être qui en résulte pour les populations. Mais quand par malheur le débordement s'élève à 18 coudées, il cause dans les villages de terribles désastres et laisse après lui les horreurs de la peste. Si, au contraire, les eaux demeurent au-dessous de 16 coudées et ne montent qu'à 15, la contribution des terres ne peut être prélevée en entier ; à 14 coudées, il y a disette et le peuple est réduit à la misère...

Pour achever la description du Nil, je dirai qu'à une journée de Misr, il se sépare en trois branches, si considérables qu'on ne les traverse en toute saison qu'en bateau. Une infinité de canaux partent du Nil dans toutes les directions et vont, au moment de la crue, en distribuer les eaux sur toutes les terres.

De Médine à Bagdad[3].

Notre séjour à Médine fut de six jours, et nous fîmes provision d'eau pour une marche de trois journées. Nous partîmes et campâmes la troisième nuit à la vallée d'Al' aroûs ; nous y prîmes de l'eau, tirée de dépôts souterrains peu profonds : on n'a qu'à creuser la terre au-dessus d'eux, et on en tire de l'eau de source très bonne à boire. Nous partîmes de Wadi 'l' aroûs et entrâmes dans le pays de Nedjed. C'est un vaste plateau qui s'étend aussi loin que la vue. Nous respirâmes son zéphir suave et odoriférant ; et après quatre marches, nous descendîmes près d'un dépôt d'eau appelé Al 'oçaïlah, puis près d'un autre dit Nokrah. Il y a ici

[1] La coudée = 525 millimètres. — 16 coudées = $8^{m},40$.

[2] Aussi cette crue de 16 coudées s'appelait-elle *l'eau du sultan*. Avec cette hauteur d'eau, le Nil couvre la moitié des terres, et la récolte est suffisante pour nourrir la population.

[3] Ibn-Batoutah était parti de la Mecque avec une caravane qui se rendait à Bagdad.



des restes de citernes qui ressemblent à de grands bassins. Nous arrivâmes plus tard à un dépôt d'eau nommé Al Kâroûrah. Ce sont des réservoirs pleins d'eau pluviale, de ceux dont la construction est due à Zobaïdah, fille de Dja'far; que Dieu ait pitié d'elle et la favorise! Cet endroit forme le milieu du territoire de Nedjed. C'est une région vaste; l'air y est bon, le climat sain, le sol excellent, et elle est tempérée dans toutes les saisons.

De Kâroûrah nous arrivâmes à Hâdjir; il y a ici des réservoirs d'eau qui quelquefois sont à sec; alors on creuse dans les puits et l'on a de l'eau. Après cela nous campâmes à Samîrah; c'est un terrain creux, dans une plaine, où se trouve une sorte de château habité. Son eau est abondante et contenue dans des puits, mais elle est saumâtre. Les Arabes des environs y apportent des moutons, du beurre fondu et du lait, qu'ils vendent aux pèlerins, en échange de vêtements en coton écru, et nullement en échange de tout autre objet. Nous marchâmes ensuite, puis fîmes halte à la Montagne percée. Elle se trouve sur un terrain désert, et à sa cime il existe une ouverture profonde que les vents traversent. De là nous partîmes pour la vallée Alcoroûch, qui manque d'eau. Nous voyageâmes la nuit, et parvînmes le matin au château de Faïd. Il est grand et situé sur un vaste plateau; un mur l'entoure et il a près de lui un faubourg. Ses habitants sont des Arabes, qui gagnent leur vie avec les pèlerins en vendant et en trafiquant.

C'est ici que les pèlerins déposent une partie de leurs provisions, lors de leur passage de l'Irak[1] à la Mecque, et ils les retrouvent à leur retour. Ce point est à moitié route de la Mecque à Bagdad. De Faïd à Koufâh[2], il y a la distance de douze jours de marche, par un chemin

[1] Bagdad est dans l'Irak.
[2] Koufah était une grande ville, qui fut la capitale des premiers khalifes.

bien uni, où l'on trouve de l'eau dans les réservoirs. Les pèlerins ont l'habitude d'entrer à Faïd en ordre de bataille et avec l'appareil de la guerre, afin d'effrayer les Arabes qui s'y trouvent réunis et de couper court à leur avidité à l'égard de la caravane. Nous y rencontrâmes les deux émirs des Arabes ; ils étaient accompagnés d'une quantité innombrable de cavaliers et de fantassins arabes. Ils montrèrent de la vigilance et le désir de protéger les pèlerins et les bagages. Les Arabes amenèrent des chameaux et des moutons, et les gens de la caravane leur achetèrent ce qu'ils purent.

Nous partîmes ensuite et allâmes camper à Adjfoûr (les Puits). Ce lieu doit sa célébrité aux deux fiancés Djamîl et Bothaïnah. Nous poursuivîmes notre route, et après avoir campé dans le désert, nous voyageâmes la nuit et fîmes halte à Zaroûd. C'est un lieu plat, où se trouvent des sables répandus. On y voit de petites maisons entourées d'une enceinte à l'instar d'un château, et des puits dont l'eau n'est pas douce. Nous descendîmes ensuite à Tha'labiyah, qui possède un château en ruine vis-à-vis lequel se voit une immense citerne, où l'on descend par un escalier. Elle contient assez d'eau de pluie pour toute la caravane. Beaucoup d'Arabes se rassemblent ici et vendent des chameaux, des moutons, du beurre fondu et du lait. D'ici à Koufah, la distance est de trois marches.

Nous reprîmes notre route et nous campâmes à l'étang du Lapidé. Ce nom vient d'un tombeau qui est sur le chemin, et près duquel se voit un monceau considérable de pierres. Tout individu qui passe par là en lance contre lui. On dit que ce lapidé était un hérétique, qui partit avec la caravane pour le pèlerinage de la Mecque. Une querelle s'éleva entre lui et des Turks sunnites (orthodoxes). Il proféra des injures contre un des compagnons de Mahomet, et il fut tué à coups de pierres. Il y a dans ce lieu beaucoup de tentes appartenant à des Arabes ; ceux-ci vont trouver la caravane

avec du beurre fondu, du lait, etc. On y voit aussi un grand réservoir qui fournit de l'eau à tous les pèlerins. C'est un de ceux qu'a fait bâtir Zobaïdah ; que Dieu ait compassion d'elle ! Toutes les citernes, tous les bassins ou les puits qui existent sur cette route, entre la Mecque et Bagdad, sont des monuments de la générosité de Zobaïdah ; que Dieu la récompense et lui en paye le prix ! Sans sa sollicitude pour ce chemin, personne ne l'aurait suivi.

Nous continuâmes notre voyage et nous nous reposâmes à un lieu nommé Machkoûk. Il possède deux réservoirs contenant de l'eau douce et claire. Les gens de la caravane répandirent celle qui leur restait, pour faire provision de celle-ci. Après cela nous partîmes et campâmes ensuite dans un endroit appelé Ténâmir (les Fourneaux) ; il y a ici une citerne pleine d'eau. Nous quittâmes ce lieu pendant la nuit et passâmes après le lever du soleil à Zommâlah. C'est un bourg bien peuplé, où il y a un château appartenant aux Arabes, deux citernes pour conserver l'eau et beaucoup de puits. C'est un des abreuvoirs de cette route. Nous marchâmes de nouveau, et fîmes halte aux deux Haïtam, où il y a deux réservoirs d'eau. Après cela nous continuâmes notre route, et nous campâmes au bas du défilé nommé le défilé de Satan ; nous le gravîmes le second jour. C'est le seul chemin montagneux qui existe sur cette route, et encore il n'est ni difficile, ni long.

Nous arrivâmes ensuite à un lieu nommé Wâkiçah, où il y a un grand château et des citernes. Il est habité par des Arabes, et c'est le dernier abreuvoir de ce chemin. En effet, passé celui-ci jusqu'à Koufah, il n'y en a point d'autres célèbres, si ce n'est les abreuvoirs de l'eau de l'Euphrate. Dans ce lieu, beaucoup d'habitants de Koufah viennent à la rencontre des pèlerins ; ils apportent de la farine, du pain, des dattes et autres fruits, et les gens échangent des félicitations amicales.

Nous campâmes ensuite à Laourah, où il y a un grand réservoir d'eau, puis dans un lieu nommé les Mosquées, où il y a trois citernes, et après cela, dans un endroit appelé la Tour des Cornes. C'est une tour située dans une plaine déserte, très élevée et couverte de cornes de gazelles. Il n'y a autour d'elle aucune habitation. Nous campâmes ensuite dans un lieu nommé Odhaïb : c'est une vallée fertile qu'avoisinent des habitations, et qu'entoure une riche campagne, laquelle offre un vaste champ pour la vue.

Nous arrivâmes à Kâdicyyah[1], où se livra le combat célèbre contre les Perses, dans lequel Dieu fit triompher la religion musulmane et humilia les Mages, adorateurs du feu. A dater de ce moment, ils ne purent plus se relever, et Dieu les a détruits complètement. Le chef des musulmans était alors Saïd, et Kâdicyyah était une grande ville lorsque ce général en fit la conquête. Elle fut ruinée, et il n'en reste actuellement que l'équivalent d'un bourg considérable, où se trouvent des plantations de palmiers et des abreuvoirs alimentés par l'eau de l'Euphrate. Nous quittâmes Kâdicyyah, et descendîmes à la ville de Meched Aly (le mausolée d'Aly), fils d'Abou-Thâlib, située dans la contrée dite Annedjef. La ville est belle, bâtie sur un emplacement vaste et rocailleux; c'est une des plus jolies de l'Irak, des plus peuplées et des mieux bâties. Elle possède de beaux et élégants marchés.

Mossoul.

Maoussil (Mossoul) est une ville ancienne et qui abonde en biens; sa forteresse, appelée Alhadbâ (la

[1] Kadésiah, où le dernier roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, Yezdegerd III, fut vaincu par les Arabes en 636. La capitale d'Yezdegerd, Ctésiphon, fut détruite et remplacée par Koufah. En 652, la victoire de Néhavend acheva de rendre les Arabes maîtres de la Perse.

bossue), est d'une grande importance et célèbre par son caractère d'inexpugnabilité. Celle-ci possède une muraille d'une construction solide, et munie de tours élevées. Les habitations du sultan sont contiguës à la forteresse; et entre celle-ci et la ville il existe un chemin large et allongé, qui s'étend depuis le haut de la ville jusqu'à sa partie inférieure. Mossoul est entouré de deux murs solides, ayant des tours nombreuses et rapprochées les unes des autres. Dans l'intérieur de la muraille sont des chambres placées l'une sur l'autre, et faisant le tour du mur. On a pu les percer ainsi, à cause de l'épaisseur desdites murailles. Parmi les murs des différentes villes, je n'en ai point vu de pareils, à l'exception de celui qui se trouve dans la ville de Delhy, capitale du roi de l'Inde.

Mossoul possède un grand faubourg, qui contient des mosquées, des bains, des hôtelleries et des marchés. On y voit, sur le bord du Tigre, une mosquée entourée de balustrades de fer, et à laquelle sont contigus des bancs, très jolis et solides, qui dominent le Tigre. Devant la mosquée se trouve un hôpital.

Dans l'intérieur de la ville sont deux mosquées principales, dont l'une est ancienne et l'autre récente. Dans la cour de celle-ci se trouve une coupole, qui renferme un bassin de marbre octogone, supporté par une colonne de marbre. L'eau en sort avec impétuosité, et elle s'élève à la hauteur de la taille d'un homme ordinaire; puis elle retombe et offre ainsi un beau spectacle. Le bazar de Mossoul est joli; il est garni de portes de fer, et entouré par des estrades et par des chambres, placées l'une sur l'autre, et d'une construction élégante.

Dans cette ville se voit le mausolée de Djirdjîs le prophète (Elie), sur qui soit le salut ! Il contient une chapelle, et le tombeau se trouve dans un angle de celle-ci, à la droite du visiteur. Elle est située dans l'intervalle compris entre la nouvelle mosquée et la porte du pont.

Nous pûmes visiter la tombe et prier dans sa chapelle, grâce au Dieu très haut.

On voit aussi dans ce lieu la colline de Jonas, sur qui soit le salut! et environ à un mille de distance, la fontaine qui porte son nom. On dit qu'il commanda à son peuple de s'y purifier ; qu'après cela ils montèrent tous sur ladite colline, qu'il pria et qu'ils prièrent aussi, de sorte que Dieu détourna de leur tête le châtiment. Proche de la hauteur est un gros bourg, qu'avoisine une grande ruine, et l'on prétend que celle-ci est l'emplacement de la ville connue sous le nom de Ninaoua [1], ville de Jonas. On aperçoit les vestiges du mur qui l'entourait, ainsi que les places de ses portes. Sur la colline sont un grand édifice et un couvent où se trouvent des cellules nombreuses, des appartements, des lieux pour les purifications, et des fontaines, le tout renfermé par une seule et même porte. Au milieu du couvent se voit une cellule avec un rideau de soie, et ayant une porte incrustée d'or et de pierreries. On dit que c'est l'endroit où se tenait Jonas, et l'on ajoute que le chœur de la mosquée, qui se trouve dans le couvent, était la cellule où il priait Dieu. Les habitants de Mossoul vont visiter ce couvent toutes les nuits du jeudi au vendredi, et ils y font leurs dévotions. Ils se distinguent par leurs nobles qualités, l'affabilité de leurs discours et par leur mérite; ils aiment les étrangers et ont pour eux de la prévenance.

Bolghâr et la Terre des Ténèbres.

J'avais entendu parler de la ville de Bolghâr ; je voulus m'y rendre, afin de vérifier par mes yeux ce qu'on en racontait, savoir, l'extrême brièveté du jour dans la saison opposée. Il y avait entre Bolghâr et le camp du sultan qui régnait alors sur le Kiptchak, une distance

[1] Ninive.

de dix jours de marche. Je demandai à ce prince quelqu'un pour m'y conduire, et il envoya avec moi un homme qui me mena à Bolghâr et me ramena près du sultan. J'arrivai dans cette ville pendant le mois de ramadhân. Lorsque nous eûmes fait la prière du coucher du soleil, nous rompîmes le jeûne; on appela les fidèles à la prière du soir, tandis que nous faisions notre repas. Nous célébrâmes cette prière et d'autres, et le crépuscule du matin parut aussitôt après. Le jour est aussi court à Bolghâr, dans la saison des jours courts, c'est-à-dire l'hiver [1]. Je passai trois journées dans cette ville.

J'avais désiré entrer dans la Terre des Ténèbres (la Sibérie); on y pénètre en passant par Bolghâr, et il y a entre ces deux points une distance de quarante jours; mais ensuite je renonçai à mon projet, à cause de la grande difficulté que présentait le voyage, et du peu de profit qu'il promettait. On ne voyage vers cette contrée qu'avec des traîneaux tirés par de gros chiens; car ce désert étant couvert de glace, les pieds des hommes et les sabots des bêtes de charge y glissent. Mais les chiens ont des ongles, et leurs pattes ne glissent pas sur la glace. Il n'entre dans ce désert que de riches marchands, dont chacun a cent traîneaux ou environ, chargés de provisions de bouche, de boissons et de bois à brûler. Il ne s'y trouve, en effet, ni arbres, ni pierres, ni habitations. Le guide des voyageurs dans cette contrée, c'est le chien qui l'a traversée déjà nombre de fois. Le prix d'un tel animal monte jusqu'à 1000 dinars ou environ. Le traîneau est attaché à son cou; trois autres chiens sont attelés avec celui-là; il est le chef, et tous les autres chiens le suivent avec les traîneaux. Lorsqu'il s'arrête, ils s'arrêtent aussi. Le maître de cet animal ne le maltraite pas et ne le gronde point. Quand on

[1] La Bulgarie du Volga occupait les bassins du Volga et de la Kama, entre 55° et 60° de latitude nord.



sert des aliments, il fait d'abord manger les chiens avant les hommes. Si le contraire a lieu, le chef des animaux est mécontent; il s'enfuit et abandonne son maître à sa perte. Lorsque les voyageurs ont marché quarante jours dans ce désert, ils campent près du pays des Ténèbres. Chacun d'eux laisse en cet endroit les marchandises qu'il a apportées, puis ils vont tous à leur station accoutumée. Le lendemain, ils reviennent examiner leurs marchandises. Ils trouvent vis-à-vis de celles-ci des peaux de martre-zibeline, de petit-gris et d'hermine. Si le propriétaire des marchandises est satisfait de ce qu'il voit vis-à-vis de sa pacotille, il le prend; sinon, il le laisse. Les habitants du pays des Ténèbres augmentent les objets qu'ils ont laissés; mais souvent aussi ils enlèvent leurs marchandises, et laissent celles des trafiquants étrangers. C'est ainsi que se fait leur commerce. Les gens qui se dirigent vers cet endroit ne connaissent pas si ceux qui leur vendent et leur achètent sont des génies ou des hommes, et ils ne voient jamais personne.

L'hermine est la plus belle espèce de fourrure. Une pelisse d'hermine vaut, dans l'Inde, 1000 dinars, dont l'échange en or du Maghreb équivaut à 250 dinars. Elle est d'une extrême blancheur et provient de la peau d'un petit animal de la longueur d'un empan. La queue de celui-ci est longue, et on la laisse dans la fourrure dans son état naturel. La zibeline est inférieure en prix à l'hermine; une pelisse de cette fourrure vaut 400 dinars et au-dessous. Une des propriétés de ces peaux, c'est que la vermine ne s'y met pas; aussi les princes et les grands de la Chine en placent une attachée à leur pelisse autour du cou. Les marchands de la Perse et de l'Irak en usent de même.

VI.

EL-ISTAKHRI.

Le persan El-Istakhri, ainsi nommé parce qu'il était né à Istakhar, l'ancienne Persépolis, vivait au milieu du IXe siècle. Il voyagea dans les diverses contrées musulmanes comprises entre l'Indus et l'océan Atlantique, et composa ensuite un traité de géographie, qui est le premier qu'aient eu les Arabes. Ce livre, qui a été fort célèbre, n'est cependant qu'une sèche énumération, à la Ptolémée, de provinces, de villes, de montagnes et de rivières ; il servit longtemps de base aux géographes qui vinrent après El-Istakhri et a été traduit en allemand par Mordtmann [1].

VII.

L'EDRISI.

L'Edrisi, appelé aussi le Géographe de Nubie, appartenait à la puissante famille des Edrissites, qui avait fondé dans le Maghreb un grand royaume, après la destruction duquel les membres survivants de la famille se réfugièrent en Espagne. Après avoir exploré l'Andalousie et ses mines de mercure, et les monuments de Cordoue, le détroit de Gibraltar, le Maghreb et l'Asie-Mineure, l'Edrisi alla se fixer en Sicile, à la cour du roi Roger II, prince éclairé et ami des savants.

I.

Guidé par une sage tolérance, dit Etienne Quatremère [2], Roger accueillait avec bonté les musulmans qui

[1] Hambourg, 1845, in-4°.
[2] *Journal des savants*, 1843, articles sur la *Géographie d'Edrisi* traduite de l'arabe par Amédée Jaubert, 2 vol. in-4°, 1836-1840.

se distinguaient par leur savoir, les admettait à sa cour, encourageait leurs efforts et récompensait leur mérite avec une rare munificence. L'Edrisi, attiré sans doute par la noble réputation de ce grand prince, vint chercher un refuge dans ses Etats, où il trouva la protection et les égards que réclamaient également sa naissance et sa science. Un témoignage irrécusable nous atteste quel accueil notre auteur éprouva à la cour du roi de Sicile, et exprime la reconnaissance dont il était pénétré pour les bienfaits dont l'avait comblé son nouveau maître. Car, en deux endroits de son ouvrage, il peint en traits pompeux le portrait de Roger, qu'il représente comme le modèle des souverains, comme un homme accompli.

Parmi les sciences dont l'étude occupait les loisirs de ce prince, la géographie tenait le premier rang; et il paraît que Roger montrait, pour ce genre de recherches, un goût qui était porté jusqu'à la passion. Après avoir recueilli par lui-même, ou fait recueillir, tout ce que, de son temps, on savait sur les contrées de l'Europe et les parties de l'Asie-Mineure qui étaient soumises à l'empire de Constantinople, il voulut réunir des renseignements non moins abondants, non moins authentiques, sur les vastes pays de l'Asie et de l'Afrique. Or, à cette époque, et le prince ne l'ignorait pas, les ouvrages des chrétiens ne pouvaient offrir, sur une pareille matière, que des documents fort incomplets. Quelques relations commerciales existaient, il est vrai, entre plusieurs villes de la chrétienté et les régions de l'Orient; mais les négociants ne fréquentaient qu'un petit nombre de villes situées sur le bord de la mer, et ne s'aventuraient guère à pénétrer dans l'intérieur des terres. Roger s'était, à la vérité, rendu maître de quelques points de l'Afrique. Les Croisés avaient établi leur domination sur la Palestine et une partie de la Syrie; mais ces conquêtes n'offraient à la géographie que de faibles lumières.

On pouvait décrire les pays soumis par les armes des chrétiens ; mais, quand il s'agissait de pénétrer plus loin, l'esprit religieux, la haine naturelle, encore fomentée par des hostilités journalières, opposaient aux efforts des explorateurs de la science des obstacles insurmontables. On savait que des écrivains arabes d'un mérite réel avaient, à plusieurs époques, parcouru en divers sens les vastes régions de l'Asie et de l'Afrique, et en avaient rédigé des descriptions plus ou moins étendues, plus ou moins authentiques. C'était donc là qu'il fallait chercher les matériaux d'une géographie de ces pays lointains. L'exécution d'un pareil projet réclamait une connaissance approfondie de la langue arabe. Or, comme à cette époque on ne trouvait qu'un petit nombre de chrétiens qui possédassent cet avantage, et que ceux mêmes qui se livraient à cette étude n'avaient pour but que les besoins du commerce, et se bornaient à une connaissance pratique de l'idiome vulgaire, sans se mettre en peine d'approfondir la littérature des peuples musulmans, Roger, qui sentait ce grave inconvénient, comprit qu'il ne pouvait mieux faire que de confier ce travail à un Arabe instruit et judicieux. Son choix tomba sur le shérif Edrisi, qui se trouvait en Sicile.

Le monarque sicilien s'occupait lui-même de ces recherches géographiques avec un zèle, une ardeur infatigable, comme aurait pu faire un simple particulier qui aurait fondé sur le travail sa fortune littéraire. Après avoir fait compulser et dépouiller tous les auteurs arabes qui se trouvaient à sa disposition, et qu'avait rassemblés pour lui le shérif Edrisi, s'apercevant que leurs récits, confrontés l'un avec l'autre, bien loin d'offrir un corps complet, un ensemble de renseignements uniformes, bien liés dans toutes leurs parties, ne présentaient que trop souvent des contradictions visibles, des invraisemblances palpables, il s'attacha à consulter, soit par lui-même, soit par l'intermédiaire

d'interprètes habiles, les voyageurs qui avaient parcouru les régions les plus lointaines du globe.

Toutes les fois qu'ils tombaient d'accord et que leur rapport était unanime sur un point, ce point était admis et considéré comme certain. Quand il en était autrement, leur avis était rejeté et mis de côté [1]. Voulant mettre à profit et communiquer au public le résultat de si longues et de si patientes investigations, le roi fit préparer une vaste planche à dessiner, sur laquelle on grava, un à un, au moyen de compas en fer, les points indiqués dans les ouvrages consultés, et ceux sur lesquels on s'était fixé, d'après les assertions diverses de leurs auteurs, et dont la confrontation générale avait prouvé la parfaite exactitude. Il ordonna, de plus, que l'on coulât en argent pur et sans alliage un cercle (planisphère) d'une grandeur énorme, du poids de 450 livres romaines, chaque livre pesant 112 grammes [2].

Il y fit graver, par des ouvriers habiles, la configuration des sept climats, avec celle des régions, des pays, des rivages voisins et éloignés de la mer, des bras de mer, des mers et des cours d'eau, l'indication des pays déserts et des pays cultivés, de leurs distances respectives par les routes fréquentées, soit en milles déterminés, soit en autres mesures connues, et la désignation des ports, en prescrivant à ces ouvriers de se conformer scrupuleusement au modèle tracé sur la planche à dessiner, sans s'écarter, en aucune manière, des configurations qui s'y trouvaient indiquées. Enfin, le monarque voulut que, pour l'intelligence de ce planisphère, on rédigeât un livre qui offrît une description complète du monde habitable, l'indication des villes, des mers, des montagnes, des fleuves, des détails circonstanciés sur les espèces de grains, de

[1] Préface, p. 19, 20.
[2] Le globe ou planisphère pesait environ 170 kilog.



fruits, de plantes, que produit chaque pays, les propriétés de ces plantes, les arts et métiers dans lesquels excellent les habitants, les objets de commerce et les objets curieux qu'offre chaque région, l'état des populations, leurs mœurs, leurs religions, leurs habillements, leurs idiomes.

Ce travail, exécuté d'après les ordres du roi, par le shérif Edrisi, porte le titre de *Délassements de l'homme désireux de connaître à fond les diverses contrées du monde.* Il est également cité sous le titre de : *le Livre de Roger*, comme ayant été écrit par ordre de ce prince.

Ce traité de géographie, suivant l'assertion formelle de l'auteur, était donc destiné à servir de développement et d'explication à cette grande carte et à ce planisphère d'argent dont le roi de Sicile avait ordonné la fabrication.

L'Edrisi rédigea son livre, pour ce qui regarde l'Europe chrétienne, d'après ses observations personnelles et les renseignements obtenus par le roi Roger, et, pour ce qui concerne le monde musulman, d'après les ouvrages des géographes orientaux, Aboulkâsem-Abdallah ben-Khordadbeh, qui avait décrit les pays habités par les Turks, Ibn-Haucal, Masoudi, etc.

Il n'acheva son livre qu'en 1154.

Cet excellent traité, qui a servi à tous les géographes arabes venus après l'Edrisi, est malheureusement disposé d'après un plan fort peu méthodique. Au lieu de décrire chaque contrée séparément, l'Edrisi divise son livre par climats, si bien qu'il passe à chaque instant d'un pays à un autre, et que, pour avoir la description complète d'une contrée, il faut la chercher péniblement dans tous les climats qu'elle traverse. Quoi qu'il en soit de la méthode, le livre de l'Edrisi fait bien connaître tout ce que l'on savait au milieu du XIe siècle sur la géographie. Le monde connu à cette époque se composait de l'Europe entière, moins quelques parties septentrionales, de l'Asie, moins les parties septentrionales, et de l'Afrique septentrionale. Les connaissances de l'Edrisi sur la côte orientale de l'Afrique s'étendent jusqu'à Sofala ;



à l'ouest, elles ne vont pas plus loin que les îles Canaries et le cap Bojador.

Dans la description de la France, il parle ainsi de Paris : « Paris (Albariz), ville de grandeur médiocre, environnée de vignobles et de bois, est située dans une île de la Seine (la Cité), fleuve qui l'entoure de tous côtés ; elle est extrêmement agréable, forte et susceptible de défense. »

Un des manuscrits de l'Edrisi conservé à la Bibliothèque nationale contenait soixante-neuf cartes, assez mal faites, mais qui sont probablement la reproduction plus ou moins exacte du planisphère d'argent ; on les a réunies et déposées au cabinet des cartes de ladite bibliothèque.

II.

INTRODUCTION

Des Délassements de l'homme désireux de connaître à fond les diverses contrées du monde.

Nous commencerons, dit l'Edrisi, par traiter de la figure de la terre, dont la description est désignée par Ptolémée sous le nom de *Géographie*, en invoquant le secours, la faveur et la protection de Dieu dans toutes les voies et dans toutes les circonstances ; car Dieu a manifesté sa gloire par sa grandeur, et il est puissant en toutes choses.

Ce qui résulte des opinions des philosophes, des savants illustres et des observateurs habiles dans la connaissance des corps célestes, c'est que la terre est ronde comme une sphère, et que les eaux sont adhérentes et maintenues sur elle au moyen d'un équilibre naturel qui n'éprouve aucune variation.

La terre est, ainsi que les eaux, plongée dans l'espace comme le jaune l'est au milieu de l'œuf, c'est-à-dire dans une position centrale. L'air l'environne de tous les côtés, il l'attire vers l'espace ou l'en repousse ; Dieu sait ce qui est la vérité sur ce point. La terre est stable au milieu de l'espace, et tous les corps créés sont

stables sur la surface de la terre, l'air attirant vers lui ce qui est léger, et la terre attirant vers elle ce qui est pesant, de même que l'aimant attire le fer.

Le globe terrestre est divisé en deux parties égales par la ligne équinoxiale, qui se prolonge de l'occident à l'orient ; c'est la longueur de la terre et la ligne la plus considérable de la sphère terrestre, de même que le zodiaque est la plus considérable de la sphère céleste. La circonférence de la terre se divise en 360 degrés sous la ligne équinoxiale ; chaque degré vaut 25 parasanges ; chaque parasange, 12,000 coudées ; chaque coudée, 24 doigts, et chaque doigt, 6 grains d'orge rangés et adhérents les uns aux autres (littéralement dos à dos). D'après ces rapports, la circonférence de la terre est de 108,000,000 de coudées ou de 9000 parasanges. Tel est le calcul des Indiens. Mais, d'après Hératès[1] qui mesura cette circonférence, et qui la divisa en parties égales, chacune composée de 100 milles, elle serait de 36,000 milles ou 12,000 parasanges. A partir de la ligne équinoxiale, en se dirigeant vers l'un ou l'autre pôle, on compte 90 degrés, et toutes les latitudes correspondantes sont de même dimension. Mais il n'existe de terres habitables, à partir de la ligne, que jusqu'au 64e degré ; le reste est entièrement désert à cause de l'intensité du froid et de l'abondance des neiges.

La totalité de la population du globe habite la partie septentrionale ; les régions qui sont au sud sont abandonnées et désertes, à cause de la chaleur des rayons du soleil. Ces régions étant situées dans la partie inférieure de l'orbite de cet astre, il en résulte que les eaux se dessèchent, et qu'il y a absence de toute espèce d'êtres vivants ; car les animaux, non plus que les plantes, ne peuvent vivre que là où il se trouve de l'eau et de la fraîcheur.

[1] Sans doute Eratosthène.

La terre est essentiellement ronde, mais non point d'une rotondité parfaite, puisqu'il y a des élévations et des bas-fonds, et que les eaux coulent des unes aux autres. La mer océane entoure la moitié du globe sans interruption comme une zone circulaire, en sorte qu'il n'en apparaît qu'une moitié, comme si c'était, par exemple, un œuf plongé dans de l'eau, laquelle serait contenue dans une coupe ; c'est ainsi que la moitié de la terre est plongée dans la mer. La mer est elle-même entourée d'air, et l'air éprouve les attractions et les répulsions dont nous venons de parler.

La partie habitable de la terre a été divisée par les savants en sept climats[1], dont chacun s'étend de l'occident à l'orient. Cette division n'est pas établie d'après des lignes naturellement existantes, mais bien d'après des lignes idéales imaginées par les astronomes. Il y a dans chaque climat un grand nombre de villes, de forts, de villages et de peuples qui ne se ressemblent point entre eux. On y trouve aussi de hautes montagnes, de vastes plaines, des sources, des cours d'eau, des lacs tranquilles, des mines, des végétaux et des animaux d'espèces diverses.

Ces sept climats sont traversés par sept mers dont nous parlerons par la suite, s'il plaît à Dieu. Ces sept mers s'appellent aussi golfes. Six d'entre elles sont contiguës ; une seule est séparée et sans communication avec les autres.

La première de ces mers, située dans la partie habitable du globe, est la mer de la Chine et des Indes, du Sind et de l'Yémen. Elle s'étend, de l'orient et à partir du 13e degré de latitude, au-dessus et le long de la ligne équinoxiale ; elle baigne la Chine, puis l'Inde, puis le Sind, puis le midi de l'Yémen, et se termine au détroit de Bab-el-Mandeb. C'est là sa longueur, et d'après le rapport de voyageurs dignes de foi, des navigateurs

[1] Ou zones.

qui s'y sont hasardés, et des personnes qui ont fait voile d'un pays à un autre depuis la mer Rouge jusqu'au Wakwak[1], cette longueur est de 4500 parasanges. Il s'y trouve environ trois cents îles, soit désertes, soit habitées, dont nous dirons subséquemment ce que nous en avons appris de plus certain, et ce que l'histoire en rapporte.

De cette mer de la Chine dérive le golfe Vert, qui est le golfe de Perse et d'Abila ; il s'étend du sud au nord, en tirant un peu vers l'ouest, baigne les côtes occidentales du Sind, du Mekhran, du Kerman et du Fars, et se termine à Abila. Se détournant du côté du midi, les eaux de ce golfe baignent le pays de Bahreïn, atteignent celui d'Oman, les rivages de l'Yémen, et là touchent à la mer des Indes. La longueur de cette mer est de 440 parasanges ; il y a beaucoup d'écueils et de bas-fonds. Sa profondeur est de 70 à 80 brasses. On y compte neuf îles habitées ou inhabitées.

De cette mer de la Chine dérive encore le golfe de Colzoun (mer Rouge), qui commence à Bab-el-Mandeb, au point où se termine la mer des Indes. Il s'étend au nord, en inclinant un peu vers l'occident, en longeant les rivages occidentaux de l'Yémen, le Téhama, l'Hedjaz jusqu'au pays de Madian, d'Aïla et de Faran, et se termine à la ville de Colzoun, dont il tire son nom. Se détournant ensuite vers le sud, ses eaux baignent la côte orientale du Saïd (l'Egypte), l'île de Souaken, le pays de Bodjah et enfin l'Abyssinie, où elles rejoignent la mer des Indes. La longueur de la mer de Colzoun est de 1400 milles. Les profondeurs de cette mer sont remplies de bancs de sable sur lesquels périssent les navires, en sorte qu'il n'y a que les navigateurs expérimentés et connaissant ces écueils cachés et les passages praticables, qui osent s'y hasarder. Il existe dans cette mer des îles au nombre de quinze.

[1] Ile du pays de Sofala, sur la côte orientale d'Afrique « au delà de laquelle on ignore ce qui existe » (page 92).

La seconde grande mer, connue sous le nom de mer de Syrie (la Méditerranée), tire son origine de la partie de l'Océan qui est au couchant. Elle commence sous le quatrième climat, où elle porte le nom de mer de Zakak ou de Cul-de-Sac[1], parce que sa largeur, à cet endroit, n'est que de 18 milles. La distance de Tarifa à l'île Verte (Algéziras) est également de 18 milles. Cette mer a au levant les côtes du pays des Berbères (Maroc), au nord de l'extrême Afrique. Elle longe l'Afrique moyenne (Algérie), l'Afrikia proprement dite (Tunisie), le pays de Barca, de Loukia (Libye), d'Alexandrie, la partie septentrionale du désert (entre l'Egypte et la Syrie), la Palestine et le reste de la Syrie jusqu'à Souaïdiè, qui est à l'extrémité de cette mer. La côte forme ensuite un coude et se dirige vers le couchant en passant auprès d'Antioche, atteint le détroit de Constantinople, puis le Péloponèse et Otrante, où est l'entrée du golfe de Venise, les terres de Sicile, de Rome, de Savone et de Narbonne, longe les Pyrénées, passe à l'orient de l'Espagne, puis au midi de ce pays, et rejoint les deux villes où son point de départ a été fixé. La longueur de la mer de Syrie, depuis l'une jusqu'à l'autre de ses extrémités, est de 1136 parasanges. Il y a environ cent îles grandes ou petites, désertes ou habitées, que nous décrirons, s'il plaît à Dieu.

Deux golfes considérables dérivent de cette mer de Syrie. L'un est le golfe de Venise, qui commence à l'est de la Calabre, dépendance de l'Italie, passe auprès de la mer d'Otrante, se dirige vers le nord-nord-ouest du côté de Bari, sur la côte de Saint-Ange, puis à l'ouest vers Ancône, longe les côtes de Venise et d'Aquilée, où il se termine. De là, tournant à l'est, vers les rivages de la Croatie, de la Dalmatie et de l'Esclavonie, il atteint la grande mer où il avait commencé. La longueur du golfe de Venise, de l'une à l'autre de ses extrémités,

[1] C'est le détroit de Gibraltar.

est de 1100 milles; il contient quinze îles, dont six sont habitées et les autres désertes; nous en reparlerons.

Le second de ces golfes s'appelle la mer du Pont; il commence au détroit d'Abidos, dont la largeur n'est à son embouchure que de la distance d'un jet de flèche, se prolonge sur une étendue de trois journées de navigation ou de 300 milles, et passe devant Constantinople, auprès de laquelle sa largeur est de 4 milles. Le Pont[1] s'étend ensuite vers l'orient, atteint, du côté du midi, les pays d'Héraclée, de Sinope, de Trébizonde, des Alains, et se termine là où habitent les Khazars. A cet endroit, sa direction change : les eaux du Pont se portent vers Métraha[2], touchent au pays des Russes, du Berdjan, à l'embouchure du Dniéper et à celles du Danube, parviennent à l'entrée du détroit de Constantinople et longent la côte orientale de la Macédoine jusqu'au point d'où nous l'avons fait partir. La longueur du Pont est, depuis le détroit jusqu'à son extrémité, de 1300 milles. On y compte six îles, dont nous ferons une plus ample mention.

La mer de Djordjan et de Dilem (la Caspienne) est isolée et sans aucune communication avec les autres; un grand nombre de fleuves et de cours d'eau s'y jettent. Du côté de l'occident, cette mer est bornée par l'Adzerbaïdjan et le Dilem; à l'est, par le pays des Aghaz; au nord, par celui des Khazars; au midi, par le Tabaristan. Sa longueur, du côté de la Khazarie, jusqu'à la source du Timour, est de 1000 milles, et sa largeur, depuis la côte de Djordjan jusqu'à l'embouchure du Volga, de 650 milles. On y compte quatre îles, dont nous parlerons ci-après, ainsi que de celles des autres mers indiquées plus haut, lorsque nous ferons la description détaillée des pays et des habitants.

Ces mers contiennent diverses espèces de poissons,

[1] Le Pont-Euxin.
[2] Ou Matrige, nom de la presqu'île de Taman.



d'animaux et de choses curieuses, dont nous ferons également mention, s'il plaît à Dieu.

VIII.

YACOUT.

Yacout, géographe arabe, mort à Alep en 1227, naquit en Grèce et fut vendu comme esclave à un marchand de Bagdad, qui lui confia la direction d'une partie de ses opérations commerciales. Mis en liberté, il fit le commerce pour son compte et s'occupa surtout du trafic des livres, pour la vente desquels il voyagea dans plusieurs pays de l'Asie. Yacout est l'auteur de plusieurs ouvrages, notamment d'un Dictionnaire géographique (*Modjem-el-Bouldân*), dont un abrégé, attribué à Sojuti ou à Safi-Eddin, a été traduit en français par M. Barbier de Meynard [1], qui a traduit aussi tout ce qui est relatif à la Perse dans le *Modjem-el-Bouldân*, sous le titre de *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse extrait du Modjem-el-Bouldân* [2].

IX.

ABD-ALLATIF.

Abd-Allatif, médecin arabe, naquit à Bagdad en 1162 et mourut en 1231. Il voyaga en Egypte, en Syrie et dans l'Asie-Mineure, et fut l'un des praticiens les plus célèbres de son temps. Entre autres ouvrages qu'il a rédigés, nous citerons son excellente *Description* ou *Relation de l'Egypte*, traduite par Sylvestre de Sacy [3]. Cet ouvrage se divise en

[1] Paris, 1861, in-8°.
[2] Paris, 1861, in-8°.
[3] Paris, 1810, in-4°.

deux parties : la première traite de la situation et du climat de l'Egypte, de ses plantes et des animaux, des monuments antiques, des édifices, des navires et des différentes espèces de nourritures. La seconde traite du Nil et de ses particularités, et enfin de la peste qui sévit en Egypte en 1201 et 1202. Abd-Allatif était en Egypte pendant cette cruelle épidémie, qu'il put étudier à loisir.

X.

BEN-AL-OUARDI.

Zeïn-Eddin-Omar, surnommé Ben-al-Ouardi, vivait au XIVe siècle et mourut en 1348. Il composa pour un gouverneur du château d'Alep un livre appelé la *Perle des Merveilles*, dont la Bibliothèque nationale possède plusieurs manuscrits. Un savant orientaliste du XVIIIe siècle, de Guignes, a publié l'analyse de la *Perle des Merveilles* dans le tome II des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi* (1789). Nous citerons du livre de Ben-al-Ouardi le passage relatif à des Arabes de Lisbonne qui seraient allés en Amérique.

Ce que l'auteur appelle *Sous du milieu* contient l'Espagne et le Portugal, sur lesquels je ne crois pas devoir m'arrêter, parce que d'autres géographes nous donneront des détails plus intéressants que ceux de Ben-al-Ouardi ; mais je ne dois pas négliger un fait singulier qu'il rapporte, en parlant de Lisbonne.

Après avoir dit que toute cette contrée est bornée par la *mer Ténébreuse*, qui est fort dangereuse, il ajoute que huit personnes de cette ville, curieuses de connaître ce qui était au delà, équipèrent un vaisseau de toutes les provisions nécessaires pour un long voyage, et jurèrent de ne point revenir qu'elles n'eussent pénétré jusqu'à l'extrémité de cette mer et à la terre qui pouvait



être à son occident. Ces navigateurs s'avancèrent pendant onze jours dans la pleine mer; ensuite ils furent portés pendant douze jours dans une mer sans fond, dont les vagues étaient fort grandes; et entraînés par les vents vers le midi, ils parvinrent à une île que l'auteur appelle l'*île des Moutons* (Djezirat Alghanam), parce qu'ils y en trouvèrent beaucoup, dont ils voulurent manger; mais la chair en étant trop amère, ils se contentèrent d'en emporter des peaux. Ils y virent aussi une fontaine d'eau douce, dont ils firent provision; après quoi ils se rembarquèrent, et voguant vers le midi pendant douze autres jours, ils découvrirent une île habitée, où ils virent des barques, dans lesquelles il y avait des hommes qui les conduisirent à une maison située sur le bord de la mer. Ces hommes étaient rouges et de grande taille : au bout de trois jours, il vint un interprète qui leur parla arabe, s'informa d'eux du sujet de leur voyage, et alla ensuite en rendre compte au roi de l'île, qui leur fit dire qu'il avait également envoyé de ses sujets à la découverte dans cette vaste mer; qu'ils avaient navigué vers l'occident pendant un mois, qu'enfin arrêtés par les ténèbres dont ils furent surpris, ils étaient revenus sans avoir rien vu. Les navigateurs de Lisbonne, informés dans cette île qu'ils étaient à plus d'un mois de distance de chez eux, se rembarquèrent et revinrent à Lisbonne, où, en mémoire de cet événement, on donna à un quartier de la ville le nom de *Quartier de ceux qui ont été trompés;* et ce nom, dit l'auteur arabe, existe encore à présent.

Arrêtons-nous un moment sur cette navigation extraordinaire. 1° Les navigateurs trouvent dans l'île un homme qui parle arabe et qui leur sert d'interprète; ainsi ils ne sont pas les premiers qui y soient parvenus, d'autres Arabes y avaient pénétré avant eux, et il paraît que l'on connaissait dans cette île la distance de Lisbonne.

2° Cette navigation nous fait voir que les Arabes ne se bornaient pas à suivre les côtes, qu'ils ont eu le courage de s'embarquer sur cet océan pour aller à la découverte, et qu'avec un peu plus de persévérance ils seraient parvenus jusqu'en Amérique. Ils virent dans l'île des hommes rouges, couleur qui semble appartenir davantage à des Américains, et il y a apparence qu'ils se sont beaucoup approchés du continent; leur dessein était de tendre à l'occident, et ils l'ont fait autant qu'il leur a été possible, et l'on ne peut pas dire qu'ils ne voulaient que reconnaître la côte occidentale de l'Afrique, puisqu'ils fréquentaient les Canaries.

3° Cette tentative, que Ben-al-Ouardi raconte, peut n'être pas la seule de cette espèce entreprise par les Arabes dans le temps qu'ils étaient maîtres de l'Espagne. Dans la suite, elle a été répétée par deux Génois[1] dont on n'a jamais entendu parler depuis. Les Arabes ont perdu Lisbonne l'an 1147; ainsi leur tentative doit être antérieure à cette époque : le nom donné à un des quartiers de cette ville, qui en conservait la mémoire, nom qui existait encore du temps de Ben-al-Ouardi, mort en 1348, a pu occasionner l'expédition des Génois en 1291. C'est en 1492, environ cent quarante-quatre ans après Ben-al-Ouardi, que Christophe Colomb entreprend ses découvertes ; le souvenir du voyage des Arabes existait-il encore de son temps sur ces côtes, et aurait-il donné occasion à la nouvelle expédition de Colomb?

4° Il ne faut pas croire que ces îles soient une des Canaries; celles-ci étaient connues des Arabes. D'ailleurs le récit de Ben-al-Ouardi nous présente deux tentatives, l'une des Arabes partis de Lisbonne, l'autre qui l'a précédée, faite par les sujets du roi de l'île, qui ont dû s'avancer plus loin vers l'occident. J'ai pensé que

[1] Voyez, plus loin, le voyage de Thedisius Doria et d'Ugolinus de Vivaldo.

l'histoire de ces navigations, quoique imparfaite, devait trouver place dans cette notice.

XI.

ABOULFÉDA.

Aboulféda, prince syrien de la famille des Ayoubites, naquit à Damas en 1273. Toute sa jeunesse fut employée à combattre les chrétiens de Syrie, et, en 1280, il était au nombre de ceux qui prenaient Saint-Jean-d'Acre et achevaient de détruire le royaume de Jérusalem. Plus tard, en 1310, Aboulféda fut investi par le soudan d'Egypte de la principauté de Hamat en Syrie, où avaient régné ses ancêtres. Il mourut en 1331.

Aboulféda ne se contenta pas de jouer un rôle politique; il fut aussi un écrivain et un géographe distingué ; il était versé dans la jurisprudence, l'interprétation du Koran, les belles-lettres, la grammaire, l'histoire, la philosophie, la médecine, les mathématiques et l'astronomie. Son palais de Hamat était le rendez-vous des poètes les plus renommés. Il fut en même temps un prince juste, généreux, prudent et fort estimé. Aboulféda a laissé plusieurs ouvrages d'histoire, de médecine et de jurisprudence, et une géographie, dont il nous reste à parler.

La géographie d'Aboulféda, dont le titre est : *le Livre de la position des pays*, a toujours été regardée en Orient comme un ouvrage excellent. Un poète contemporain de l'auteur dit : « Ce livre est admirable pour l'invention, la disposition et la rédaction ; sa composition surpasse celle de tous les autres livres.

» On y trouve, en fait de descriptions locales, des choses curieuses, et par les beautés qu'il renferme il enlève toutes les intelligences.

» Le mérite transcendant de l'ordre qui y domine frappe tous les yeux ; la marche en est si naturelle que tu en prendrais le style pour un vin limpide.

» Quel honneur pour celui qui a imaginé et mené à fin un

tel ouvrage, et qui s'est élevé par là au-dessus de l'atmosphère que nous respirons, au-dessus même des planètes !

» C'est le prince courageux qui, par son génie, domine les sphères célestes, et qui le dispute en pouvoir avec le pôle du monde.

» On le voit passionné pour la science, avide d'instruction, insatiable de savoir, amoureux et presque fou de notions de tout genre.

» C'est lui qui a relevé le fanal du mérite qui avait été abattu, et qu'on désespérait de voir rétablir.

» Les hommes ont reconnu en lui un gage de repos et de félicité. En effet, au jour de la bienfaisance, c'est une mer ; au jour du danger, c'est un guerrier indomptable.

» Lorsqu'au moment du combat il fait dégainer les épées tranchantes, on croit voir des éclairs au milieu des nuages soulevés par la poussière.

» S'il marche à la tête d'une armée, la victoire l'accompagne et vole sur sa tête dirigeant les deux ailes et le centre.

» Puisse la victoire ne pas cesser de le protéger, et lui assurer un triomphe éclatant ! »

La géographie d'Aboulféda, dit M. Reinaud[1], n'offre un caractère original que dans quelques-unes de ses parties. L'auteur n'a vu lui-même que la Syrie, l'Egypte, la portion de l'Arabie qui est située au nord de Médine et de la Mecque, et les contrées qui s'étendent au nord de la Syrie, depuis Tarse jusqu'à Césarée, et depuis Césarée jusqu'à l'Euphrate. Mais pour les contrées qu'Aboulféda n'a pu examiner de ses yeux, il a fait usage des traités rédigés avant le sien. Les principaux de ces traités sont la relation d'Ibn-Haucal, la géographie d'Edrisi, le traité d'Ibn-Sayd, enfin le traité intitulé *Alazyzy* et le *Lobab* d'Ibn-Alatyr. Les deux derniers ne nous sont point parvenus.

Quelquefois Aboulféda invoque le témoignage de voyageurs contemporains. C'est ainsi que, pour l'Inde,

[1] *Préface de la Géographie d'Aboulféda*, texte arabe, p. 27 (1840, in-4°).

13.



il a fait usage de renseignements fournis par une personne qui avait visité cette intéressante contrée ; et ces renseignements lui ont permis de donner de ce pays une description courte, mais en général exacte.

Il paraît que, dès le principe, Aboulféda avait pris pour base de son travail des données mathématiques. Son traité n'est pas, comme celui d'Edrisi, disposé par climats ; l'auteur a eu égard aux divisions amenées par les différences de langues et les intérêts politiques ; mais chaque lieu un peu important est accompagné de l'indication de sa longitude et de sa latitude.

Voici quelle est la division de l'ouvrage. On verra qu'à l'absence des cartes géographiques près, c'est une imitation du traité grec de Ptolémée.

Le traité proprement dit est précédé d'observations générales, où il est parlé du plan suivi par l'auteur, de la valeur des mesures itinéraires, de la division de la terre en climats, des mers, des lacs, des fleuves, des montagnes, etc. La suite de l'ouvrage consiste en descriptions, et ces descriptions, équivalant à autant de chapitres, sont présentées dans les manuscrits sous la forme de tables. Les descriptions étaient originairement au nombre de vingt-neuf, et chacune répondait à une contrée particulière. L'auteur en réduisit ensuite le nombre à vingt-huit.

Les tables occupent chacune une ou plusieurs doubles pages. Dans les manuscrits, chaque page est divisée en sept bandes, et chaque bande est consacrée à un lieu particulier. Il y a eu, au Moyen-Age, plus d'un écrivain arabe qui, l'esprit préoccupé d'idées astrologiques et mystiques, a cru voir dans le nombre sept quelque chose de merveilleux. En effet, l'on compte sept planètes, sept jours de la semaine, etc. Les mêmes personnes n'ont pas eu moins de respect pour le nombre *vingt-huit*, d'abord parce que ce nombre est le multiple de *sept*, et, de plus, parce qu'il répond au nombre des

mansions de la lune[1], astre qui, comme on le sait, a joué un grand rôle dans l'astrologie judiciaire. Rien, dans les écrits que nous connaissons d'Aboulféda, n'autorise à penser que le prince partageât ces préjugés ; et il y a lieu de croire que l'introduction du nombre *sept* et du nombre *vingt-huit* dans son ouvrage a été purement fortuite.

Aboulféda a commencé ses descriptions par l'Arabie. On sait que l'Arabie a donné le jour au fondateur de l'islamisme, et que la langue arabe est devenue la langue sacrée de tous les sectateurs de l'Alcoran. A ce double titre, l'Arabie avait droit à cet hommage de l'auteur qui, du reste, était d'origine kurde. Il existe une autre raison qui a pu engager Aboulféda à placer en tête de l'ouvrage la presqu'île de l'Arabie. Les Arabes regardent leur pays comme étant placé au centre du monde, et comme ayant été, de toute éternité, l'objet de la prédilection du Très-Haut. Qu'Aboulféda ait considéré l'Arabie comme le centre du monde, cette opinion n'avait rien d'étrange. L'Arabie, si on n'a égard qu'à la distance qui la borne à l'orient et à l'occident, se trouve à peu près au milieu du monde connu dans l'Antiquité et au Moyen-Age. Aussi, l'opinion exprimée par Aboulféda avait déjà été énoncée dans l'Antiquité, et elle ne devait tout à fait disparaître qu'après que l'homme aurait fait le tour du globe qui lui a été donné pour demeure.

Les tables sont disposées sur des doubles pages, et chaque page du côté droit est divisée en dix cases. La première case, en procédant à la manière arabe, c'est-à-dire de droite à gauche, renferme le numéro d'ordre ; la deuxième, le nom du lieu auquel la bande est consacrée ; la troisième case, les sources où l'auteur a puisé ; les quatrième et cinquième cases, les degrés de

[1] Les astrologues attachaient une grande importance aux mansions de la lune.



longitude avec les minutes ; les sixième et septième cases, les degrés de latitude avec les minutes ; la huitième case, le climat astronomique ; la neuvième, la contrée où le lieu est situé ; enfin, la dixième case, l'orthographe particulière du nom.

A l'égard de la page du côté gauche, qui, dans les manuscrits, est, comme l'autre, partagée en sept bandes, elle est consacrée aux descriptions particulières... Telle est la description, pour ainsi dire matérielle, du traité d'Aboulféda. Ces inconvénients de forme sont amplement compensés par la richesse du fond ; l'Europe n'a produit, au Moyen-Age, rien qui puisse lui être préféré.

Dès sa première apparition, le traité d'Aboulféda conquit en Orient l'estime générale ; peu de temps après la mort de l'auteur, il en fut fait un abrégé par Deheby[1], écrivain très fécond et qui est connu par plusieurs entreprises du même genre.

Plus tard, l'ouvrage a été disposé sous forme de dictionnaire et accompagné de quelques additions. L'éditeur est le molla Mohammed, surnommé Sipahyzadé, mort en 1588.

M. Reinaud a traduit la géographie d'Aboulféda en 1848 : cette excellente traduction, accompagnée de notes et d'éclaircissements, forme deux volumes in-4°.

XII.

SCHEHAB-EDDIN.

Schehâb-Eddin naquit en 1309 et mourut vers 1361. Il est auteur d'un ouvrage intitulé *Voyages des yeux dans les royaumes des différentes contrées*, dont une partie se trouve parmi

[1] Mort en 1347.

les manuscrits de la Bibliothèque nationale. M. Et. Quatremère a analysé et traduit quelques chapitres de ce livre dans le tome XIII des *Notices et Extraits des manuscrits.*

Schehâb-Eddin fut un très savant écrivain, qui passa une grande partie de sa vie à la chancellerie du sultan d'Egypte Mohammed ben-Kalaoun, de la dynastie des Mamelouks. Ses fonctions le mirent en relation avec de nombreux ambassadeurs ou personnages étrangers, et de marchands instruits, qui lui communiquèrent des renseignements de toute sorte sur tous les pays. Il acheva vers 1345 son ouvrage, qui a obtenu chez les Orientaux la plus haute estime. Les *Voyages des yeux* forment un grand traité d'histoire et de géographie en vingt volumes; mais la Bibliothèque nationale n'en possède que cinq. La partie géographique est d'un grand intérêt et atteste la science éclairée de l'auteur. Les descriptions de l'Inde, du Touran, du Badakhchan, de Boukhara, de Samarkand, du Ferganah, du Kiptchak, du Kourdistan, de l'Asie-Mineure, de l'Egypte et de la Syrie sont des plus intéressantes, au double point de vue de l'histoire et de la géographie. On en jugera par le tableau de la cour du roi musulman de Delhy.

La cour de Delhy.

Delhy se compose de plusieurs villes qui ont été réunies, et dont chacune portait un nom particulier. Delhy, qui était une d'entre elles, a donné son nom à toutes les autres. Elle occupe un espace de terrain qui a 40 milles de circuit. Ses maisons sont bâties de pierres et de briques, et les toits sont formés de bois. Le sol est pavé de pierres blanches qui ressemblent au marbre. Les maisons n'ont jamais plus de deux étages, et quelques-unes n'en ont qu'un seul. Le marbre n'est employé comme pavé que dans le palais du sultan... Les jardins s'étendent de trois côtés, et en ligne droite, l'espace de 12,000 pas. Le côté de l'ouest en est dégarni, attendu qu'il touche à une montagne. Delhy renferme 1000 collèges. On y compte 70 hôpitaux, qui portent le nom de maisons de guérison. Dans cette ville

et celles qui en dépendent, les oratoires et les cellules sont au nombre de 2000. On y voit de vastes monastères, des places étendues et des bains nombreux. L'eau que l'on y consomme se tire de puits creusés en terre à une faible profondeur, qui n'excède jamais 7 coudées et sur lesquels sont placées des roues hydrauliques. Les habitants boivent de l'eau de pluie, qui se rassemble dans de vastes bassins destinés à cet usage. La principale mosquée est célèbre par son minaret, qui n'a point son pareil au monde pour son élévation prodigieuse. Si l'on en croit le scheïkh Borhan-eddin-Boursi, la hauteur de cette partie de l'édifice est de 600 coudées [1].

Au rapport du scheïkh Nobarak, les palais du sultan de Delhy sont exclusivement destinés pour l'habitation de ce prince, de son sérail, de ses esclaves mâles et femelles, et de ses mamelouks. Aucun des khans ou des émirs n'est admis à y demeurer ; ils n'y paraissent que lorsqu'ils viennent faire leur cour au prince, ce qui a lieu deux fois par jour, le matin et l'après-midi, après quoi, chacun d'eux retourne à sa maison.

Quant à ce qui concerne les grands fonctionnaires de l'Etat, ceux du rang le plus élevé portent le titre de khans ; ensuite viennent les rois, puis les émirs, les isfahselars (généraux), et enfin les officiers. La cour du souverain réunit 80 khans, et même davantage. L'armée se compose de 900,000 cavaliers, dont une partie réside auprès du prince, et le reste est dispersé dans les provinces de l'empire. Tous sont inscrits sur les registres de l'Etat et participent aux bienfaits de leur souverain. Ces troupes sont formées de Turks, d'habitants du Catay [2], de Persans et d'Indiens. On voit parmi eux des lutteurs, des courriers et des hommes de tout genre. Ils ont des chevaux excellents, de magnifiques armures, et un costume brillant... Le prince a 3000 éléphants, que

[1] Environ 275 mètres.
[2] Chine septentrionale.

l'on revêt, au moment des combats, de caparaçons de fer doré ; mais en temps de paix, on les couvre de housses de coton, de toiles peintes et d'étoffes de soie de tout genre. On orne leur dos de pavillons et de sièges revêtus de lames de métal, ou bien on y attache des tours de bois garnies de clous. Les Indiens s'y placent pour combattre l'ennemi. Chaque éléphant, suivant sa taille, peut porter de 6 à 10 hommes. Le prince possède 20,000 mamelouks turks.

Au rapport de Boursi, le sultan a auprès de sa personne 10,000 esclaves eunuques, 1000 trésoriers, 1000 baschmakdars (porteurs des sandales du sultan), 2000 écuyers, qui tous sont armés, marchent à côté de l'étrier du prince et combattent à pied devant lui...

Le sultan a une manufacture qui occupe 4000 ouvriers en soie, et où l'on fabrique des étoffes de toute espèce, destinées pour les vêtements des personnes attachées à la cour, les robes d'honneur et les présents, sans compter ce que l'on apporte, chaque année, d'étoffes de la Chine, de l'Irak et d'Alexandrie. Le sultan distribue par année 200,000 vêtements complets, savoir, 100,000 au printemps, et 100,000 dans l'automne... Le sultan a à son service 4000 ouvriers en étoffes tissues d'or, qui fabriquent les brocarts d'or destinés pour les épouses du prince, et pour les gratifications qu'il fait à ses émirs et à leurs femmes. Chaque année, il distribue 10,000 chevaux arabes d'une excellente race, dont les uns ont la selle et la bride, d'autres en sont dépourvus. Quant aux premiers, on en distingue plusieurs espèces; les uns sont revêtus d'une housse, d'autres sont richement harnachés ; et, chez les uns comme chez les autres, les ornements sont tantôt d'or et tantôt d'argent.

Quant aux chevaux de charge que distribue annuellement le prince, le nombre en est incalculable. Il les donne par bandes et par centaines. Malgré le nombre de chevaux qui existent dans l'Inde, malgré la quantité de ceux que l'on amène annuellement, le sultan en fait

venir de toutes les contrées, et les achète à grand prix, pour faire des présents ; de manière que ces animaux sont toujours fort chers et offrent un bénéfice considérable aux marchands qui se livrent à ce genre de spéculation...

A la cour du même prince sont 1200 médecins, 10,000 fauconniers, qui sont montés sur des chevaux et portent les oiseaux de proie dressés pour la chasse ; 3000 valets, chargés d'aller en avant, pour découvrir le gibier ; 3000 marchands qui vendent tous les objets nécessaires à cette chasse ; 500 compagnons de table ; 1200 joueurs d'instruments, sans compter les mamelouks musiciens, qui sont au nombre de 1000, et qui sont chargés particulièrement d'enseigner la musique ; 1000 poètes, habiles dans une des trois langues, arabe, persane et indienne. Ce sont tous des hommes d'un goût délicat, qui sont portés sur les états de la cour et reçoivent des présents magnifiques. Si le sultan vient à apprendre qu'un de ses musiciens ait chanté devant quelque autre personne, il le fait mettre à mort.

J'ai demandé à celui de qui je tiens ces détails quel était le traitement de ces différents officiers ; il m'a répondu qu'il n'en savait rien ; que seulement les compagnons de table du prince avaient en propriété, les uns deux bourgs, les autres, un seul ; que chacun, suivant son rang, recevait 40,000, 30,000 ou 20,000 tankah, sans compter des vêtements, des robes d'honneur et des présents.

Au rapport du scheïkh Nobarak, le sultan, à chacune de ses audiences, qui ont lieu deux fois par jour, le matin et le soir, fait servir un repas, auquel assistent 20,000 hommes ; savoir les khans, les rois, les émirs, les isfahselars et les principaux officiers. Quant aux repas particuliers du prince, c'est-à-dire au dîner et au souper, il y admet les jurisconsultes, au nombre de 200, qui mangent avec lui et se livrent en sa présence à des conversations savantes. Voici ce que m'a rap-

porté le scheïkh Abou-Bekr-ben-Khallal-Bezzi. J'ai demandé au cuisinier du sultan combien on tuait journellement d'animaux pour la table de ce prince; il m'a répondu: 2500 bœufs, 2000 moutons, sans compter les chevaux engraissés, et des oiseaux de toute espèce...

Les marches du prince sont de divers genres. Tantôt il part pour la guerre, tantôt il se transporte dans Dehly d'un lieu à un autre, tantôt il se promène dans son palais. Ses marches guerrières sont magnifiques et imposantes. Les éléphants portent sur leur dos des tours qui ressemblent à une ville ou à une forteresse, et l'œil ne découvre que des flots de poussière qui obscurcissent l'air. Les insignes du sultan sont des drapeaux noirs, au milieu desquels est un grand dragon en or. Personne autre que lui n'a droit de déployer des étendards de couleur noire. Chacun des émirs a un drapeau particulier.

Des instruments de musique jouent devant ce prince, soit dans ses marches, soit lorsqu'il séjourne quelque part. Ce concert se compose de 200 timbales, 40 grands tambours, 20 trompettes et 10 cymbales. En outre, cinq fois dans la journée, on exécute le concert appelé Naubah. On porte à la suite de ce prince une quantité incalculable d'objets précieux, et l'on conduit une multitude de chevaux de main.

Lorsque le sultan va à la chasse, son cortège est moins nombreux. Il a seulement avec lui 100,000 cavaliers et 200 éléphants. On transporte à sa suite quatre châteaux de bois, dont chacun forme la charge de 200 chameaux, et se compose de deux étages. Ces animaux sont couverts de housses de soie noire brodées en or. Des tentes et des pavillons de toute espèce accompagnent le cortège. Lorsque ce prince se rend d'un lieu à un autre en partie de plaisir, ou pour d'autres motifs, il mène avec lui environ 30,000 cavaliers, 200 éléphants et 1000 chevaux de main, sellés et bridés, dont les uns sont caparaçonnés d'or, couverts de colliers

et de parures de même métal ; d'autres sont ornés de perles et de pierreries.

Le scheïkh Mohammed-Khodjendi, qui a résidé à Delhy et servi dans l'armée, m'a dit avoir vu le sultan se transporter d'un palais à un autre. Ce prince était à cheval, et sa tête était surmontée du parasol. Ses écuyers marchaient derrière lui, portant les pièces de son armure. Autour de lui, on voyait environ 12,000 mamelouks, tous à pied ; aucun d'eux ne pouvait monter à cheval, excepté celui qui soutenait le parasol, et les écuyers qui portaient les étoffes du prince.

XIII.

LÉON L'AFRICAIN.

Al-Hassan, que nous connaissons sous le nom de Léon l'Africain, est l'un des principaux géographes arabes. Il naquit à Grenade vers 1483. Après avoir voyagé dans l'Afrique septentrionale, en Arabie, en Perse, en Tartarie, dans l'Asie-Mineure et la Syrie, il fut pris par des corsaires chrétiens, en 1517, et amené à Rome. Le pape Léon X, ayant appris qui il était et qu'il avait rédigé une description de l'Afrique, le mit en liberté après lui avoir fait adopter la religion chrétienne. Al-Hassan prit alors le nom de Léon l'Africain. Il apprit le latin et l'italien, et enseigna l'arabe à Rome. Après la mort de Léon X, Léon l'Africain s'en alla à Tunis, où il mourut en 1552. On a de lui une description de l'Afrique, qu'il écrivit en italien ; elle fut publiée par Ramusio et a été traduite en français par Temporal, en 1556. Bien que Léon l'Africain n'appartienne pas au Moyen-Age, nous avons cru ne pas devoir le séparer des autres géographes arabes.

Les Arabes de l'Afrique septentrionale.

Tout ainsi que les Arabes habitent en divers lieux,

semblablement ils ont diverses mœurs et différentes coutumes de vivre : donc ceux qui demeurent entre Numidie et Libye vivent fort misérablement et sont atteints de grande pauvreté, ne différant en aucune chose aux peuples indigènes qui font leur résidence en Libye ; mais ils ont plus de jugement et meilleur esprit, vu qu'ils trafiquent en la terre des Nègres, là où ils troquent leurs chameaux et tiennent des chevaux en grande quantité, qu'on appelle en Europe *chevaux barbares*[1], s'adonnant journellement à la chasse des cerfs, daims, autruches et autres animaux. Et faut bien noter que la plus grande partie des Arabes qui sont en Numidie sont rimeurs qui composent de beaux chants, où ils décrivent leurs combats avec la manière de chasser, et les passions d'amour d'une si grande grâce et façon, que c'est merveille ; et font leurs compositions en vers et mesures à la mode d'Italie, comme stances et sonnets. Ce sont gens fort enclins à la libéralité ; mais le moyen manque à la bonne volonté, ne pouvant se montrer courtois, ni maintenir leur réputation comme ils en ont envie, parce que, dans ces déserts, ils se trouvent mal fournis de toutes choses. Ils vont vêtus à la mode des Numides, sinon que leurs femmes retiennent quelque différence d'entre celles de Numidie.

Les déserts auxquels ces Arabes-ci font leur demeure étaient premièrement occupés par les peuples d'Afrique, où étant passée cette génération d'Arabes, chassa par les armes les Numides[2], choisissant pour sa demeure les terres et pays proches de ceux qui produisent les dattiers ; les Numides allèrent demeurer aux déserts qui confinent à la Terre Noire.

Les Arabes habitant dans l'Afrique[3], c'est-à-dire entre le mont Atlas et la Méditerranée, sont mieux et en

[1] Barbes.
[2] De race berbère.
[3] Le Maghreb.



plus grandes richesses que les autres, de quoi rendent assez ample témoignage leurs somptueux ornements, superbes harnais des chevaux et l'admirable valeur de leurs magnifiques pavillons[1]. Ils ont encore des chevaux de plus belle taille, mais ils ne sont pas si légers à la course que ceux du désert. Ces Arabes font bien et diligemment cultiver leurs terres, tellement qu'ils en retirent des grains en grande abondance, joint aussi qu'ils ont des bœufs et moutons en nombre quasi infini, à cause de quoi il ne leur tournerait à profit de s'arrêter toujours en un même lieu, pour autant qu'un seul endroit de pays ne serait pas suffisant (encore qu'il fût très fertile) à porter pâture pour une si grande multitude de bétail...

L'Atlas.

Toute la rivière[2] de Barbarie et les montagnes qui l'avoisinent tiennent plutôt du froid qu'autrement, parce que la neige y tombe en certaine saison de l'année, et y croissent partout fruits et grains en bonne quantité ; mais le froment y est rare, à cause de quoi les habitants de ces lieux mangent de l'orge ordinairement. Les fontaines qui y sourdent jettent certaines eaux qui sentent le terroir, et sont souvent troubles, même aux parties qui confinent avec la Mauritanie. Il y a aussi sur ces montagnes de grands bois, où se trouvent des arbres d'une merveilleuse hauteur ; et le plus souvent on y voit, parmi les feuillées, plusieurs animaux, dont les uns sont paisibles et traitables, les autres au contraire très fiers et dangereux.

Les petites plaines et collines qui sont entre ces montagnes et le mont Atlas[3] sont toutes fertiles et pro-

[1] Tentes.
[2] Rivière, rivage, le Sahel.
[3] Le Tell.

duisent en abondance grains et bons fruits ; et tous les fleuves qui proviennent du mont Atlas traversent toutes ces collines et plaines, puis continuant leur cours de droit fil, vont se rendre dans la mer Méditerranée. Mais en cette partie, il y a peu de bois, et sont plus grasses et fertiles les plaines qui sont entre le mont Atlas et l'océan Atlantique, comme est la région de Maroc et la province de Dukkala [1] jusqu'au détroit de Gibraltar.

La montagne d'Atlas est froide et stérile, produisant peu de grains, étant, par toutes ses parties, chargée de bois obscurs et touffus, et d'icelle descendent quasi tous les fleuves d'Afrique. Les fontaines qui y sourdent sont très froides au cœur de l'été ; de sorte que si quelqu'un se hasardait d'y mettre la main, pour si peu que ce soit, il ne manquerait pas de la perdre. La froidure ne continue pas également en toutes les parties de la montagne, parce qu'il y a quelques lieux qui sont comme tempérés. Les parties qui sont inhabitables sont ou trop froides ou trop âpres. Ceux qui gardent le bétail ne laissent pas de s'y acheminer en été, et y conduisent leurs troupeaux pour pâturer, ce qui serait à eux grande folie et chose impossible d'entreprendre en temps d'hiver, pensant y pouvoir résider, parce que la neige est à peine tombée, qu'il s'élève un grand vent du nord, si transperçant et dommageable, qu'il tue tous les animaux qui se trouvent en ces lieux-là ; et beaucoup de gens y trouvent la fin de leurs jours, parce que là est le passage d'entre la Mauritanie et la Numidie ; et comme c'est la coutume des marchands de dattes de faire leur charge et de partir à la fin d'octobre, quelquefois ils sont surpris par la neige, si bien qu'il n'en demeure pas un en vie. Car, si la nuit la neige commence à tomber, le lendemain on les trouve, avec leurs charges, plongés et ensevelis dans icelle ; et

[1] La partie occidentale du Maroc.



non seulement la caravane, mais les arbres aussi, s'en voient tout couverts, tellement qu'on ne saurait apercevoir ni sentier, ni route, pour savoir en quel endroit gisent les corps morts ; vous assurant que par deux fois et par grande aventure, j'ai échappé à un tel genre de mort, du temps que je passais par ces dangereux chemins...

Par delà le mont Atlas, il y a des pays qui tiennent du froid et du chaud, dans lesquels se trouvent peu de fleuves prenant leur origine à cette montagne; mais ceux qui y passent dressent leur cours par les déserts de Libye, là où ils se perdent dans les sables, quelques-uns formant un lac; et en ces pays ne se trouvent guère de terres qui soient bonnes pour semer, mais elles produisent des dattiers en nombre infini. Il y a encore quelques autres arbres portant fruits, toutefois ils sont rares et en petit nombre. Et aux lieux de Numidie qui confinent avec la Libye, il y a certaines montagnes âpres, ne produisant arbre que ce soit, ayant au pied des terrains où croissent des arbres couverts d'épines et qui ne portent point de fruits. Semblablement, il n'y a ni fleuves ni fontaines, sinon quelques puits qui ne se peuvent trouver qu'à bien grande peine entre ces montagnes et déserts. Il se trouve, dans le pays de Numidie, plusieurs scorpions et serpents qui font, par leur venin et morsure, mourir tous les ans une grande multitude de personnes.

Le désert de Libye ou le Sahara.

Libye est un pays qui est fort sec, désert, et dans toute son étendue sablonneux, sans qu'il y ait fleuves, fontaines ni eaux, hors seulement quelques puits dont l'eau est plutôt salée qu'autre chose, et s'en trouve encore bien peu. Il y a aucuns lieux par lesquels on chemine bien par l'espace de cinq ou six jours sans trouver de l'eau, à cause de quoi il faut que les mar-

chands en portent avec eux sur les chameaux en grande provision, même par le chemin qui va de Fez à Tonbouktou, ou de Telensin à Agadès ; et est beaucoup plus fâcheux le chemin retrouvé par les modernes, qui est pour aller de Fez au Grand-Caire par le désert de Libye. Toutefois, en faisant ce voyage, l'on passe à côté d'un grand lac, à l'entour duquel habitent les peuples de Sin et Ghorran.

Mais pour aller de Fez à Tonbouktou se trouvent quelques puits qui sont fourrés par dedans de cuirs de chameau, ou murés avec les os d'iceux ; et n'y a pas petit danger pour les marchands, quand ils se mettent sur les chemins en autre saison que l'hiver, parce que le sirocco (siloch) se lève soufflant avec d'autres vents méridionaux, lesquels soulèvent le sable si dru, qu'il remplit et couvre ces puits, tellement que les marchands, qui partent sous l'espérance de trouver l'eau aux lieux accoutumés, ne pouvant discerner en quel lieu ils peuvent rencontrer ces puits, étant cachés sous le sable, sont contraints, par faute d'eau, de demeurer raides en place, là où les passants voient souventefois les os d'iceux et de leurs chameaux blanchir en divers lieux parmi le désert. A ce grand péril gît un seul remède, fort étrange, qui est tel, qu'ayant tué un de leurs chameaux et épuisé l'eau qu'ils trouvent dans l'estomac, la boivent et partagent entre eux jusqu'à tant qu'ils arrivent en quelque pays habitable ; mais leur désastre étant si grand qu'ils ne puissent trouver de l'eau, la mort seule donne fin à leur soif.

On peut encore voir deux sépultures au désert d'Azaouad[1], couvertes d'une pierre étrange, en laquelle sont gravées quelques lettres, qui donnent à entendre comme deux corps sont là-dessous gisants, l'un desquels, durant ses jours, fut un très riche marchand, qui, traversant le désert avec une soif extrême, et à la

[1] Entre Maroc et Tonbouctou, dans le Sahara occidental.

fin par icelle abattu, acheta une tassée d'eau, d'un voiturier qui était avec lui, la somme de 10,000 ducats ; ce nonobstant il ne laissa de mourir pour n'avoir d'eau suffisamment, et le voiturier aussi qui s'était défait de son eau.

JEAN DU PLAN-CARPIN ET ASCELIN.

1245-1248.

ABEL DE RÉMUSAT [1].

Le Mongol Gengis-Khan avait fondé, au commencement du XIIIe siècle, un immense empire, qui comprenait la plus grande partie de l'Asie et l'Europe orientale ; sa capitale était une bourgade de l'Asie centrale, appelée Karakoroum et située vers les sources de la Selenga [2]. Cet empire avait été créé par une suite de conquêtes, accomplies avec une rapidité et une férocité prodigieuses. Les peuples ou les villes qui se soumettaient à ces hordes sauvages étaient conservés; ceux qui essayaient de résister étaient anéantis en entier. De hautes pyramides d'ossements humains étaient élevées sur l'emplacement des villes détruites, et remplissaient d'épouvante les voyageurs qui, longtemps après, traversaient ces régions devenues désertes. Le pillage du monde presque entier servait à l'entretien de la Cour du grand Khan des Mongols, où le luxe des tentes et des vêtements, et l'abondance des repas exigeaient des sommes énormes.

En 1240, Batou, l'un des petits-fils de Gengis-Khan et khan du Kaptchak [3], envahit la Pologne, détruisit Cracovie, capitale du royaume, battit lès Polonais à Waldstadt, en

[1] *Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens et particulièrement des rois de France avec les empereurs mongols* (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. VI et VII).
[2] Karakoroum est aujourd'hui en ruine.
[3] Russie méridionale.

Silésie, et envahit la Hongrie, qui fut à son tour écrasée et ravagée. L'Europe consternée essaya de négocier avec les Barbares. Les Mongols n'avaient pas encore soumis les khalifes de Bagdad, les Turks Seldjoucides d'Iconium, dans l'Asie-Mineure, ni les Etats musulmans de la Syrie et de l'Egypte, avec lesquels les rois chrétiens de l'Europe étaient en guerre.

Les Francs et les Mongols étaient donc alliés naturels, et devaient unir leurs efforts contre les musulmans. A cet intérêt commun dont on se hâta de se prévaloir, les papes tentèrent d'en ajouter un autre, celui de la religion : ils députèrent vers les généraux mongols des missionnaires chargés de leur faire connaître la foi. L'entreprise était grande et présentait pourtant quelques chances de succès. Le bruit s'était répandu que les Tartares avaient parmi eux un grand nombre de chrétiens. La fable du Prêtre Jean[1] était alors en faveur en Europe. D'ailleurs, les Mongols ne reconnaissaient pas Mahomet, et poursuivaient avec acharnement les musulmans : c'en était assez, dans ces siècles peu éclairés, pour être regardé comme ayant fait un grand pas vers le christianisme. Enfin les Tartares avaient d'abord été pris pour des magiciens ou des démons incarnés, quand ils avaient attaqué les chrétiens de Pologne et de Hongrie : peu s'en fallut qu'on ne les crût tout à fait convertis, quand on vit qu'ils faisaient la guerre aux Turks et aux Sarrasins.

Les idées religieuses des Mongols étaient telles, à cette époque, qu'on pouvait les souhaiter pour favoriser leur conversion. On savait qu'admettant un Dieu unique et tout-puissant, qu'ils nommaient *Tagri* (le ciel), ils n'ajoutaient à cette idée fondamentale aucune notion accessoire bien précise, et presque point de pra-

[1] Dès le XIIe siècle, Chrétiens, Syriens et Arabes, tous admettaient qu'il existait au centre de l'Asie un souverain chrétien nommé le Prêtre Jean. Puis, au XVe siècle, les Portugais déclarèrent que le Prêtre Jean était le roi ou négus d'Abyssinie.

tiques superstitieuses. Gengis, en leur donnant des lois, s'était à dessein contenté d'établir dans leur esprit la base de toute législation, laissant au temps et aux localités à y ajouter ce que les circonstances rendraient nécessaire. Il semble qu'il craignît qu'une croyance exclusive n'apportât obstacle à ses conquêtes, qu'une croyance simple, et pour ainsi dire abstraite, pouvait au contraire rendre plus faciles. En effet, les Mongols, indifférents à toutes les religions, étaient préparés à les adopter toutes également, et pouvaient se faire de leur conversion un titre aux yeux des peuples qu'ils avaient soumis. Partout où les successeurs de Gengis ont établi des souverainetés, ils ont pris le culte dominant : ils sont devenus bouddhistes à la Chine, musulmans en Perse.....

Innocent IV résolut donc d'envoyer des ambassadeurs à Batou, général de l'armée du Nord, qui campait alors sur les rives du Volga, et à Batchou, qui commandait en Perse et en Arménie. Il choisit pour la première ambassade Laurent de Portugal, Jean du Plan-Carpin et Benoît, tous trois frères de l'ordre de Saint-François, et il leur recommanda fortement de prendre sur les coutumes des Tartares toutes les informations qu'il leur serait possible. Il envoya en Perse quatre religieux de l'ordre des Frères prêcheurs, Ascelin, Simon de Saint-Quentin, Alexandre et Albert, auxquels se joignirent en route Guichard de Crémone et André de Longjumel. Il chargea ces deux derniers ambassadeurs de deux lettres écrites de Lyon, le 5 mars 1245.

Comme les circonstances de leur voyage nous sont bien connues par les relations que nous en ont laissées Jean du Plan-Carpin et Simon de Saint-Quentin[1], nous

[1] La relation du voyage d'Ascelin ne nous est connue que par les notes remises par Simon de Saint-Quentin à Vincent de Beauvais, qui les inséra dans son *Miroir historique* (XXXI, 40), sorte d'encyclopédie du XIII[e] siècle. — Les deux voyages d'Ascelin et du Plan-Carpin, traduits en français, se trouvent dans la collection de Bergeron (*Voyages en Asie*).

n'en placerons ici qu'un résumé rapide, seulement pour ne pas laisser de lacune dans l'histoire de ces négociations, et pour qu'on puisse prendre une juste idée de l'esprit général dans lequel elles furent entreprises. La première des deux lettres du pape ne contient que des exhortations aux Tartares pour les engager à embrasser le christianisme, un exposé de la foi, et particulièrement de la puissance du souverain pontife sur terre, et la recommandation des hommes prudents et éclairés qu'il leur envoie. Dans l'autre, le pape emploie tour à tour la prière, le reproche et même les menaces ; il cherche à apaiser, à attendrir et en même temps à intimider les Tartares, et leur demande de lui faire savoir la cause qui les anime à détruire toutes les autres nations.

Les Dominicains arrivèrent, au mois d'août 1247, au campement de Batchou-Nouyan, que, dans leur orthographe irrégulière, les écrivains du temps appellent tantôt Bachon, et tantôt Bayothnoï. Par le récit naïf qu'ils nous ont laissé de la réception qui leur fut faite, on voit que cette première négociation offrit de grands dangers et pensa même coûter la vie à ceux qui s'en étaient chargés. Les Tartares furent très surpris quand Ascelin leur dit qu'il était ambassadeur du pape, le plus grand de tous les hommes en dignité. Ils lui demandèrent s'ils ne savaient pas que le Khakan[1] était *fils du ciel*, titre chinois qui veut dire empereur, et que nos historiens ont rendu par *fils de Dieu*. Ils parurent très choqués quand Ascelin répondit que le pape ne savait ce que c'était que le Khakan. Leur étonnement redoubla quand ils virent que, contre l'usage constant des ambassadeurs en Asie, ceux-ci n'apportaient aucun présent[2], et surtout quand les religieux refusèrent

[1] Le grand khan.

[2] Au sujet des présents que les Mongols exigeaient des ambassadeurs qui venaient à eux, on rapporte l'anecdote suivante : « Un François vint au grand caan des Tartares, et li empereur lui de-

de se prosterner devant Batchou, sorte d'hommage que ce général avait droit d'exiger, comme lieutenant du *fils du ciel*. Mais ils entrèrent en fureur quand, après avoir délibéré entre eux, les frères se furent offerts à rendre à Batchou les honneurs qu'il demandait, sous la condition qu'il se ferait chrétien. On les accabla d'injures à cette proposition; Batchou voulut les faire mettre à mort. Quelques-uns de ses officiers ouvrirent l'affreux avis d'écorcher le chef de l'ambassade, de remplir sa peau de paille, et de la renvoyer au pape par ses compagnons; mais la plus ancienne des femmes de Batchou, et l'officier chargé des affaires des ambassades, s'opposèrent à cet acte de barbarie, en représentant au prince qu'on pourrait exercer des représailles sur ses propres envoyés, et que le Khakan avait déjà manifesté son mécontentement de ce que, dans une occasion semblable, on avait arraché le cœur à un ambassadeur. Batchou consentit donc à les laisser vivre; mais il voulait qu'ils se rendissent à la cour du grand Khan; ce qu'Ascelin refusa absolument.

Dans les pourparlers qui eurent lieu à cette occasion, les Tartares s'informèrent adroitement si les Francs avaient de nouveau passé en Syrie; car ils les connaissaient déjà de réputation. Leur bravoure, la supériorité de leurs armes et de leur discipline, la continuité des guerres qu'ils faisaient aux Turcs et aux Arabes, les avaient depuis longtemps rendus redoutables en Turquie, en Egypte et en Syrie. Il se faisait peu d'expéditions dans ces contrées où les Francs ne se trouvassent comme auxiliaires. Ala-Eddin, sultan d'Iconium, en avait à sa solde, ainsi que son fils, Ghayath-Eddin.

manda quelles choses ils lui avoient apportées. Li François répondit et dit : « Sire, je ne vous ai rien apporté, car je ne savois mie (pas) votre grand' puissance. — Comment, dit l'empereur, les oiseaux qui volent par les pays ne te dirent-ils rien de notre puissance, quand tu entras en ce pays? » Le François répondit : « Sire, dit-il, peut bien être que ils me dirent; mais je n'entendis point leur parole. » Et par ainsi l'empereur fut apaisé. (*Peregrin. de Fr. Bicult.*)

Il se trouva dans la ville d'Arzendjan, quand elle fut prise par les Mongols, deux Francs qui augmentèrent, par une bravoure portée jusqu'à l'extravagance, la haute idée que les Tartares s'étaient formée des gens de leur pays, et Guillaume de Nangis fait remonter à ce siège la cause de la crainte que les Francs, suivant lui, inspiraient aux Mongols. Il est au moins certain que ces derniers défendirent à tous leurs tributaires de prendre à l'avenir des Francs dans leurs armées. Il n'est donc pas surprenant qu'ils se soient informés avec curiosité d'Ascelin et de ses compagnons de ce qui concernait leurs compatriotes.

Après de longs délais, dont la principale cause était, suivant l'aveu même des religieux, le mépris que les Tartares avaient pour eux, les lettres du pape ayant été traduites en persan par les interprètes turcs et grecs, puis du persan en tartare par ceux de Batchou, on se prépara à les renvoyer. Ogada, général mongol, qui venait de prendre le commandement de la Géorgie, arriva sur ces entrefaites, et remit à Batchou de nouveaux ordres du grand Khan pour tous les lieux de sa domination. Les Tartares envoyèrent au pape une expédition de ces ordres, qu'ils nommaient, suivant les relations du temps, *lettres de Dieu ;* c'est l'expression chinois de *lettres du ciel*, par laquelle on désigne, en effet, tous les ordres émanés de l'empereur.

La traduction de cette pièce, et celle de la lettre qu'y joignit Batchou, nous ont été conservées par Vincent de Beauvais, et je ne désespère pas qu'on en puisse un jour retrouver les originaux. Le ton d'arrogance et de mépris qu'on y remarque est le véritable cachet de leur authenticité. Le Khakan y parle en maître du monde et traite de rebelles dignes de mort les princes qui méconnaîtront ses ordres. Ces idées sont encore la base du droit public des Chinois qui, ne reconnaissant d'autre souverain dans l'univers que le *fils du ciel*, qualifient de révolte toute tentative d'indépendance,

et de brigands tous les peuples qui osent faire la guerre à l'empire...

Il est un fait qui ne résulte pas bien clairement du récit de Simon de Saint-Quentin, tel que nous l'a transmis Vincent de Beauvais : c'est l'envoi d'ambassadeurs tartares qui accompagnèrent, à leur retour en Europe, Ascelin et ses compagnons. Batchou avait d'abord désigné des ambassadeurs pour aller avec les religieux ; mais il changea d'avis en apprenant la prochaine arrivée d'Ogoda, envoyé par le Khakan. On fit pourtant ensuite préparer les ambassadeurs pour être les porteurs des lettres de Batchou, et quelque temps après les Tartares accordèrent enfin aux religieux la permission de « s'en aller avec les leurs » ; Batchou lui-même, en terminant sa lettre, dit qu'il la remet à deux messagers nommés Ay-bek et Sargis. Mais, comme le récit du frère Simon est tronqué, et qu'il ne donne aucun détail sur le retour de ses compagnons, il faut recourir à d'autres sources pour y suppléer.

Un historien[1] nous apprend que, dans l'été de 1248, époque du retour d'Ascelin, deux envoyés des Tartares vinrent trouver le pape, de la part de leur prince ; il n'y a guère de doute que ces envoyés ne fussent ceux que Batchou avait choisis pour porter sa réponse aux lettres du pape. La lettre qu'ils présentèrent avait été traduite trois fois, de langages inconnus en d'autres plus connus, à mesure que les ambassadeurs approchaient de nos contrées occidentales. Le pape les reçut avec les marques de la plus haute distinction ; il leur donna des robes d'écarlate ornées de fourrures précieuses, et souvent il s'entretenait avec eux par interprètes : mais le sujet de leur venue demeura un mystère, même pour les clercs, les notaires et les familiers les plus intimes...

Nous devons maintenant revenir sur nos pas, et

[1] Matthieu Paris.

rappeler les principales circonstances de l'ambassade de Laurent de Portugal, en abrégeant, comme nous l'avons fait pour celle d'Ascelin, le récit qu'en a laissé l'un des ambassadeurs[1].

Ceux-ci trouvèrent Batou sur les bords du Volga, et lui remirent les lettres du souverain pontife. Quand elles eurent été traduites en esclavon, en tartare et en arabe, et que le prince mongol en eut pris connaissance, les envoyés eurent ordre de se rendre à la Cour. Ils partirent du campement de Batou le jour de Pâques 1246, et mirent quatre mois pour arriver à l'*orde* impériale, nommée par les Mongols *Sira Ordou*, ou la tente jaune. Ils assistèrent à l'inauguration de Gayouk, où se trouvaient aussi quatre mille ambassadeurs, deux rois de Géorgie, Jeroslaw, duc de Sousdal, et une foule d'émirs de la Perse, de la Transoxiane, de l'Irak, etc. Après les cérémonies auxquelles cet événement donna lieu, les envoyés du pape furent admis avec les autres à l'audience de Gayouk. On les fit venir deux autres fois en présence du grand Khan, et au mois de novembre 1247, on leur remit pour le pape des lettres dont on eut soin de leur dicter le contenu par la bouche des interprètes. Ils les rapportèrent en trois langues, en tartare, en latin et en langue sarrasine, c'est-à-dire en arabe ou en persan.

Plan-Carpin n'a pas inséré les lettres de Gayouk dans la relation de son voyage ; mais, par la manière dont il parle de ce prince, on a lieu de croire que sa réponse ne fut pas conforme aux vues d'Innocent. Suivant Aboulfaradje, Gayouk, à son avènement, s'était répandu en violentes menaces contre les Géorgiens, contre les Francs et contre le Khalife. Selon d'autres, les envoyés du pape demandèrent au Khan pourquoi ses armées ravageaient le monde, et il leur répondit que Dieu avait ordonné à lui et à ses aïeux de punir

[1] Jean du Plan-Carpin.



les nations criminelles ; et comme ils ajoutèrent que le pontife désirait savoir si le Khakan était chrétien, il leur dit que Dieu le savait, et que, si le pape voulait le savoir, il n'avait qu'à venir l'apprendre.

On avait, en effet, annoncé aux religieux que Gayouk avait embrassé le christianisme ; le bruit de cette conversion s'était répandu, et Aboulfaradje la donne comme un fait positif. Tous nos auteurs s'accordent à dire que la célèbre Tourakina, mère de Gayouk, qui était née chez les Karaïtes, professait la religion chrétienne. Les ambassadeurs du pape étaient arrivés avec l'idée que le Khakan protégeait les chrétiens ; mais ils ne tardèrent pas, dit Plan-Carpin, à s'apercevoir que cet empereur, avec tous ses vassaux, avait levé son étendard contre l'Eglise romaine et contre tous les princes chrétiens. Son dessein était, en effet, de porter ses armes dans l'Occident, et la mort seule l'empêcha de le mettre à exécution.

Il faut compléter le récit historique de ces deux ambassades en ajoutant ce que la géographie a pu gagner à ces voyages, et nous finirons cet article par la description de la Tartarie, empruntée au voyage de Plan-Carpin.

« Commençons, dit Maltebrun, par les trois missionnaires Ascelin, Carpin et Rubruquis, hommes aussi dignes que les Colomb et les Cook de l'éternelle reconnaissance des géographes, quoique des motifs étrangers à la science aient excité et soutenu leur courage. C'était la voix du souverain pontife qui leur ordonnait de franchir tant de fleuves glacés et tant d'âpres montagnes pour aller fléchir le cœur des sauvages monarques du désert, et pour détourner sur l'empire de Mahomet l'orage qui menaçait les peuples chrétiens. C'était l'image de la religion éplorée, qui, au milieu d'affreuses solitudes, ou parmi des hordes plus affreuses encore, brillait devant leurs yeux comme un astre consolateur. Pleins de cette image céleste, ces pieux voyageurs traversèrent sans armes les pays de vingt peuples féroces, et parurent avec un front calme devant ce trône hérissé de fer, d'où les paroles

de la destruction sortaient pour ensanglanter, dans le même instant, les bords du Hoang-ho et de la Vistule. »

La relation d'Ascelin, comme on l'a vu, ne nous est pas parvenue en entier : les fragments que Vincent de Beauvais nous a conservés n'apprennent rien sur la géographie des pays que l'ambassade a parcourus. La relation de Jean du Plan-Carpin offre au contraire un véritable intérêt géographique. Nous reproduisons ici l'excellente analyse qu'en a donnée Maltebrun.

Plan-Carpin[1] a dépeint les mœurs des Mongols. Le fidèle tableau que lui et Rubruquis en ont tracé démontre que, depuis six siècles, ces nomades n'ont pas beaucoup changé leur manière de vivre. Carpin passa par la Bohême, la Silésie et la Pologne pour aller à Kief, alors capitale de la Russie. Il rencontra les Mongols, qu'il nomme toujours Tartares, à Canove, ville sur le Dnieper, qui aujourd'hui s'appelle Kanef; puis il traversa la Kumanie ou la partie sud-est de la Russie, le long de la mer Noire, jusqu'au quartier général du khan Batou. Dans sa route il apprit les noms actuels des quatre grands fleuves qui arrosent la Russie : le Dnieper, le Don, le Volga et le Jaïk, noms auparavant peu connus. Il traversa aussi les pays des *Cangles* ou *Cangittes,* nation soumise alors aux Kumans, et dont il est question, avant cette époque, sous le nom de *Petschénègues,* dans les annales russes, byzantines et allemandes.

Du camp de Batou, Carpin fut envoyé à la horde du grand Khan Gayouk, qu'il nomme *Cuine;* il y arriva par le pays des *Bisermines,* où il rencontra beaucoup de villes ruinées. Le nom de ce peuple est sans doute une corruption de celui de musulmans, et désigne les mahométans qui demeuraient sur les côtes orientales

[1] Jean de Plano Carpini était Italien et né vers 1220. A son retour, il alla prêcher l'Evangile en Bohême, en Hongrie, en Danemark et en Norvège.

de la mer Caspienne. Plus loin, il traversa le pays des *Vaïmans*, peuple mongol, visité à cette époque par plusieurs voyageurs chrétiens, et qui, suivant quelques-uns, avait pour chef le célèbre et fabuleux *prêtre Jean*, l'*Unk Khan*, chef des Trogules[1]. Ce prétendu prince chrétien avait dès lors été subjugué par les Mongols, et Carpin est le premier qui parle de son empire, que des voyageurs postérieurs ont soutenu avoir trouvé. Il passa aussi par le Khitaï noir (Karakitaï), c'est-à-dire le Kaschgar tributaire, ou le pays que les Khitans occidentaux avaient conquis depuis le Sihoun (Iaxarte) jusqu'à l'Obi[2]. Il arriva enfin à *Syra Orda* ou la Horde dorée, quartier général du grand Khan ; il y obtint audience, fut renvoyé avec une lettre pour le souverain pontife, et revint par la même route jusqu'à Kief.

Ce que les Arabes et les auteurs byzantins avaient écrit avant Carpin, sur les peuples et les pays qu'il avait parcourus, n'ayant pas été répandu chez les chrétiens de l'Europe occidentale, il est le premier qui les leur ait fait connaître. Outre ses propres observations, il a inséré dans sa narration tout ce qu'il apprenait de ses compagnons de voyage le long de la route. C'est ainsi qu'il entre dans des détails sur l'ancienne *Kumanie*, nommée *Kaptchak* par Rubruquis, et dont Hayton l'Arménien parle comme d'un Etat renversé par les Mongols[3], et qui confinait au nord avec la

[1] HAKLUYT, *Principales navigations et voyages*, I, 84.

[2] Les Khitans, peuple mongol-tongouze qui occupait les provinces septentrionales de l'empire chinois, avaient donné leur nom au *Khitaï*, appelé aussi le *Kathay :* de là le nom de *Khetan*, par lequel les Boukhares désigent encore les habitants de la Chine. Le Kaschgar était un royaume puissant qui appartenait à des princes de la famille de Gengis-Khan et qui comprenait le Khotan. — On peut ajouter à cette note de Maltebrun que l'empire de Gengis-Khan s'était démembré en quatre Etats : La Perse, le Kaptchak, le Kaschgar appelé aussi le Djaggathaï, la Mongolie avec la Chine. Plus tard, les Mongols fondèrent un cinquième Etat, l'empire mongol de l'Inde comprenant l'Afghanistan.

[3] *Histor. orient.*, c. v, p. 5, édit. Müller.

Russie ou *Rassia* d'Hayton. Au delà des Russes habitaient les Morduins, les Bulgares et les Baschkirs, que Carpin nomme *Bastarcas*. Ces derniers étaient, suivant lui, ancêtres et frères des Hongrois (Magyares) et parlaient la même langue.

Dans ces mêmes régions vivaient les Samoïèdes et les *Parossites*. Ceux-ci paraissent être un de ces peuples fabuleux que les voyageurs du Moyen-Age introduisent si volontiers dans leurs relations, afin de flatter le goût de leur siècle pour les prodiges surnaturels. Les *Parossites* ne pouvaient manger à cause de la petitesse de leur bouche et de leur estomac, et ne vivaient que de la fumée des mets qu'ils préparaient.

Au midi de la Kumanie était le pays des Alains, auxquels Carpin donne le nom d'*Ases*, et Rubruquis celui d'*Acas* et *Acias;* ce qui a engagé des savants, d'ailleurs respectables, à chercher dans ces régions les *Ases*, ou divinités des Scandinaves, compagnons d'armes d'Odin, dieu de la victoire. Il est sans doute singulier que Strabon ait connu ici une ville d'*Aspurg*, dont le nom gothique ressemble à celui d'*Asgard*, demeure d'Odin ; mais ces indices ne sauraient jamais fonder une opinion historique. Les Ases de Carpin sont probablement les Abases sur la côte orientale de la mer Noire, qui se donnent le nom d'*Absne*, et qui sont voisins des Circassiens, que Carpin appelle *Kergis*. Plus loin étaient les *Khazares* ou *Ghazari*, peuple de la Russie méridionale et de la Crimée, appelés encore Ghazariens par les Russes dans le XIIIe siècle. Notre voyageur place à leur suite les Ibériens, anciens habitants de la Géorgie ; puis les *Cates*, probablement les habitants de Kachete, également en Géorgie. Parmi les autres peuplades du Caucase, il fait encore mention des *Brutachi*, qui étaient juifs et se rasaient entièrement la tête. Ce nom paraît mal écrit ; on n'en trouve aucun qui ait avec lui la plus légère ressemblance dans les écrivains qui ont parlé des nations du Caucase.

Dans leur voisinage vivaient alors les *Vithes* (il faut dire les *Ciches*), qui, selon Rubruquis, erraient en hordes nombreuses près de l'embouchure du Don, et dont il est aussi question à une époque antérieure dans l'histoire de ce pays. Carpin finit par nommer les Géorgiens et les Arméniens.

Il avait aussi appris le nom des quatre principales tribus mongoles ; mais ceux qu'il cite ne s'accordent pas avec ceux que l'on doit à d'autres auteurs du même temps... Carpin avait aussi entendu parler des *Ouïgours* sous le nom de *Huiur ;* enfin, on peut appliquer son *Buritabeth* au Thibet.

Du pays des Tartares [1].

Leur pays est situé en cette partie d'orient qui, selon notre avis, se joint au septentrion ; à l'orient ils ont le *Kathay* et les *Solangues ;* au midi, les *Sarrasins ;* entre l'occident et le midi, les *Huires ;* à l'occident, les *Naymans,* et au nord, l'Océan, qui les environne de ce côté-là.

Le pays est en quelques endroits fort plein de montagnes, et en d'autres de campagnes, mais presque partout sablonneux, avec peu de terre grasse ; en des endroits, quelques forêts, et, en d'autres, point de bois du tout. Ils n'ont pas d'autre feu, tant pour se chauffer que pour cuire leurs viandes, que de la bouse de vache et de la fiente de cheval ; sans excepter leur empereur même et tous leurs princes. La centième partie de cette terre n'est pas de rapport, et ne peut porter de fruits si elle n'est arrosée de quelques rivières, qui s'y trouvent en petit nombre; il y a peu de villages et d'habitations, avec une seule ville que l'on dit être assez bonne. Nous n'y avons pas été, mais nous en approchâmes de demi-journée, lorsque nous fûmes au lieu

[1] Extrait du voyage du Plan-Carpin.

qu'ils appellent *Syra horda*, qui est la grande Cour de leur empereur. Et bien que ce pays soit si stérile, il ne laisse pas d'être assez bon pour les pâturages et la nourriture des troupeaux.

Pour l'air, il y est extraordinairement inégal. Car en été, lorsque ailleurs le soleil est le plus fort et le plus chaud, ce ne sont que tonnerres accompagnés de foudres, qui tuent force gens. Il y règne aussi des vents si froids, si forts et orageux, qu'on a de la peine à se tenir à cheval en voyageant. De sorte que, comme nous étions en leur *horde* (ainsi qu'ils appellent les campements et logements de leur empereur et de leurs princes), nous étions contraints par la violence du vent de nous jeter contre terre, où nous ne voyions rien du tout pour la grande poussière qu'il faisait. L'hiver, il n'y pleut jamais, mais en été seulement, et encore si peu que cela peut à peine humecter la poussière et faire pousser l'herbe. Il y fait de grandes grêles; si bien qu'au temps qu'ils firent l'élection de leur empereur, et qu'ils le voulaient installer sur le trône, pendant que nous étions à la Cour, il y en tomba de si forte, que venant à se fondre, il y eut, comme nous fûmes, plus de cent quarante personnes de la Cour submergées, et plusieurs maisons, meubles et autres choses emportées. Souvent en été il y fera un très grand chaud, et tout subitement un froid extrême. L'hiver, il neige extrêmement en certains endroits, et en d'autres fort peu. Enfin le pays, selon ce que nous en avons pu voir en cinq mois et demi que nous l'avons parcouru, est de fort grande étendue, mais plus pauvre et misérable qu'on ne saurait dire.

RUBRUQUIS.

1252-1255.

Au temps de saint Louis, les relations entre la Cour de France et les Mongols étaient devenues assez fréquentes. A une ambassade envoyée en 1248 au roi de France, qui était en Chypre, saint Louis répondit par l'envoi d'une ambassade à la tête de laquelle fut placé le Franciscain Guillaume de Rubruquis ou Ruysbroeck, né dans la Flandre. Il devait tâcher d'obtenir que le grand Khan des Mongols se fît chrétien. A partir de Constantinople, Rubruquis traversa les steppes de la Russie méridionale, le Don, le Volga, où il trouva Sartach, fils de Batou, l'un des khans des Tartares et qui passait pour être chrétien. Sartach envoya l'ambassadeur à son père, lequel le renvoya à son tour à Mangou, le grand Khan des Mongols. Pour le joindre, il fallut aller jusqu'à Karakoroum, capitale du Khan, où Rubruquis arriva à la fin de 1252. Il revint sans avoir atteint le but principal de sa mission.

La relation de Rubruquis, écrite en latin, a été traduite en français par Bergeron, dans la collection des *Voyages faits en Asie*. Rubruquis est un voyageur sérieux, dont le récit est instructif et plein d'excellents renseignements. Il constate par exemple que la mer Caspienne est une mer absolument isolée.

I.

LES TARTARES.

De la demeure des Tartares.

Les Tartares n'ont point de demeure permanente, et ne savent où ils doivent aller habiter le lendemain : car ils ont partagé entre eux toute la Scythie, qui s'étend depuis le Danube jusqu'au dernier Orient, et chaque

capitaine, selon qu'il a plus ou moins d'hommes sous lui, fait les bornes de ses pâturages, et où il doit s'arrêter selon les saisons de l'année. L'hiver approchant, ils descendent aux pays plus chauds vers le midi; l'été ils montent aux régions froides vers le nord. En hiver, ils se tiennent aux pacages privés d'eau, quand il y a des neiges, à cause que la neige leur sert d'eau. Les maisons où ils habitent pour dormir sont établies sur des roues et des pièces de bois entrelacées, et aboutissent en haut à une couverture comme une cheminée, faite de feutre blanc, qu'ils enduisent de chaux ou terre blanche, ou de poudre d'ossements, pour la faire reluire; quelquefois aussi de couleur noire : cette couverture de feutre par le haut est embellie de diverses couleurs de peinture. Au devant de la porte ils pendent aussi un feutre tissu de diverses couleurs qui représentent des ceps de vigne, des arbres, des oiseaux et autres bêtes.

Ils ont de ces maisons-là de telle grandeur, qu'elles ont bien 30 pieds de long. J'ai pris la peine quelquefois d'en mesurer une qui avait bien 20 pieds d'une roue à l'autre; et quand cette maison était posée dessus, elle passait au delà des roues. Chacun des côtés avait pour le moins 5 pieds de large; et j'ai compté jusqu'à 22 bœufs pour traîner une de ces maisons, 11 d'un côté et 11 de l'autre. L'essieu entre les roues était grand comme un mât de navire, avec un homme à la porte pour guider les bœufs. Ils font aussi comme de grands coffres ou caisses de petites pièces de bois en carré, qu'ils couvrent de même matière en dôme, et à l'un des bouts il y a une petite porte ou fenêtre. Ces petites maisonnettes sont couvertes de feutre enduit de suif ou de lait de brebis, afin que la pluie ne les puisse percer, ce qu'ils ornent de diverses peintures et broderies. Ils y serrent tous leurs ustensiles, leurs trésors et richesses, puis les lient fortement sur des roues et des espèces de chariots ou de traîneaux, qu'ils font ti-

rer par des chameaux. Ils n'ôtent jamais ces coffres ou maisonnettes de dessus leurs traîneaux.

Quand ils posent leurs maisons roulantes en quelque endroit, ils tournent toujours la porte vers le midi, et à côté, deçà ou delà, à environ demi-jet de pierre, ils mettent aussi ces grands coffres, de sorte que leur maison est située entre deux rangs de ces chariots et coffres, comme entre deux murailles. Leurs femmes font elles-mêmes de ces chariots très bien construits.

Il se trouve de riches *moals* ou Tartares qui ont bien cent et deux cents de ces chariots et cabanes. Batou a seize femmes, dont chacune a une grande maison accompagnée de plusieurs de ces petites, qui sont comme des pavillons séparés où demeurent les filles et les servantes; de sorte que chacune de ces grandes a plus de 200 de ces petites qui en dépendent. Et quand ils viennent à asseoir ces maisons pour s'arrêter en quelque lieu, la première des femmes fait poser sa petite Cour vers l'occident; puis toutes les autres en font de même, chacune en son rang : si bien que la dernière se trouve à l'orient, et l'espace d'entre elles est d'environ un jet de pierre; de sorte que la Cour d'un de ces riches Tartares semble un gros bourg, où il y aura toutefois bien peu d'hommes. La moindre de leurs femmes aura 20 et 30 de ces chariots et cabanes à sa suite : ce qui leur est aisé à transporter, tout le pays étant plat et uni. Ils lient ces chariots avec leurs bœufs et chameaux, les uns à la queue des autres, avec une femme au devant qui conduit les bœufs, et toutes les autres la suivent. S'ils se trouvent en quelque pays un peu fâcheux à traverser, ils délient ces chariots et les font passer séparément, car leur marche est aussi lente que le pas d'un bœuf ou d'un mouton.

De leurs lits, de leurs idoles et cérémonies avant de boire.

Après qu'ils ont posé leurs maisons la porte au midi,

ils mettent le lit du maître vers le septentrion; l'habitation des femmes est toujours à l'orient, c'est-à-dire au côté gauche du maître, qui est dans son lit, le visage tourné vers le midi : mais le lieu des hommes est de l'autre côté droit à l'occident. Quand ils entrent dans ces maisons, ils ne pendent jamais leurs arcs et carquois du côté des femmes. Au-dessus de la tête du maître il y a toujours une petite image, comme une poupée faite de feutre, qu'ils appellent le frère du seigneur de la maison; et une autre de même sur la tête de la femme, qu'ils appellent aussi frère de la maîtresse, et cela attaché à la muraille. Entre ces deux, un peu plus haut, il y en a une autre petite fort maigre, qu'ils tiennent comme la gardienne de la maison.

La maîtresse du logis a coutume de mettre à son côté droit au pied du lit, en lieu assez éminent, une peau de chèvre pleine de laine ou autre matière, et auprès d'icelle une petite image qui regarde ses femmes et servantes. Près de la porte, et du même côté de la femme, est une autre image avec un pis de vache, pour les femmes qui ont la charge de traire les vaches, car cet office leur appartient. De l'autre côté de la porte vers les hommes, est une autre petite idole, avec un pis de jument, pour les hommes qui traient ces bêtes-là.

Lorsqu'ils s'assemblent pour boire et se divertir, la première chose qu'ils font, c'est d'asperger de leur boisson cette image qui est sur la tête du maître, et en font de même à toutes les autres par ordre. Il vient ensuite un garçon qui sort de la maison avec une tasse pleine, et en répand trois fois vers le midi, en ployant le genou à chaque fois, et cela à l'honneur du feu; puis il en fait autant vers l'orient pour l'air; vers l'occident pour l'eau; et enfin vers le nord pour les morts. Quand le maître tient la tasse, avant que de boire, il en épand une portion à terre; que s'il boit étant à cheval, il en jette, avant que de boire, sur le col ou les crins du cheval. Après que le garçon a ainsi fait son effusion vers

les quatre parties du monde, il retourne au logis, et deux garçons avec deux tasses et leurs soucoupes, présentent à boire au maître et à sa femme assise sur le lit au-dessus de lui. Quand il a plusieurs femmes, la favorite du jour est assise auprès de lui, et il faut que toutes les autres viennent boire avec eux, comme à un festin, et tous les présents qu'on apporte sont serrés au trésor de la femme. Là est un banc ou buffet chargé d'un vase plein de lait ou autre boisson avec des tasses.

De leur boisson et de la manière qu'ils invitent et excitent les autres à boire.

En hiver, ils composent une très bonne boisson de riz, de mil et de miel, qui est claire comme du vin : car pour le vin, on le leur apporte d'assez loin. Mais l'été ils ne se soucient que de boire du *cosmos* [1], dont il y en a toujours de prêt à l'entrée de la porte ; et près de là il y a un joueur d'instruments avec sa guitare. Je n'y ai point vu de nos cistres et violes, mais ils ont beaucoup d'autres sortes d'instruments de musique que nous n'avons pas. Quand ils commencent à boire, un des serviteurs crie tout haut ce mot : *Ha;* et aussitôt le joueur d'instruments commence. Mais quand c'est en une grande fête, ils frappent tous des mains, et dansent au son de la guitare, les hommes devant le maître, et les femmes devant la maîtresse. Après que le maître a bu, l'échanson s'écrie comme auparavant, et le joueur se tait; alors tous les hommes et les femmes boivent par tour, quelquefois à qui mieux mieux, mais fort salement et vilainement.

Quand ils veulent inviter quelqu'un à boire, ils le prennent par les oreilles, qu'ils tirent bien fort pour lui faire ouvrir la bouche et le gosier, puis battent des mains et dansent avec lui. Quand ils veulent faire une

[1] Lait de jument.

grande fête et témoigner une grande joie, l'un prend la coupe pleine, et deux autres se mettent à ses côtés, et vont ainsi tous trois en chantant jusqu'à celui à qui ils doivent présenter le gobelet, puis chantent et dansent devant lui ; et sitôt qu'il a étendu la main pour prendre la tasse, les autres la retirent, puis incontinent la représentent, ce qu'ils font trois ou quatre fois, par galanterie, lui donnant et ôtant la coupe, tant qu'il soit de bonne et gaie humeur, et qu'il ait grande envie de boire ; enfin ils lui laissent la coupe, en dansant, chantant et trépignant tant qu'il ait bu.

De leur nourriture et manière de manger.

Ils mangent indifféremment de toutes sortes de chairs mortes ou tuées : car entre tant de troupeaux de bêtes qu'ils ont, il n'est pas possible qu'il n'en meure beaucoup d'elles-mêmes. Toutefois, en été, tant que leur *cosmos* ou lait de jument dure, ils ne se soucient pas d'autre nourriture ; de sorte que, si alors il arrive que quelque bœuf ou cheval meure, ils le sèchent, coupé par petites tranches, le pendent au soleil et au vent ; ainsi la chair se sèche sans sel, ni sans aucune mauvaise senteur. Ils font des andouilles de boyaux de cheval, meilleures que celles qui se font de pourceau, et mangent cela tout fraîchement, gardant le reste des chairs pour l'hiver.

Des peaux de bœuf, ils en font de grandes bouteilles, qu'ils sèchent bien à la fumée, et du derrière de la peau du cheval ils font de très belles chaussures. De la chair d'un mouton, ils en donnent à manger à cinquante, jusques à cent personnes : ils la coupent fort menue en une écuelle, avec du sel et de l'eau, qui est toute leur sauce ; puis avec la pointe du couteau ou de la fourchette, qu'ils font exprès pour cela, et avec quoi ils mangent des poires et des pommes cuites au vin, ils en présentent à chacun des assistants une bou-

chée, ou deux, selon le nombre des conviés. Pour le maître, comme on lui a servi la chair du mouton, il en prend le premier ce que bon lui semble ; s'il en veut donner à quelqu'un un morceau, il faut que celui-là le mange tout seul, et aucun autre ne lui en oserait présenter. Que s'il ne le peut achever tout seul il faut qu'il emporte le reste, ou le donne à son valet, pour le lui garder, ou bien qu'il le serre en son *saptargat*, c'est-à-dire en son escarcelle, ou bourse carrée, qu'ils portent sur eux pour mettre de telles choses. Ils y serrent aussi les os quand ils n'ont pas eu le temps de les bien ronger et curer, afin de les achever après tout à leur aise, de peur que rien ne s'en perde.

Comment ils font leur boisson de cosmos.

Leur cosmos, ou lait de jument, se fait de cette sorte : ils étendent sur la terre une longue corde tendue à deux bâtons, à laquelle ils attachent environ trois heures durant trois jeunes poulains des juments qu'ils veulent traire, lesquelles demeurant ainsi près de leurs poulains se laissent traire fort paisiblement. Que s'il s'en rencontre quelqu'une plus farouche que les autres, ils lui approchent son poulain, afin qu'il la puisse teter un peu, puis le retirent promptement et lui font venir celui qui a charge de la traire. Quand ils ont amassé ainsi une grande quantité de ce lait, qui est doux comme celui de vache lorsqu'il est fraîchement tiré, ils le versent dans une bouteille de cuir ou autre vaisseau, où ils le battent et remuent très bien, avec un bois propre à cela, qui est gros par en bas comme la tête d'un homme, et concave par dessous.

L'ayant ainsi bien remué, il commence à bouillir comme du vin nouveau, et à s'aigrir comme du levain, et le battent tant qu'ils en aient tiré le beurre. Cela fait, ils en tâtent, et quand ils le trouvent assez pi-

quant, ils en boivent ; car cela pique la langue comme fait du vin râpé [1] quand on le boit. Lorsqu'on a achevé de boire, cela laisse sur la langue un goût d'amande, et réjouit beaucoup le cœur, et même enivre parfois ceux qui n'ont pas la tête bien forte, et fait uriner extrêmement.

Ils en font d'une autre sorte qui est noire, et qu'ils appellent *cara cosmos*, pour l'usage des Grands, et le font de cette manière. Le lait de jument ne se caille pas. Ils remuent ce lait tant que le plus épais va droit au fond du vaisseau, comme fait la lie de vin, et le plus pur et subtil demeure dessus comme du lait clair, ou comme du moût blanc, car le féces en est fort blanc ; ils le donnent à leurs serviteurs, ce qui les fait bien dormir. Mais pour le clarifié, il n'y a que les maîtres qui en boivent, et certainement c'est une boisson fort agréable et qui a de grandes vertus.

Batou a trente métairies en son quartier, qui s'étend environ une journée, et tire tous les jours le lait de cent juments, ce qui revient à trois mille... Quant au lait de chèvre, ils en tirent premièrement le beurre, puis le font bouillir jusqu'à une parfaite cuisson, et après ils le serrent dans des peaux de chèvre pour le conserver. Ils ne salent point leurs beurres, et toutefois ils ne se gâtent point, à cause de cette grande cuisson. Ils gardent cela pour l'hiver ; et pour le reste du lait demeuré après le beurre, ils le laissent aigrir tant qu'il peut s'aigrir, puis le font bouillir, d'où vient du caillé, qu'ils dessèchent au soleil qui le fait devenir aussi dur que de la pierre, ce qu'ils gardent en des sacs pour l'hiver. Et, quand en cette saison le lait leur manque, ils prennent de ce caillé si dur et aigre, qu'ils appellent *gri-ut*, le mettent dans une bouteille de cuir, jettent par dessus de l'eau chaude, et battent le tout,

[1] Vin plus ou moins gâté qu'on raccommode avec du raisin mis dans le tonneau.

en sorte que tout devient en eau, qui est aigrette, et dont ils usent en leur boire, au lieu de lait, car ils se gardent bien de boire de l'eau toute pure.

Des animaux dont ils se nourrissent, de leurs habillements, et de leurs chasses.

Les grands seigneurs tartares ont des métairies et lieux pour leur provision vers le midi, qui les fournissent de millet et de farine durant l'hiver. Les pauvres s'en pourvoient par échange de moutons et de peaux. Pour ce qui est de leurs esclaves, ils se contentent de boire de l'eau fort épaisse et fort vilaine. De tous les animaux dont ils se nourrissent, ils ne mangent d'aucune sorte de rats à longue ou courte queue. Ils ont beaucoup de petits animaux qu'ils appellent *sogur*, qui s'assemblent vingt ou trente ensemble en une grande fosse l'hiver, où ils dorment six mois durant; ils en prennent une grande quantité. Ils ont aussi des lapins à longue queue, qui ont au bout des poils noirs et blancs, et plusieurs autres sortes de petites bêtes bonnes à manger. Je n'y ai pas vu de cerfs, peu de lièvres, mais force gazelles ; j'y ai vu grand nombre d'ânes sauvages, qui sont comme des mulets, et une autre sorte d'animal qu'ils appellent *artak* [1], qui a le corps justement comme un bélier, et les cornes torses, mais de telle grandeur, qu'à peine d'une main en pouvais-je lever deux. De ces cornes ils font de grandes tasses.

Ils ont aussi des faucons, des gerfauts et des cigognes en quantité. Ils portent ces oiseaux de proie sur la main droite, et mettent au faucon une petite longe sur le col, qui lui pend jusqu'à la moitié de l'estomac ; et quand ils le lâchent à la proie, ils baissent avec la main gauche la tête et l'estomac de l'oiseau, de peur

[1] C'est l'argali, mouton sauvage.



qu'il ne soit battu du vent et emporté en haut. La plus grande part de leurs vivres vient de la chasse.

Pour ce qui est de leurs vêtements, Votre Majesté[1] saura que toutes leurs étoffes de soie, d'or et d'argent, et de coton, dont ils s'habillent en été, leur viennent du Kathay, de la Perse et autres pays d'orient et du midi. Mais pour les fourrures précieuses dont ils se couvrent en hiver, de plusieurs sortes que je n'ai jamais vues dans notre pays, ils les font venir de Russie, de Moxel, de la Grande-Bulgarie, de Pascatir, qui est la Grande-Hongrie, de Kersis et autres pays pleins de forêts, qui sont tous au nord, ou à côté, et qui leur obéissent.

L'hiver, ils se font toujours deux pelissons au moins, l'un dont le poil est contre la chair, et l'autre dont le poil est en dehors contre le vent et la neige. Celles-ci sont ordinairement de peaux de loup ou de renard ; et quand ils demeurent au logis, ils en ont d'une autre sorte plus délicate encore. Les pauvres se servent de peaux de chien et de chèvre pour le dessus.

Quand ils veulent chasser, ils s'assemblent en grand nombre aux environs d'un pays ou quartier où ils savent qu'il y a des bêtes, et s'approchent ainsi peu à peu tant qu'ils les enferment, comme dans des toiles ; alors ils les tuent à coups de flèches. Ils se font aussi des chausses et des caleçons de ces peaux. Les riches fourrent encore leurs habits d'étoupe de soie ou peluche, qui est fort douce, légère et chaude, mais les pauvres ne les doublent que de toile, de coton et de laine la plus déliée qu'ils peuvent tirer ; de la grosse ils en font le feutre pour couvrir leurs maisons, leurs coffres et leurs lits. Ils font leurs cordes de laine et d'un tiers de crin de cheval. Les feutres leur servent aussi à couvrir des bancs et des chaises, et à faire des capes et cabanes contre la pluie ; de sorte qu'ils dépensent fort en laine pour leur usage.

[1] Rubruquis s'adresse à saint Louis.

De la façon que les hommes se rasent et des ornements des femmes.

Les hommes se rasent un petit carré sur le haut de la tête, et font descendre leurs cheveux du haut jusque sur les tempes de part et d'autre. Ils se rasent aussi les tempes et le col, puis le front, et laissent une touffe de cheveux, qui leur descend jusque sur les sourcils ; au côté du derrière de la tête, ils laissent des cheveux dont ils font des tresses qu'ils laissent pendre jusque sur les oreilles.

L'habillement des filles ne diffère guère de celui des hommes, sinon qu'il est un peu plus long ; mais le lendemain qu'une fille est mariée, elle se coupe les cheveux de la moitié de la tête au devant jusque sur le front, et porte une tunique comme celle de nos religieuses, mais un peu plus longue et plus large de tous sens, fendue par devant et attachée sous le côté droit. En cela les Tartares sont différents des Turcs, de ce que ceux-ci attachent leurs vestes du côté gauche, et les Tartares toujours du droit.

Les femmes ont un ornement de tête qu'ils appellent *botta*, fait d'écorce d'arbre, ou autre matière, la plus légère qu'ils peuvent trouver : cette coiffure est grosse et ronde, tant que les deux mains peuvent embrasser ; sa longueur est une coudée et plus, carrée par le haut comme le chapiteau d'une colonne. Elles couvrent cette coiffure, qui est vide par dedans, d'un taffetas ou autre étoffe de soie fort riche. Sur ce carré ou chapiteau du milieu, elles mettent comme des tuyaux de plumes ou de cannes[1] fort déliées, de la longueur d'une coudée et plus ; elles enrichissent cela par le haut de plumes de paon, et tout à l'entour de petites plumes et queues de *malart*, aussi bien que de pierres précieuses. Les grandes dames mettent cet ornement sur le haut de la

[1] Roseaux.

tête, qu'elles serrent fort étroitement avec une certaine coiffe, qui a une ouverture en haut, et là elles ramassent tous leurs cheveux depuis le derrière de la tête jusqu'au sommet, en forme de nœud, puis les mettent sous cette coiffure qu'elles attachent bien serré par dessous le menton. Si bien que, quand on voit de loin ces femmes allant à cheval en cet habillement de tête, il semble que ce soient des gens d'armes portant le casque et la lance levée.

Elles vont à cheval comme les hommes, jambe deçà, jambe delà ; elles lient leurs robes retroussées sur les reins, avec des rubans de soie de couleur bleu céleste, et d'une autre bande ou ceinture les serrent au-dessous du sein, attachant une autre pièce blanche au-dessous des yeux, qui leur descend jusqu'à la poitrine. Elles sont toutes fort grasses ; celles qui ont le plus petit nez sont estimées les plus belles. Cette graisse les rend difformes, du visage principalement. Quand elles sont accouchées, elles ne demeurent jamais au lit.

A quoi les femmes s'emploient, de leurs ouvrages, et de leurs noces et mariages.

L'emploi des femmes est de conduire leurs chariots, de poser leurs maisons ambulantes dessus, de les décharger aussi, de traire les vaches, de faire le beurre et le *gri-ut*, ou lait sec, d'accommoder les peaux des bêtes, les coudre ensemble avec du fil de cordes, qu'elles séparent en petits filets, qu'elles retordent après à longs filets. Elles font aussi des souliers, des galoches et toutes autres sortes d'habillements. Jamais elles ne lavent les robes, disant que Dieu se courrouce et envoie des tonnerres quand on les suspend pour les faire sécher ; et quand elles aperçoivent quelqu'une qui les lave, elles leur ôtent de force et les battent bien fort.

Ils craignent tous beaucoup le tonnerre, et quand ils l'entendent, ils chassent de leurs maisons tous les étran-

gers, et s'enveloppent en des feutres ou draps noirs, où ils demeurent cachés tant que le bruit soit passé. Les femmes ne lavent jamais les écuelles, et quand la chair est cuite, elles lavent la vaisselle où ils la mettent du bouillon chaud tiré de la marmite, et le reversent dedans.

Les femmes s'adonnent aussi à faire des feutres et en couvrent leurs cabanes et maisons.

Les hommes s'amusent seulement à faire des arcs, des flèches, des mors, brides, étriers, des selles de chevaux, des chariots et des maisons, pansent les chevaux, traient les juments, battent le lait pour en faire le *cosmos ;* font aussi des bouteilles et vaisseaux pour l'y mettre ; ont soin des chameaux, les chargent et déchargent quand il est besoin. Pour les brebis et les chèvres, les hommes et les femmes en ont le soin, tantôt les uns tantôt les autres, comme aussi de les traire. Ils préparent et accommodent leurs peaux du lait de brebis épaissi. Quand ils veulent laver les mains ou la tête, ils remplissent leur bouche d'eau, puis la versent peu à peu dessus, et se lavent ainsi les mains, la tête et les cheveux.

Pour ce qui est de leurs mariages, il faut savoir que personne n'a de femme s'il ne l'achète ; de sorte que quelquefois les filles demeurent longtemps à marier, à cause que leurs pères et mères les gardent jusqu'à ce que quelqu'un les vienne acheter. Ils observent les degrés de consanguinité, à savoir le premier et le second seulement ; mais ils ne savent ce que c'est que d'affinité [1], qu'ils ne gardent en aucune sorte ; car ils peuvent avoir ensemble, ou successivement, deux sœurs pour femme. Les veuves ne se remarient jamais chez eux, d'autant qu'ils ont cette croyance que toutes celles qui les ont servis en cette vie les serviront encore en l'autre, et que les veuves, par conséquent, retourneront

[1] Parenté que le mariage fait acquérir à un homme avec les parents de sa femme, et à une femme avec ceux de son mari.

toujours à leurs premiers maris. De là arrive chez eux cette vilaine coutume, qu'un fils, après la mort de son père, épouse toutes ses femmes, excepté sa propre mère ; car la famille du père et de la mère échet toujours au fils, si bien qu'il est obligé de pourvoir à toutes les femmes que son père a laissées, et use d'elles comme de ses femmes, s'il veut ; d'autant qu'il ne répute point cela à injure et affront, si après la mort elles retournent à son père.

Quand donc quelqu'un est demeuré d'accord avec un autre d'acheter et prendre sa fille en mariage, le père de la fille fait un banquet, et la fille s'enfuit se cacher vers ses parents les plus proches ; alors le père dit à son gendre que sa fille est à lui, qu'il la cherche et la prenne partout où il la pourra trouver. Ce que l'autre fait, et la cherche diligemment avec tous ses amis, et l'ayant trouvée, la saisit et la mène ainsi comme par force en sa maison.

De leur justice, jugements, de leur mort et sépulture.

Pour ce qui est de leur manière d'administrer la justice, leur coutume est que, quand deux hommes sont en débat de quelque chose, personne n'ose s'en entremettre, ni même le père ne peut assister son fils ; mais celui qui se sent offensé en appelle à la cour de justice de son seigneur ; et si après cela quelqu'un attente quelque chose contre lui, il est mis à mort sans rémission. Mais il faut que cela se fasse promptement et sans délai, et que celui qui a souffert l'injure mène l'autre comme prisonnier. Ils ne punissent personne de mort, s'il n'a été surpris sur le fait ou qu'il l'ait confessé lui-même. Mais quand quelqu'un est accusé par d'autres, on ne laisse pas de lui donner la gêne[1] pour le faire confesser.

[1] Torture.

Ils punissent de mort l'homicide et l'adultère. Ils châtient aussi de mort le grand et notable larcin; mais pour une moindre chose, comme pour un mouton, pourvu qu'on n'y ait point été surpris plusieurs fois, ils battent cruellement; et s'ils donnent cent coups, il faut que ce soit avec autant de bâtons divers, et cela par sentence du juge. Ils font mourir aussi ceux qui se disent messagers et envoyés par quelque prince et ne le sont pas, comme aussi les sorciers et sorcières.

Quand quelqu'un vient à mourir chez eux, ils le pleurent fort, avec de grands cris et hurlements; alors ils sont exempts de payer tribut pour toute cette année-là. Que si quelqu'un se trouve présent à la mort d'un autre déjà grand et homme fait, il demeure un an entier sans oser mettre le pied dans le palais du grand Khan. Que si ce n'est qu'un enfant mort, il n'y peut entrer qu'une lunaison passée. Ils ont coutume de laisser auprès de la sépulture du défunt une de ses maisons ou cabanes. Que s'il est de race seigneuriale (comme est celle de Gengis, qui fut le premier seigneur et roi chez eux), on ne sait pas bien l'endroit de sa sépulture; mais il y a toujours aux environs du lieu où ils enterrent leurs nobles, une loge pour retirer ceux qui la gardent. Je n'ai pas su s'ils enterrent les trésors avec les morts.

Pour les Cumans[1], ils ont coutume d'élever une motte de terre[2] sur la sépulture du mort, et lui dressent une statue la face tournée à l'orient, et tenant une tasse en la main vers le nombril. Aux riches et grands ils dressent des pyramides ou petites maisons pointues, et j'ai vu en des endroits de grandes tours de briques, et en d'autres des maisons bâties de pierres, encore qu'en ces quartiers-là on n'y en trouve pas. J'ai vu aussi une

[1] Les Cumans ou Comans, appelés aussi Uzes et Polovtzes, peuple de race turque, alors établis dans la Russie méridionale; leurs débris existent encore dans la Hongrie.
[2] Un tumulus.

sépulture où ils avaient suspendu seize peaux de cheval sur de grandes perches, quatre à chaque face du monde; puis ils y avaient laissé du *cosmos* pour boire, et de la chair pour manger; cependant ils disaient que ce mort-là avait été baptisé [1].

J'y ai remarqué d'autres sépultures vers l'orient; c'étaient de grands carrés bâtis de pierres, les unes rondes, les autres carrées; puis quatre pierres longues dressées aux quatre coins du monde à l'entour de cet espace. Quand quelqu'un devient malade, on met sur sa maison un signal pour dire qu'il se trouve mal et que personne n'aille le voir; car les malades ne sont visités de personne que de celui qui les sert. Quand aussi quelque grand seigneur est malade, ils posent des gardes bien loin à l'entour de sa cour ou palais, afin d'empêcher qu'aucun ne s'avance pour passer ces bornes-là, craignant que quelques esprits malins ou le vent n'entrent aussi avec eux. Chez eux, les devins leur servent de prêtres. Voilà ce que j'ai pu alors remarquer de leurs mœurs et façons de faire.

II.

KARAKOROUM.

Pour ce qui est de la ville de Karakoroum, Votre Majesté saura qu'excepté le palais du Khan, elle ne vaut pas la ville de Saint-Denis en France, dont le monastère est dix fois plus considérable que tout le palais même de Mangou. Il y a deux grandes rues, l'une dite *des Sarrasins*, où se tiennent les marchés et la foire. Plusieurs marchands étrangers y vont trafiquer à cause

[1] Il y avait alors dans la Mongolie un assez grand nombre de Nestoriens.



de la Cour, qui y est souvent, et du grand nombre d'ambassadeurs qui y arrivent de toutes parts. L'autre rue s'appelle *des Kathayens*, où se tiennent tous les artisans. Outre ces deux rues, il y a d'autres grands lieux ou palais, où est la demeure des secrétaires du prince. Là sont douze temples d'idolâtres de diverses nations, et deux mosquées de Sarrasins, où ils font profession de la secte de Mahomet, puis une église de chrétiens au bout de la ville, qui est ceinte de murailles faites de terre, où il y a quatre portes. A celle d'orient l'on vend le millet et autres sortes de grains, dont il y en a peu. A la porte d'occident se vendent les brebis et les chèvres. A celle du midi, les bœufs et les chariots, et à celle du nord, les chevaux.

RÉSULTATS
DES
VOYAGES EXÉCUTÉS DANS L'ASIE CENTRALE.

ABEL DE RÉMUSAT [1].

Me sera-t-il permis, en terminant ces mémoires, d'indiquer un nouveau point de vue sous lequel ces négociations extraordinaires me paraissent mériter d'être étudiées? La série des événements qui s'y rattachent sert à compléter l'*Histoire des croisades*. Mais la part qu'elles ont pu avoir dans la grande révolution morale qui ne tarda pas à s'opérer, les rapports qu'elles firent naître entre des peuples jusqu'alors inconnus les uns

[1] Extrait du tome VII des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* : Mémoire sur les relations politiques des princes chrétiens avec les empereurs mongols.

aux autres, sont des faits d'une importance plus générale et plus digne encore de fixer notre attention.

Deux systèmes de civilisation s'étaient établis, étendus, perfectionnés, aux deux extrémités de l'ancien continent, par l'effet de causes indépendantes, sans communication, par conséquent sans influence mutuelle. Tout à coup les événements de la guerre et les combinaisons de la politique mettent en contact ces deux grands corps si longtemps étrangers l'un à l'autre. Les entrevues solennelles des ambassades ne furent pas les seules occasions où il y eut entre eux des rapprochements. D'autres, plus obscures, mais encore plus efficaces, s'établirent par des ramifications inaperçues, mais innombrables, par les voyages d'une foule de particuliers entraînés aux deux bouts du monde, dans des vues commerciales, à la suite des envoyés ou des armées. L'irruption des Mongols, en bouleversant tout, franchit toutes les distances, combla tous les intervalles et rapprocha tous les peuples. Les événements de la guerre transportèrent des milliers d'individus à d'immenses distances des lieux où ils étaient nés.

L'histoire a conservé le souvenir des voyages des rois, des ambassadeurs, de quelques missionnaires. Sempad l'Orbétien, Hayton, roi d'Arménie, les deux David, rois de Géorgie, et plusieurs autres, furent conduits par des motifs politiques dans le fond de l'Asie. Yaroslaf, grand-duc de Sousdal et vassal du Mongol, comme les autres princes russes, vint à Karakoroum, où il mourut empoisonné, dit-on, par la main même de l'impératrice mère de l'empereur Gayouk. Beaucoup de religieux italiens, français, flamands, furent chargés de missions diplomatiques auprès du grand Khan. Des Mongols de distinction vinrent à Rome, à Barcelone, à Valence, à Lyon, à Paris, à Londres, et un Franciscain du royaume de Naples fut archevêque de Pe-king. Son successeur fut un professeur de théologie de la faculté de Paris.

Mais combien d'autres personnages moins connus furent entraînés à la suite de ceux-là, ou comme esclaves, ou attirés par l'appât du gain, ou guidés par la curiosité dans des contrées jusqu'alors inconnues. Le hasard a conservé les noms de quelques-uns : le premier envoyé qui vint trouver le roi de Hongrie de la part des Tartares, était un Anglais banni de son pays pour certains crimes, et qui, après avoir erré dans toute l'Asie, avait fini par prendre du service chez les Mongols. Rubruquis rencontra dans le fond de la Tartarie une femme de Metz, nommée Paquette, qui avait été enlevée en Hongrie ; un orfèvre parisien, dont le frère était établi à Paris sur le Grand-Pont ; et un jeune homme des environs de Rouen, qui s'était trouvé à la prise de Belgrade. Il y vit aussi des Russes, des Hongrois et des Flamands. Un chantre, nommé Robert, après avoir parcouru l'Asie orientale, revint mourir dans la cathédrale de Chartres. Un Tartare était fournisseur de casques dans les armées de Philippe le Bel. Jean du Plan-Carpin trouva près de Gayouk un gentilhomme russe qu'il nomme Temer, qui servait d'interprète ; plusieurs marchands de Breslau, de Pologne, d'Autriche, l'accompagnèrent dans son voyage en Tartarie. D'autres revinrent avec lui par la Russie ; c'étaient des Génois, des Pisans, des Vénitiens.

Deux marchands de Venise, que le hasard avait conduits à Boukhara, se laissèrent aller à suivre un ambassadeur mongol que Houlagou envoyait à Khoubilaï. Ils séjournèrent plusieurs années tant en Chine qu'en Tartarie, revinrent avec des lettres du grand Khan pour le pape, retournèrent auprès du grand Khan, emmenant avec eux le fils de l'un d'eux, le célèbre Marc Pol, et quittèrent encore une fois la cour de Khoubilaï pour s'en revenir à Venise. Des voyages de ce genre ne furent pas moins fréquents dans le siècle suivant. De ce nombre sont ceux de Jean de Mandeville, médecin anglais, d'Oderic de Frioul, de Pegoletti, de Guillaume de

Bouldeselle et de plusieurs autres. On peut bien croire que ceux dont la mémoire s'est conservée ne sont que la moindre partie de ceux qui furent entrepris, et qu'il y eut dans ce temps plus de gens en état d'exécuter des courses lointaines que d'en écrire la relation. Beaucoup de ces aventuriers durent se fixer et mourir dans les contrées qu'ils étaient allés visiter. D'autres revinrent dans leur patrie, aussi obscurs qu'auparavant, mais l'imagination remplie de ce qu'ils avaient vu, le racontant à leur famille, l'exagérant sans doute, mais laissant autour d'eux, au milieu de fables ridicules, des souvenirs utiles et des traditions capables de fructifier.

Ainsi furent déposées en Allemagne, en Italie, en France, dans les monastères, chez les seigneurs et jusque dans les derniers rangs de la société, des semences précieuses destinées à germer un peu plus tard. Tous ces voyageurs ignorés, portant les arts de leur patrie dans les contrées lointaines, en rapportaient d'autres connaissances non moins précieuses, et faisaient, sans s'en apercevoir, des échanges plus avantageux que ceux du commerce. Par là, non seulement le trafic des soieries, des porcelaines, des denrées de l'Hindoustan, s'étendait et devenait plus praticable ; il s'ouvrait de nouvelles routes à l'industrie et à l'activité commerciale ; mais, ce qui valait mieux encore, des mœurs étrangères, des nations inconnues, des productions extraordinaires, venaient s'offrir en foule à l'esprit des Européens, resserré, depuis la chute de l'Empire romain, dans un cercle trop étroit. On commença à compter pour quelque chose la plus belle, la plus peuplée et la plus anciennement civilisée des parties du monde. On songea à étudier les arts, les croyances, les idiomes des peuples qui l'habitaient, et il fut même question d'établir une chaire de langue tartare dans l'Université de Paris.

Des relations romanesques, bientôt discutées et ap-

profondies, répandirent de toutes parts des notions plus justes et plus variées. Le monde sembla s'ouvrir du côté de l'Orient; la géographie fit un pas immense : l'ardeur pour les découvertes devint la forme nouvelle que revêtit l'esprit aventureux des Européens. L'idée d'un autre hémisphère cessa, quand le nôtre fut mieux connu, de se présenter à l'esprit comme un paradoxe dépourvu de toute vraisemblance ; et ce fut en allant à la recherche du *Zipangu* de Marc Pol, que Christophe Colomb découvrit le Nouveau-Monde.

Je m'écarterais trop de mon sujet en recherchant quels furent, dans l'Orient, les effets de l'irruption des Mongols. La destruction du khalifat, l'extermination des Bulgares, des Kumans et d'autres peuples septentrionaux ; l'épuisement de la population de la Haute-Asie, si favorable à la réaction par laquelle les Russes, jadis vassaux des Tartares, ont à leur tour subjugué tous les nomades du Nord; la soumission de la Chine à une domination étrangère, l'établissement définitif de la religion indienne[1] au Thibet et dans la Tartarie; tous ces événements seraient dignes d'être étudiés en détail. Je ne m'arrêterai pas même à examiner quels peuvent avoir été pour les nations de l'Asie orientale les résultats des communications qu'elles eurent avec l'Occident. L'introduction des chiffres indiens à la Chine, la connaissance des méthodes astronomiques des musulmans, la traduction du Nouveau-Testament et des Psaumes en langue mongole, faite par l'archevêque latin de Khan-Balikh, la fondation de la hiérarchie lamaïque, formée à l'imitation de la Cour pontificale, et produite par la fusion qui s'opéra entre les débris du nestorianisme établi dans la Tartarie, et les dogmes des bouddhistes : voilà toutes les innovations dont il a pu rester quelques traces dans l'Asie orientale, et, comme on le voit, le commerce des Francs n'y entre que pour

[1] Le bouddhisme.

peu de chose. Les Asiatiques sont toujours punis du dédain qu'ils ont pour les connaissances des Européens, par le peu de fruit que ce dédain même leur permet d'en tirer.

Pour me borner donc à ce qui concerne les Occidentaux, et pour achever de justifier ce que j'ai dit en commençant ces Mémoires, que les effets des rapports qu'ils avaient eus dans le XIIIe siècle avec les peuples de la Haute-Asie avaient contribué indirectement aux progrès de la civilisation européenne, je terminerai par une réflexion que je présenterai avec d'autant plus de confiance qu'elle n'est pas entièrement nouvelle, et que cependant les faits que nous venons d'étudier semblent propres à lui prêter un appui qu'elle n'avait pas auparavant.

Avant l'établissement des rapports que les Croisades d'abord, et plus encore l'irruption des Mongols, firent naître entre les nations de l'Orient et de l'Occident, la plupart de ces inventions qui ont signalé la fin du Moyen-Age étaient depuis des siècles connues des Asiatiques. La polarité de l'aimant avait été observée et mise en œuvre à la Chine dès les temps les plus reculés. Les poudres explosives ont été de tout temps connues des Hindous et des Chinois. Ces derniers avaient au Xe siècle des *chars à foudre* qui paraissent avoir été des canons ; il est difficile de voir autre chose dans les *pierriers à feu* dont il est si souvent parlé dans l'histoire des Mongols. Houlagou, partant pour la Perse, avait dans son armée un corps d'artilleurs chinois. D'un autre côté, l'édition princeps des livres classiques, gravée en planches de bois, est de l'an 952[1]. L'établissement du papier-monnaie et des comptoirs pour le changer eut lieu chez les *Jou-tchin* l'an 1154.

L'usage de la monnaie de papier fut adopté par les

[1] *Journal des Savants*, septembre 1820, p. 557.

Mongols établis à la Chine[1]; elle a été connue des Persans sous le nom même que les Chinois lui donnent, et Josaphat Barbaro apprit en 1450, d'un Tartare intelligent qu'il rencontra à Azof, et qui avait été en ambassade à la Chine, que cette sorte de monnaie y était *imprimée* chaque année, *con nuova stampa;* et l'expression est assez remarquable pour l'époque où Barbaro fit cette observation. Enfin les cartes à jouer, dont tant de savants ne se seraient pas occupés de rechercher l'origine, si elle ne marquait l'une des premières applications de l'art de graver en bois, furent imaginées à la Chine l'an 1120.

Il y a d'ailleurs, dans les commencements de chacune de ces inventions, des traits particuliers qui semblent propres à en faire découvrir l'origine. Je ne parlerai point de la boussole, dont Hager me paraît avoir soutenu victorieusement l'antiquité à la Chine, mais qui a dû passer en Europe, par l'effet des Croisades, antérieurement à l'irruption des Mongols, comme le prouvent le fameux passage de Jacques de Vitry et quelques autres. Mais les plus anciennes cartes à jouer, celles du jeu de tarots, ont une analogie marquée, par leur forme, les dessins qu'elles offrent, leur grandeur, leur nombre, avec les cartes dont se servent les Chinois. Les canons furent les premières armes à feu dont on fit usage en Europe; ce sont aussi, à ce qu'il paraît, les seules que les Chinois connussent à cette époque.

La question relative au papier-monnaie paraît avoir été envisagée sous son véritable jour par M. Langlès, et après lui par Hager. Les premières planches dont

[1] « La monnaie commune de Kathay est faite de papier de coton, grande comme la main, et ils y impriment certaines lignes et marques faites comme le sceau du khan ». (RUBRUQUIS, c. XXXIX.) — Voir aussi MARC POL, l. II, c. VII. PEGOLETTI, dans Forster, I, 244 ; KLAPROTH, dans le *Journal asiatique*, I, 257 ; LANGLÈS, *Mém. de l'Institut, classe de Littérature*, IV, 118.

on s'est servi pour imprimer étaient de bois et stéréotypes comme celles des Chinois; et rien n'est plus naturel que de supposer que quelque livre venu de la Chine a pu en donner l'idée. Cela ne serait pas plus étonnant que le fragment de Bible en lettres gothiques que le P. Martini trouva chez un Chinois de Tchang-tcheou-fou. Nous avons l'exemple d'un autre usage qui a manifestement suivi la même route; c'est celui du *Souan-pan* ou de la machine arithmétique des Chinois, qui a été sans doute apportée en Europe par les Tartares de l'armée de Batou, et qui s'est tellement répandue en Russie et en Pologne, que les femmes du peuple qui ne savent pas lire ne se servent d'autre chose pour les comptes de leur ménage et les opérations du petit commerce.

La conjecture qui donne une origine chinoise à l'idée primitive de la typographie européenne est] si naturelle, qu'elle a été proposée avant même qu'on eût pu recueillir toutes les circonstances qui la rendent si probable. C'est l'idée de Paul Jove[1] et de Mandoça, qui pensent qu'un livre chinois put être apporté, avant l'arrivée des Portugais aux Indes, par l'entremise des Scythes et des Moscovites. Elle a été développée par un Anglais[2] anonyme; et si l'on a soin de mettre de côté l'impression en caractères mobiles, qui est bien certainement une invention particulière aux Européens, on ne voit pas ce qu'on pourrait opposer à une hypothèse qui offre une si grande vraisemblance.

Mais cette supposition acquiert un bien plus haut degré de probabilité, si on l'applique à l'ensemble des découvertes dont il est question. Toutes avaient été faites dans l'Asie orientale; toutes étaient ignorées dans l'Occident : la communication a lieu; elle se pro-

[1] *Hist. sui temporis*, l. XIV, p. 284; t. I, édit. Bâle, 1578, in-folio.

[2] *Philosoph. transact.*

longe pendant un siècle et demi, et, un autre siècle à peine écoulé, toutes se trouvent connues en Europe. Leur source est enveloppée de nuages. Le pays où elles se montrent, les hommes qui les ont produites, sont également un sujet de doutes : ce ne sont pas les contrées éclairées qui en sont le théâtre; ce ne sont pas des savants qui en sont les auteurs : des gens du peuple, des artisans obscurs, font coup sur coup briller ces lumières inattendues. Rien ne semble mieux montrer les effets d'une communication, rien n'est mieux d'accord avec ce que nous avons dit plus haut de ces canaux invisibles, de ces ramifications inaperçues, par où les connaissances des peuples orientaux avaient pu pénétrer dans notre Europe.

La plupart de ces inventions se présentent d'abord dans l'état d'enfance où les ont laissées les Asiatiques; et cette circonstance nous permet à peine de conserver quelques doutes sur leur origine. Les unes sont immédiatement mises en pratique; d'autres demeurent quelque temps enveloppées dans une obscurité qui nous dérobe leur marche, et sont prises, à leur apparition, pour des découvertes nouvelles. Toutes, bientôt perfectionnées et comme fécondées par le génie des Européens, agissent ensemble et communiquent à l'intelligence humaine le plus grand mouvement dont on ait conservé le souvenir. Ainsi, par ce choc des peuples, se dissipèrent les ténèbres du Moyen-Age. Des catastrophes, dont l'espèce humaine semblait n'avoir qu'à s'affliger, servirent à la réveiller de la léthargie où elle était depuis des siècles, et la destruction de vingt empires fut le prix auquel la Providence accorda à l'Europe les lumières de la civilisation actuelle.

MARCO POLO OU MARC POL.

Marco Polo naquit à Venise vers 1256, et y mourut en 1323. « De tous les voyageurs qui antérieurement au xv[e] siècle ont visité les parties orientales de notre ancien continent, Marco Polo est le plus célèbre et le plus généralement estimé. Loin que sa réputation diminue par les progrès de la géographie positive, on trouve de nouvelles raisons d'admirer son exactitude et d'être persuadé de sa sincérité, à mesure qu'on apprend à mieux connaître les pays qu'il a décrits. Ses contemporains avaient taxé d'exagération des récits alors inouïs de la grandeur et de la puissance d'un empire situé à l'extrémité du monde. Ce n'est que peu à peu qu'on a pu se convaincre qu'observateur non moins scrupuleux que crédule, il n'a pas inventé une seule des fables qu'il mêle à sa narration, et qu'il a toujours, comme Hérodote, rapporté avec la même fidélité les choses qu'il avait vues lui-même et celles qu'on lui avait contées [1]. »

Le père de Marco Polo, Nicolo Polo, et son oncle, Matteo Polo, se livraient au commerce; leurs frères, Marco Polo l'ancien et Andrea Polo avaient même une maison à Soldaya, sur la mer Noire. Poussés par le désir de développer leurs affaires, Nicolo et Andrea se rendirent, en 1255, de Soldaya à la horde ou campement de Barkaï-Khan, frère de Batou, qui régnait sur le Kiptchak. De là ils allèrent à Boukhara, puis à la cour de Koubilaï-Khan, dans la Mongolie. Ils lui donnèrent, sur l'Europe et ses rois, tous les détails que le grand Khan désirait savoir. Enfin, Koubilaï les envoya en mission auprès du pape pour lui remettre une lettre.

« Il mandait au pape, dit Marco Polo, que s'il lui voulait envoyer jusques à cent hommes savants dans notre loi chrétienne, et qu'ils connussent les sept arts, et qu'ils sussent bien disputer et montrer clairement aux idolâtres, et aux autres conversations de gens, par force de raisons, comment la loi de Christ était la meilleure; et comment toutes les autres sont mauvaises et fausses, et s'ils le prouvaient, lui

[1] Abel de Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, 381.

et tout son gouvernement deviendraient chrétiens et hommes de l'Eglise. »

Les deux frères se mirent en route en 1266 et arrivèrent à Venise en 1269. Les lenteurs de l'élection du pape Grégoire X ne leur permirent de repartir qu'en 1271, avec une lettre du nouveau pape, qui leur adjoignit deux Dominicains. Ils emmenèrent aussi avec eux le jeune Marco Polo, fils de Nicolo.

Arrivés en Arménie, ils faillirent être pris par le sultan mamelouk Bibars, qui avait envahi ce pays. Les deux Dominicains effrayés se séparèrent de leurs compagnons de voyage, et ce fut ainsi qu'échoua le projet de la conversion du grand Khan des Mongols.

Les Poli arrivèrent enfin à la Cour de Koubilaï, en 1275, après un voyage de trois ans et demi. Marco Polo apprit rapidement la langue des Tartares et plusieurs autres idiomes, si bien qu'il fut en état de satisfaire la curiosité du grand Khan, qui envoyait sans cesse des messagers pour étudier les mœurs et les coutumes des peuples étrangers et lui en faire, à leur retour, des récits détaillés. Marco Polo devint le principal de ces messagers, et son précieux livre n'est que le résumé de toutes les observations qu'il fit pendant ses dix-sept années de séjour auprès de Koubilaï.

Dans une première ambassade dont il fut chargé auprès du roi d'An-nam, vers 1280, Marco Polo visita successivement les provinces septentrionales de la Chine, le Thibet, le Yun-nan, l'An-nam, le royaume de Mien (Birmanie), le Bengale, le Mangy ou Chine méridionale, et les provinces orientales de ce pays. Il fut ensuite nommé gouverneur de la ville et du territoire de Yang-tcheou, et devint ainsi un des douze « grands barons » de l'empire mongol. Il accompagna ensuite l'empereur dans l'expédition qu'il fit au Japon (Sypangu) et à la conquête du royaume de Mien. Plus tard il fut envoyé en mission au Tsiampa (Cochinchine).

Les trois Poli ayant enfin quitté le service de Koubilaï-Khan, revinrent en Europe, après avoir conduit en Perse une princesse mongole que le grand Khan donnait en mariage au souverain de ce pays. Marco Polo fit ce dernier voyage par mer, en explorant Java, l'Inde maritime et le golfe Persique. Après vingt-six ans d'absence, les Poli étaient de retour à Venise, en 1295.

Marco Polo prit aussitôt du service sur la flotte vénitienne et alla combattre les Génois. Il fut fait prisonnier et emmené à Gênes. Il y trouva un Pisan, Rusticien de Pise, auquel il dicta le récit de ses prodigieux voyages. Quelque extraordinaire que le fait puisse paraître, ce fut en français que le livre fut écrit. M. Georges Pauthier, savant orientaliste, en a publié, en 1865, le texte authentique avec de nombreuses notes rédigées d'après les écrivains chinois[1]. Tous les extraits qu'on va lire sont traduits du vieux français de Rusticien sur le texte donné par M. Pauthier.

Le livre de Marco Polo eut aussitôt une célébrité aussi grande que méritée. L'Asie entière, inconnue à l'Europe, lui était révélée tout d'un coup. En effet, Marco Polo avait visité ou décrivait d'après les récits des ambassadeurs du grand Khan : Balkh, le Badakhchan, le Kafiristan, les plaines élevées du Pamir et du Belour, le Kaschgar et le Khotan, le désert de Cobi, la Mongolie, Samarkande, le Thibet, le Boutan, le Bengale, le royaume de Mien ou d'Ava (Birmanie), le Kathay (Chine septentrionale), le Mangy (Chine méridionale), le Tangout, le Japon (Sypangu), l'An-nam, le Tsiampa (Cochinchine), Java et Sumatra, Malacca, les îles Nicobar et Andaman, Ceylan, l'Inde maritime, la Perse, l'Arabie, Aden, Ormuz, Bagdad, la côte orientale d'Afrique, Socotora, Zanzibar, Madagascar et l'Abyssinie. A cette liste, déjà bien longue, il faut ajouter la Sibérie aux marécages glacés et qui confine au pays des Ténèbres, et la Rozie (Russie), grand empire vassal des Mongols.

Marco Polo est un excellent observateur ; il donne d'exactes descriptions des pays, de leur faune et de leurs productions ; il parle avec précision de l'argali ou mouflon, du chevrotain, du rhinocéros, du porc-épic, de l'argus-faisan, du héron blanc, de la porcelaine, du sagou, du charbon de terre. L'histoire n'est pas oubliée ; on trouve dans cette relation de précieux renseignements sur Gingis-Khan, sur l'histoire et les mœurs des Mongols, sur la Cour de leur grand Khan, sur le Vieux de la montagne et ses assassins, sur la fin du khalifat de Bagdad. Les mœurs des peuples de l'Asie, leurs fêtes, leurs chasses, leurs religions, sont racontées dans un style agréable. Le commerce et l'industrie ne sont jamais

[1] *Le livre de Marco Polo*, Paris, Didot, 2 vol. gr. in-8°.

oubliés. Quant à la géographie, elle est traitée avec une exactitude telle, que tous les voyageurs modernes ont confirmé les dires de Marco Polo. Ses observations sur les courants de la mer des Indes sont d'une justesse parfaite.

L'influence que ce livre exerça durait encore au XVe siècle, et c'est elle qui poussa Christophe Colomb à aller au Japon et dans l'Inde par une route nouvelle. Le grand navigateur fut persuadé qu'il avait trouvé Sypangu, c'est-à-dire le Japon, quand il eut abordé à Cuba.

La Perse.

La Perse est une grande province, anciennement très noble et riche, mais aujourd'hui dévastée et ruinée par les Tartares. Or, sachez qu'en Perse il y a huit royaumes, dont je vais donner les noms.

Le premier royaume, au commencement, a nom Casvin[1]; le second, qui est vers le midi, est appelé Kourdistan; le troisième est appelé Lor; le quatrième, le Choulistan; le cinquième, Istanit[2]; le sixième, Chiraz; le septième, Souscara[3]; le huitième, Tunocain[4] qui est à l'issue de Perse. Tous ces royaumes sont vers le midi, excepté un seulement, Tunocain. En ce royaume, il y a de beaux chevaux, et on en vend aux Indiens, car ce sont chevaux de grande valeur, dont quelques-uns se payent 200 livres tournois; il y a aussi des ânes, les plus beaux du monde, qui valent bien 30 marcs d'argent, car ils sont grands, bons coureurs et vont bien à l'amble. Les gens mènent les chevaux à Chisi[5] et à Ormuz, qui sont deux villes situées sur le rivage de la mer des Indes; et là ils trouvent les marchands qui les achètent et les conduisent dans l'Inde pour les vendre.

[1] Kazwin, ou Kazbin, grande ville de l'Irak-Adjemi.
[2] Ispahan.
[3] Partie du Farsistan.
[4] Le Kouhistan.
[5] Ville dans l'île de ce nom, à l'entrée du golfe Persique.



En ce royaume il y a beaucoup de gens cruels et homicides [1], car tous les jours ils se tuent entre eux ; et si ce n'était la crainte qu'ils ont du Tartare du Levant, qui est leur seigneur, ils feraient grand mal aux marchands ; et malgré cette crainte ils ne laissent pas, maintes fois, de leur faire grand dommage ; car s'ils ne trouvaient pas les marchands [2] bien armés, ils les tueraient et dépouilleraient.

Et quelquefois, quand les marchands ne sont pas sur leurs gardes, ils les détruisent tous. Tous ces pillards sont sarrasins, car ils suivent la loi de Mahomet.

Dans ces villes il y a marchands et gens d'art qui vivent tous de leur métier et de leur travail, car ils font draps d'or et draps de soie de toutes façons [3]. Ils ont assez de coton, qui croît en leur pays. Ils ont abondance de blé, d'orge et de mil, et tous vins et tous fruits.

Le royaume de Kerman.

Kerman est un royaume en Perse même ; anciennement il avait des seigneurs héréditaires ; mais depuis que les Tartares l'ont conquis, la seigneurie n'est plus héréditaire, le Tartare y envoyant celui qu'il veut qui ait la seigneurie.

En ce royaume naissent les pierres qui s'appellent turquoises, en grande abondance ; car ils les trouvent dans les montagnes et les extraient de la roche. Encore ont assez de veines [4] d'acier et d'antimoine. Ils fabriquent toutes sortes d'admirables harnais de cavaliers : freins, selles, éperons, épées, arcs et carquois, et toutes

[1] Les tribus nomades et pillardes.
[2] Les caravanes.
[3] Les brocarts d'or de la Perse se vendaient encore au temps de Chardin 1100 écus l'aune, 5000 ou 6000 francs le mètre. Les velours d'or frisé étaient merveilleux.
[4] Mines, filons.

autres armes selon leur usage. Les dames et les demoiselles font très adroitement et très noblement, sur les draps de soie, de belles broderies de toutes couleurs, représentant des bêtes, des oiseaux, des arbres, des fleurs et mille autres sujets. Et aussi brodent les tentes des barons si adroitement que c'est merveilleux à voir, et aussi les coussins, oreillers, couvertures et toutes autres choses [1].

Dans les montagnes de ce pays naissent les meilleurs faucons du monde, plus petits que faucon pèlerin ; et sont rouges au poitrail et dessous la queue, entre les cuisses. Ils volent si rapidement que nul oiseau ne leur peut échapper.

Et quand l'on part de cette ville de Kerman on chevauche pendant sept journées, trouvant toutefois villes et châteaux, et belles habitations assez. Il y fait beau chevaucher, car il y a de beaux terrains de chasse, pleins d'oiseaux [2], dont ils ont grand plaisir. Et quand on a chevauché ces sept journées dans cette plaine, on trouve alors une grande montagne; et quand on a monté cette montagne, la descente demande deux grandes journées. Et toutefois l'on trouve toutes sortes de fruits en abondance. Anciennement il y avait assez d'habitations ; aujourd'hui il n'y en a plus. Mais on trouve des gens qui font pâturer leur bétail. Et de la ville de Kerman jusqu'à cette descente, le froid est si grand en hiver, qu'à peine y peut-on échapper [3].

Ormuz.

Il est vrai que la plaine dure bien vers le midi cinq

[1] Les broderies de la Perse se font sur étoffes et sur cuir.
[2] De perdrix surtout.
[3] Il s'agit ici du plateau de l'Iran, très élevé et froid, et du talus méridional de ce plateau, qui conduit au golfe Persique. Après la première descente, il y a une plaine et une seconde descente qui demande cinq jours de marche et qui conduit à Ormuz.

journées, et puis l'on trouve une autre descente qui dure bien 20 milles, et qui est une route mauvaise et périlleuse, car il y a beaucoup de mauvaises gens et voleurs. Et quand on a descendu cette vallée, on se trouve en une autre belle plaine qui s'appelle la plaine d'Ormuz. Elle a deux journées de longueur, et il y a de belles rivières. Elle produit des dattes et autres fruits. Il y a encore beaucoup d'oiseaux fort beaux que nous n'avons pas. Et quand on a chevauché ces deux journées, on arrive à la mer Océane. Et sur le rivage il y a une cité appelée Ormuz, laquelle a un port. Et vous dis que les marchands y viennent de l'Inde avec leurs vaisseaux chargés d'épiceries, de pierreries, de riches étoffes, de draps de soie et d'or, de dents d'éléphant et de plusieurs autres marchandises. Ils les vendent à des marchands qui vont ensuite les revendre dans le monde entier. C'est une ville de grand commerce. Elle a sous sa dépendance plusieurs villes et châteaux, et elle est la capitale du royaume. Le roi s'appelle Ruomedan Ahomet. Il y fait une grande chaleur à cause du soleil, et elle est en terre ferme [1]. Et si aucun marchand étranger vient à y mourir, le roi prend tout son bien [2].

En cette terre se fait le vin de dattes, avec épices, qui est très bon; et quand on le boit, si on n'y est accoutumé, il purge fortement; ensuite il fait grand bien et engraisse. Et quand ils sont malades, ils mangent chair et pain de froment; mais qui mangerait pain et chair quand il serait bien portant, il tomberait malade. Mais ils mangent, quand ils sont bien portants, dattes, poisson salé, citrons et ciboules; et mangent cette ciboule pour être en bonne santé.

Leurs navires sont mauvais et il en périt assez, parce

[1] Cette ville d'Ormuz fut détruite plus tard et remplacée par une autre ville, construite en face de l'ancienne, sur une petite île.

[2] En vertu du droit d'aubaine. (*Aubain*, étranger.)



qu'ils ne sont pas cloués de fer, mais cousus de fil qu'ils font avec les écorces de cocotier ; car ils font battre l'écorce, et elle devient comme poil de crin de cheval, avec lequel ils font un fil et en cousent leurs nefs. Il dure assez et ne se gâte pas à l'eau de la mer, mais à un coup de vent il ne dure pas.....

Les gens sont noirs [1] et adorent Mahomet. Ils ne demeurent pas dans les villes, à cause de la grande chaleur qui y règne, car tous mourraient ; ils vont dehors, en leurs jardins, là où il y a des ruisseaux et de l'eau. Il est vrai que plusieurs fois en été leur vient un vent du désert, qui est tellement chaud qu'il les tuerait tous, si, quand ils le sentent venir, ils n'entraient dans l'eau jusqu'à la tête et n'y demeuraient jusques à tant qu'il soit passé.

Balkh.

Balkh est une noble cité, et grande, qui fut jadis beaucoup plus grande. Mais les Tartares et d'autres peuples [2] l'ont ravagée, car il y a maint beau palais, et maintes belles maisons de marbre. Et je vous dis que, en cette cité, Alexandre prit pour femme la fille de Darius, comme le racontent ceux de la ville. Ils adorent Mahomet. Et sachez que jusqu'à cette ville s'étend le royaume du roi tartare du Levant ; et en cette cité sont les frontières de la Perse.

Le Badakhchan.

Le Badakhchan est une province où les gens adorent Mahomet. Ils ont un langage à eux, et c'est un grand royaume, où les rois sont héréditaires. Et tous ceux de cette race sont descendus du roi Alexandre et de la

[1] Très basanés, mais pas nègres.
[2] Les Arabes.

fille du roi Darius, qui était maître du grand royaume de Perse. Et s'appellent tous ces rois, en arabe, *Zulcarniain*, qui veut dire en français *Alexandre;* car c'est pour l'amour du grand Alexandre.

En cette province naissent les rubis balais [1], qui sont très belles pierres précieuses et de grande valeur. Et les trouve-t-on dans les roches des montagnes ; car ils creusent sous terre et font grandes excavations, comme font ceux qui exploitent les mines d'argent. Et c'est une seule montagne qu'ils appellent Sygniman. Le roi les fait chercher pour lui, et nul autre homme n'oserait aller creuser dans cette montagne que le roi, qui ne fût mis à mort aussitôt; car il y a peine de sa tête et de son bien; et nul ne les peut sortir de son royaume. Mais il les amasse tous et les envoie aux autres rois, quand il veut et par amitié. Et il fait vendre pour or et argent ceux qu'il veut. Et il agit ainsi pour que les balais soient chers et de grande valeur; car s'il laissait chacun en extraire, le monde en serait plein et ils deviendraient trop communs. Aussi en fait-il extraire peu et les garde-t-il soigneusement.

Il y a encore en cette même contrée une autre montagne où se trouve l'azur [2], qui est le plus fin du monde, et qui se trouve en filon comme l'argent. Il y a aussi d'autres montagnes où l'on trouve beaucoup de mines d'argent ; de sorte que cette province est très riche. C'est une contrée froide. Sachez encore qu'il y naît de très bons chevaux, qui sont d'excellents coureurs, et ne portent pas de fers à leurs pieds, et vont cependant par montagnes et mauvais chemins. Encore naissent en cette contrée, dans les montagnes, faucons sacres [3], qui sont très bons et bien volants, et faucons laniers. Assez de gibier et abondance d'oiseaux. Ils ont de bon blé et

[1] *Rubis badakhchy*, rubis du Badakhchan, ou comme l'appelle le vulgaire *Al-balakch*, d'où notre mot balais.

[2] Le lapis.

[3] *Ṣacre*, de l'arabe *çaqr*, qui veut dit faucon.

de l'orge sans écorce [1]. Ils n'ont point d'huile d'olive, mais de sésame et de noix.

En ce royaume, il y a maints défilés dangereux et si faciles à défendre, qu'ils n'ont peur d'aucuns de leurs voisins ; et leurs villes et leurs châteaux sont sur de hautes montagnes et en lieux très forts. Ils sont bons archers et grands chasseurs ; car la plus grande partie d'entre eux se vêtent de peaux de bêtes, le drap étant très cher ; mais les grandes dames et les gentilshommes portent drap.....

Le plateau de Pamir et le Belour.

Quand l'on quitte le Badakhchan, on chevauche douze journées entre est et nord-est, vers un fleuve [2] qui est du frère au seigneur de Badakhchan, là où il a cités, châteaux et habitations. Les gens adorent Mahomet et sont vaillants d'armes. Et au bout de ces douze journées on trouve une province, non pas trop grande, car il n'y a que trois journées en tout sens ; elle s'appelle Wakkan. Ils adorent Mahomet et ont un langage particulier. Ils sont braves hommes d'armes et ont un seigneur qu'ils appellent *None*, qui veut dire en français *Comte*, et sont vassaux du seigneur de Badakhchan.

Ils ont assez de bêtes sauvages de toutes sortes. Et quand l'on s'en va de ce petit pays, l'on chevauche trois journées au nord-est, par montagnes, et l'on monte tant, que l'on dit que c'est le plus haut pays du monde [3]. Et quand on est monté on trouve un plateau où il y a un lac très beau et les meilleurs pâturages du monde, car une jument maigre y deviendrait bien grasse en dix jours. Il y a grande abondance de toutes sortes d'animaux sauvages ; et il y a pas mal de moutons sauva-

[1] C'est notre orge de Tartarie.
[2] L'Oxus.
[3] Le plateau de Pamir a environ 5000 mètres d'altitude.

ges [1], qui sont très grands, car ils ont des cornes longues de six palmes [2]. Les bergers font avec ces cornes des écuelles pour manger; ils en font encore les clôtures où ils demeurent de nuit pour les bêtes. Et l'on chevauche bien par cette plaine douze journées, et elle s'appelle Pamir. Et pendant ces douze journées il n'y a nulle habitation, tout est désert; de sorte que les voyageurs portent avec eux ce dont ils ont besoin.

Il n'y a nul oiseau volant, pour la hauteur du lieu et le froid qu'il y fait. Et je vous dis que le feu, à cause de ce grand froid, n'est pas aussi vif ni de telle chaleur comme en autre lieu, et ne se peuvent pas si bien cuire les viandes.

Or, nous vous conterons encore ce que l'on trouve en allant à l'est-nord-est. On va bien quarante journées par montagnes et par côtes, et par vallées où passe maint cours d'eau, et par maints déserts. En tout ce chemin il n'y a ni habitations ni herbages; aussi convient-il aux cheminants de porter avec eux tout ce dont ils ont besoin.

Cette contrée est appelée Belor. Les gens habitent au milieu de très hautes montagnes; ils sont idolâtres et sauvages, et ne vivent que de la chasse des bêtes, et leurs vêtements sont aussi de cuir de bêtes, et sont de bien méchantes gens [3]. Or laisserons de cette contrée, et vous conterons de la province de Kaschgar.

Ici on devise du royaume de Kaschgar.

Kaschgar fut jadis royaume; mais maintenant il est soumis au grand Khan. Les gens adorent Mahomet. Il y a villes et châteaux assez; la plus grande et la plus belle ville est Kaschgar. Et sont aussi entre le nord-est

[1] Moufflons ou argalis.
[2] La palme italienne vaut environ 25 centimètres.
[3] Rien n'est changé dans ce tableau depuis Marc Pol.



et l'est. Ils vivent d'industrie et de commerce. Ils ont beaucoup de beaux jardins, vignes et belles propriétés. Et y a pas mal de coton. Et de cette contrée sortent maints marchands qui vont par le monde faisant commerce. Les habitants sont très économes et misérables, car mal mangent et mal boivent. En cette contrée se trouvent maints chrétiens nestoriens, qui ont leur église. Les gens de la province ont un langage à eux ; et dure cette province cinq journées.

Or laisserons de cette province et vous parlerons de Samarkande.

Le désert de Lop ou de Cobi.

Lop est une grande ville qui est à l'entrée du désert qui est appelé le désert de Lop, et est entre est et nord-est. Cette ville est au grand Khan. Les gens adorent Mahomet. Et vous dis que ceux qui veulent passer ce désert se reposent en cette ville une semaine pour reposer eux et leurs bêtes. Et puis s'appareillent et prennent leur nourriture pour un mois pour eux et pour leurs bêtes. En partant de cette cité, ils entrent au désert. Et il est si long qu'on dit qu'en un an on ne chevaucherait pas d'un bout à l'autre. Et là où il est le moins large, il faut un mois pour le traverser. C'est partout monts et vallées de sable, et l'on n'y trouve rien à manger. Mais quand on a chevauché un jour et une nuit, on trouve de l'eau douce autant qu'il en faut à cinquante personnes ou à cent, avec leurs bêtes ; mais à plus, non. Et par tout ce désert on trouve l'eau douce en vingt-huit endroits, mais elle s'épuise assez vite ; et en quatre endroits on trouve de l'eau amère et mauvaise. Bêtes n'y a, car elles n'y trouveraient à manger. Mais on y trouve une merveille que je vais dire : quand l'on chevauche de nuit par ce désert, s'il arrive que quelqu'un reste en arrière et se sépare de ses compagnons pour dormir, ou pour autre chose, quand il croit retourner

et atteindre sa compagnie, il entend parler des esprits, qui semblent être ses compagnons [1]. Et telles fois l'appellent par son nom, de sorte que ces bruits, venant de divers côtés, lui font perdre sa piste, et qu'il ne peut plus rejoindre sa caravane. Et de cette façon beaucoup sont morts et ont été perdus. Et vous dis que de jour même on entend parler ces esprits ; et vous entendrez quelquefois sonner de maints instruments, surtout du tambour [2]. Et ainsi passent le désert comme vous avez entendu.

Le palais d'été du grand Khan.

La cité de Ciandu [3] a été bâtie par le grand Khan qui règne maintenant [4] ; il y a un beau palais de marbre. Les chambres sont toutes peintes à or, à images et à figures de bêtes et d'oiseaux, et d'arbres et de fleurs, de plusieurs manières, si bien et avec tant d'art que c'est plaisir et merveille à voir. Ce palais est entouré de murs qui comprennent un parc de 26 milles d'étendue, renfermant fontaines, fleuves et rivières, et belles prairies. Et il y a bêtes sauvages de toutes sortes, mais non féroces, que l'empereur y fait mettre pour donner à manger aux gerfauts et aux faucons qu'il tient là renfermés dans des cages, qui sont plus de 200 gerfauts sans compter les faucons. Et lui-même les va voir chaque semaine dans leurs cages. Il va quelquefois à

[1] Plus d'un voyageur raconte les mêmes faits que Marc Pol. Est-ce le bruit de la caravane qui se prolonge au loin, est-ce le bruit du sable remué par le piétinement des hommes et des bêtes ? Toujours est-il qu'on entend, au milieu de ce désert, des bruits étranges et peu rassurants.

[2] Le capitaine Wood a entendu dans un petit désert de sables mouvants, dans l'Afghanistan, au nord de Caboul, le son d'un tambour lointain adouci par une musique plus douce.

[3] Chang-tou, ville de la Mongolie, au nord de la grande muraille. Ciandu est la transcription exacte de Chang-tou prononcé à la manière mongole.

[4] Koubilaï.

cheval dans ce parc, ayant derrière lui, en croupe, un léopard. Et quand il voit quelque bête qui lui plaît, il laisse aller le léopard et la prend et la donne à manger aux oiseaux qui sont en cage. Et il fait cela pour s'amuser.

Il y a encore dans le parc un autre palais, lequel est tout de bambou, ainsi que je vous dirai. Il est tout doré à l'intérieur et travaillé avec beaucoup d'art. Dessus, les bambous sont vernis si bien que nulle eau ne les peut pourrir. Ces bambous sont gros de trois palmes, et longs de dix ou quinze, et se taillent d'un nœud à un autre de travers; et de ces morceaux est fait ce palais.... Et il est si bien ordonné qu'il se monte et démonte très promptement; on en porte rapidement toutes les pièces là où l'empereur l'ordonne. Quand il est tendu, plus de 200 cordes, toutes de soie, le soutiennent; et l'empereur demeure en ce parc, quelquefois au palais de marbre, d'autres fois au palais de bambou, trois mois de l'année : juin, juillet et août. Et il y demeure ces trois mois parce qu'il n'y a pas trop chaud, car il est très frais.

Et quand il arrive au 28e jour d'août, il s'en va; et vous dirai pourquoi il quitte, chaque année, ce palais, au 28e jour d'août. Sachez donc qu'il a un grand haras de juments toutes blanches, sans aucune tache, qui sont plus de 10,000, toutes blanches. Il boit le lait de ces juments, et tous ceux de son lignage, et pas un autre, à l'exception d'une tribu qui le boit aussi. Et elle obtint ce privilège de Gengis-Khan à cause d'une victoire qu'elle remporta avec lui autrefois. Et s'appellent ces tribus *Horiad* [1].

Quand donc ces juments vont paissant dans le pays, si quelque grand seigneur les rencontre, pour quelque grand qu'il soit, il n'ose passer avant qu'elles soient

[1] Les Ourat ou Ouirat du pays de Tanduc, situé sur les limites de la Chine et de la Mongolie.

passées ; ou bien il se détourne de son chemin et s'écarte au moins d'une demi-journée, parce que nul n'ose les approcher, et qu'il faut leur faire grand honneur. Et quand le seigneur est parti de ce lieu, au 28e jour d'août, comme je vous l'ai dit, on prend tout le lait de ces juments et ils le jettent par terre. Et ils font cela parce que leurs astrologues et leurs sorciers disent qu'il est très bon que l'on répande chaque année de ce lait, au 28e jour d'août, afin que la terre et l'air, et leurs idoles, en puissent avoir leur part, ainsi que les esprits qui vont par l'air et par la terre, et afin qu'ils puissent sauver l'empereur, ses femmes, ses enfants et ses biens, et tous ceux de son pays, et bêtes et chevaux, et blés, et toutes autres choses. Puis l'empereur s'en va.....

Le palais d'hiver du grand Khan.

Sachez que le grand Khan demeure en la maîtresse cité du Kathay, laquelle a nom Cambaluc [1], trois mois de l'année ; c'est à savoir décembre, janvier et février. En cette ville il a son grand palais, et vous deviserai sa façon.

Il y a devant un grand mur carré, qui a de chaque côté 1 mille ; c'est-à-dire qu'il dure environ 4 milles. Et il a de hauteur bien 10 pas, et est tout blanc et crénelé tout autour. A chaque coin de ce mur est un grand palais très beau et très riche, où l'on conserve les armes de l'empereur. Ce sont arcs, selles, freins, brides, cordes d'arc, et toutes autres choses dont on a besoin à la guerre. Et encore, entre un palais et l'autre, il y a un autre palais semblable, de sorte que tout le long de l'eneeinte il y a huit grands palais, tous pleins d'armes au grand Khan. Mais entendez qu'en chaque

[1] Khan-baligh ou la ville du khan. Cette ville occupait l'emplacement actuel de Pe-king, dont le nom, en chinois, signifie la capitale du nord.



palais il n'y a que d'une chose seulement; car, si l'un est tout plein d'arcs, l'autre palais est tout plein de selles, et l'autre tout plein de freins..... Ce mur a cinq portes, à la face du midi ; au milieu est une grande qui ne s'ouvre que quand le grand armement de l'empereur sort pour l'armée..... En dedans de cette première enceinte, il y en a une seconde, avec huit palais tout autour, où se conservent aussi les armes de l'empereur, comme dans les autres; et il y a aussi cinq portes sur le côté du midi, de la même manière qu'au mur extérieur. Et au milieu de ces deux enceintes il y a le grand palais de l'empereur, qui est fait de la manière que je vais vous dire.

Sachez qu'il est le plus grand qui fut jamais. Il n'a qu'un seul étage, le rez-de-chaussée, mais il est élevé de 10 palmes au-dessus du sol. La couverture est très haute; les murs du palais et les chambres sont toutes couvertes d'or et d'argent; on y a peint dragons, animaux, oiseaux et toutes sortes de choses. Et la couverture est ainsi faite qu'il n'y a qu'or, argent et peintures. La salle est si grande et si large, que six mille personnes pourraient bien y manger. Il y a tant de chambres que c'est merveilleux à voir. Il est si grand, si beau et si riche, qu'il n'y a personne au monde qui aurait su le mieux ordonner. Les solives de la couverture sont toutes de couleur vermeille, jaune, vert, bleu, ou autre ; et sont si bien vernies, qu'elles resplendissent comme cristaux, de sorte que de très loin le palais est resplendissant. Et sachez que cette couverture est si solidement établie qu'elle est pour durer de tout temps.

Entre les deux murs de l'enceinte, il y a de belles prairies et de beaux arbres de diverses manières de fruits ; il y a aussi des bêtes de toute espèce, telles que daims, cerfs, chèvres, biches, de couleur différente, et des bêtes qui font le musc en grande abondance, et toutes sortes d'animaux très beaux et très différents.

Et il y en a tant que tout est plein ; et il n'y a de chemin que les sentiers frayés par ceux qui vont et viennent.

Et d'un coin à l'autre, il y a un beau lac renfermant beaucoup de poissons, car l'empereur les y a fait mettre. Et toutes les fois qu'il en veut, il en a à sa volonté et à son plaisir. Je vous dis aussi qu'une rivière y entre et en sort, mais elle est si bien ordonnée que pas un poisson n'en peut sortir, à cause du fil de fer ou d'airain qui leur ferme le passage.

Il y a aussi, vers le nord, à une portée de flèche du palais, un tertre artificiel, qui a bien cent pas de hauteur et dure environ un mille, lequel mont est tout couvert d'arbres qui ne perdent leurs feuilles en aucune saison et sont toujours verts. Et je vous dis que là où est un bel arbre et que l'empereur le sait, il l'envoie prendre avec toutes les racines et toute la terre qui est autour d'elles, et le fait porter et mettre sur son mont. Et le portent ses éléphants, soit l'arbre aussi grand qu'il veut. Et de cette manière a les plus beaux arbres du monde. Et vous dis encore que l'empereur a fait couvrir tout ce mont de vert ; les arbres étant tout verts, le mont tout vert aussi, on ne voit que du vert. Et pour cela il est appelé le mont Vert, et certes il a bien droit à ce nom.

Et au sommet du mont, il y a un beau palais, et grand, qui est tout vert, en dedans et en dehors ; de sorte que le mont, les arbres et le palais, est très belle chose à voir, et si agréable pour l'odeur que c'est une merveille : car tous ceux qui le voient en deviennent gais et joyeux. Et pour ce l'a fait faire le grand Khan pour avoir ce beau divertissement et qu'il puisse avoir confort, plaisir et joie en son cœur.

Cambaluc (Pe-king).

Sachez que la grande cité de Cambaluc a si grande



quantité de maisons et de gens, et dedans la ville et dehors, que ce semble être chose impossible; car il y a autant de faubourgs que de portes. Ils sont au nombre de douze, très grands, dans lesquels il y a plus d'habitants que dans la ville. Et dans ces faubourgs demeurent et logent les marchands et les étrangers de passage, qui viennent de toutes parts porter choses à l'empereur en présent et pour vendre à la Cour; de sorte qu'il y a autant de bonnes maisons dehors la ville que dedans, sans celles des grands seigneurs et des barons, qui sont en grande quantité.

Sachez que dedans la ville on n'ose ensevelir nul corps mort; car s'il est idolâtre, il est porté pour le brûler dehors la ville et les faubourgs, en un lieu éloigné qui est ordonné pour cela. Et s'il est d'autre loi qui l'enterre, comme chrétien ou sarrasin, ou autre manière de gens, ils le portent aussi au delà des faubourgs, en un lieu ordonné; de sorte que la terre en vaut mieux et est plus saine.....

Et je vous dis qu'en cette cité vient plus de choses précieuses et de plus grande valeur, et étrangères, qu'en aucune ville qui soit au monde, et plus grande quantité de toutes choses. Car chacun en apporte de tous côtés, soit pour l'empereur, soit pour la Cour, soit pour la ville, qui est si grande, soit pour les barons et les chevaliers, dont il y a tant, soit pour les grandes armées de l'empereur qui demeurent aux alentours, soit pour l'un, soit pour l'autre. De sorte qu'il en vient tant que c'est sans fin de toutes choses, et qu'il n'est jour en l'année que, de soie seulement, il n'y entre mille charretées [1],

[1] Ce chiffre paraissant incroyable, M. Pauthier le justifie en montrant, d'après les Annales mongoles, que la quantité de soie fournie au gouvernement, à titre d'impôts, était de 2 à 3 millions de kilogrammes, auxquels il faut ajouter l'énorme quantité de soie employée dans la fabrication des soieries dont Cambaluc était le principal centre. Il faut aussi remarquer que la charretée chinoise de ce temps est incomparablement moins grande que nos charretées d'aujourd'hui.

avec laquelle se fabriquent maints draps à or et de soie, et plusieurs autres choses. Et ce n'est pas étonnant, car en toutes les contrées des environs il n'y a point de lin, de sorte qu'il faut faire tout vêtement avec la soie. Il est vrai qu'ils ont en certains lieux coton et chanvre, mais pas en quantité suffisante ; mais ils font peu de vêtements de cette sorte, à cause de la grande quantité de soie qu'ils ont et à meilleur marché qu'en lin et coton.

Autour de cette grande ville de Cambaluc il y a bien 200 villes ou environ [1], les unes plus près que les autres. De chacune viennent marchands pour vendre leurs choses et en acheter d'autres ; et tous trouvent à vendre leurs marchandises et à acheter des autres ; aussi est-elle ville de grand commerce.

Le Thibet.

Alors l'on entre dans une grande forêt, qui est en la province de Thibet, car Mongou-Khan l'a ravagée par la guerre ; les villes et châteaux ont tous été démolis et ruinés. On y trouve beaucoup de bambous, gros de trois palmes et longs de quinze pas ; et d'un nœud à l'autre il y a plus de trois palmes. Et je vous dis que les marchands et autres gens qui cheminent par cette terre, la nuit, prennent de ces bambous et en font du feu, parce que, quand ils brûlent, ils font si grand bruit, que les lions, les ours et les autres bêtes sauvages en ont grand'peur, qu'ils se sauvent aussi loin qu'ils peuvent et qu'ils ne s'approcheraient du feu pour rien au monde. Et ils font ce feu pour garantir eux et leurs bêtes des bêtes féroces qui sont en si grand nombre dans cette province déserte. Et c'est parce que ces bêtes

[1] Dans la province dont Cambaluc était le chef-lieu. La province actuelle du Pe-tchi-li, plus petite, compte 121 villes grandes ou petites.

sauvages se sont tant multipliées que personne n'habite le pays. Et si l'on ne trouvait ces bambous qui font tant de bruit en brûlant que les animaux ont peur et se sauvent, personne ne passerait par là.

Et vous conterons comment ces bambous font ce fracas. Ils prennent de ces bambous verts, qui sont très abondants, et les mettent au feu plusieurs ensemble ; quand ils y ont été un moment, ils s'écorcent et se fendent par le milieu en faisant si grand bruit, qu'on l'entend bien, la nuit, à 10 milles. Et sachez que si quelqu'un n'était accoutumé de les entendre, il pourrait facilement en perdre le sens, ou mourir. Mais ceux qui ont l'habitude de les entendre ne s'en effrayent pas ; et ceux qui n'y sont pas habitués font bien de prendre du coton et de bien farcir leurs oreilles, et puis bien bander leur tête et leur visage, et de les couvrir de tous les vêtements qu'ils ont. Ainsi on échappe au premier bruit et on en prend l'habitude.

Et ainsi vous dis des chevaux qui y sont. Ces bêtes, qui ne sont accoutumées d'entendre ce vacarme, quand elles l'entendent, rompent leur licol ; et plusieurs voyageurs ont ainsi perdu leurs bêtes. Mais quand ils veulent les conserver, ils leur font bien lier et attacher les quatre pieds, et puis bien bander la tête, les yeux et les oreilles ; et de cette manière ils les sauvent. Mais quand les chevaux ont entendu plusieurs fois le bruit, ils n'ont plus si grand'peur. Car je vous dis que, la première fois, c'est la plus horrible chose à entendre, qui soit au monde. Et avec tout cela, quelquefois vient-il des lions, et des ours et d'autres bêtes sauvages, qui leur font grand dommage, car il y en a à foison par le pays.

Et quand on a chevauché vingt journées [1], sans trouver aucune habitation, de sorte qu'il faut que les voyageurs emportent toute leur victuaille, ne rencontrant que ces nombreuses bêtes sauvages qui sont très

[1] En venant de la Chine.

périlleuses et les pires à redouter, alors on trouve villes et châteaux..... Les gens sont idolâtres et méchants, et ne regardent pas comme péché de voler ou mal faire; ils sont bien les plus grands moqueurs du monde. Ils vivent de chasse, de venaison, de bétail et des fruits de la terre. Je vous dirai encore qu'ils ont en cette contrée beaucoup de ces bêtes qui font le musc, et l'appellent en leur langue le *guduri*. Et ont ces méchantes gens beaucoup de grands chiens, et bons, qui prennent beaucoup de ces bestioles. De sorte qu'ils ont du musc en grande abondance. Ils n'ont pas de monnaie de papier, mais ils font une monnaie de sel. Ils sont vêtus très pauvrement, de peaux de bêtes, de toile et de bougran; ils ont un langage à eux et s'appellent *Tebet*. Et ce Tebet est une grandissime province.

La très noble cité de Saïanfou[1].

Saïanfou est une très grande ville et noble, qui a commandement sur douze villes grandes et riches; on y fait un grand commerce et l'industrie est active. Ils sont idolâtres et ont monnaie de papier, et brûlent les corps morts. Ils sont soumis au grand Khan. Ils ont de la soie et font de très beaux draps de soie. Ils ont assez de venaison. Cette ville a tout ce qui convient à une grande ville. Et sachez qu'elle résista trois ans au grand Khan après que le Mangy[2] se fut soumis. Et toujours les gens du grand Khan lui livraient grands assauts, mais ils ne la pouvaient aborder à cause des grandes eaux profondes qui l'entourent. Et vous dis que jamais ne l'eussent prise si ne fût une chose que je vous dirai.

Sachez que quand l'armée du grand Khan eut été

[1] Siang-hiang dans la province chinoise de Hou-pe.
[2] La Chine méridionale.

trois ans autour de cette ville, et qu'ils ne la pouvaient prendre, ils en furent très irrités. Alors dirent messire Nicolas Pol et messire Matteo [1] au grand Khan que, s'il lui plaisait, ils feraient engins par lesquels ils feraient tant que la ville se rendrait. Quand le grand Khan l'entendit, il en eut grande joie. Alors les deux frères firent rassembler du bois de charpente et firent faire grands pierriers et grands mangonneaux [2], et les firent placer en divers lieux autour de la ville. Quand le Khan et ses barons virent ces machines jeter les pierres, ils en furent émerveillés et les regardèrent bien volontiers. Car c'était pour eux chose étrange, parce que jamais ils n'avaient vu ni entendu parler de tels engins. Ces machines jetèrent tant de pierres qu'elles abattaient les maisons en grand nombre et tuaient nombre de gens. Et quand les habitants de la ville virent cette mauvaise aventure, que jamais n'avaient vue ni entendue, ils furent consternés, et avaient grand désir de savoir ce que ce pouvait être. Et croyaient tous être tués par ces pierres, et que ce fût enchantement [3].

Ils tinrent conseil et convinrent qu'ils se rendraient et enverraient messagers dire au général de l'armée qu'ils se voulaient rendre au grand Khan, en la manière que les autres villes de la contrée avaient fait. Et ainsi le firent et furent reçus et tenus comme les autres villes. Et cela advint par la grande peur des engins.

Et sachez que cette ville et sa contrée est une des meilleures cités qu'ait le grand Khan, car il en tire très grand revenu et grand profit.

[1] Le frère et l'oncle de Marc Pol.

[2] Machines ou engins à lancer des pierres.

[3] D'après les historiens chinois, on aurait aussi employé contre la ville des machines à feu ou canons.

L'île de Sypangu (le Japon).

Sypangu est une île au Levant qui est en la haute mer, éloignée de 1500 milles de la terre ferme ; elle est très grande. Les gens sont blancs et de belle manière. Ils sont idolâtres et se gouvernent eux-mêmes[1] ; et je vous dis qu'ils ont tant d'or que c'est sans fin, car ils le trouvent en leur île. Il y a peu de marchands qui aillent là, parce que c'est bien loin de la terre ferme, et pour cette raison l'or leur abonde outre mesure.

Et vous conterai une grande merveille du palais du seigneur de cette île. Sachez qu'il a un grand palais qui est tout couvert d'or fin, en la manière comme sont couvertes nos églises de plomb ; à peine pourrait-on compter ce que vaut cela. Et encore tous les planchers du palais et des chambres sont tout d'or, de pierres de taille épaisses bien de deux doigts, et les fenêtres aussi ; si bien que ce palais est d'une richesse si démesurée que nul ne le pourrait croire.

Ils ont poules rouges qui sont bonnes à manger, et en ont pas mal ; ils ont aussi des pierres précieuses.

Et vous dis que pour la grande richesse que l'on raconta à Koubilaï-Khan, il se pensa de la faire prendre. Il y envoya[2] deux de ses barons avec grande quantité de navires et grand nombre de gens à pied et à cheval. L'un des barons se nommait Abacan, et l'autre Jousainchin. Ces deux barons étaient sages et vaillants ; ils partirent avec leur armée du port de Çaiton et de Quinsay, et se mirent en mer. Et tant naviguèrent qu'ils vinrent en ladite île, et descendirent à terre, et prirent tout le plat pays et les villages ; mais nul châ-

[1] Et se tiennent par eux.
[2] En 1281.

teau, ni aucune ville ne prirent à leur venue. Il leur arriva une malchance telle que je vous dirai. Sachez que le vent du nord venta très fort et fit en cette île de grands dommages, parce qu'il y avait peu de ports. Et venta si fort que la flotte du grand Khan ne put résister. Et quand ils virent cela, ils pensèrent que, s'ils restaient ainsi, la flotte serait toute perdue. Alors ils se rembarquèrent et partirent. Et quand ils eurent un peu navigué, ils trouvèrent une petite île [1]; ils y allèrent, non pas de leur gré. Là se brisa leur flotte et périt grande partie de l'armée; de sorte qu'il n'en échappa qu'environ 30,000 hommes, qui se réfugièrent sur cette île. Ils s'y regardaient comme morts, car ils n'avaient nulles victuailles, nul conseil, et avaient grande angoisse parce que plusieurs de leurs navires qui avaient échappé s'en allaient chez eux, à toute vitesse, et ne faisaient nul semblant de revenir. Et c'était parce que les deux barons et capitaines de l'armée se haïssaient fort l'un l'autre et étaient jaloux; car le baron qui échappa ne fit jamais rien pour retourner vers son compagnon, qui était resté dans l'île, comme vous l'avez entendu; car il pouvait bien retourner quand le vent fut passé, qui ne dura guère. Mais il ne le fit pas, au contraire s'en alla tout droit en son pays. Et sachez que cette île où étaient les échappés au naufrage était inhabitée, car il n'y avait nulle autre créature qu'eux.

Or vous dirons de ceux qui s'échappèrent avec la flotte, et vous dirons aussi de ceux qui demeurèrent en l'île.

Sachez que ceux qui étaient restés dans l'île, qui étaient bien 30,000 personnes, comme je vous ai dit, se tenaient tous pour morts, parce qu'ils ne voyaient aucun moyen de salut. Et quand le roi de la grande île sut comment ils étaient sur l'île échappés au désastre,

[1] Firando des Japonais ; elle était alors déserte.



et que l'autre armée était toute dispersée et en fuite, il en fut fort joyeux, et fit assembler tous les navires qui étaient en la grande île, et allèrent audit îlot et débarquèrent tout autour. Et quand les Tartares les virent venir, et qu'ils étaient tous descendus à terre, et qu'ils n'avaient laissé nulle garde à leurs navires, comme gens qui ne savaient pas ce qu'il y avait à faire en pareil cas, eux, bien avisés, se réunirent en troupe, firent semblant de fuir, et s'en vinrent aux navires des ennemis, montèrent sus aussitôt, et le firent facilement puisqu'ils ne trouvèrent nulle défense.

Et quand ils furent sur les vaisseaux, ils partirent aussitôt et allèrent en la grande île et débarquèrent, et portèrent les gonfanons et les enseignes du seigneur en ladite île et s'en vinrent à la maîtresse ville. Et ceux de la ville, qui ne se méfiaient pas et qui voyaient venir leurs bannières, crurent que c'étaient leurs gens et les laissèrent entrer. Et eux, dès qu'ils furent entrés, prirent les forteresses et mirent dehors tous ceux qu'ils trouvèrent, fors les belles femmes, qu'ils gardèrent pour eux. C'est ainsi que les hommes du grand Khan prirent cette cité.

Et quand le roi de la grande île et son armée virent qu'ils avaient perdu la ville et leur flotte, ils en eurent grande douleur et revinrent à leur île sur les vaisseaux qui leur restaient. Et alors le roi rassembla toute son armée et fit bloquer la ville de façon que nul n'y pouvait entrer ou en sortir. Ceux de dedans résistèrent sept mois, et jour et nuit cherchaient tous les moyens de faire savoir au grand Khan ce qui se passait; mais aucun n'était bon, et ils ne pouvaient lui envoyer des nouvelles. Et quand ils virent qu'ils ne pouvaient plus tenir, ils se rendirent, sauves leurs vies, en telle manière qu'ils ne pourraient jamais partir de l'île.

Le grand Khan fit couper la tête au baron qui s'était enfui mauvaisement; et puis fit que l'autre qui demeura en l'île fut mis à mort, parce qu'il ne s'était

pas comporté comme un capitaine habile eût dû le faire.

La grande contrée de Tsiampa ou Cyamba [1].

Sachez que quand on part du port de Çaiton [2] et qu'on navigue au sud-ouest pendant 1500 milles, on arrive en une contrée qui a nom Cyamba, qui est très riche terre, et qui a son roi et son langage à elle. Ils sont idolâtres et payent chaque année un tribut d'éléphants au grand Khan. Et vous dirai pourquoi ils payent ce tribut.

Il est vrai que l'an 1278 de Jésus-Christ, le grand Khan envoya un sien baron, que l'on appelait Sagatu, avec grand nombre de gens à cheval et à pied contre le roi de Cyamba. Et commença ce baron à faire grande guerre au roi et à sa contrée. Le roi était de grand âge; et d'autre part il n'avait pas une armée aussi forte que celle du baron. Et quand le roi vit que ce baron détruisait son royaume, il en eut grand'douleur. Il fit préparer ses messagers et les envoya au grand Khan. Et lui dirent : « Notre seigneur, le roi de Cyamba vous salue comme son suzerain, et vous fait savoir qu'il est de grand âge et que longtemps il a tenu son royaume en paix. Et vous mande par nous qu'il veut être votre vassal, et vous donnera, chacun an, tribut de tant d'éléphants comme il vous plaira. Et vous prie doucement et vous crie merci [3] que vous mandiez à votre baron et à ses gens qu'ils ne dévastent plus son royaume et qu'ils s'en aillent de sa terre, laquelle sera désormais en votre commandement, comme vôtre, parce qu'il la tiendra de vous. »

[1] Le Cyamba, aujourd'hui la Cochinchine française, était alors un royaume, qui fut conquis, au xv[e] siècle, par le roi du Ton-King ou d'An-nam.

[2] Thsiouan-tcheou, grande ville chinoise de la province de Chan-toung.

[3] Miséricorde.

Et quand le grand Khan entendit ce que le roi lui mandait, il en eut pitié, et manda à son baron et à son armée qu'ils partissent de ce royaume et allassent en autre pays pour conquérir, ce qu'ils firent dès qu'ils eurent l'ordre du grand Khan. C'est ainsi que ce roi devint homme du grand Khan, et lui paye un tribut chaque année de vingt éléphants les plus beaux et les plus grands qu'il peut avoir en son pays.

Or vous laisserons à conter de ceci, et vous dirons l'affaire du roi de Cyamba.

Sachez qu'en ce royaume nulle femme ne se peut marier avant que le roi ne l'ait vue ; et si elle lui plaît, il la prend pour femme, et si elle ne lui plaît, il lui donne du sien, tant qu'elle se puisse marier[1]. Et sachez qu'en l'année 1280 de Christ, messire Marc Pol fut en cette contrée, et qu'en ce temps le roi avait 326 enfants, garçons et filles ; et il y en avait bien 100 qui pouvaient porter armes.

Il y a pas mal d'éléphants en ce royaume; ils ont aussi grand bois d'un fût noir, que l'on appelle ébène, de quoi on fait coffres. Mais il n'y a plus rien à dire, et nous irons en avant.

La grande île de Java.

Quand on nage[2] de Cyampa 1500 milles au midi, alors on vient en une grande île appelée Java[3], que les mariniers de cette partie disent que c'est la plus grande île qui soit au monde, car elle a bien de tour 5000 milles. Elle est à un grand roi du pays, qui ne paye tribut à personne. Ils sont idolâtres. Cette île est de très grande richesse. Ils ont poivre noir, noix muscade, cubèbe,

[1] Les auteurs chinois parlent aussi du *troupeau des femmes* du roi de Cyamba.

[2] Navigue.

[3] Du sanscrit *yava*, orge, parce que ce grain était la nourriture des premiers habitants avant l'arrivée des colonies hindoues.



girofle et toutes autres épices. Il y a grande quantité de navires et de marchands qui y achètent et apportent beaucoup de marchandises dont ils rapportent gain et profit. Et je vous dis que le grand Khan ne put jamais avoir cette île, à cause de son éloignement et de la dépense qu'il faudrait faire pour y aller. Les marchands de Çaiton et du Mangy en tirent chaque année de grands bénéfices.

L'île de Ceylan.

Elle est tout vraiment la meilleure île qui soit au monde, de sa grandeur. Et sachez qu'elle dure bien 2400 milles. Mais anciennement elle était plus grande, car elle durait bien environ 3000 milles, selon ce que les bons mariniers disent de cette mer. Mais le vent du nord y vente si fort qu'il a fait aller sous l'eau une grande partie de cette île; et c'est pourquoi elle n'est plus si grande comme elle fut jadis. Et sachez que là où le vent du nord arrive, l'île est très basse et toute plate; et quand l'on vient de la haute mer, sur un navire, l'on ne peut voir la terre avant d'être dessus.

Or vous conterons des faits de cette île. Ils ont un roi qu'ils appellent Sandemain[1], et ne payent tribut à personne. Ils sont idolâtres[2] et vont tout nus, excepté qu'ils couvrent leur nature. Ils n'ont pas de blé, mais riz et sésame, de quoi ils font huiles. Ils vivent de chair et de lait, et ont vin de ces arbres que je vous ai dit autrefois. Ils ont aussi le meilleur brésil[3] du monde.

Or je m'arrête à vous conter de ces choses, et vous dirai la plus précieuse chose qui soit au monde. Car sachez qu'en cette île l'on trouve les rubis, et en nulle

[1] D'après les livres cingalais, ce roi s'appelait *Kalikala Sahitya Sargwajnya*.

[2] Le bouddhisme était établi à Ceylan depuis le VI[e] siècle.

[3] Bois rouge employé dans la teinture.



autre contrée du monde ne croissent que dans cette île. Et l'on y trouve aussi les saphirs et les topazes, et les améthystes et maintes autres pierres précieuses. Et le roi de cette île a un rubis, le plus beau et le plus gros qui soit au monde, et je vous dirai comment il est fait. Il est bien long comme une grande paume, et aussi gros que le bras d'un homme. Il est la chose du monde la plus resplendissante à voir, et n'a pas une tache. Il est rouge comme feu. Il est de si grande valeur, qu'à peine le pourrait-on payer de monnaie. Et sachez que le grand Khan y envoya ses messagers et lui demanda que, par courtoisie, il lui vendît ce rubis, qu'il l'en priait instamment et qu'il lui ferait donner pour ce rubis la valeur d'une ville ou autant qu'il voudrait. Le roi lui répondit que pour nulle chose du monde il ne le vendrait, parce qu'il avait appartenu à ses ancêtres.

Ils ne sont pas gens d'armes, mais sont chétifs et méprisables; et quand ils ont besoin de gens d'armes, il les ont d'une autre contrée, qui sont Sarrasins.

Sachez encore qu'il y a en cette île de Ceylan une très haute montagne; elle est droite et si raide que nul ne peut arriver au sommet, si ce n'est à l'aide de chaînes de fer, grosses et grandes et bien ordonnées[1]. Ils disent que sur cette montagne est le monument d'Adam, notre premier père; et ce sont les Sarrasins qui le disent. Et les idolâtres[2] disent que c'est le monument du premier idolâtre du monde, qui s'appelait Sagamouni Borcam[3], et tiennent qu'il fut le meilleur homme du monde, et qu'il fut saint selon leur manière de voir. Il était fils, à ce qu'ils disent, d'un roi puissant et riche, et fut de si bonne vie qu'il ne voulut jamais entendre aux choses mondaines, ni ne voulut être roi..... et le tiennent pour le plus grand dieu qu'ils

[1] Ces chaînes existent encore.
[2] Les bouddhistes.
[3] *Sagamouni* est la transcription exacte de *Çakiamouni*, nom du Bouddha. Borcam veut dire, en mongol, Dieu ou saint.

aient. Et ils disent que c'est pour lui que fut faite la première idole qu'ils eurent.

L'île de Madagascar.

Madagascar est une île qui est au midi, loin de Socotora de bien 1000 milles. Ils sont tous Sarrasins qui adorent Mahomet. Ils disent qu'ils ont quatre vieillards qui gouvernent cette île. Et sachez que cette île est très noble et belle et des plus grandes du monde, car elle dure bien environ 4000 milles. Ils vivent de commerce et d'industrie. Et je vous dis aussi qu'il y a en cette île plus d'éléphants qu'en nul autre pays du monde, et en une autre île aussi qui s'appelle Zanzibar, et dont je vous parlerai. Car en ces deux îles il se fait un si grand commerce d'ivoire que c'est merveille. Ils ne mangent en cette île nulle autre chair que de chameau. Et ils tuent chaque jour tant de chameaux que nul ne le peut croire qui ne l'a pas vu; ils disent que c'est la viande la meilleure et la plus saine du monde, et pour cela en mangent toujours.

Ils ont en cette île beaucoup d'arbres de santal rouge, et n'en ont presque pas d'autre. Ils ont aussi pas mal d'ambre, parce qu'il y a pas mal de baleines en cette mer, et qu'ils en prennent assez; ils ont aussi léopards, ours et lions à foison, et pas mal d'autres bêtes féroces. Il vient beaucoup de marchands et de grands navires, dont ils tirent bon profit. Et sachez que cette île est si avant vers le midi que les navires ne peuvent aller plus avant vers le midi aux autres îles qui y sont, excepté à celle-ci et à une autre dont je vais vous parler, qui a nom Zanzibar. Et c'est parce que le courant de l'eau se dirige toujours au midi avec tant de force que les navires qui iraient ne pourraient plus revenir en arrière[1]. Et je vous dis que les vaisseaux

[1] Toutes ces observations de Marc Pol sur les courants de

du Malabar qui viennent à cette île de Madagascar et à celle de Zanzibar y arrivent si rapidement que c'est merveille ; car ils viennent, si grand chemin qu'il y ait, en vingt jours, et quand ils veulent retourner, ils y peinent plus de trois mois. Et c'est à cause de l'eau[1] qui leur est contraire, tant elle se dirige fortement au midi. Et c'est toujours en toutes saisons que cette eau de la mer court au midi si fort, que c'est merveille. Et ils disent que les navires ne peuvent aller à ces autres îles qui sont au midi, par peur de ne pouvoir revenir à cause de la courance de la mer ; que là on trouve les oiseaux *grif*[2] qui y viennent en certaines saisons de l'année ; mais ils disent qu'ils ont une autre façon que nous ne disons. Et ceux qui ont été là et les ont vus contèrent audit messire Marco Polo qu'ils sont de telle façon que l'aigle, mais qu'ils sont démesurément grands ; car ils disent que leurs ailes couvrent bien 30 pas et que leurs plumes ont bien 12 pas. Et il est si fort qu'il prend un éléphant à ses pieds, l'enlève très haut, et puis le laisse tomber, et ainsi le tue, puis descend sur lui et en mange à sa volonté. Et les gens de ces îles l'appellent *vuc*, et n'a pas d'autre nom. Pour cela je ne sais s'ils ont d'autres oiseaux aussi grands, ou s'ils sont les oiseaux *grif.* Mais je vous dis bien qu'ils n'ont pas la forme faite de demi-lion, comme nous disons, et demi-oiseau. Mais ils sont de grande forme et ressemblent tout à fait à un aigle.

Le grand Khan envoya en ces montagnes pour savoir de ces diversités ; ceux qui y allèrent racontèrent cela. Et il les envoya aussi pour délivrer un sien messager qu'il y avait envoyé jadis et qu'ils avaient retenu ; et

la mer des Indes sont très exactes, et ont été vérifiées de nos jours.

[1] Du courant.

[2] Le *grif* ou *rukh* est l'oiseau gigantesque des *Mille et une Nuits*, qui enlève trois éléphants, un dans son bec, les autres dans ses griffes. C'est de quelque Arabe que Marc Pol apprit sans doute l'histoire merveilleuse du *rukh*.

ils le délivrèrent, et contèrent au grand Khan beaucoup de choses étranges, et de ces oiseaux aussi. Ils lui rapportèrent aussi deux dents de sanglier, dont chacune était si grande qu'elle pesait plus de 14 livres; il fallait que le sanglier qui avait eu telles dents ait été bien bien grand et bien démesuré. Car ils dirent qu'il y en avait d'aussi grands qu'un grand buffle. Ils ont aussi des girafes et des ânes sauvages, et tant d'autres bêtes sauvages et si étranges à voir que c'est merveille.

L'île de Zanquibar (Zanzibar).

Zanzibar est une grande île et importante, et dure bien environ 2000 milles. Ils sont tous idolâtres, ne payent tribut à personne, et ont royaume et langage à eux. Les gens sont grands et gros, et si grands qu'ils ressemblent à des géants; ils sont si forts que l'un porte bien la charge de quatre autres hommes et mangent bien autant que cinq. Ils sont tout noirs et vont tout nus, fors de leur nature, qu'ils couvrent. Ils ont les cheveux crépus et noirs comme poivre; ils ont si grande bouche et le nez si épaté, et les lèvres si grosses, et les yeux si grands et si éraillés et si rouges, qu'ils semblent être tous des diables; et sont si hideux et si laids, qu'ils semblent la plus horrible chose du monde à voir.

Il y a beaucoup d'éléphants et tant que c'est merveille à voir, tant il y en a. Ils ont lions tout noirs, d'autre façon que les nôtres; ils ont aussi des léopards et des ours. Et je vous dis que tous leurs moutons et leurs brebis sont tous de la même couleur, tout blancs avec la tête noire; et on n'en trouve pas un d'une autre manière; sachez bien que c'est certain. Ils ont aussi beaucoup de girafes, qui sont très belles à voir.

Les femmes de cette île sont les plus laides du



monde. Ils vivent de riz, de chair, de lait et de dattes. Et font vin de dattes, de riz et d'épices, et de sucre aussi. Il s'y fait un grand commerce et y vient beaucoup de marchands et de grands navires. Mais le principal article du commerce de cette île est l'ivoire, qui abonde; ils ont aussi pas mal d'ambre, parce qu'il y a beaucoup de baleines. Et sachez qu'ils ont beaucoup de bons combattants et vaillants en bataille, qui craignent peu la mort. Ils n'ont pas de chevaux, mais combattent sur chameaux et sur éléphants. Et mettent dessus châteaux en bois où il y a bien 10 ou 16 personnes avec lances, épées et pierres; de sorte que ceux qui sont sur les éléphants, dans ces châteaux ou tours en bois, font grande bataille. Ils n'ont pas d'armures, mais boucliers de cuir, lances et épées, de sorte qu'ils se tuent à merveille. Et quand ils veulent mener l'éléphant au combat, ils lui donnent de leur vin à boire, si qu'il est demi-ivre. Et ils font cela parce que quand il a bu il devient plus fier et plus orgueilleux, et en vaut mieux pour la bataille.

La province d'Aden.

Sachez qu'en cette province d'Aden il y a un seigneur qui s'appelle Soudan. Ils sont tous sarrasins et adorent Mahomet, et haïssent fort les chrétiens. Et il y a maintes cités et maints châteaux. En cet Aden est le port où il vient beaucoup de vaisseaux de l'Inde, avec toutes leurs marchandises. De ce port les marchands, montés sur de petits bâtiments, transportent la marchandise (sur la mer Rouge) pendant sept journées, au bout desquelles ils la débarquent et la chargent sur chameaux et vont par terre pendant environ trente journées, et puis trouvent le fleuve d'Alexandrie (le Nil), et par ce fleuve arrivent à Alexandrie. C'est par cette voie d'Aden que les Sarrasins d'Alexandrie ont

toute l'épicerie et le poivre qu'ils ont; car il n'y a pas une autre voie si bonne et si facile.

Et sachez que le Soudan d'Aden perçoit de grands droits et de grands tributs sur les navires qui vont et viennent de l'Inde en sa terre avec toute sorte de marchandises. Et d'autre part aussi : car il va du port d'Aden dans l'Inde très grande quantité de bons destriers [1] arabins, et chevaux et étalons. Car ceux qui les mènent dans l'Inde en font très grand gain, parce que les chevaux sont très chers dans l'Inde, comme je vous l'ai déjà dit, car les Indiens n'ont pas de chevaux. Et ils vendent bien un destrier 100 marcs d'argent et plus [2]. Aussi ce Soudan d'Aden, qui a de si grands droits sur ce qui se charge à son port, dit qu'il est un des plus riches souverains du monde. Et je vous dis que quand le Soudan de Babylone [3] marcha contre la ville et la prit, le Soudan d'Aden lui envoya en aide 30,000 hommes à cheval et 40,000 chameaux, ce qui fut d'un grand secours aux Sarrasins et à grand dommage aux chrétiens. Et il fit cela bien plus pour la haine qu'il porte aux chrétiens que par amour pour le sultan de Babylone, car ils s'entre-haïssent beaucoup.

CLAVIJO.

MALTEBRUN.

Ruy Gonzales de Clavijo vivait au commencement du xve siècle, sous le règne de Henri III, roi de Castille, qui

[1] Chevaux de bataille.
[2] Le marc vaut aujourd'hui environ 50 francs. A ce taux, un destrier vaudrait 5000 francs ; mais la valeur de l'argent était bien plus grande à l'époque de notre voyageur.
[3] Du Caire.



l'envoya, en 1403, en ambassade à Samarcande auprès de Tamerlan, khan des Mongols. Clavijo revint en Espagne en 1406. Il a écrit une relation de son périlleux voyage, qui ne fut publiée qu'en 1582, sous le titre de *Historia del gran Tamerlan e itinerario y enarracion del viage y relacion de la embajada que Ruy Gonzales de Clavijo le hizo* (Séville, 1582, in-folio).

Le bruit des conquêtes de Tamerlan, répandu jusqu'aux extrémités de l'Europe, engagea Henri III, roi de Castille, à envoyer à ce khan des Tartares une ambassade qui devait le trouver au sein de son empire. Il désirait connaître la puissance et les mœurs des nations qui l'habitaient, la position des vaincus et le caractère du vainqueur. En conséquence, deux nobles de son royaume, Pelajo de Sotomayor et Ferdinand de Palazuelos, partirent, en 1393, pour le Levant, arrivèrent à la horde de Tamerlan avant sa victoire sur Bajazet, et furent témoins de la défaite complète des Turks [1]. Le vainqueur renvoya les Espagnols chez eux avec des présents, et les fit accompagner par une ambassade dont il honorait le roi de Castille. Henri III en envoya une seconde à Tamerlan, en 1403. De cette dernière était Clavijo, qui revint en Espagne en 1406; il écrivit le journal de son voyage, où il raconte le réception qui lui avait été faite à Samarcande, et ce qu'il avait observé dans les différents pays qu'il avait traversés. Quelques personnes ont contesté à tort la vérité de sa relation, car Clavijo est un voyageur instruit et véridique, qui évite soigneusement de répéter les contes et les descriptions merveilleuses de ses devanciers.

Il s'arrêta quelque temps à Constantinople, dont il visita surtout les églises. Cette immense ville n'était pas très peuplée; on voyait, dans son enceinte, des

[1] A Ancyre, dans l'Asie-Mineure, en 1402.

jardins et des champs labourés. Après une navigation très lente dans la mer Noire, Clavijo arriva, le 11 avril 1404, à Trébisonde, où deux châteaux étaient occupés, l'un par les Génois et l'autre par les Vénitiens. L'ambassade traversa l'Arménie, le nord de la Perse et le Khorassan : souvent elle fut obligée de passer la nuit au milieu des déserts, ou bien avec une horde errante que Clavijo nomme *Djagataï*. Il est impossible de reconnaître les noms de beaucoup d'endroits visités par ce voyageur. A *Khoï*, sur la frontière de Perse et d'Arménie, il rencontra un ambassadeur du sultan de Bagdad, qui, entre autres présents pour Tamerlan, lui amenait une girafe vivante. Il fit route avec lui jusqu'à Samarcande. Depuis *Tauris* il y avait des stations réglées où étaient un certain nombre de chevaux toujours prêts à porter les ordres du Khan, ou pour le service des voyageurs. Tauris faisait un grand commerce ; on y trouvait en abondance des perles, de la soie, des toiles de coton et des huiles odoriférantes. Les Génois y jouissaient de la liberté du transit pour leurs marchandises.

Sultania était aussi un marché célèbre pour les marchandises des Indes. Tous les ans, depuis le mois de juin jusqu'en août, il y arrivait des caravanes de ce pays ; il en venait encore d'*Yésen*, probablement Yezd, et de Serpi ; les toiles de coton de toutes couleurs et le coton filé y étaient apportés du Khorassan. Les perles et les pierres précieuses venaient d'Ormuz, éloigné de soixante journées, et où, suivant Clavijo, les marchands du Kathay apportaient des perles et de très beaux rubis. Les caravanes des Indes faisaient surtout le commerce d'épiceries fines, comme girofle, muscade et macis, l'écorce intérieure de ce fruit, denrée dont on trouvait les meilleures qualités à Sultania.

Clavijo est le premier qui nous fasse connaître cette nouvelle route du commerce entre l'Inde et l'Europe. On commença peut-être à la suivre lorsque Bagdad

eut été détruit par les Mongols; mais il paraît que Sultania ne conserva pas longtemps après le passage de Clavijo ce commerce florissant, car Josaphat Barbaro, Contareni et autres voyageurs ou marchands qui vinrent dans cette ville vers la fin du XVe siècle, disent qu'il n'y avait de remarquable que les minarets d'une mosquée, qui étaient en métal et travaillés avec beaucoup de délicatesse.

Clavijo décrit, avec les expressions d'une admiration extrême et avec une prolixité fatigante, les fêtes que Tamerlan donna aux ambassadeurs. Les tentes nombreuses où mangeaient la Cour et les principaux tartares étaient revêtues de brocarts d'or, d'étoffes de soie précieuses, enrichies de perles, de rubis, et d'autres pierres fines: on y voyait des tables d'or, d'argent, de faïence et de porcelaine. Les convives étaient régalés avec de la chair de cheval bouillie et rôtie, avec du mouton, du riz et des fruits. On servait aux envoyés des portions si énormes, qu'elles auraient suffi pour les nourrir eux et leur suite pendant un an. Les moutons et les chevaux bouillis ou rôtis étaient posés sur des brancards revêtus d'or, et portés par des chameaux que les domestiques conduisaient aux écuyers tranchants. Il y régnait une semblable profusion de boissons. Les convives s'enivraient avec du vin et du *coumis*. Celui qui buvait le plus avait le titre de *bahadar* ou de brave. Pour rehausser davantage l'éclat de la fête, on jetait de temps en temps aux personnes présentes des pièces d'or et d'argent, ou même des turquoises.

Avant de partir, les ambassadeurs visitèrent la ville de Samarcande; elle n'était pas plus grande que Séville, mais beaucoup plus peuplée, et avait des faubourgs immenses avec de grands jardins et des vignobles. Tamerlan y avait transporté et établi plus de 150,000 hommes tirés des pays qu'il avait conquis, surtout des ouvriers en soie de Damas et des fourbisseurs



de Turquie et d'autres endroits. A cette époque, Samarcande faisait encore un grand commerce; les Russes et les Tartares y apportaient des cuirs, des pelleteries et des toiles; il y venait des étoffes de soie, du musc, des perles, des pierres précieuses et de la rhubarbe du Kathay. Il fallait six mois pour se rendre de Samarcande à Cambalou ou Pe-king, et l'on en employait deux à traverser des déserts. Samarcande avait aussi des relations avec l'Inde, d'où elle recevait les épiceries fines, telles que le girofle et le macis. Clavijo répète à ce sujet l'observation qu'il a déjà faite à Sultania, que ces sortes d'épiceries ne se trouvaient pas à Alexandrie.

LES FRÈRES VIVALDI.

LA PLUS ANCIENNE TENTATIVE POUR ARRIVER A LA DÉCOUVERTE DE LA ROUTE AUX INDES ORIENTALES [1], EN L'ANNÉE 1291, PAR THEDISIUS DORIA ET UGOLINUS DE VIVALDO.

Mémoire présenté à l'Académie royale des sciences de Munich par le docteur Pertz, bibliothécaire en chef à Berlin [2].

L'histoire des voyages de découvertes proclame les mérites que les Portugais du XVe siècle se sont acquis par l'extension successive des connaissances géographiques sur les côtes d'Afrique, et par la découverte effective de la voie maritime des Indes orientales. Mais elle ne répand qu'une faible lumière sur les entreprises

[1] Le savant allemand se trompe. La tentative des Génois est la seconde; la première est celle des Arabes de Lisbonne. (Voir précédemment.)

[2] Ce mémoire a été traduit et inséré dans les *Nouvelles annales des Voyages* de septembre 1859.

et les tentatives essayées bien avant eux par d'autres peuples, dans le même but, et dont la connaissance est indispensable pour apprécier avec justesse le progrès et le mérite de leurs heureux successeurs. Il ne doit donc pas être inutile de recueillir les rares et incertaines traditions sur un voyage de découverte entrepris dès le XIIIe siècle, et dont le point de départ aurait été Gênes, alors le port le plus important de la Méditerranée occidentale.

En considérant l'accroissement extraordinaire de la puissance génoise dans le cours du XIIIe siècle ; le développement d'un commerce qui embrassa toute la mer Méditerranée, et qui s'étendait même au delà, à l'est, vers la Crimée et la mer Caspienne, et à l'ouest, dans l'océan Atlantique, le long des côtes de l'Afrique vers le Maroc ; les possessions d'une puissance maritime qui, après la grande victoire de la Meloria[1], en 1284, sur les Pisans, exerça une puissance absolue sur la Méditerranée occidentale, on ne doit pas s'étonner que l'esprit entreprenant des navigateurs génois les ait portés à dépasser les lointaines limites fixées par la nature et que jusqu'alors aucun Européen n'avait osé franchir.

Des écrivains du XIVe siècle et des siècles suivants font mention d'une telle tentative, et le peu qu'on en sait est digne de notre attention.

La plus ancienne notion nous vient de Pierre d'Albano, philosophe, médecin et astrologue padouan, né en 1253 et mort en 1316. Il rapporte dans son *Conciliator differentiarum*, dans la 67e *Differentia*, que le désert africain était très grand, sablonneux, plein de serpents et d'animaux venimeux, manquant d'eau douce, à ce point qu'il n'était pas facile de le traverser ; puis il continue : « Un peu avant cette époque, des Génois équipèrent deux galères pourvues de tout ce qui était

[1] Petite île au sud-ouest de Livourne.

nécessaire à une expédition, pour aller au delà des Colonnes d'Hercule situées au sud de l'Espagne. Mais au bout de près de trente ans, on ignore encore ce qu'il advint de cette expédition [1].» Pierre écrivait dans l'année 1303; il dit dans la *Differentia nona :* « L'an de grâce 1303, pendant laquelle moi, Pierre le Padouan, j'ai fait ce livre..... »

Le but des deux galères génoises était, selon lui, de parvenir, le long de la côte d'Afrique, au delà du Grand-Désert ; cette entreprise aurait eu lieu dans l'intervalle de 1273 à 1283....

Une autre relation se trouve dans les papiers du navigateur génois Antonio Usodimare [2] publiés par Graberg. Il entreprit, dans le courant de l'année 1455, un voyage à la côte de Guinée dans un but commercial. On trouve dans cet ouvrage [3] la mention suivante : « L'an 1281, sortirent de la ville de Gênes deux galères commandées par les frères D. Vadinus et Guidus de Vivaldus, qui voulaient aller aux Indes par le Levant [4]; lesquelles deux galères naviguèrent beaucoup. Mais quand elles furent dans la mer de Guinée, l'une d'elles échoua sur un fond sec, de sorte qu'elle se trouva empêchée de naviguer. Mais l'autre continua de naviguer et traversa cette mer, jusqu'à ce qu'elle arrivât à une ville d'Ethiopie nommée Mena. On fit l'équipage prisonnier et ils furent retenus par ceux de cette ville, qui sont des chrétiens d'Ethiopie soumis au Prêtre Jean [5]. Cette ville est à Marma près du fleuve Sion. Les prisonniers restèrent si longtemps en captivité, que pas un seul ne revint jamais de ces pays pour raconter ce qui s'était passé.

Mais Antonio lui-même écrit dans sa lettre à ses

[1] Nous avons traduit du latin la citation de Pierre d'Albano.
[2] *Annali di geographia e di statistica*, II, 287. (Gênes, 1802.)
[3] N° 6, p. 290, année 1281.
[4] C'est-à-dire en doublant l'Afrique, comme les anciens Phéniciens.
[5] Surnom donné au roi de l'Abyssinie.

créanciers à Gênes, le 12 décembre 1455, qu'il s'était avancé à 70 lieues au delà du fleuve Gambia, et que le roi nègre de ce pays lui avait confié son secrétaire comme ambassadeur pour le roi de Portugal ; qu'il était alors parvenu à 300 lieues du pays du Prêtre Jean, et qu'il avait parlé à deux hommes de son armée : « Je trouvai aussi un homme de notre nation, je crois, de ces galères de Vivaldus qui s'étaient perdues il y 170 ans ; ce secrétaire me dit et m'affirma qu'il ne restait que cet homme de cette race. Un autre me parla des éléphants, des unicornes et d'autres animaux, des hommes ayant une queue et mangeant leurs enfants. » Il ajouta, quelque incroyable que cela pût paraître à ses compatriotes, qu'il était parvenu jusqu'à une journée de marche de l'équateur, où, en juillet, le jour avait douze heures et demie, et la nuit onze heures et demie.

D'après ces données, la plus ancienne entreprise génoise aurait eu lieu en 1281 ; les chefs de cette expédition, les frères D. Vadinus et Guidus Vivaldus doivent avoir pénétré jusque dans la mer de Guinée, où cependant une des galères toucha et fut abandonnée ; l'autre galère aurait continué son voyage jusqu'au pays du Prêtre Jean, où l'équipage fut réduit en captivité sans espoir de retour. Antonio parla au seul qui restât de ses descendants ; il le désigne comme étant Génois, et il en apprit ce que nous venons de rapporter.

Dans ces informations on distingue deux parties différentes : 1° Nous trouvons l'ancien rapport de deux galères génoises ayant les Indes pour destination ; nous apprenons le nom de leurs chefs et leur destinée. — 2° Viennent ensuite les faits relatifs à Antonio en 1455, sa rencontre avec un Génois qu'il croit être le dernier descendant de l'équipage laissé en Afrique. 3° A ces deux informations se joignent les déclarations d'Antonio. Celui-ci estime être parvenu près de l'équateur, à une journée de marche du royaume du Prêtre

Jean. Il place la côte occidentale de l'Afrique, arrosée par la Gambie, dans un rapport de dépendance ou de voisinage avec l'Abyssinie, le pays du Prêtre Jean. L'Etat ou la ville de Ména est située, d'après son dire, *ad Marmam prope flumen Sion*.....

J'aime mieux dire en deux mots que personne, suivant M. Pertz, ne sait où se trouvent Marma et le fleuve Sion, que de transcrire ce qu'il dit si longuement. Et cependant M. d'Avezac avait bien établi que le Sion ou Gihon était le Sénégal.

Comme aucun de ceux qui faisaient partie des équipages des deux galères génoises n'est revenu, le récit fait par Antonio de la perte de l'expédition ne repose exclusivement que sur le rapport de ce compatriote qu'il a rencontré, et qui devait avoir une connaissance traditionnelle de sa descendance à travers quatre ou cinq générations mêlées de sang africain. Le secrétaire du roi nègre confirma à Antonio qu'il ne restait aucun autre descendant des gens ayant fait partie de cette expédition.

Par contre, il n'y a dans ce rapport aucun doute à avoir sur la destination des bâtiments pour les Indes, et sur leur voyage le long de la côte d'Afrique ; l'époque de leur départ est fixée à 170 ans en arrière, c'est-à-dire à l'année 1285.

Ou le rapport d'Antonio dut trouver peu de crédit auprès de ses créanciers et de ses autres compatriotes, ou bien il aura été bientôt oublié ; car, dans le XVIe siècle, nous trouvons dans les écrivains génois d'autres informations qui paraissent être peu d'accord avec les siennes.

Agostino Giustiniano, dans ses *Castigatissimi Annali di Genova*, qu'il fit paraître en 1535, dit, à l'année 1291 : « Et cette année Thedisio d'Oria et Ugolino de Vivaldo, avec un sien petit frère et quelques autres, tentèrent de faire un voyage nouveau et inusité, dans l'intention d'aller dans l'Inde du côté du couchant ; ils armèrent

deux galères en bien bon ordre et prirent avec eux deux Franciscains. Et étant sortis du détroit de Gibraltar, ils naviguèrent vers l'Inde, et depuis on n'a plus eu de nouvelles d'eux. Et de cette navigation fait mention Cicco d'Ascoli dans son *Commentaire sur la sphère.*

Ici les commandants des deux galères sont nommés Thedisio Doria et Ugolino de Vivaldo ; ils doivent avoir entrepris en 1291 le voyage des Indes par le détroit de Gibraltar, ayant deux Franciscains à bord, sans qu'on ait jamais entendu parler d'eux.

Uberto Folieta, dans le cinquième livre de son histoire de Gênes (*Historia Genuensis*[1]), qui fut publiée après sa mort par son frère Paolo, en l'année 1585, et qui a été dédiée au grand amiral de Philippe II, Jean André Doria, dit également : « An 1291. Cette année, Thedisius Auria et Ugolin Vivaldus, ayant équipé à leurs frais deux galères, avec une grande audace et attendant un immense résultat de leur entreprise, se mirent en route, pour s'ouvrir par mer une route inconnue jusqu'à ce jour de l'univers et arriver aux Indes. Etant sortis du détroit d'Hercule, ils dirigèrent leur course à l'ouest[2]. Quel fut le sort de ces hommes et le résultat de leurs vastes projets ? La renommée ne nous en a rien fait parvenir jusqu'ici. »

Les rapports s'accordent sur l'année 1291, le nom des chefs de l'expédition, le but et la direction du voyage aux Indes par l'ouest. Folieta indique encore particulièrement que le voyage fut exécuté aux frais du chef de l'expédition. Il se distingue en cela des rapports antérieurs, qui fixent le voyage le long de la côte occidentale d'Afrique, l'un entre les années 1273 et 1283, l'autre en l'année 1281 ou vers 1285[3].

[1] Gênes, in-folio, folio 110.

[2] Il ne s'agit plus ici de doubler l'Afrique, mais d'aller aux Indes en traversant l'Atlantique.

[3] Les 170 années d'Antonio Usodimare paraissent devoir être regardées comme un nombre rond ; on ne peut donc conclure avec certitude pour 1281 ou 1291.

Dans cette indécision, parmi les écrivains modernes, M. d'Avezac a adopté l'année 1275 comme terme moyen[1]; mais l'historien génois Canale[2] a adopté deux voyages, l'un exécuté dans l'année 1281 par D. Vadino et Guido Vivaldi, qui doivent avoir découvert les îles Canaries et peut-être même les Açores, et qui auraient poussé leur voyage jusqu'en Ethiopie; tandis qu'en l'année 1291, Tedisio Doria et Ugolino Vivaldi doivent avoir fait le tour de l'Afrique et se sont perdus en Abyssinie.

Je n'ose adopter cette idée; elle repose surtout sur le rapport d'Antonio Usodimare, dont le caractère trop conteur a été constaté, et sur la jonction de la côte occidentale d'Afrique avec l'Abyssinie, fondée sur l'ignorance des distances réelles et du nom du Prêtre Jean. L'altération du texte laisse à peine douter que les noms donnés par Antonio[3] soient les mêmes que ceux cités par Giustiniano et Folieta[4], et une dizaine de plus ou de moins fait aussi accorder l'année au point que 1281 ou 1291 donnent des résultats satisfaisants.

Le rapport de Pierre d'Albano se rapporte à l'un ou l'autre nombre, selon qu'on lit XX ou XXX, ce qui ne peut être décidé sans le manuscrit, et la question, selon moi, se borne à ces deux seuls points : Quelle indication d'année est plus juste de 1281 ou de 1291 ? — Le voyage sur l'océan Atlantique a-t-il eu lieu vers l'ouest[5], ou bien le long de la côte d'Afrique[6]?

M. Pertz commet ici une méprise. La date de 1275 donnée par M. d'Avezac s'applique à un autre voyage, à celui de Lancelot Maloisel aux Canaries.

[2] *Storia civile, commerciale e litteraria dei Genovesi*, Gênes, 1844, in-8°, t. II, p. 533-34.

[3] D. Vadinus et Guidus de Vivaldus.

[4] Thedisio d'Oria, Thedisius Auria, — Ugolino di Vivaldo, Ugolinus Vivaldus.

[5] Comme celui de Christophe Colomb.

[6] Comme ceux des Portugais.

Pour résoudre la question fort obscure, M. Pertz dit qu'il faut s'en tenir au rapport d'un Génois vivant à la fin du xive siècle; or, il trouve ce rapport dans un chroniqueur de cette époque, Jacques Doria [1], sans nul doute parent de l'un des navigateurs, et qui n'a pu ignorer l'entreprise extraordinaire de Thedisius Doria. En effet, Jacques Doria dit, à l'année 1291 :

« Cette même année Thedisius Aurie, Ugolinus de Vivaldo et son frère, avec quelques autres citoyens de Gênes, commencèrent à faire un certain voyage que personne n'avait tenté de faire jusqu'alors. Car ils équipèrent très bien deux galères, de vivres, d'eau et de tout ce qui était nécessaire, et se dirigèrent au mois de mai vers le détroit de Ceuta, afin d'aller par la mer Océane aux rivages de l'Inde, pour en rapporter des marchandises de profit. Dans lesquelles galères montèrent lesdits deux frères de Vivaldo en personne et deux Franciscains. Ce qui parut merveilleux non seulement à ceux qui virent la chose, mais encore à ceux qui entendirent parler de ce projet. Et après qu'ils eurent passé au delà de Gozora, on n'apprit plus rien de certain d'eux. Mais que Dieu les garde et les ramène sains et saufs dans leur patrie! »

Nous avons ici un rapport contemporain complet, et de toute manière satisfaisant, d'un témoin oculaire, navigateur, guerrier, négociant et historien, appartenant à l'une des premières familles de Gênes et méritant tout crédit.

C'était donc en l'année 1291 et non en 1281 que Thedisius Doria, Ugolinus de Vivaldo et son frère, accompagnés de quelques autres citoyens de Gênes, entreprirent un voyage que jusqu'alors personne n'avait osé entreprendre. Ils équipèrent deux galères, traversèrent le détroit de Gibraltar afin d'aller aux Indes par l'Océan et en rapporter des marchandises. L'entreprise

[1] M. Pertz a publié le texte de Doria dans le tome XVIII des *Monumenta Germaniæ*.

n'était pas faite par la République, mais bien par quelques riches citoyens génois; aucun d'eux, jusqu'alors, n'avait tenté pareille aventure; leur but était d'ouvrir un commerce direct avec l'Inde par le détroit de Gibraltar. On voulait en même temps essayer de convertir au christianisme les Indiens; c'est dans ce but que partaient les deux moines franciscains, de même que leurs confrères Plan-Carpin et Guillaume de Rubruquis s'étaient, dans le même siècle, aventurés dans l'intérieur de l'Asie par la voie de terre.

La direction du voyage n'est pas non plus oubliée; elle est désignée dans l'observation que les galères ayant dépassé le lieu nommé Gozora, on n'entendit plus parler d'eux. Puisse Dieu les protéger et les ramener sains et saufs dans leur patrie! C'est ainsi que conclut l'historien, et il n'en fait plus mention dans les trois années restantes de son ouvrage.

Le dernier point d'où les galères envoyèrent des nouvelles certaines fut Gozora, et ce point, nous devons le chercher sur la côte occidentale d'Afrique. Les Génois ont ouvert la route que longtemps après les Portugais[1] suivirent avec bonheur. Les marchands génois avaient alors, depuis plusieurs années, des relations commerciales avec le Maroc; ils ont certainement découvert les îles Canaries, ainsi qu'une grande étendue de la côte occidentale d'Afrique; mais, par des motifs de commerce, la connaissance en demeura la propriété exclusive de leurs marins[2]. Si l'on nous avait conservé une carte marine génoise de ce temps, le nom de Gozora n'y manquerait pas, puisque Jacques Doria le donne déjà comme connu. A défaut des cartes de cette époque, cherchons plus tard.

On pourrait être tenté de présumer que, dans le cours

[1] Les Dieppois sont oubliés par M. Pertz.

[2] Chacun gardant pour soi ses découvertes, et les cachant soigneusement aux autres, il est facile de comprendre que les progrès de la géographie devaient, à cette époque, être fort lents.

des siècles, le nom de Gozora aurait pu s'altérer en Gorea, ce qui supposerait le terme du voyage bien au delà du cap Bojador, vers le 12e degré de latitude nord, dans le voisinage des îles du Cap-Vert. La distance ne devrait pas paraître ici un empêchement, car Gorea (Gorée) n'est pas plus éloigné de Maroc que cette ville de Gênes. Cependant j'avouerai que cette altération du nom de Gozora en celui de Gorea ne me paraît pas très naturelle, et qu'en général le nom de Gorea ne se trouve pas sur les cartes anciennes.

Par contre, nous trouvons sur quelques cartes du XIVe siècle qui nous sont parvenues, un nom semblable. La carte des frères Pizigani de l'année 1367, conservée dans la bibliothèque de Parme, et dont le vicomte de Santarem, à la feuille 9 de son atlas, ainsi que Lelewel, ont donné un extrait, montre que les montagnes de l'Atlas viennent se terminer vis-à-vis de Lancerote[1] en un promontoire avancé, avec l'inscription : *Caput finis Gozolæ*. Sur la même feuille de l'atlas de Santarem se trouve reproduite une carte catalane, de l'année 1375, qui est conservée à la Bibliothèque nationale de Paris et qui représente les montagnes de l'Atlas s'avançant jusqu'à la mer vis-à-vis de l'île de Lancerote; au-dessus, on lit en grandes lettres le nom de Gozoli. Le changement de *r* en *l* est, comme on le sait, très ordinaire; je crois donc retrouver le Gozora des Génois dans le Gozola et le Gozoli des cartes du XIVe siècle. Le nom s'est aussi conservé dans ces contrées jusqu'à nos jours; sur la frontière méridionale du Maroc, entre les pays de Sous et de Drâa, se trouve le pays indépendant de l'Atlas, Guzula ou Guzzula, et là se voit, sous le 29e degré, le cap Juby, le *locus Gozoræ*, d'où sont parvenues dans leur patrie les dernières nouvelles certaines des galères génoises.

Ainsi donc l'historien Doria répand une pleine lu-

[1] L'une des Canaries.



mière sur l'entreprise hasardeuse de ses compatriotes. Les Génois ont entrepris, mais dans un sens opposé, la première tentative de circumnavigation de l'Afrique qui ait été faite depuis celle du roi Néchao. Il est vrai que les hardis navigateurs, qui payèrent de leur vie cette tentative, ne devaient pas atteindre le grand but qu'ils se proposaient. Mais leur entreprise ne fut pas vouée à l'oubli ; l'histoire l'enregistra et leur mémoire passa aux générations suivantes, et excita de nouvelles tentatives[1] qui furent enfin couronnées de succès. Deux siècles étaient à peine écoulés depuis la perte des deux galères, qu'un héros génois, Christophe Colomb, partait de nouveau pour découvrir les Indes.

Le savant M. d'Avezac reprenant ce sujet et le discutant avec la science profonde qu'il avait de l'histoire de la géographie de ces anciens temps, termine son Mémoire[2] en proposant de tirer de l'ensemble de tous les documents que l'on vient de lire, une notice plus précise qui se résumerait ainsi :

En l'année 1291, Thédise d'Oria, Hugolin de Vivaldo, avec Guy, son frère, et quelques autres citoyens de Gênes, résolurent une expédition que nul autre n'avait tentée, celle de frayer par l'occident la route maritime des Indes orientales, encore inconnue au monde, afin d'en rapporter de riches cargaisons. Ils armèrent dans ce but, à leurs propres frais, deux galères bien équipées et bien pourvues de vivres, d'eau et autres choses nécessaires, à bord desquelles s'embarquèrent aussi deux Cordeliers, et ils partirent au mois de mai pour cette campagne lointaine, à la grande surprise de ceux qui en furent témoins comme de tous ceux qui en entendirent parler.

Après avoir passé le détroit de Ceuta, on navigua

[1] Celles des Dieppois, des Portugais et de Christophe Colomb.
[2] Inséré dans les *Annales des voyages* à la suite de celui de M. Pertz.

sur l'Océan jusqu'au delà de Gozola. En cet endroit, l'une des galères, celle de d'Oria, s'échoua sur un bas-fond de manière à ne pas pouvoir continuer le voyage sans péril ; elle revint à Gênes donner les seules nouvelles que l'on ait eues pendant longtemps du sort de l'expédition ; et Thédise d'Oria ne tarda pas à choisir la Méditerranée pour théâtre de ses exploits maritimes (comme on le voit dans Giustiniano sous l'année 1292).

Les frères Vivaldi, de leur personne, et les deux Cordeliers avec eux, poursuivirent leur navigation à travers la mer de Guinée jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à une ville de la côte de Nigritie, appelée Mena, peu éloignée du fleuve Sénégal, que les savants regardaient comme une branche du Nil d'Egypte et appelaient pareillement Gihon. Ils y furent retenus par les indigènes, et ne revirent plus leur patrie. Cependant leur race se continua sur cette terre lointaine ; et plus de cent soixante-dix ans après, le navigateur génois Antoine Usodimare, venu en ces parages, y retrouvait le dernier rejeton des anciens aventuriers de l'expédition des frères Vivaldi.

DÉCOUVERTES DES DIEPPOIS

SUR LES CÔTES OCCIDENTALES DE L'AFRIQUE.

1364.

Les découvertes des Dieppois et des Rouennais à la côte occidentale d'Afrique sont une de nos gloires nationales, et cependant elles sont ou inconnues ou contestées. Il y a là un oubli à réparer, une injustice à faire cesser. Ce ne sont pas les Portugais, quoi qu'en dise l'histoire routinière, qui les premiers ont découvert ces côtes : ce sont les Dieppois.

M. Estancelin, dans son excellent livre *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands en Afrique, etc.* [1], M. Vitet, dans son *Histoire de Dieppe*, M. d'Avezac, dans son Mémoire sur les découvertes faites au Moyen-Age dans l'océan Atlantique antérieurement aux grandes explorations portugaises du xv[e] siècle, M. E. de Fréville, dans son *Mémoire sur la Cosmographie du Moyen-Age, le traité de la sphère par Oresme* [2] *et les découvertes des Normands* [3], et M. Margry, dans ses *Navigations françaises*, ont établi indiscutablement la certitude des faits que l'on va lire ; et si nous citons ici l'ouvrage de M. le vicomte de Santarem [4], ancien ministre portugais, ce n'est que pour faire savoir à nos lecteurs que quelques étrangers contestent encore le fait, mais que leurs prétentions sont sans aucune valeur, comme on peut s'en convaincre en lisant l'ouvrage du savant Portugais.

Ce sont donc les Dieppois qui ont fondé les premières colonies européennes à la côte ouest d'Afrique, dès le milieu du xiv[e] siècle; ce sont eux qui, reprenant les traditions des Carthaginois, sont retournés à la côte du Sénégal et de la Guinée pour y faire le commerce de l'or, de l'ivoire et du poivre ; ce sont eux qui, un siècle avant les Portugais, ont découvert toutes ces contrées, et qui ont rétabli la grande navigation maritime.

Cinquante ans après les premiers voyages des Dieppois, les Portugais n'osaient pas dépasser le cap Bojador. On lit dans la *Chronique de Guinée*, par Gomez Eannez de Zurara, quelques détails curieux sur les terreurs qu'éprouvaient les compatriotes de M. de Santarem, au xv[e] siècle, quand l'Infant

[1] Paris, 1832, in-8°.

[2] Nicolas Oresme, l'un des savants les plus importants du Moyen-Age. Théologie, géométrie, économie politique, cosmographie, astronomie, langues, Oresme savait tout. Il fut grand maître du collège de Navarre et eut beaucoup de crédit auprès de Charles V. Il mourut en 1382. Oresme croyait que le monde s'étendait au loin au sud et à l'ouest des parties de la Terre alors connues. Ses idées ont dû certainement exercer une action sur les marins de Dieppe, les décider à explorer les côtes occidentales de l'Afrique et à s'aventurer jusqu'en Guinée.

[3] Cet excellent mémoire est imprimé dans la *Revue des sociétés savantes*, 1859, p. 705.

[4] *Recherches sur la priorité de la découverte des pays situés sur la côte d'Afrique au delà du cap Bojador*, in-8°.

Don Henri s'efforçait de les lancer au delà de ce cap pour les envoyer à la découverte du cap de Bonne-Espérance.

« Comment dépasserions-nous, disaient-ils, les bornes que nos pères ont posées ? Quel profit peut revenir à l'Infant de la destruction de nos corps et en même temps de la perdition de nos âmes, puisque ce doit être avec parfaite connaissance des choses que nous serons homicides de nous-mêmes ?... Il est clair, ajoutaient-ils, qu'après le cap Bojador, il n'y a ni peuples, ni villes. La terre n'est pas moins sablonneuse que les déserts de Libye, où il n'existe ni eau, ni arbre, ni herbe verdoyante, et la mer y est si basse qu'à une lieue de terre on ne trouve pas plus d'une brasse de fond. Les courants sont tels que le navire qui dépassera ce point ne pourra revenir. Et voilà pourquoi nos ancêtres ne se sont jamais mis en mesure d'aller au delà, et certainement il faut que l'obscurité dans laquelle tout cela est demeuré n'ait pas été petite, pour qu'ils n'aient pas su marquer ces points sur les cartes au moyen desquelles on se guide sur toutes les mers ouvertes à la navigation des hommes. »

Toute autre nation que la France aurait soigneusement conservé et toujours mis en lumière, dans ses livres et dans son enseignement, ce titre de gloire, je n'hésite pas à répéter le mot ; toute autre nation aurait empêché les étrangers de s'attribuer ses découvertes ; mais l'insouciance, si bien doublée d'ignorance, de ce bon pays de France a oublié les découvertes maritimes des Dieppois, comme elle a oublié aussi que Papin et de Jouffroy avaient découvert les principales applications de la vapeur à l'industrie, que Sauvage avait découvert l'hélice, et tant d'autres inventions dont se targuent les étrangers.

Dès le temps de Louis XIII, le Père Fournier, dans son *Traité d'hydrographie*, rappelait ces anciens voyages des Normands. A l'époque de Colbert, un voyageur français, Villault sieur de Bellefond, qui avait visité la côte occidentale d'Afrique, en 1666-1667, publia à son retour [1] une *Relation des côtes d'Afrique appelées Guinée*, avec la description du pays, des mœurs et de la façon de vivre des habitants, et mit en évidence, à l'aide de documents historiques détruits quelques années après, lorsque les Anglais brûlèrent Dieppe,

[1] Paris, 1669, in-12.

les anciens voyages de nos marins dieppois. En 1728, le Père Labat, racontait de nouveau cette intéressante histoire. Plusieurs voyageurs du XVII[e] siècle trouvaient partout, sur ces côtes alors occupées par les Hollandais ou les Portugais, les restes des châteaux, des chapelles, des comptoirs des Normands du XIV[e] siècle.

Il nous a paru utile de réunir tous ces documents, afin de combattre l'erreur qui attribue aux Portugais les découvertes que nous avons faites, et de rétablir la vérité dans l'enseignement de l'histoire et de la géographie.

I.

BRÈVE RELATION

DE LA NAVIGATION DE MONSEIGNEUR JEAN PREUNAUT, ROUENNAIS, EN LA TERRE DES HOMMES NOIRS ET ILES A NOUS INCONNUES, AVEC LES ÉTRANGES FAÇONS DE VIVRE DESDITS NOIRS ET UN COLLOQUE EN LEUR LANGAGE.

Publiée par M. Margry dans son ouvrage intitulé *Les Navigations françaises et la révolution maritime du* XIV[e] *au* XVI[e] *siècle, d'après les documents inédits tirés de France, d'Angleterre, d'Espagne et d'Italie*[1].

Au mois de septembre 1364 de l'Incarnation de Notre-Seigneur, ceux de Dieppe et de Rouen appareillèrent deux navires et eurent pour amiral messire Jean le Rouennais, homme de grand renom en la terre de Normandie, et cinglèrent longuement en mer, à la Noël, au lieu d'Ovideg[2], où jamais n'avaient encore été les Normands, et jetèrent l'ancre d'abord, pour avancer leurs affaires, en un lieu très chaud qu'on appelle le cap Bugiador, qui se trouve au royaume de Guinée. Les Gilofs (ainsi sont appelés les gens de ce pays, qui tout

[1] Paris, Tross, 1867, in-8°. — J'ai cru devoir traduire en langage moderne ce précieux document inédit du XV[e] siècle.

[2] Nom que portait alors le fleuve du Sénégal, ainsi nommé par les Portugais.

noirs sont de visage et de peau, et tout nus, sinon là où il convient de cacher), jamais n'avaient vu d'hommes blancs, de sorte que ceux qui virent les nefs furent épouvantés ; mais bientôt ils retournèrent derechef ensemble à la mer, avec grand nombre de leurs compagnons, pour voir ces Normands, mais pas ne voulaient entrer dans leurs navires, jusqu'à ce qu'ils fussent assurés que ces Normands ne voulaient pas les mettre en leur pouvoir ou leur faire du mal.

Les bons marins, qui tous étaient de grand cœur, leur donnèrent à foison petits joyaux et présents, et les firent boire bon vin vermeil, ce qui les mit beaucoup en joie et en confiance. Alors les hommes noirs leur donnèrent morphi [1], peaux de bêtes sauvages et autres choses de leur pays fort étranges à voir. Quand leur navire fut plein d'objets précieux et autres belles choses que c'en était merveille, messire Jean, son frère Legier et les compagnons de son navire, pleins de joie, firent entendre à ces hommes noirs qu'ils reviendraient encore l'an prochain et qu'ils s'approvisionnassent de ces marchandises, ce que les noirs leur promirent de faire. Alors ils mirent à la voile et cinglèrent vers la Normandie...

Plusieurs lignes effacées par l'humidité et illisibles.

Lesdits navires et leur chef, messire Jean le Rouennais firent leurs préparatifs pour aller querir de nouvelles richesses...

Lignes illisibles.

Eurent quatre navires et s'en retournèrent en ce pays, et ils besognèrent avec ces hommes noirs. Mais ils ne purent être longtemps là, parce que les vaisseaux furent très endommagés par les pluies et par de grandes

[1] Morfil, ivoire.

bourrasques, horribles et ténébreuses, avec bise qui vient d'Orient, et qui avaient lieu en cette saison. Alors messire Jean demanda aux gens du pays la permission de prendre terre et de bâtir plusieurs maisons pour y mettre en sûreté les marchandises et eux. Ce que les chefs lui accordèrent volontiers et les aidèrent à faire ces maisons ; alors les Normands tirèrent leurs navires sur la côte.

Les chefs de cette partie désiraient beaucoup l'alliance de messire Jean, et de ce temps commença le commerce entre les navires de Normandie et les hommes noirs. Alors messire Jean fit assembler les gens de son navire et leur demanda s'ils voulaient séjourner là, et ils lui dirent qu'il n'y en avait pas un d'eux pour dire non, et que s'il lui plaisait de s'y établir, ils le reconnaîtraient pour seigneur et protecteur bien digne d'eux. Mais peu après ils se querellèrent, de sorte que ce que l'un voulait, l'autre se dédisait, si bien que les navires s'en retournèrent en Normandie.

L'an 1379, l'amiral Jean le Rouennais mit en mer à ses frais un navire très grand et beau qu'il appela *Notre-Dame-de-Bon-Voyage,* parce que Notre-Dame était richement sculptée en bois et peinte merveilleusement. Mais il la mit à l'eau seulement en septembre, car il savait, comme il a été dit, que les pluies tempêtueuses qui tombaient sur ces côtes étrangères trois mois avant cette époque étaient très dangereuses, et qu'il était mort de cette pestilence et maladie grand nombre d'hommes dans leurs maisons, parce que l'eau et l'air, en cette saison sont, l'eau empestée et l'air brûlant avec un tonnerre continuel. Alors moururent là (Dieu ait leurs âmes !) Legier, frère de monsire l'amiral, Gervais, Sebille, Haibiers, Torcol, Thiébaut, Doumare, Odon, Cambers, tous vaillants marins de Normandie, sans qu'ils aient pu trouver un seul médecin dans tout le pays. Mais le bon sire Jean l'Amiral revint après

Pâques ramenant son navire et grande quantité d'or que les hommes noirs lui avaient donnée.

Le roi [1], qui alors était à Dieppe, envoya à messire Jean et à ses compagnons le comte de Ponthieu, pour leur dire qu'il voulait les voir incontinent. Alors messire Jean et ceux de son navire s'en vinrent avec le comte, et furent très bien reçus du roi, de ses barons et damoiselles, car on était désireux de savoir ce qui leur était arrivé, et l'on avait cru qu'ils étaient morts là-bas.

« Beau sire Preunaut, Dieu vous conserve tous », fit le roi, et avec bienveillance les festoya deux jours, et firent bonne chère, et ce fut joie autant que l'on peut dire. Et le roi requit messire Jean l'Amiral de lui raconter les nouvelles et les merveilles de la contrée d'où ils venaient. Quand le roi eut ouï ses grandes aventures, il lui fit plusieurs dons et lui donna une belle terre; par-dessus le fit amiral de son vaisseau, dont messire Jean se réjouit beaucoup, et qui rendit hommage au roi comme à son seigneur.

Je vous dirai que de là arriva le nom de Preunaut à messire Jean, et que il le garda, parce qu'il était très preux, courageux et hardi en fait de navigation, et homme de grand sens. Et le roi voulut que ses descendants fussent appelés Preunauts, comme fils de vaillant, preu et noble navigateur [2]. Et ces dons confirma le roi de son sceau sur cartes écrites, si que d'hoir en hoir ils le devaient tenir.

Alors, après que messire Jean et tous ses compagnons eurent été festoyés, ils allèrent vers Rouen, et chevauchait messire Jean le Preux, navigateur, avec son écu pendu au col, sur un palefroi couvert de riches harnais et ornements, et les autres comme ils purent.

[1] Charles V.

[2] *Preu, naut*, brave marin.

L'archevêque de Rouen et toute sa clergie, en entendant qu'il s'en venait avec tous ceux de son navire, alla à leur rencontre et leur rendit beaucoup d'honneurs, car il savait déjà que messire Jean était revenu et qu'il était beaucoup aimé de Dieu et de ses saints, car il avait édifié là-bas une petite chapelle, et qu'il gardait pour pasteur frère Pierre le Normand, très bon clerc, pour doctriner ces païens et mécréants à aimer Dieu, bien parler, prêcher, et pour détruire la foi païenne.

En cette chapelle, qu'on appelle Notre-Dame, furent enfouis très honorablement les marins qui moururent, comme on l'a dit, de la pestilence.

Alors, à Rouen, avec l'archevêque, vint à la rencontre de messire Jean et de ses compagnons, grand' chevauchée de seigneurs, et assez de gens et manants à pied, sergents et bourgeois de Dieppe, Caen, Cherbourg, et de toutes les cités de Normandie, qui étaient venus là pour voir le noble amiral et ses braves compagnons. Il y avait aussi la femme de l'amiral, belle et sage, qui était vraiment la plus belle qui fût jamais, et elle était de grand lignage en Saxe, avec Legier, son fils, et Erkenbous, frère de celui-ci, tous deux petits enfants, qui se jetèrent au col de leur bon père et le baisèrent. Et ces seigneurs, bourgeois et manants, en chantant et tous ensemble, le menèrent jusqu'à son hôtel, car nul mot n'avait dit de messire Legier et des autres qui étaient morts en la terre étrangère.

L'année suivante, messire Jean Preunaut resta auprès de l'armée du roi, mais il envoya outre-mer son navire *Notre-Dame*, ceux de Dieppe et de Rouen leurs navires *Saint-Nicolas* et *l'Espérance*. *Notre-Dame* jeta l'ancre au lieu qu'ils appelèrent la Mine pour la grande quantité d'or qui s'apportait des environs. Là est cette chapelle de la sainte mère de Dieu que messire Jean avait fondée, comme il a été dit, avec un petit château fort et

forteresse, et une maison carrée qu'il y fit faire et qui s'appelle la terre des Preu-naus par souvenir d'eux et de leur amiral, comme aussi Petit-Dieppe, Petit-Rouen, Petit-Germentruville et Petit-Paris, parce que ceux qui étaient venus là étaient de Dieppe, Rouen et Paris. Là aussi ils construisirent forts et châteaux aux lieux qu'on appelle Cormentin et Akra.

L'an 1410 se départit grand nombre des mariniers de Normandie, et les marchands perdirent leurs richesses, qui étaient mangées par les guerres qui lors étaient, et en onze ans deux navires seulement allèrent à la Côte d'Or et un pour le Grand-Sestre, et peu après les guerres étant générales sur mer comme sur terre, le commerce fut empêché et détruit.

II.

VILLAULT DE BELLEFOND [1].

Villault de Bellefond a placé le récit qu'on va lire à la fin de son ouvrage, l'un des meilleurs que l'on ait écrit sur l'Afrique occidentale, et lui a donné le titre suivant : *Remarques sur les côtes d'Afrique, pour justifier que les Français y ont été longtemps auparavant les autres nations.*

La plus commune opinion a donné jusqu'à présent cet avantage aux Portugais, d'avoir paru les premiers qui aient découvert et habité ces côtes ; mais c'est une vieille erreur qui a pris sa naissance et son accroissement dans la longue possession qu'ils en ont eue, et le grand pouvoir qu'ils s'étaient donné parmi ces peuples. Cette gloire est due aux Français, et surtout aux Diep-

[1] *Relation des côtes d'Afrique appelées Guinée.* Dédiée à Colbert. Paris, 1669. Traduite en anglais, Londres, 1670.

pois, qui ont navigué plus de soixante ans avant que les Portugais en eussent eu la connaissance.

Comme la France commençait à respirer, sous Charles V, des guerres et malheurs qu'elle avait soufferts sous le roi Jean, son père, les Dieppois, de tout temps adonnés au commerce, attirés par le profit qu'ils y trouvaient et la commodité de leur havre, se résolurent aux voyages de long cours, de passer les Canaries et de côtoyer l'Afrique. Pour cet effet, ils équipèrent, au mois de novembre de l'année 1364, deux vaisseaux du port d'environ cent tonneaux chacun, qui firent voile vers les Canaries, et arrivèrent vers Noël au cap Vert, et mouillèrent devant *Rio Fresco*, dans la baie qui conserve encore le nom de *baie de France*.

Les noirs de ces côtes, auxquels jusque-là les blancs avaient été inconnus, accouraient de tous les côtés pour les voir, mais ne voulaient point entrer dans les vaisseaux jusqu'à ce qu'ils eussent remarqué que ces gens, bien éloignés de leur faire du mal, les caressaient et leur avaient apporté quantité de bagatelles dont la vue les surprit. Pour lors, commençant à s'apprivoiser, ils apportèrent du morphi ou de l'ivoire, des cuirs et de l'ambre gris, qu'ils échangèrent pour ces bagatelles. Les Dieppois voulant pousser plus avant, en faisant voile, firent comprendre à ces noirs que les années suivantes ils retourneraient, et qu'ils fissent provision de ces marchandises; ce que les autres leur promirent.

Au sortir du cap Vert (qu'ils nommèrent ainsi, comme j'ai dit, pour la verdure éternelle qui l'ombrage), ils coururent le sud-est, et arrivèrent à *Boulombel* ou *Sierra-Leone*, ainsi que depuis l'ont nommé les Portugais. De là ils passèrent devant le cap de Moulé, d'où les habitants de ces deux places et de toutes les côtes furent étonnés, croyant que tous les hommes étaient noirs; et enfin, ils s'arrêtèrent à l'embouchure d'une petite rivière, près de *Rio-Sestos*, où est un village qu'ils

nommèrent le *Petit-Dieppe*, à cause de la ressemblance du havre et du village, situés entre deux coteaux. Là ils achevèrent de prendre leurs charges de morphi et de ce poivre appelé malaguette. Et l'année suivante, 1365, à la fin de mai, furent de retour à Dieppe, ayant fait des profits qui ne se peuvent exprimer, n'ayant demeuré que six mois dans leur voyage.

La quantité d'ivoire qu'ils apportèrent de ces côtes donna cœur aux Dieppois d'y travailler, qui depuis ce temps ont si bien réussi, qu'aujourd'hui ils se peuvent vanter d'être les meilleurs tourneurs du monde, en fait d'ivoire.

Ce poivre, dont j'ai parlé, qu'ils prirent à Rio-Sestos et au Petit-Dieppe, fut éprouvé par les médecins, et comme le poivre n'était pas si commun qu'à présent, ne nous étant apporté que par la Méditerranée, ils trouvèrent que peu s'en fallait qu'ils ne fussent semblables, et que celui-ci ne pouvait faire de mal; ce qui fit que l'on s'en servit fort longtemps.

Au mois de septembre suivant, les marchands de Rouen s'associèrent avec ceux de Dieppe, et, au lieu de deux vaisseaux, en firent partir quatre, desquels deux devaient traiter depuis le cap Vert jusqu'au Petit-Dieppe, et les deux autres aller plus avant pour découvrir les côtes.

La chose ne fut pas exécutée ainsi qu'on l'avait projetée; car un de ces vaisseaux, qui devait passer plus outre, s'arrêta au *Grand-Sestre*, sur la côte dite de Malaguette, y trouvant une si grande quantité de ce poivre, qu'il crut devoir en charger, et qu'il ne pouvait faire plus grand profit ailleurs. Il en prit sa charge, et l'autre passa plus outre. Le grand accueil et la douceur avec laquelle les habitants de ce lieu les reçurent, joints à la rivière et à la richesse de ce poivre, firent qu'ils appelèrent ce lieu *Paris*. Les deux autres, ce pendant, faisaient leur charge sur ces côtes, où ils avaient déjà été, et, à trois semaines l'un de l'autre, retournè-

rent au bout de sept mois richement chargés de cuirs, d'ivoire et de ce poivre, qu'ils portèrent ensuite chez les autres nations.

Le quatrième vaisseau passa la *côte des Dents*, et poussa jusqu'à celle de l'*Or*, d'où il en rapporta quelque peu, mais quantité d'ivoire. Comme ces peuples ne leur avaient pas fait si grand accueil que les autres, surtout ceux de la côte des Dents, qui sont très méchants, les marchands, sur le rapport de leurs commis, se bornèrent au Petit-Dieppe et au Grand-Sestre ou Paris, où ils continuèrent d'y envoyer, les années suivantes, même une colonie, d'où vient qu'encore aujourd'hui le peu de langage que l'on entend de ces peuples est français [1].

Le grand profit qui se trouva dans le débit de ce poivre donna envie aux étrangers de faire ces voyages et d'aller eux-mêmes choisir ce qu'ils achetaient des Dieppois; c'est pourquoi, environ l'an 1375, dix ans après que nous y étions, ils commencèrent d'y traiter. Mais voyant que les Français y avaient partout des loges, comme au cap Vert, à Sierra-Leone et au cap de Moule, au Petit-Dieppe et au Grand-Sestre, et que les Mores les aimaient de sorte qu'ils ne pouvaient souffrir les autres, ils quittèrent le commerce, qu'ils reprirent par après, et depuis ont toujours continué.

Comme le profit commença à diminuer, par la grande quantité de marchandises que les Français et les étrangers apportaient de ces côtes, ceux de Dieppe et de Rouen résolurent de renvoyer au même endroit, plus bas, où seize ans auparavant le premier navire avait trouvé de l'or. Pour cela, au commencement du règne de Charles VI, en l'an 1380, ils équipèrent à Rouen un

[1] Ils n'appellent pas le poivre *sextos*, à la portugaise, ni *grain*, à la hollandaise, mais *malaguette*; et lorsqu'un vaisseau aborde, s'ils en ont, après le salut, ils crient: *Malguette tout plein, tout plein! tout à terre des malguettes!* qui est le peu de langage qu'ils ont retenu de nous. (VILLAULT DE BELLEFOND, p. 159.)

vaisseau du port d'environ cent cinquante tonneaux, appelé *la Notre-Dame-de-Bon-Voyage*, qui partit en septembre, quoiqu'il fût prêt longtemps auparavant, mais parce qu'ils avaient déjà remarqué que les pluies qui tombent sur ces côtes aux mois de juin, juillet et août étaient très dangereuses et causaient plusieurs maladies, dont il est mort beaucoup de monde dans leurs habitations.

Ce vaisseau arriva vers la fin de décembre à la rade des lieux où, seize ans auparavant, ils avaient été. Les habitants, qui avaient reconnu que dans les terres plus avancées ils recherchaient les marchandises qu'ils avaient achetées de nous, et que nous les traitions doucement, apportèrent quantité d'or ; et ce vaisseau, neuf mois après, retourna à Dieppe, richement chargé : ce fut ce qui commença de faire fleurir le commerce à Rouen.

L'année suivante ils y envoyèrent jusqu'à trois vaisseaux, qui partirent de Dieppe le 28 septembre, nommés *la Vierge*, *le Saint-Nicolas* et *l'Espérance*. *La Vierge* s'arrêta au premier lieu que l'on avait découvert, qu'ils appelèrent *la Mine* pour la quantité d'or qui s'y apportait des environs. Le *Saint-Nicolas* traita à *Cap-Corse* et *Mouré*, au-dessous de la Mine, et l'*Espérance* alla jusques au *Akara*. Ayant traité à *Fantin, Sabou* et *Cormentin*, dix mois après, ils retournèrent et surent si bien persuader les marchands, leur vantant le pays, la douceur des habitants et la quantité d'or que l'on en pourrait tirer, qu'enfin ils résolurent de s'y établir et abandonner plutôt tout le reste.

En 1383, ils y envoyèrent trois vaisseaux, deux grands et un petit, qui devait passer au delà d'Akara pour découvrir le reste des côtes : les deux grands étaient lestés de matériaux propres à bâtir ; étant à la Mine, ils y firent une petite loge où ils laissèrent dix à douze hommes, et s'en revinrent encore richement chargés, dix mois après leur départ.

Mais le petit vaisseau qui voulait passer Cormentin et Akara, ayant été emporté par les marées, fut contraint de retourner, et arriva trois mois avant les autres, avec la moitié de sa cargaison. On le fit partir dans l'instant que les autres furent venus, pour porter des rafraîchissements à ceux qui étaient demeurés dans la nouvelle habitation de la Mine, qui, en quatre ans, s'augmenta si fort par la grande colonie qui alla s'y établir, qu'ils y bâtirent une église *que l'on y voit encore aujourd'hui* (1669).

Ces commencements étaient trop heureux, et les profits trop grands, pour avoir de longues suites. Les guerres civiles ayant commencé en 1410, le commerce dépérit avec la mort de quantité de marchands, et au lieu de trois et quatre vaisseaux qui partaient tous les ans du port de Dieppe, c'était beaucoup quand, pendant deux ans, ils pouvaient en mettre un à la mer pour la *Côte d'Or*, et un autre pour le *Grand-Sestre*. Enfin les guerres augmentant, ce commerce se perdit tout à fait.

Ce pendant les Portugais commencèrent de vouloir aller plus loin que les îles du Cap-Vert, qu'ils tenaient, et de tâcher à s'établir aussi bien que les Français à la Côte d'Or. Pour cet effet, pendant le règne de Jean Ier, roi de Portugal, ils équipèrent un grand vaisseau à Lisbonne pour courir les côtes d'Afrique, où ils se trouvèrent au temps des pluies, ce qui leur donna tant de maladies, qu'ils furent contraints de les abandonner, et, voulant gagner le vent pour retourner en Portugal, furent portés le 23 décembre 1405, fête de saint Thomas, dans une île sous la ligne, qu'ils nommèrent, à cause de ce, l'île de *Saint-Thomé* ou *Thomas*. Là, ils commencèrent à bâtir et y faire des cases, voyant que toutes les choses nécessaires à la vie s'y trouvaient en si grande abondance, et envoyèrent en rendre compte au roi de Portugal, qui y renvoya en 1407.

Peu de temps après, ils vinrent à l'île du *Poivre*, et de là, dans la terre ferme, vinrent au *Benin*, passèrent en Akara, où ils trouvèrent de l'or ; ce qui leur donna tant de joie, qu'ils résolurent de retourner à Saint-Thomé pour chercher les choses nécessaires pour faire des habitations sur ces côtes ; ce qu'ils firent, et rendirent compte de tout au gouverneur de cette île, qui ne perdit point de temps.

En 1433, il envoya des caravelles, qui s'avancèrent jusqu'à la Mine (que nous avions abandonnée vingt ans auparavant, n'en ayant joui que trente ans, à cause des guerres) ; ils y arrivèrent le 23 avril, fête de saint Georges, sous le règne de Charles VII, roi de France, des malheurs duquel ils profitèrent, et qui ne nous avaient pas seulement forcé d'abandonner cette place, mais aussi toutes celles que nous avions sur les autres côtes.

Les Mores, qui s'étaient bien trouvés de nous, les mirent en possession de notre habitation, leur firent mille caresses, et achetèrent leurs marchandises au prix qu'ils voulurent. Les Portugais voyant ces profits immenses, le font savoir au roi de Portugal, Jean II, qui y envoie trois vaisseaux, avec exprès commandement d'y bâtir un château, ce qui fut fait en 1482, sur la fin du règne de Louis XI, roi de France, et donnèrent à ce château le nom de *Saint-Georges-de-la-Mine*, en mémoire de ce qu'ils y étaient arrivés le jour de la Saint-Georges, quarante-neuf ans auparavant, d'où ensuite ils se sont répandus dans les terres et dans toutes les côtes d'Afrique.

Le château bâti, le roi de Portugal forma une compagnie pour faire ce commerce à l'exclusion de tous autres, laquelle rendit de grands revenus au roi. Comme elle se sentit assez puissante quelque temps après, elle bâtit le château d'*Axime*, au delà du cap de *Tres Puntas*, un fortin en *Akara* et une case en *Achema*, à cause de la bonté du lieu, d'où ils tiraient la plupart des choses nécessaires à la vie.

Les Mores, qui ne croyaient pas que ce fût pour les maîtriser qu'ils bâtissaient ainsi, les laissaient faire, amusés de leurs belles promesses, qui n'aboutirent qu'à les assujettir; ce qui arriva peu de temps après; car cette compagnie, petit à petit, s'étant rendue maîtresse, commença de tyranniser les Mores, leur faire payer des impôts, les maltraiter, les contraindre au payement d'un certain droit sur le poisson, et gagnaient toujours le pays, dont s'étant rendus les maîtres, ils commencèrent tout de bon d'user de violence envers les Mores, leur renchérir les marchandises, et les leur faire acheter au prix qu'ils voulaient; ce qui les aigrit si fort, qu'en l'an 1576, après avoir seuls et absolus possédé ces terres l'espace de plus de cent ans, ceux d'Akara se révoltèrent, et ayant attiré des marchands des terres plus reculées, sous ombre de négoce, s'en allèrent au fort, où ils tuèrent tous les Portugais.

Ceci rapporté au général de la Mine, il y envoya des canots avec des soldats et des marchandises; mais les Mores ne voulurent jamais les souffrir descendre à terre; c'est pourquoi ils furent contraints de mettre leurs marchandises sur le sable, que les Mores venaient prendre, y laissant autant d'or qu'ils avaient accoutumé d'en payer; et pour leur faire perdre tout à fait l'espérance d'y pouvoir rentrer, c'est qu'ils rasèrent le château de fond en comble.

Cependant les Français, qui commençaient un peu de respirer après tant de guerres civiles et étrangères, au commencement du règne de Henri III, reprirent ces voyages, et vinrent premièrement sur la côte de Malaguette, et passèrent de là sur la Côte d'Or; mais appréhendant les Portugais, qui y avaient toujours de bons vaisseaux, ils ne trafiquaient que dans les lieux éloignés de la Mine, comme Akara, où ils arrivèrent pendant ces désordres. C'est pourquoi ces peuples, voyant qu'ils ne manqueraient pas d'étrangers pour leur apporter ce qui leur faisait besoin, et que les Français

ne vendaient pas si cher leurs marchandises, et les traitaient plus doucement que les Portugais, se résolurent au massacre ci-dessus, et y établirent les Français, qui de là allèrent à Cormentin.

Les Portugais, voyant que de tous côtés ils ne pouvaient empêcher les Mores de négocier avec les Français, qui, outre les deux habitations qu'ils avaient déjà à Akara et à Cormentin, avaient encore bâti un fortin à *Takora*, au commencement de la côte, se résolurent d'en venir à la violence avec les Mores, brûlant de nuit tous leurs canots, leur faisant des défenses sous peine de la vie, et les faisant esclaves, ce qui ne servit de rien ; c'est pourquoi ils s'en prirent aux Français qui venaient à *Mouré* et à *Cap-Corse*.

Ayant fait venir deux navires de guerre de Lisbonne, en l'année 1586, dix ans après que les Français y furent retournés, ils nous coulèrent à fond, en Akara, un grand vaisseau de Dieppe nommée l'*Espérance*, tuèrent une partie des gens et firent les autres prisonniers. Cinq ans après, ils nous firent encore la même chose (1591), ayant brûlé un grand vaisseau qui était à la rade du Cap-Corse ; en diverses autres rencontres, ils brûlaient nos chaloupes, tuaient nos gens et faisaient des prisonniers qui n'osaient pas après se sauver, à moins que de perdre la vie ; ce qui arriva à un jeune Français qui était prisonnier depuis huit ans à la Mine, d'où se sauvant, il fut attrapé le 17 décembre 1599, et fut mis sur l'heure à l'embouchure d'un canon, auquel on mit le feu, ce qui épouvanta si fort les autres prisonniers, qu'ils y périrent misérablement.

C'est pourquoi tout ceci, joint aux guerres civiles des temps de Henri III et Henri IV, d'heureuse mémoire, qui tenaient occupés les Français chez eux, fut cause que nous abandonnâmes tout, aimant mieux manquer de gagner que d'être perpétuellement au hasard de perdre la vie ; ce que nous fîmes, et quit-

tâmes non seulement la Côte d'Or, mais aussi toutes les autres.

Or, par ce que dessus, je conclus que les Français ont les premiers habité ces terres; qu'ils les ont connues avant les Portugais, et que les Dieppois doivent avoir cet avantage, qui leur est justement dû, d'avoir été les premiers navigateurs de l'Europe.

III.

LETTRES PATENTES DE LOUIS XIV

EN FAVEUR DES DIEPPOIS AUXQUELS IL ACCORDAIT UN HOPITAL.

1668.

Louis XIV et Colbert admettaient l'incontestable vérité de la découverte des côtes occidentales de l'Afrique par les Dieppois, car on lit dans les lettres patentes qu'il leur donna en 1668 ce qui suit, et qui confirme la relation de Villault de Bellefond:

Il est de tout temps sorti de notre bonne ville de Dieppe les plus expérimentés capitaines et pilotes, et les plus habiles et hardis navigateurs de l'Europe; ceux de ce lieu-là ont fait les premières découvertes des pays les plus éloignés.

IV.

LE PÈRE LABAT.

Nouvelle relation de l'Afrique occidentale, Paris, 1728.

Il y a des apparences très bien fondées que les Nor-



mands, et particulièrement les Dieppois, avaient reconnu, fréquenté et visité les côtes d'Afrique dès le commencement du XIV[e] siècle, puisqu'on sait positivement et d'une manière à n'en pouvoir douter que leur commerce était établi à Rufisque[1] et le long de la côte jusque bien loin au delà de la rivière de Sierra-Leone dès le mois de novembre 1364. Or, il est à présumer qu'ils n'avaient pas été d'un plein saut s'établir en cet endroit, qu'ils avaient reconnu la côte, y étaient descendus, avaient fait alliance avec les naturels du pays; qu'ils avaient remarqué l'avantage qu'ils pouvaient tirer du commerce, et qu'après avoir examiné et pesé toutes choses, ils s'étaient enfin déterminés à s'y établir.

Une preuve évidente que le commerce des Dieppois était établi aux côtes d'Afrique en 1364, c'est qu'ils y associèrent les marchands de Rouen en 1365. Cet acte est du mois de septembre. L'incendie de la ville de Dieppe en 1694[2] est cause que je ne rapporte pas ici l'acte tout entier; mais la date et d'autres circonstances qui vont être rapportées sont tirées des *Annales manuscrites* de Dieppe, dont l'ancienneté et la vérité ne peuvent être révoquées en doute. On les pourra voir dans le cabinet de M..., avocat du roi de la même ville, qui joint à un profond savoir et à une intégrité reconnue de tout le monde une politesse extrême, et qui communique volontiers les pièces curieuses qu'il a amassées, et dont il serait à souhaiter qu'il enrichît le public.

On vit dès l'année suivante, 1366, des effets de la société des marchands de Rouen avec les Dieppois. Ils équipèrent un plus grand nombre de vaisseaux qu'à

[1] Ce comptoir, situé sur la côte de la Sénégambie, a été réoccupé par la France en 1859.

[2] Le 17 juillet 1694, les Anglais bombardèrent Dieppe, qui fut presque complètement brûlé et détruit, maisons, monuments, archives, etc.

l'ordinaire, et résolurent de pousser leur commerce tout le long des côtes et de l'affermir en y bâtissant des comptoirs de distance en distance, afin que leurs commis et leurs marchandises y fussent en sûreté, et que les naturels y trouvassent toujours un commerce ouvert, et leurs vaisseaux leurs cargaisons de retour toutes prêtes.

Ce fut dans cette vue qu'après avoir augmenté leurs établissements sur le Niger[1], à Rufisque et sur la rivière de Gambie, ils en firent sur celle de Sierra-Leone et à la côte de Malaguette[2], dont l'un fut appelé le Petit-Paris, et l'autre le Petit-Dieppe, à cause des bourgs considérables qui se formèrent aux environs de ces comptoirs fortifiés. Ils poussèrent ainsi toujours leurs établissements et leur commerce, et firent le fort de la Mine-d'Or sur la côte de Guinée, en 1382, aussi bien que ceux d'Acora, de Cormentin, et autres lieux, qui leur produisirent des richesses immenses, et qui auraient toujours augmenté à mesure qu'ils s'avançaient le long des côtes et dans l'intérieur du pays, sans les guerres civiles qui succédèrent à l'accident funeste arrivé au roi Charles VI en 1392.

La Normandie se sentit des malheurs de la France, parce que ses princes y prirent plus de part qu'ils ne devaient ; et le contre-coup de ces malheurs tomba sur le négoce d'Afrique, qui depuis ce moment fatal tomba aussi peu à peu.

La mort de quelques-uns des principaux intéressés apporta du désordre dans le commerce ; mais ce qui y donna le plus funeste coup fut que les intéressés, étant devenus infiniment riches, commencèrent d'avoir honte de leur qualité de marchands, à laquelle cependant il faut avouer qu'ils devaient tout ce qu'ils étaient.

[1] Le P. Labat appelle le Sénégal, Sénégal ou Niger.

[2] Malaguette, espèce de poivre. — Cette partie de la côte de Guinée s'appelle encore *la Côte du Poivre*.

Ils s'allièrent avec la noblesse, et la voulurent copier : il fallut comme elle prendre le parti des armes, et s'aller ruiner à la guerre, et ce pendant abandonner le commerce qui les aurait soutenus eux et leurs descendants, et dont leur province et tout le royaume auraient tiré des avantages infinis ; mais tel est le génie des hommes, ils veulent toujours s'élever et ne sont jamais contents de leur situation présente...

Ainsi périt ce fameux négoce de la Compagnie normande. Les établissements les plus riches tombèrent les uns après les autres; ceux qui étaient les plus éloignés furent abandonnés les premiers, et de tant de comptoirs et de forteresses il ne resta sur pied que l'établissement sur le Niger, que l'on a appelé depuis Sénégal.

De tous les établissements que les Normands avaient eus sur les côtes d'Afrique, il ne leur restait que celui du Sénégal ou du Niger à la fin du XVI[e] siècle. Je ne sais par quelle aventure ils s'étaient attachés à celui-là plutôt qu'à celui de la Mine et autres lieux des environs, où le commerce de l'or et de l'ivoire est beaucoup plus considérable. Il faut que le voisinage du Sénégal avec leur pays y ait beaucoup contribué. En effet, il n'y a que 700 à 800 lieues de l'embouchure de la Seine à celle du Sénégal, et c'est un voyage qu'on peut faire à son aise en 18 ou 20 jours : à quoi il faut ajouter que la facilité de défendre ce poste contre les étrangers les a déterminés autant que toute autre chose ; car, comme on le verra ci-après, il est très difficile d'entrer dans la rivière ; les vaisseaux ne sauraient approcher de la barre de sable qui est à son embouchure, et, comme elle change souvent de place, il faut une pratique journalière de ce passage pour faire entrer dans la rivière les marchandises que l'on va chercher aux vaisseaux, et avoir pour cela des bâtiments faits exprès et destinés à cet unique usage. Que serait-ce s'il fallait débarquer des troupes et les attirails d'un siège ?

Voilà apparemment pourquoi la Compagnie des marchands de Dieppe et de Rouen a toujours conservé ce poste et y a entretenu les directeurs et les commis nécessaires pour son commerce.

En 1664, la Compagnie de Rouen et de Dieppe fut obligée de vendre ses établissements et de céder son commerce à celle qui se forma, cette année, sous le titre de Compagnie des Indes occidentales.

V.

ALLAIN-MANESSON-MALLET.

Description de l'Univers (Paris, 1683, t. III, p. 146).

Les Portugais s'attribuent l'avantage d'être les premiers peuples qui ont découvert la Guinée, en l'année 1417. Mais il est constant que cette gloire est due à des vaisseaux marchands de Dieppe, qui la reconnurent et y firent la traite ou trafic en l'année 1364, sous le règne de Charles V. Ils imposèrent des noms français aux endroits les plus considérables de la côte; ceux de *Petit-Dieppe*, de *Grand-Sestre* dit *Paris*, et plusieurs autres, s'y sont conservés malgré les changements que les Portugais y ont voulu apporter lorsqu'ils se sont prévalus des guerres qui troublèrent la France et qui traversèrent le progrès de notre commerce, de même façon que, de notre temps, les Hollandais se sont prévalus des guerres d'Espagne et de Portugal pour chasser les Portugais de la plus grande partie des Indes.

Dans cette première traite de 1364, les Dieppois emportèrent de Guinée une telle quantité de morfi ou ivoire, c'est-à-dire des dents d'éléphant, que la plu-

part des artisans de leur ville s'appliquèrent à le mettre en œuvre : d'où vient qu'il n'y a point de lieu en Europe où les tourneurs travaillent mieux en ivoire.

VI.

DAPPER[1].

Description des côtes de Guinée (Amsterdam, 1686).

Le fort de la Mine est à trois lieues du Petit-Commendo. C'est un bâtiment fort vieux, à ce qu'on peut en juger par les dates et par les masures. Il y a quelques années que les Hollandais relevant une batterie qu'on appelle la *batterie des Français*, parce que, selon l'opinion des originaires du pays, les Français en ont été les maîtres avant les Portugais, on trouva gravés sur une pierre les deux premiers chiffres du nombre 1300, mais il fut impossible de distinguer les deux autres. Il y avait un autre écriteau, gravé aussi sur la pierre, entre deux colonnes, dans une petite chambre, en dedans du fort; mais il était tout effacé. On peut conjecturer, par un chiffre qui est sur la porte du magasin, que cet appartement a été bâti l'an 1484, sous Jean II, roi de Portugal. Or, comme les chiffres de ce nombre sont encore aussi entiers que s'ils avaient été gravés depuis neuf ou dix ans, on a raison de croire que les autres sont d'une grande antiquité.

---

[1] Géographe hollandais, mort en 1690.

VII.

LE CAPITAINE GABRIEL DUCASSE.

Relation manuscrite de son voyage en Guinée publiée par M. Margry.

1686-1687.

L'opinion commune des gens originaires du pays est que ce sont les Français qui ont bâti le château de la Mine et ont fait les premiers la découverte de cette côte avec quatre vaisseaux. Ils en racontent des particularités qui paraissent fabuleuses et que les Français ont séjourné longtemps sur les lieux, que cette forteresse a été donnée par une fille de France en mariage à un infant de Portugal. Ce qui est certain, c'est qu'il y a une batterie appelée de France de temps immémorial, et qu'après la conquête (1637), les Hollandais voulant relever des travaux, on trouva des pierres où il y avait écrit dessus année 13.., le reste se trouvant miné, et comme il n'y a que la nation française qui prononce *année*, cela confirma les gens dans l'opinion des nègres.

Outre ce que disent les nègres de la Mine au sujet des Français, ceux de Commendo assurent que les premiers blancs qu'ils ont vus sont eux et qu'ils sont restés dans leur pays très longtemps, et y sont tous morts dans la suite, et montrent le lieu où ils ont été inhumés, disant même en avoir conservé des titres pendant la succession des divers rois, mais que leur pays ayant été saccagé et brûlé, et leur roi tué par une guerre qu'ils eurent contre le roi d'Adomey, ils se sont perdus.

Cette antiquité ne s'accorde pas avec l'histoire du Portugal, portant qu'en l'année 1441 le nommé Tristan, envoyé à la découverte, n'alla que par 20 degrés, d'où l'on doit inférer que la Guinée était découverte aupa-

ravant, et que ce qui était inconnu aux Portugais ne l'était pas aux Français.

« Le traité conclu, en 1687, dit M. Margry, entre Ducasse et le roi de Commendo, qui cédait aux Français le village d'Aguitagny, rappelait en ces termes les anciennes relations des rois de la Côte d'Or avec les Français. »

Amoysy, par la divine Providence roi et souverain de Commendo, fils et légitime héritier de feu Asyfy, roi et souverain du même royaume.

La tradition s'étant toujours conservée depuis plusieurs siècles de l'amour et de l'affection que les rois mes prédécesseurs ont eus pour la nation française, et les témoignages que tous mes sujets rendent de la douceur que leurs ancêtres ont goûtée pendant le séjour des Français sur cette côte, qui a été de plus d'un siècle..., avons donné, cédé à perpétuité, en faveur de Sa Majesté, le village d'Aguitagny au bord de la mer... La présente cession ayant été acceptée par le sieur Ducasse, un des officiers de Sa Majesté étant à présent sur cette côte de Guinée avec un vaisseau de guerre.

VIII.

LE CHEVALIER DES MARCHAIS.

Voyages du chevalier des Marchais en Guinée, etc., en 1725, 1726, etc., publiés par le P. Labat. Paris, 1730.

I.

A six lieues Est de la rivière de Junco est un enfoncement considérable dans les terres, en manière d'une anse profonde, qui sert d'embouchure à la rivière de Tabo. Il y a sur le bord oriental de la rivière un village

qui a été autrefois bien plus considérable qu'il ne l'est aujourd'hui; il est pourtant encore assez gros et fort peuplé; mais les habitants assurent que c'était tout autre chose quand les Normands étaient établis sur une petite île fort agréable qui est dans le milieu de la rivière. Ils y avaient un comptoir considérable par le nombre de ses édifices et par le commerce qu'ils y faisaient. Ils l'avaient appelé le *Petit-Dieppe.* Quoiqu'il y ait plus d'un siècle que ce comptoir ne subsiste plus, les nègres du pays ont toujours conservé le nom de Petit-Dieppe à cette île; et les Anglais, Hollandais et autres Européens qui trafiquent à la côte ont continué de nommer ce lieu le Petit-Dieppe, et le marquent ainsi sur leurs cartes.

II.

L'établissement que les Européens ont à la Mine est absolument l'ouvrage des Normands, c'est-à-dire des Dieppois et de ceux de Rouen, qui firent une compagnie et une société de commerce en 1366. Les Dieppois avaient reconnu les côtes d'Afrique, depuis le cap Vert jusqu'à Rio-Sextos, sur la Côte de Malaguette, dès l'année 1364. Ils se bornèrent, pendant quatorze ou quinze ans, au commerce de l'ivoire, du poivre, de l'ambre gris, du coton et de quelques autres marchandises. Ce ne fut qu'en 1380, sous le règne malheureux de Charles VI, qu'ils reconnurent la Côte d'Or, au delà du cap de Trois-Pointes, et que leur vaisseau, appelé la *Notre-Dame-de-Bon-Voyage*, étant rentré à Dieppe neuf mois après en être parti, apporta, outre les marchandises ordinaires, une quantité d'or qui enrichit bien vite la Compagnie, et qui l'encouragea à pousser plus vivement son commerce dans ce riche pays.

Ils firent partir de Dieppe, en 1382, trois vaisseaux, dont l'un, appelé le *Saint-Nicolas*, s'arrêta au lieu qu'ils nommèrent la *Mine-d'Or*, à cause de la grande

quantité de ce métal qu'ils y traitèrent, et dont ils rapportèrent une très riche charge après dix mois de navigation.

Ces heureux succès firent résoudre la Compagnie à s'établir solidement sur cette côte, au lieu appelé la Mine, quand même ils seraient obligés pour cela d'abandonner tous les autres établissements qu'ils avaient au cap Vert, à Mouré, au Petit-Dieppe, au Grand et Petit-Paris, et en d'autres endroits. Pour cet effet, ils firent partir de Dieppe trois vaisseaux en 1383, dont les deux plus grands étaient lestés de matériaux propres à bâtir une loge. Ils mirent la main à l'œuvre dès qu'ils furent arrivés, et pendant que les uns s'appliquaient au commerce avec les naturels du pays, les autres, aidés par ces mêmes naturels, bâtirent la loge, où ils laissèrent douze hommes avec des vivres et des marchandises de traite, et les instructions nécessaires pour connaître le pays et augmenter le commerce qu'on avait commencé d'y établir.

Ces deux vaisseaux revinrent à Dieppe très richement chargés, après un voyage de dix mois; le plus petit, qui avait ordre de découvrir les côtes vers l'est, ayant été emporté par les courants, reprit la route de Dieppe, et arriva trois mois avant les autres. On le fit partir à l'instant que les autres arrivèrent, et on le chargea de marchandises de traite et de tout ce qui était nécessaire pour ceux qui étaient demeurés à l'établissement de la Mine, qui s'augmenta si fort en moins de quatre années par les Français qui s'y établirent, qu'on fut obligé d'agrandir les bâtiments, de les enfermer avec des tours et des batteries, et d'y bâtir une église *qu'on voit encore aujourd'hui*, au lieu de la petite chapelle qu'on y avait élevée dans le commencement.

Voilà l'époque véritable de la fondation du château de la Mine, qu'on ne peut avancer ni reculer qu'entre 1383 et 1386.

Cet heureux et riche commerce continua sur le même pied jusqu'en 1410, que les guerres civiles commencèrent à désoler la France pendant le règne de Charles VI et une partie de celui de Charles VII, son successeur.

IX.

DESMARQUETS.

Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe et à celle de la navigation française. Paris et Dieppe, 1785, 2 vol. in-12.

Nous ne citons ce chapitre de l'ouvrage de Desmarquets, que pour montrer que la tradition n'était pas perdue en 1784, et que les revendications de notre temps ne sont pas un paradoxe historique.

Dieppe se trouvant fortifié, le commerce s'y fit avec une sécurité qui en hâta les progrès. Cette ville devint l'entrepôt des denrées et des marchandises des autres nations; et les profits respectifs des armateurs et des mariniers les engagèrent à étendre leur navigation.

Jusqu'alors, soit par timidité ou inexpérience de la mer, défaut de curiosité ou d'idées, les vaisseaux ne s'écartaient guère de la vue des côtes, et ils limitaient leurs voyages à la hauteur de l'Etat de Maroc. Les Dieppois furent les premiers qui élongèrent les côtes de l'Afrique et qui ouvrirent les barrières qui séparaient les deux mondes. Il est malheureux pour la gloire de nos pères qu'il ne se soit trouvé aucun d'entre eux qui ait transmis à la postérité leurs expéditions et leurs voyages maritimes. Ce manque d'historien de Dieppe a donné lieu aux erreurs de nos écrivains qui, faute d'instruction, ont attribué aux Génois, aux Cas-

tillans et aux Bretons des exploits maritimes et des découvertes dont l'honneur appartient à nos citoyens.

Sous Charles V, ils parvinrent à la côte de Guinée, et y ayant trouvé des nègres qui avaient reçu avec plaisir quelques petits présents pour lesquels ils leur avaient donné en échange quelques dents d'éléphant, ces mariniers revinrent à Dieppe faire part de leur découverte à leurs armateurs. Ceux-ci profitèrent de cet avis pour y envoyer deux navires chargés de marchandises qu'on jugea de convenance pour ce peuple nouveau.

Le voyage fut heureux : les échanges en poudre d'or, en dents d'éléphant, en bois étranger, furent d'un profit immense. Nos armateurs, pour favoriser un commerce si avantageux, et pour procurer à leurs navires des rafraîchissements et des agrès, en cas de besoin, ce qui les mettrait en état d'élonger de plus en plus les côtes d'Afrique, prirent le parti d'y fonder une petite colonie. Pour exécuter ce dessein, ils firent un plus fort armement, et chargèrent leurs navires de munitions et d'ustensiles nécessaires à une nouvelle habitation, qu'ils peuplèrent de gens de bonne volonté. Ces derniers, avec le secours des équipages, construisirent un petit fort auquel ils donnèrent le nom de Petit-Dieppe. Par la suite, le commerce de ces négociants s'étant agrandi sur ces côtes, leurs facteurs donnèrent celui de Grand et de Petit-Paris à deux peuplades de nègres où ils résidaient, pour faire plus facilement l'échange des marchandises qu'on leur envoyait de Dieppe.

Nous devons observer, pour l'honneur de cette ville, qu'elle a été la première de l'Europe qui ait établi une colonie dans un pays jusqu'alors inconnu aux Européens...

Charles V, dont le génie sauva le royaume, et qui donna à ses sujets des règles d'une police sociale dont ils avaient perdu toute idée, avait le coup d'œil trop

pénétrant pour ne pas voir avec plaisir les avantages que tiraient les Dieppois de leur navigation et de leur administration municipale. Ce prince, qui les favorisa toujours, eut recours à eux dans toutes les guerres qu'il eut à soutenir contre les Anglais.

En 1370, ce roi fit passer sur leurs navires les troupes qui mirent Portsmouth en cendre. En 1372, les Anglais formaient par mer le blocus de la Rochelle, dans laquelle les habitants ne voulaient pas les recevoir. Charles fit savoir aux Dieppois le besoin qu'il avait de leur secours pour chasser les Anglais de devant cette place[1]. Aussitôt ces fidèles citoyens firent sortir de leur port une flotte commandée par Ambroise, surnommé Bouche-Nègre parce que, dans les différents voyages qu'il avait faits à la côte de Guinée, il avait appris la langue de ces Africains. Ce capitaine expérimenté battit et dispersa la flotte anglaise, et Charles V nous témoigna la satisfaction qu'il avait de ce service.

Quelques jeunes gentilshommes des environs ne purent entendre le récit des belles actions et des découvertes de nos navigateurs sans désirer de partager leur gloire; ils vinrent demander de l'emploi à nos armateurs. Ceux-ci n'y consentirent qu'à la condition qu'ils n'avanceraient dans les postes d'officiers maritimes qu'à raison de leur expérience et de leur mérite personnel.

Béthencourt fut le premier qui mérita leur confiance; il parvint au grade de capitaine; et, par la suite, on lui donna le commandement de deux vaisseaux pour faire le commerce à la côte d'Adra, que nous avions reconnue depuis peu : Béthencourt fit un voyage d'autant plus heureux que, pour revenir plus promptement, il s'était plus écarté des côtes, qu'on n'avait

[1] Les vaisseaux dieppois vinrent se joindre à la flotte que le roi de Castille avait envoyée à son allié Charles V.



fait jusqu'alors que suivre, et que par ce moyen il avait rencontré une des îles Canaries en 1395.

CONQUÊTE DES CANARIES

PAR JEAN DE BÉTHENCOURT[1].

1402.

Extraits de la Relation écrite du temps même par F.-P. Bontier, religieux de Saint-François, et Jean Le Verrier, prêtre, domestiques dudit sieur de Béthencourt.

Cette relation, qui se trouvait dans la bibliothèque de Galien de Béthencourt, conseiller du roi en sa cour de parlement de Rouen, a été publiée en 1630, par Pierre Bergeron, qui consacra son érudition à l'étude de la géographie et à la publication de nombreux voyages exécutés au Moyen-Age, notamment ceux de Marco Polo. Bergeron mourut en 1637. Son *Traité des navigations* (1629) est une très bonne histoire de la géographie et des navigations jusqu'à cette date.

Nous faisons précéder les extraits de la Relation du *Sommaire* que Bergeron mit en tête de son édition.

I.

SOMMAIRE DE L'HISTOIRE DES CANARIES.

Messire Jean de Béthencourt, seigneur de Grainville-la-Teinturière au pays de Caux en Normandie, partit de sa maison l'an 1402, accompagné de quelque noblesse française, en dessein d'aller conquérir et faire convertir à la foi chrétienne les îles Fortunées ou Canaries, qui déjà étaient venues à la connaissance des Génois

et Espagnols[1]. Etant donc venu à la Rochelle, il y trouva un bon chevalier, nommé messire Gadifer de la Salle, qui voulut être de la partie, avec Bertin de Berneval et quelques autres.

Ils partirent tous de la Rochelle le premier jour de mai 1402 et arrivèrent en Espagne par la Corogne, cap de Finistère, Saint-Vincent, Cadix, port de Sainte-Marie et Séville, du temps de Henri III, roi de Castille.

Etant partis du port de Cadix, ils arrivèrent dans peu de jours ès îles Gracieuse et Alegranse, et puis en celle de Lancerote, où était un roi idolâtre. Béthencourt s'étant accordé amiablement avec ce roi, qui se soumit à lui, il y bâtit un château nommé Rubicon, dont ayant baillé la garde à Bertin de Berneval, il s'en alla avec Gadifer en l'île d'Erbanie ou Fortaventure, laquelle ayant visité quelques jours, faute de vivres et aussi à l'occasion de quelques mariniers séditieux, ils furent contraints de retourner à Lancerote. Puis Béthencourt voyant qu'il n'était suffisant de soi-même pour achever cette conquête, se résolut d'aller en Espagne demander secours de gens et de vivres; et ayant laissé là pour son lieutenant Gadifer avec Bertin, Jean le Courtois et autres, auxquels il donna de bons avertissements avant que partir, s'en alla à Séville.

Durant son voyage, Bertin de Berneval excita force rumeurs et brouilleries parmi les Français et ceux du pays, et même contre Gadifer; ce qui empêcha le progrès de cette conquête. Ce Bertin donc ayant attiré quelques autres à sa faction, pendant que Gadifer était

[1] En 1344 et 1354, la conquête des îles Canaries avait été tentée par Don Louis de la Cerda, comte de Clermont, qui descendait de la maison de Castille. En 1393, quelques aventuriers andalous et biscayens firent une expédition aux Canaries, pillèrent l'île de Lancerote, et revinrent à Séville chargés de butin. Puis un seigneur normand, Robin de Braquemont, au service du roi de Castille, reçut pour récompense la permission d'aller faire la conquête des Canaries; il n'y alla pas lui-même, mais il céda ses droits à son cousin Jean de Béthencourt, qui fit l'expédition.

allé découvrir en l'île de Loupes, il brassa sa trahison contre lui, et ayant commis beaucoup d'excès et de violences contre les autres Français et contre le roi de Lancerote et les siens, pillé et dissipé tout ce qui était au château de Rubicon, s'en alla avec ceux de sa faction et force prisonniers canariens[1] dans un vaisseau espagnol, dit *Tranchemare*, dont était capitaine un nommé Ferrand d'Ordongne. Puis ayant trahi et délaissé ses propres compagnons et complices de sa méchanceté, qui depuis périrent tous en diverses sortes ès terres d'Afrique, il vint en Espagne, où il donna faux à entendre de son fait au sieur de Béthencourt, qui toutefois depuis en sut toute la vérité. Cependant Gadifer, pressé de faute de vivres en son voyage de Loupes, retourna à Rubicon, où ayant trouvé ce piteux ménage, y donna le meilleur ordre qu'il put.

Durant cela, Béthencourt étant en Espagne à Séville, se présente au roi de Castille Henri III, lui demandant secours d'argent, gens et vivres pour sa conquête, à la charge de lui en faire hommage. Ce que ce roi accepte, lui faisant donner le secours demandé, et lui octroyant la seigneurie de ces îles avec le quint[2] des marchandises, et permission de faire battre monnaie. Béthencourt ayant eu ce qu'il prétendait, et renvoyé sa femme en Normandie avec Enguerrand de la Boissière qui l'accompagnait, il s'en retourna aux îles, qui étaient fort mutinées contre les Français à cause de la trahison et du mauvais traitement que Bertin leur avait fait.

Avant ce retour, un certain Asche, Canarien, se voulant faire roi, fit une autre trahison contre le roi de Lancerote, qu'il livra à Gadifer qu'il voulait aussi

[1] Ces Canariens étaient les Guanches, qui appartenaient à la race berbère. Ce peuple a été en partie détruit par la chasse aux esclaves qu'y faisaient les Espagnols avant la conquête, et les autres se sont mêlés à la race espagnole qui possède les Canaries.

[2] Le cinquième.

trahir ; mais ce roi échappé fit mourir le traître Asche. Puis Gadifer avec ses gens passa en l'île d'Erbanie ou Fortaventure, où il eut quelques combats contre les insulaires. De là il alla en la Grande Canarie, et entra en un grand port entre Teldes et Argonnez, villes de l'île. Il trouva ces peuples en grand nombre, fort guerriers, idolâtres, cruels, traîtres et grands ennemis des chrétiens. De là il fut ès îles de Fer, Gomère et de Palme, où il prit quelques insulaires, et trouva divers langages et mœurs en toutes ces îles. Puis retourna à Rubicon après un voyage de trois mois.

Après cela, Béthencourt retourné d'Espagne arrive à Rubicon en Lancerote, où il est bien reçu, tant des siens que de ceux de l'île. Le roi même se soumet à lui et se fait baptiser avec beaucoup des siens. Béthencourt fut son parrain et le nomma Louis. Il leur fit donner un formulaire d'instruction et de catéchisme, contenant les principaux points et mystères de notre créance.

Cela fait, Béthencourt et Gadifer prirent dessein d'achever de visiter, conquérir et chrétienner le reste de ces îles, et d'aller en la terre ferme d'Afrique même, où ils eussent aussi aisément pénétré et conquis, s'ils eussent eu un peu plus d'aide de France ou d'Espagne, à quoi il exhorte les princes français et en montre la facilité et le moyen. Et là l'auteur prend sujet de décrire la côte d'Afrique, suivant les relations d'un Cordelier espagnol, « grand voyageur », qui, au même temps, ou peu auparavant, avait voyagé en ces îles, et par toutes les terres fermes d'Afrique, comme Maroc, Gazule, Guinée, Dongale, Nubie, empire du Prêtre Jean, Egypte, Gotome, monts de la Lune, et autres pays, jusqu'au fleuve d'Euphrate, dont il fit un livre qui ne se trouve point aujourd'hui : mais parmi cela il y a beaucoup de choses fausses et impertinentes, pardonnables toutefois à cause de l'ignorance du temps, et qu'ils croyaient aisément tous les contes fabuleux qu'on leur faisait.

Béthencourt et Gadifer furent donc en Guinée[1] vers le fleuve d'Or et le cap de Bogiador, et par de là ; dont étant retournés, Gadifer commença de montrer son mécontentement contre Béthencourt, pour ce qu'il avait fait hommage de ces îles au roi de Castille, où il prétendait part aussi bien que lui : sur quoi ils eurent quelques contestations. Puis s'étant bien remis ensemble, Béthencourt envoie Gadifer en la Grande-Canarie, où il y eut de grands combats, et y perdit quelques-uns des siens, tant qu'il fut contraint de retourner. Et lors Gadifer entre encore en dispute de paroles avec Béthencourt, auquel il demande part des îles, dont il est refusé par Béthencourt, qui s'en disait seul roi et seigneur par la concession du roi de Castille.

Sur ce différend ils s'accordent d'aller tous deux en Espagne pour en avoir la résolution; mais Béthencourt ayant eu là plus de faveur et de crédit que lui, Gadifer de dépit s'en retourne en France et Béthencourt aux îles, avec toutes ses patentes et dépêches nécessaires.

Ici l'auteur fait une description des îles, de leur terroir et de ce qu'il produit, du trafic qui s'y fait, de leurs habitants, mœurs et façons de faire, vivres, guerres, armes, et des choses singulières qui s'y trouvent.

Béthencourt étant retourné d'Espagne ès îles, y est très bien reçu comme roi et seigneur, tant à Lancerote et au château de Rubicon, qu'à Fortaventure et aux forts de Richeroque et Baltarrays. De là il fait guerre aux Canariens, et obtient plusieurs victoires sur eux. Puis étant survenues quelques disputes et querelles entre les Français, Béthencourt apaise le tout doucement et prudemment, et rebâtit le fort de Richeroque,

[1] La Relation donne le nom de Guinée à la côte du Sahara et de la Sénégambie. Le fleuve d'Or est le Rio do Ouro, sous le Tropique.

que les Canariens mutinés avaient ruiné. Après, les deux rois de Fortaventure, qui avaient toujours été en guerre l'un contre l'autre, envoient vers Béthencourt pour être baptisés, comme ils le furent en grande solennité, avec tous leurs gens, en la chapelle de Baltarrays, que Béthencourt y avait fait bâtir.

Puis Béthencourt désirant faire un voyage en France, fait son lieutenant aux îles Jean le Courtois, et part, arrive à Harfleur et de là en sa maison de Grainville, où ayant séjourné quelque temps, bien reçu, caressé et visité de toute la noblesse du pays, il assemble de nouveau une belle troupe tant de gentilshommes que de simples soldats, gens mécaniques et artisans avec leurs femmes, pour peupler ces îles et les améliorer.

Il s'y en retourne avec eux et emmène aussi son neveu Maciot de Béthencourt, achète quelques vaisseaux et les équipe à ses dépens, et arrive enfin en grande magnificence à Lancerote, où il est reçu à grand'joie par les siens et les Canariens, qui l'aimaient grandement : de même à Fortaventure par les deux rois chrétiens et par tout le reste du pays qui le reconnaît à roi. Puis ayant laissé à Fortaventure Maciot son neveu, qu'il destinait son successeur, et fait bâtir une chapelle du nom de Notre-Dame de Béthencourt, et établi curé du pays messire Jean le Verrier, il partit pour l'entreprise de la Grande-Canarie, et fut jeté par tourmente en la côte d'Afrique vers le cap de Bogiador, où il fait descente, visite le pays dix lieues avant en terre, et, y ayant fait quelque prise, retourne en la Grande-Canarie, où quelques-uns des siens ayant en son absence attaqué un peu inconsidérément les Canariens, sont battus et tués par leur faute et désordre. Après, il vient à Palme, où ayant eu quelques combats, il y laissa des siens pour y faire des colonies, et de même en l'île de Fer.

Puis il retourne à Lancerote, où il ordonne sagement

de tout, tant au spirituel qu'au temporel, donne de très bonnes instructions à son neveu Maciot, lui recommande ce qui est de l'Eglise, de la justice et autres choses de bon gouvernement et police, surtout la paix et union entre eux. Après, il visite le pays, qu'il police de bonnes ordonnances; et ayant fait dessein de retourner en France, il tâche de donner contentement à un chacun tant qu'il lui est possible, autant à ceux du pays qu'aux siens; leur fait à tous distribution des terres; et après les avoir assemblés et festoyés, leur fit une belle harangue pour les exhorter à l'avancement de la religion, à la concorde et à bien traiter les nouveaux chrétiens [1]. Et ayant laissé là pour son lieutenant général Maciot son neveu, se partit des îles au grand déplaisir et regret d'un chacun, et des insulaires sur tous; et vient en Espagne, où il est bien reçu et caressé du roi, qui l'aimait grandement, et obtient de lui un religieux pour être évêque en ces îles, avec lettres de recommandation au pape pour en avoir la permission. De là il s'en va à Rome, où il est bien reçu du pape Innocent VII, qui lui accorde ce qu'il demande. Cela fait, il renvoie cet évêque, nommé Albert de las Casas, avec ses bulles aux Canaries, et lui s'en retourne en France, passe par Florence, où il est caressé et traité par la Seigneurie, et de là s'en vient à Paris et en sa maison, où ayant demeuré quelque temps en repos et eu nouvelles de l'évêque des îles et du bon gouvernement de Maciot son neveu, comme il se proposait toujours d'y faire encore un passage, il décéda en sa maison de Grainville, l'an 1425, et là finit cette histoire.

---

[1] Je ne peux m'empêcher de faire remarquer que, dès ces vieux temps, nos premiers colonisateurs ont aux Canaries, comme au Petit-Dieppe et à la Mine, la vraie qualité française, la bonté envers les races inférieures.

II.

DESCRIPTION DES CANARIES

Par JEAN DE BÉTHENCOURT.

Si parlerons premièrement de l'île de Fer, qui est une des plus lointaines. C'est une bien belle île, et contient sept lieues de long et cinq de large, et est en manière d'un croissant, et est très forte, car il n'y a ni bon port ni bon entrage, et a été visitée par ledit sieur et par autres, car Gadifer y fut bien longtemps. Elle était bien peuplée de gens, mais ils ont été pris par plusieurs fois et menés en captivité et en pays étrangers[1]; et y sont aujourd'hui demeurés peu de gens. Et est le pays haut et assez plain[2], garni de grands bocages de pins et de lauriers portant mûres si longues et si grosses que merveilles, et sont les terres bonnes pour labourer, pour blés, pour vin et pour toutes autres choses; et si on y trouverait maints autres arbres portant fruits de diverses conditions; et y sont faucons, éperviers, alouettes et cailles à grand planté[3], et une manière d'oiseaux qui ont plume de faisan, et sont de la taille d'un papegaut[4], et ont courte volée. Les eaux y sont bonnes, et y a grand planté de bêtes, c'est à savoir: pourceaux, chèvres et brebis; et y a des lézardes grandes comme un chat, mais elles ne font nul mal, et si sont bien hideuses à regarder. Les habitants sont très belles gens, hommes et femmes; et portent les hommes grandes lances qui ne sont point ferrées, car ils n'ont point de fer ni d'autre métal. Et y croît blés de

[1] C'étaient les Espagnols qui, dès ces temps anciens, allaient faire la chasse aux esclaves aux Canaries. (BERGERON.)

[2] Uni.

[3] A foison, en grande quantité.

[4] Perroquet.

toutes manières assez. Et au plus haut du pays sont arbres qui toujours dégouttent eau belle et claire qui tombe en fosse auprès des arbres, la meilleure pour boire que l'on saurait trouver ; et est cette eau de telle condition, que quand on a tant mangé qu'on ne peut plus, et qu'on boit de cette eau, avant qu'il soit une heure la viande est toute digérée, si bien qu'on a aussi grande volonté de manger qu'on avait auparavant qu'on avait mangé.

L'île de Palme, qui est la plus avant d'un côté de la mer Océane, est plus grande qu'elle ne se montre en la carte, et est très haute et très forte, garnie de grands bocages de diverses conditions, comme de pins et de dragonniers portant sang-de-dragon, et d'autres arbres portant lait de grande médecine, et de fruitages de diverses manières, et y court bonnes rivières parmi, et y sont les terres bonnes pour tous labourages et bien garnies d'herbages. Le pays est fort et bien peuplé de gens ; car il n'a mie [1] été ainsi fouillé comme les autres pays ont été. Ils sont belles gens et ne vivent que de chair. Et est le plus délectable pays que nous ayons trouvé ès îles de par deçà ; c'est la plus lointaine île de terre ferme. Toutefois il n'y a du cap Bojador, qui est terre ferme des Sarrasins, que cent lieues françaises. Et aussi c'est une île où il y a fort bon air, ni jamais volontiers on n'y est malade, et les gens y vivent longuement.

L'île de Gomère est quatorze lieues par deçà, qui est très forte île, en manière d'une trèfle ; et est le pays habité de grand peuple qui parle le plus étrange langage de tous les autres pays de par deçà ; et parlent des baulièvres [2], ainsi que fussent sans langue, et dit-on

[1] Pas.
[2] *Baulièvre*, *baleuvre*, tour de la bouche. — Ils parlent avec les lèvres.

par deçà que un grand prince [1], pour aucun méfait, les fit là mettre en exil, et leur fit tailler leurs langues, et selon la manière de leur parler on le pourrait croire. Le pays est garni de dragonniers et d'autres bois assez, et de bétail menu, et de bien d'autres choses étranges, qui seraient longues à raconter.

L'île d'Enfer ou Ténériffe, qui se dit Tonersis, est en manière d'une herse, presque ainsi que la Grande-Canare, et contient environ dix-huit lieues françaises de long et dix de large, et a une grande montagne, la plus haute qui soit en toutes les îles canariennes, et s'étend la patte de la montagne de tous côtés par la plus grande partie de toute l'île. Et tout autour sont grands bocages et belles fontaines courantes, et dragonniers, et bien d'autres arbres de diverses manières et conditions. Le pays est très bon pour tous labourages, et très grand peuple y habite, qui sont les plus hardis de tous les autres peuples qui habitent ces îles. Et ne furent jamais courus ni menés en esclavage comme ceux des autres îles.

La Grande-Canare contient vingt lieues de long et douze de large, et est aussi en manière de herse, et l'on compte douze lieues de la Grande-Canare jusque en l'île d'Erbannie, et est la plus renommée de toutes les autres îles, et y sont les montagnes grandes et merveilleuses du côté du midi, et devers le nord assez plat pays et bon pour labourage. C'est un pays garni de bocages de pins et de sapins, de dragonniers, de figuiers, de palmiers portant dattes, et de beaucoup d'autres arbres portant fruits de diverses manières. Les gens qui y habitent sont grand peuple, et se disent gentilshommes, sans ceux d'autre condition.

[1] Les Relations anglaises disent que ce furent les Romains. (*Note de Bergeron.*)

Ils ont froment, fèves, grains de toutes sortes ; tout y croît ; et sont grands pêcheurs de poisson et nagent merveilleusement bien. Ils vont tout nus, excepté qu'ils ont des braies[1] en feuilles de palmier ; et la plus grande partie d'eux portent devises entaillées sur leur chair de diverses manières, chacun selon sa plaisance. Et portent leurs cheveux liés par derrière ainsi qu'en manière de tresses. Ils sont belles gens et bien formés, et leurs femmes sont bien belles. Affublés de peaux pour couvrir leur nudité.

Ils sont bien garnis de bêtes, c'est à savoir : pourceaux, chèvres et brebis, et de chiens sauvages qui semblent loups, mais ils sont petits. M. de Béthencourt et Gadifer, et plusieurs autres de sa compagnie, y ont été, tout en effet pour voir leur manière et leur gouvernement, et pour aviser les descentes et les entrées du pays, qui sont bonnes et sans danger, à la condition de prendre les précautions nécessaires, dans les ports et sur les côtes, partout où navire peut approcher. A demi-lieue près de la mer, du côté du nord, sont deux villes à deux lieues l'une de l'autre, l'une nommée Telde, et l'autre Argonès, assises sur ruisseaux courants. Et à vingt-cinq milles de là, du côté de sud-est, aussi est une autre ville sur la mer, qui la fortifie d'un côté, et a un ruisseau d'eau douce de l'autre côté, laquelle se nomme Arginegy ; et y pourrait-on faire très bon port pour petits navires sous la protection de la forteresse. Il ne faut point dire que ce ne soit une fort bonne île, pleine de tous biens ; et y viennent les blés deux fois l'an sans y faire nul amendement, et si ne saurait-on si mal labourer la terre qu'il n'y vienne plus de biens qu'on ne saurait dire.

L'île de Fortaventure, que nous appelons Erbannie, comme ceux de la Grande-Canare, est douze lieues par

[1] Hauts-de-chausses, sorte de caleçons.

deçà du côté de nord-est, laquelle contient environ dix-sept lieues de long et huit de large, mais en tel lieu elle n'a qu'une lieue d'une mer à l'autre. Là est pays de sable, et est là un grand mur de pierre qui comprend le pays tout au travers d'un côté à l'autre. Le pays est garni de plaines et de montagnes, et on peut y chevaucher d'un bout à l'autre, et l'on y trouve en quatre ou en cinq lieues ruisseaux courants d'eau douce, de quoi moulins pourraient moudre ; et il y a sur ces ruisseaux de grands bocages de bois qui s'appellent tarhais, qui portent gomme de sel beau et blanc. Mais ce n'est pas bois de quoi on peut faire bon ouvrage, car il est tordu et semble bruyère, de la feuille. Le pays est très garni d'autre bois qui porte lait de grande médecine en manière de baume, et autres arbres de merveilleuse beauté qui portent plus de lait que ne font les autres arbres, et sont divisés en plusieurs carrés, et sur chacun carré il y a un rang d'épines en manière de ronces, et sont les branches grosses comme le bras d'un homme, et quand on les coupe, tout est plein de lait qui est de merveilleuse vertu ; d'autres bois comme de palmiers portant dattes ; d'oliviers et de mastiquiers il y a foison, et y croît une graine qui vaut beaucoup, qu'on appelle orsolle[1] ; elle sert à teindre drap ou autres choses, et est la meilleure graine que l'on sache trouver en nul pays pour cet usage. Et si cette île est une fois conquise et mise à la foi chrétienne, cette graine sera de grande valeur au maître du pays.

Le pays n'est pas trop fort peuplé de gens ; mais ceux qui y sont, sont de grande stature, et à peine peut-on les prendre vifs, et sont de telle condition, que si aucun d'eux est pris des chrétiens et il retourne devers eux, ils le tuent sans remède nul. Ils ont villages grand foison, et se logent plus ensemble que ceux

[1] Orseille.

de l'île Lancelot. Ils ne mangent point de sel et ne vivent que de chair, et en font grand garnison sans saler, et la pendent en leurs maisons, et la font sécher jusque à tant qu'elle est bien fanée, et puis la mangent. Et est icelle chair beaucoup plus savoureuse et de meilleure condition que celle du pays de France, sans nulle comparaison.

Les maisons sentent très mal, pour cause des chairs qui y sont pendues. Ils sont bien garnis de suif, et le mangent aussi savoureusement comme nous faisons le pain. Ils sont bien garnis de fromages, et si sont souverainement bons, les meilleurs qu'on fasse ès parties d'environ; et si ne sont faits que de lait de chèvre, dont tout le pays est fort peuplé plus que nulle des autres îles; et en pourrait-on prendre chacun an soixante mille, et mettre à profit les cuirs et graisses, dont chacune bête rend bien trente et quarante livres. C'est merveille de la graisse qu'ils rendent, et que la chair est si bonne, et meilleure de beaucoup que celle de France.

Il n'y a point de bon port pour hiverner gros navire; mais pour petit navire il y a très bons ports. Et partout le plat pays pourrait-on faire puits pour avoir eau douce, pour arroser jardins et faire ce qu'on voudrait. Il y a de bonnes veines de terre pour labourage. Les habitants sont de dur entendement et très fermes en leur loi, et ont temples où ils font leurs sacrifices. C'est la plus près île qui y soit de terre des Sarrasins, car il n'y a que douze lieues françaises du cap Bojador, qui est terre ferme d'Afrique.

L'île de Lancelot est à quatre lieues de l'île de Fortaventure du côté de nord-nord-est; et est entre deux l'île de Louppes, qui est dépeuplée et est presque ronde, et ne contient que une lieue de long et autant de large, à un quart de lieue de Fortaventure, et de l'autre part à trois lieues de l'île Lancelot. Du côté

d'Erbannie est très bon port pour galères. Là viennent tant de loups marins que c'est merveille, et pourrait-on avoir chacun an des peaux et des graisses cinq cents doubles d'or ou plus. Et quant à l'île Lancelot, qui s'appelle en leur langage *Tite-roy-gatra*, elle est de la grandeur et de la façon de l'île de Rhodes. Il y a grand' foison de villages et de belles maisóns, et était très peuplée de gens ; mais les Espagnols et autres corsaires de mer les ont par maintes fois pris et menés en esclavage, tant qu'ils sont demeurés peu de gens. Car quand M. de Béthencourt y arriva, ils n'étaient environ que trois cents personnes qu'il conquêta à grand'peine et à grand travail, et par la grâce de Dieu baptisés ont été.

Et du côté de l'île Gracieuse, le pays et l'entrée est si forte, que nul n'y pourrait entrer à force ; et de l'autre côté, devers la Guinoye [1], qui est terre ferme de Sarrasins, est pays assez plat, et n'y a nuls bois, fors que petits buissons pour brûler, si ce n'est une manière de bois qui s'appelle hygueres ou figuiers, de quoi tout le pays est garni d'un bout à l'autre, et portent lait de grand'médecine. Il y a grand'foison de fontaines et de citernes, et de pâturages, et de bonnes terres à labourer ; et y croît grand'quantité d'orge, de quoi on fait de très bon pain. Le pays est bien garni de sel, les habitants sont belles gens. Les hommes vont tout nus fors qu'un manteau par derrière jusqu'aux jarrets, et ne sont point honteux de leur nudité. Les femmes sont belles et honnêtes, vêtues de grandes houppelandes de cuir traînant jusqu'à terre...

L'île Lancelot est une fort plaisante île et bonne, et y peut arriver beaucoup de marchands et de marchandises, car il y a deux bons ports et aisés. Il y croît de l'orseille, qui est fort marchande et profitable.

---

[1] La Guinée.

LA BOUSSOLE ET LES CARTES GÉOGRAPHIQUES

I.

LA BOUSSOLE.

BERGERON, *Traité de la navigation et des voyages de découverte et de conquête modernes et principalement des Français.* Paris, 1630, petit in-8°.

La Providence est admirable en toutes ses œuvres : mais elle ne l'est pas moins en la découverte nouvelle de terres inconnues, que dans les diverses peuplades et habitations sur la face de la Terre, faites de proche en proche et de temps en temps par les enfants de Noé, selon leurs langues et humeurs différentes.

Aussi semble-t-il que l'un soit arrivé plutôt par nécessité et occasion que de propos délibéré, ainsi que les peuples se poussaient les uns les autres, et que divers accidents les portaient qui çà, qui là ; où l'autre montre un dessein formé par connaissance et discours de raison, comme l'effet nous le fait reconnaître. Mais ce qui est le plus à considérer est comme il a plu à Dieu, par un haut secret de sa sagesse, que les choses cachées par tant de siècles se découvrissent enfin, et d'autres autrefois connues, puis comme perdues par un long temps, se soient derechef trouvées : tout cela, comme dit le Sage[1], afin que chaque chose fût cherchée en son temps et se trouvât plus belles en sa saison.

Ainsi, par le même secret, tant de choses admirables et utiles, dont les Anciens ne s'étaient jamais avisés,

[1] Ecclés, xxxix, 25.

ont été heureusement trouvées depuis quelques siècles, comme les horloges, l'aiguille aimantée, l'artillerie, l'imprimerie, les longs voyages, tant de sciences renouvelées et perfectionnées, tant d'arts inventés ou augmentés, tant de langues mortes ressuscitées, tant d'autres, rudes et barbares, polies, adoucies, embellies. Nous voyons aujourd'hui la guerre comme réduite en art, et sa discipline réglée par des moyens qui surpassent de bien loin tous ceux de l'Antiquité.

Mais aussi combien d'autres choses, qui étaient jadis en usage, sont maintenant ou peu connues, ou du tout perdues ! Ainsi le verre malléable, la teinture du vrai pourpre, la taille du porphyre, la préparation de l'ellébore, les subtiles inventions et machines d'Archimède, et tant d'autres, qui toutefois doivent céder aux gentilles inventions de notre temps et surtout à celle du télescope, qui nous avoisine du ciel et des astres, et nous fait reconnaître là haut, non seulement de nouvelles planètes et des étoiles fixes innombrables, mais même une infinité d'autres secrets où les Anciens n'ont su pénétrer.

En cela l'on peut dire que notre dernier siècle a excellé sur tous les précédents et qu'il ne doit rien aux si célèbres et tant chantés de Salomon, d'Alexandre et d'Auguste. Mais s'il a sujet de se priser et avantager en quelque chose, c'est principalement en la navigation, que l'on a mise à tel point de hautesse et perfection, par le moyen de la boussole, que le grand et vaste Océan, dont la vue et le nom seulement faisaient jadis peur aux hommes, leur est aujourd'hui un passage ordinaire et comme un voyage de plaisir...

Or, laissant les navigations un peu fabuleuses des fameux Argonautes pour les mines d'or de Colchos, et de quelques anciens Grecs et Troyens ensuite, bien que les Tyriens, Carthaginois et Egyptiens aient fait plusieurs voyages en divers temps, tant sur la mer Méditerranée que sur la Rouge, et sur l'Océan même,

comme il se lit d'un Eudoxe sous les Ptolémées [1], et de quelques autres qui, par hasard et portés par les vents et les tourmentes, firent le tour de l'Afrique ; toutefois il est bien certain que c'était sans aucun usage de l'aiguille, inconnue non seulement alors, mais bien depuis encore au temps des longs voyages d'Alexandre, des rois de Syrie et d'Egypte et des Romains, qui ne se faisaient qu'avec grande peine, longueur et danger, et encore en suivant les rivages seulement, observant les saisons et les vents, se guidant de jour par le Soleil, de nuit par la Lune et les Etoiles, à savoir par la Petite-Ourse, comme les Phéniciens, par le Grand-Chariot, comme les Grecs, et par le Canope, comme les Arabes, et tout cela avec incertitude et péril. Ce qu'aujourd'hui l'on fait en toute assurance, promptitude et facilité, durant la tempête même, en toute saison, soit de jour, soit de nuit claire ou obscure, d'un bout de la Terre à l'autre, et tout par le moyen de l'aiguille aimantée que l'on dit [2] avoir été trouvée à Melfi il y a près de quatre cents ans, par un nommé Flavius, que d'autres appellent Jean Goya.

Telle était l'opinion des XVIe et XVIIe siècles sur l'inventeur de la boussole. L'honneur de la découverte était attribué à un marin d'Amalfi [3], Flavio Gioja, qui vivait au commencement du XIVe siècle, et dont la vie est d'ailleurs absolument inconnue.

On sait aujourd'hui que les Chinois sont les inventeurs de la boussole ; les premiers, ils ont connu la polarité de l'aimant. L'empereur Jaune, Hoang-ti, qui régnait 2700 ans avant J.-C., paraît être l'inventeur des *chars magnétiques,* qui ont donné naissance à la boussole. Il s'en servait pour diriger ses armées sur le vaste territoire, encore sans routes, qu'il possédait [4]. Il est fait encore mention de ces chars, en

[1] PLINE, II, 67.
[2] BLONDUS.
[3] Dans le royaume de Naples.
[4] PAUTHIER, *Chine* (dans l'*Univers pittoresque*), p. 28.

l'an 1110 avant J.-C., dans l'histoire chinoise. On lit, en effet, dans l'*Histoire générale de la Chine ou Annales de cet empire traduites du* TONG-KIEN-KANG-MOU par le feu Père Joseph-Anne-Marie de Moyriac de Mailla, jésuite français, missionnaire à Pékin[1] :

Cette même année (1110 avant J.-C.), l'empereur Tching-Ouang reçut la nouvelle que les ambassadeurs d'un royaume étranger, appelé le royaume de Yue-tchang-chi, venaient lui apporter des présents et faire hommage. Ce royaume, situé au sud du pays de Kiao-tchi ou de la Cochinchine, n'avait jamais envoyé personne en Chine. L'empereur ordonna de les amener à sa Cour, et qu'on leur rendît partout beaucoup d'honneurs. Ce prince les reçut fort bien, les traita avec distinction, et accepta leurs présents, parmi lesquels était un faisan blanc, espèce inconnue jusque-là ; après quoi, il leur fit demander pour quel sujet ils étaient venus. Ils répondirent, par interprètes, que les vieillards disaient hautement dans leur pays que depuis trois ans on n'avait vu ni vents, ni tempêtes, ni pluies hors de saison, ni grandes vagues sur la mer, et qu'il fallait qu'il y eût quelque cause spéciale d'une telle faveur du ciel; qu'apparemment le trône de la Chine était occupé par un sage empereur, qui leur procurait ces bienfaits.

Tchéou-Kong[2], après cela, les conduisit à la salle des ancêtres de la famille régnante, où il fit étaler, d'un côté les présents qu'ils avaient apportés, et de l'autre ceux que Tching-Ouang envoyait à leur prince, parmi lesquels étaient cinq chariots d'une nouvelle invention. Ces chariots mettaient à couvert et indiquaient en même temps la route qu'ils tenaient, par le moyen d'une petite boîte faite en forme de pavillon ou de dôme, suspendue à l'impériale, dans laquelle était une

[1] Paris, 1777, in-4°, t. I, p. 317.
[2] Oncle et régent du jeune empereur Tching-Ouang.

main qui marquait toujours le sud, de quelque côté que les chariots tournassent. C'est pour cette raison qu'on les appela Tchi-nan-tche, ou chariots du Sud.

Cette machine fut d'une grande utilité aux envoyés de Yue-tchang-chi; car arrivés au royaume de Fou-nan-lin, sur le bord de la mer, ils montèrent des barques, et par le moyen de cette boussole, ils ne mirent qu'un an pour retourner dans leur royaume.

Ainsi, dès la plus haute antiquité, les Chinois connaissaient les propriétés de l'aimant. Le grand dictionnaire appelé *le Choue-wen* et achevé l'an 121 de notre ère, dit : « *Aimant,* nom d'une pierre avec laquelle on peut donner la direction à l'aiguille. »

La boussole chinoise était la boussole aquatique, c'est-à-dire une petite plaque de fer, et non pas une aiguille [1], placée sur un petit morceau de bois ou une paille nageant dans un vase d'eau. Que cet instrument fût très imparfait, il est inutile d'y insister. Les Chinois le perfectionnèrent en plaçant la plaque sur un pivot. C'est cette boussole que Vasco de Gama trouva en usage dans toutes les mers de l'Inde, quand il y arriva au commencement du XVIe siècle.

L'Europe connut d'abord la boussole aquatique; elle y fut bien probablement apportée par les Arabes, qui la tenaient des Chinois. Dès la fin du XIIe siècle, vers 1190, un poète français, Guyot de Provins, parle de l'aiguille aimantée.

Après avoir dit que le Pape devrait être pour tous les fidèles ce que l'étoile polaire, toujours immobile, est pour les navigateurs, le poète ajoute :

Un art font qui mentir ne peut,
Par la vertu de la marinière [2].
Une pierre laide et brunière
Où le fer volontiers se joint
Ont. Si regardent le droit point.
Puis [3] que l'aiguille l'a touchée

[1] La plaque marquait beaucoup moins exactement le nord.
[2] Ou marinette, l'aimant.
[3] Après.

Et en un fétu l'ont fichée,
En l'eau la mettent sans plus,
Et le fétu le tient dessus.
Puis se tourne la pointe toute
Contre l'étoile, si sans doute
Que jamais rien n'y faussera,
Ni marin n'en doutera.
Quand la nuit est obscure et brune,
Qu'on ne voit étoile ni lune,
Lors font à l'aiguille allumer ;
Puis ne peuvent-ils s'égarer ;
Contre l'étoile va la pointe ;
Par cela le marin sait
Quelle route il doit tenir...

Le second auteur qui ait parlé de la boussole est Jacques de Vitry, qui, dans le chapitre LXXXIX de son *Histoire de Jérusalem*, écrite vers l'an 1225, s'exprime ainsi :

« Une aiguille de fer, après qu'elle a touché l'aimant, se tourne vers l'étoile du Nord qui, comme l'axe du ciel, reste immobile pendant que se meuvent les autres étoiles. D'où cette pierre est très nécessaire à tous ceux qui naviguent sur mer. »

Vers le même temps, Brunetto Latini[1] écrivait :

« Prenez une pierre d'aimant, ce est calamite ; vous trouverez qu'elle a deux faces, dont l'une gît vers l'une tramontaine[2], et l'autre gît vers l'autre. »

Quel est le perfectionnement apporté par Flavio Gioja à la boussole? Est-ce lui qui a fait connaître à l'Europe la boussole à pivot, dont il passa pour l'inventeur? On l'a dit, mais sans preuve ; il paraît cependant bien probable que Gioja

[1] Ecrivain italien, né à Florence vers 1220, réfugié à Paris à la suite du triomphe des Gobelins. Il y rédigea le *Trésor de toutes choses*, espèce d'encyclopédie qu'il écrivit en français. Le Dante fut un des élèves de ce savant homme.
[2] L'étoile polaire.



adapta à la boussole à pivot une rose des vents, dans laquelle la fleur de lys française marque le nord. Or Gioja était Napolitain et sujet de la maison d'Anjou, branche de la maison de France, qui régnait à Naples et qui avait aussi les fleurs de lys dans son blason. La fleur de lys marquant le nord prouve certainement que celui qui a adapté à la boussole la rose des vents est ou un Français ou le sujet d'un prince français, et rien ne s'oppose à ce que l'on croie que Gioja en soit l'auteur, la tradition et les armes de son roi se trouvant d'accord. Quoi qu'il en soit, la boussole ainsi perfectionnée[1] était partout en usage au XVe siècle, et dès lors les grandes explorations pouvaient commencer.

II.

LES CARTES.

Les cartes d'argent de Charlemagne et de Roger, roi de Sicile, ne sont pas les seules cartes du Moyen-Age dont il faille parler ici ; il y en a eu d'autres, moins riches, il est vrai, mais qui au point de vue de la science ont une plus grande valeur.

La science des cartographes du Moyen-Age avait pour base la géographie de Ptolémée, qu'ils complétaient à l'aide des connaissances nouvelles fournies par les explorations des Arabes, par celles de Marco Polo et de quelques autres voyageurs, le tout mêlé, trop souvent, à des préjugés persistants ou à des hypothèses imaginaires.

Les principales cartes du Moyen-Age sont : une mappemonde du commencement du XIIIe siècle, conservée dans la cathédrale de Hereford, en Angleterre,

[1] Ces boussoles du XIVe siècle étaient encore bien différentes de nos boussoles marines ou compas de mer actuels. Le nom de boussole vient de l'italien *Bossola*, petite boîte. (Voir le mémoire de KLAPROTH sur l'histoire de la boussole.



— la mappemonde du Vénitien Marino Sanudo (1321); — la mappemonde vénitienne des frères Pizzigani (1367), conservée à la bibliothèque de Parme; — l'atlas catalan de la Bibliothèque nationale (1375); la carte catalane de Naples conservée au musée Bourbon; — la carte vénitienne de la bibliothèque Walckenaër (de 1384 à 1400); — l'atlas d'Andrea Bianco (1436); — la carte catalane ou mayorquine de Valsecca (1439); — la mappemonde du musée Borgia (1459); — la carte de Freduce d'Ancône (1497); — la mappemonde de Jean de la Cosa, pilote de Christophe Colomb, à Madrid.

L'atlas catalan ou mappemonde catalane de la Bibliothèque nationale[1] a été achevé en 1375. MM. Buchon et Tastu en ont publié la gravure, accompagnée d'une savante notice[2]. Cette mappemonde, très importante, se compose de six cartes en parchemin vélin, collées sur bois, peintes en couleurs, or et argent, qui faisaient partie, dès 1378, de la belle bibliothèque de Charles V, au Louvre. Ces cartes sont couvertes de figures d'hommes et d'animaux, et, à côté, de légendes dans lesquelles sont expliquées les idées du temps sur la géographie et l'histoire.

La carte catalane mentionne les Açores, les Canaries, le fleuve d'Or, exploré par le Catalan Jacques Ferrer en 1346, le pays de Gozola, la Ginyia (Guinée), l'Ashara (Sahara), le cap Non ou Noun, le cap de Buyetder (Bojador), le Soudan (Sudam), Tenbuch (Tonbouktou), et prouve ainsi que toute cette partie des côtes occidentales de l'Afrique était connue avant les prétendues découvertes des Portugais. En Asie, au désert de Lob ou de Cobi, une légende reproduit en entier le récit de Marco Polo; pour le Kathay et autres pays, le rédacteur de la carte a mis à profit toutes les découvertes du grand voyageur vénitien.

[1] N° 6816.
[2] *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du Roi*, t. XIV, 2e partie.

« L'atlas catalan, disent MM. Buchon et Tastu[1], résout aussi une question indécise, celle de savoir à qui des Portugais ou des Catalans-Mayorquins on doit attribuer la première adoption des cartes hydro-géographiques *in plano*. On fixait la date de ce nouveau procédé à l'année 1415, et l'on en faisait honneur au prince Henri de Portugal. » L'atlas catalan prouve que cette attribution était fausse; cette découverte est due aux Catalans, et, encore une fois, les prétentions des Portugais se trouvent mal fondées. Les Catalans, sous leurs comtes, dont le dernier, Raimond V, devint roi d'Aragon, furent un des principaux peuples commerçants du XIVe siècle. Après la conquête de l'île Mayorque sur les Arabes par Jayme Ier, roi d'Aragon (1230), le commerce de Mayorque devint très important dans la Méditerranée et la mer Noire, et même sur les côtes occidentales de l'Afrique; les études géographiques prirent aussi, à cette époque, de grands développements dans l'île.

La mappemonde de Fra Mauro mérite aussi quelques détails. Fra Mauro était un religieux camaldule du monastère de Saint-Michel de Murano[2]. La date de cette belle mappemonde est de 1459. Elle renferme de nombreuses légendes, qui donnent de précieux renseignements pour la géographie du Moyen-Age et pour l'histoire des découvertes du XVe siècle. Elle est très bien conservée et se trouve actuellement au palais ducal de Venise.

Toutes ces cartes sont dues à des Catalans, des Mayorquins, des Vénitiens, des Génois et des Pisans. Les principales ont été publiées en fac-simile, dans les beaux recueils de M. Jomard et du vicomte de Santarem.

Le Moyen-Age ne nous a pas laissé seulement des mappemondes : on lui doit aussi des portulans ou

[1] Page 147.
[2] Près de Venise

cartes marines, généralement exacts et représentant les côtes et les ports de la Méditerranée, de la mer Noire et de l'Atlantique aux environs du détroit de Gibraltar. Parmi les plus beaux portulans, on cite celui du Génois Petro Vesconte (1318), conservé à la bibliothèque impériale de Vienne, le portulan médicéen de 1351 [1], et celui des frères Benincasa d'Ancône (1461-1480).

NOTICE DES DÉCOUVERTES

FAITES AU MOYEN-AGE

DANS L'OCÉAN ATLANTIQUE

ANTÉRIEUREMENT AUX GRANDES EXPLORATIONS PORTUGAISES DU QUINZIÈME SIÈCLE.

Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1845, par M. D'AVEZAC [2].

I.

Avant la notoriété complète que le retentissement des grandes expéditions officielles attache, pour le vulgaire, à la découverte des terres et des îles, l'homme d'étude voit poindre çà et là, au milieu du champ immense des recherches futures, quelques jalons plantés par de hardis aventuriers, éclaireurs isolés et sans nom, qui ont

[1] Ce portulan a été gravé et publié par le comte Baldelli, avec une notice intitulée *Del portulano mediceo e delle scoperte dei Genovesi nell' Atlantico* (*Storia del Milione*, p. cliij à clxxij.)

[2] J'ai reproduit ici, sauf quelques notes, ce mémoire tout entier, au risque de répéter çà et là quelques faits déjà énoncés, parce que cette notice, l'un des chefs-d'œuvre de notre érudition française, devait être donnée en entier.

frayé la voie aux découvreurs officiels, pour lesquels sont réservées la commune renommée et l'admiration de la postérité... Pour ne nous point écarter de la spécialité de notre sujet, nous devons ici nous restreindre à l'histoire des navigations de découverte dans l'Océan occidental, aux abords de l'Afrique. Aussi notre dessein est-il de signaler les indications certaines, parvenues jusqu'à nous, des découvertes accomplies en ces parages, avant que les grandes expéditions dirigées avec une si noble persévérance par l'immortel prince Henri le Navigateur[1] n'aient plus laissé de place, dans l'histoire, aux tentatives plus obscures qui les avaient précédées.

Nous ne dirons rien des navigations dieppoises, qui devancèrent d'un siècle les reconnaissances portugaises au long des côtes d'Afrique; elles ont été exposées et soutenues avec bonne foi; elles ont été admises comme tout à fait probables dans le sein même de l'Académie de Lisbonne, et elles ne présentent, en effet, rien que de très plausible. Mais les documents contemporains qui en assuraient l'authenticité ont péri, et la critique moderne s'arme avec avantage de cette absence de preuves et de la nouveauté relative des relations alléguées, pour contester la légitimité des récits qui montrent les Français établis en Guinée et jusqu'à la Côte d'Or avant la fin du XIVe siècle[2]; elle est dans son droit et elle en use : nous aurions mauvaise grâce à le méconnaître[3].

[1] L'infant Don Henri, surnommé le Navigateur, mourut en 1460. Il fonda, à Sagres, une école nautique où les Portugais apprirent l'art de la navigation, vers 1438. Nous reparlerons en détail, au tome II de cet ouvrage, de l'infant et de l'école de Sagres.

[2] *Recherches sur la priorité de la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique, au delà du cap Bojador,* par le vicomte de Santarem.

[3] Le document contemporain inédit publié par M. Margry (voir page 330) a enlevé ce dernier retranchement aux adversaires de nos marins dieppois.

Mais d'autres reconnaissances, plus difficiles à contester, précédèrent de beaucoup celles que fit exécuter le prince Henri, et dont il convient de rappeler, avec quelque précision, les dates successives. C'est aux historiens portugais eux-mêmes, aux historiens spéciaux de leurs explorations et de leurs nobles efforts, que nous emprunterons à cet égard les documents nécessaires.

II.

Le célèbre Jean de Barros[1] nous apprend d'abord que c'est après la prise de Ceuta en 1415, que l'infant Don Henri, ayant obtenu des Arabes des renseignements sur l'intérieur du pays, résolut la conquête de la Guinée : Il commença de mettre à exécution cette œuvre, qu'il désirait si fort, en envoyant chaque année deux ou trois navires à la découverte des côtes au delà du cap de Noun, qui était le dernier terme des terres connues que les marins espagnols eussent atteint dans leurs navigations en ces parages. Mais les navires qui, cette fois et autres, allèrent et revinrent, ne découvrirent que jusqu'au cap Bojador, qui est en avant du cap de Noun environ 60 lieues; et tous s'arrêtaient là[2], *sans que personne osât se risquer à le doubler*.

Deux jeunes chevaliers, Jean Gonçalves Zarco et Tristan Vaz Texeyra, eurent le courage de tenter les premiers cette entreprise jugée si périlleuse[3]; mais, avant qu'ils fussent arrivés à la côte africaine (c'est encore à Barros que nous devons ce récit), ils furent assaillis

[1] Historien portugais, mort en 1570. Il fut gouverneur des établissements de la côte de Guinée, puis trésorier et agent général des colonies. Son principal ouvrage est l'*Asia portugueza*, appelé aussi les *Décades* (Lisbonne, 1552-1615, 14 vol. in-folio, ou 1774, 11 vol. in-8°). Il contient le récit des découvertes et des conquêtes des Portugais de 1412 à 1526.

[2] Il y avait longtemps, comme on l'a vu, que les Dieppois avaient franchi ce cap.

[3] Zurara, *Chronique de Guinée*, chap. LXXXIII, p. 385.

par la tempête et les vents contraires avec une telle violence, que leur petit navire, perdu au sein d'une mer agitée, était emporté au caprice des flots, sans qu'on pût reconnaître, tant on avait l'esprit troublé par la frayeur, en quel parage on se trouvait. Car les mariniers portugais de ce temps n'étaient point accoutumés à voguer ainsi en pleine mer, toute leur science nautique se bornant à un cabotage toujours en vue de terre. Mais enfin la tempête s'apaisa, et ils eurent la bonne fortune d'apercevoir une île où ils vinrent atterrir et qu'ils appelèrent Porto-Santo ; il leur sembla qu'en leur offrant une terre dans ces lieux inespérés, Dieu la leur accordait non seulement pour leur salut, mais aussi pour le bien et le profit de leur pays, tant son aspect et sa position leur parurent favorables, outre l'avantage qu'elle avait de n'être pas peuplée de sauvages, comme l'étaient alors les Canaries, dont ils avaient déjà connaissance.

Ils vinrent rendre compte de leur découverte au prince Henri, qui les renvoya pour coloniser cette île nouvelle. Au bout d'un certain temps, ils poussèrent une exploration vers le nord-ouest, où ils apercevaient une tache noire à l'horizon. C'était une autre île, dont ils prirent possession, et à laquelle, dit Barros, ils donnèrent le nom portugais de *Madeira,* ou bois de haute futaie, à cause des forêts épaisses dont elle était couverte[1].

Cependant l'infant ne perdait pas de vue le passage tant désiré du cap Bojador, et pendant douze années consécutives il envoya à grands frais des navires de ce côté, sans que jamais il s'en trouvât aucun qui osât tenter de doubler le cap[2]. Le chroniqueur officiel de la conquête de Guinée, Gomez Eannez de Zurara, nous donne, sur les efforts opiniâtres du prince, des détails

[1] La découverte eut lieu en 1420 (*Chronique de Guinée*).
[2] *Chronique de Guinée*, VIII, p. 53.

précieux, dont nous ne pouvons que résumer ici les traits principaux : « Enfin, après douze ans, dit Zurara, l'infant arma un navire dont il donna le commandement à Gil Eannez, son écuyer; mais celui-ci, frappé de la même crainte que ses devanciers, n'arriva qu'aux îles Canaries, d'où il ramena quelques captifs; c'était en l'année 1433. L'année suivante, l'infant arma de nouveau le même navire, et faisant appeler Gil Eannez, il lui donna pour mission spéciale de doubler le cap, tenant pour suffisant ce résultat unique du voyage. Aussi Gil Eannez prit-il la résolution de ne plus reparaître devant son prince sans avoir accompli sa tâche; et il tint parole, car cette fois, bravant tout danger, il passa le cap. L'action était, au fond, peu de chose en soi; mais elle fut réputée grande, tant il fallait de hardiesse pour surmonter les frayeurs invétérées qui en avaient jusqu'alors empêché l'accomplissement.

» Gil Eannez fut, à son retour, gracieusement accueilli, noblement et richement récompensé. L'infant fit alors armer un second bâtiment, dans lequel il envoya Alphonse Gonçalves Baldaya, son échanson, en même temps qu'il renvoyait Gil Eannez avec son navire, pour aller de nouveau à la découverte; ce qu'ils exécutèrent en dépassant cette fois le cap de 50 lieues. »

L'infant chargea encore Alphonse Gonçalves Baldaya d'une nouvelle expédition : « Le même bâtiment fut préparé, et dans ce voyage on alla 70 lieues au delà du point où l'on s'était arrêté la précédente fois, c'est-à-dire jusqu'à 120 lieues du cap, où l'on trouva une embouchure comme celle d'un grand fleuve, s'enfonçant de 8 lieues dans les terres. Poursuivant sa route jusqu'à 50 lieues plus loin encore, Alphonse Gonçalves arriva à une pointe formée par un rocher qui de loin ressemblait à une galère, ce qui a fait appeler désormais ce lieu le port de la Galère : ce fut en l'année 1436[1]. »

[1] *Chronique de Guinée*, x, p. 60-61, 64-65.

Cette embouchure de fleuve n'est autre que le *Rio de Ouro*, ainsi nommé en divers endroits par Zurara [1], qui ne dit cependant nulle part comment ce nom a été donné. Mais Jean de Barros assure que cet estuaire fut ainsi nommé à cause du premier or en poudre que les Portugais y reçurent pour la rançon des prisonniers maures qu'ils ramenèrent en cet endroit dans la campagne de 1442 [2].

Ainsi l'histoire des navigations entreprises au long des côtes d'Afrique sous le patronage de l'illustre promoteur des grandes découvertes du XVe siècle, montre que le cap de Nounne fut doublé par les Lusiades qu'à une date postérieure à la prise de Ceuta en 1415 ; qu'ils ne dépassèrent le cap Bojador qu'en 1434, et qu'ils atteignirent seulement en 1436 l'estuaire auquel le nom de Rio de Ouro n'aurait même été donné par eux qu'en 1442.

Mais il ne faut point oublier que d'autres nations avaient précédé les Portugais dans le développement de leurs entreprises maritimes ; et sans parler des navigations dieppoises, dont les preuves contemporaines ont péri, notre orgueil national peut encore revendiquer ici pour les Normands cette priorité que prétend disputer à tous l'orgueil national d'un autre peuple : c'est une glorieuse émulation, une noble susceptibilité, que nous devons respecter dans nos rivaux comme nous voulons qu'ils la respectent en nous.

III.

Oui, les Français avaient doublé le cap de Noun et le cap de Bojador, et ils connaissaient le fleuve de l'Or, bien avant que le prince Henri lançât les navigateurs

[1] *Chronique de Guinée*, x, p. 60 ; xi, p. 66 ; xvi, p. 96 ; xix, p. 151.
[2] *Decada primeira*, liv. I, cap. viii, fol. 15 *a*.

portugais, alors encore tout novices, sur la même route : la chronique contemporaine de la conquête des Canaries par le baron normand Jean de Béthencourt, en l'année 1402, ne permet à cet égard aucun doute.

Et d'abord on voit l'expédition française partir de la Rochelle le 1er mai 1402 « pour venir ès parties de Canare, pour voir et visiter tout le pays, en espérance de conquérir toutes les îles et mettre les gens à la foi chrétienne[1]. » Dès lors avaient commencé entre les mariniers normands et les aventuriers gascons qui en faisaient partie, des dissensions telles, qu'obligée par les vents contraires à relâcher en Espagne, elle perdit, dans les divers ports de la péninsule, jusqu'à 200 de ses hommes les mieux équipés[2]. En arrivant à Cadix, il y avait encore à bord 80 hommes ; mais pendant que Béthencourt était occupé à répondre aux réclamations des marchands génois et anglais de Séville, qui l'accusaient de leur avoir pris et coulé trois navires, « les mariniers mus de mauvais courage découragèrent tellement toute la compagnie, en disant qu'ils avaient peu de vivres et qu'on les menait mourir, que de 80 personnes n'en demeura que 53. Béthencourt s'en revint en la nef, et avec aussi peu de gens qui leur en demeurèrent prirent leur voyage. » L'expédition ne recruta donc point d'étrangers pour se compléter, et demeura exclusivement française.

Au départ de Cadix, on la voit reprendre la haute mer[3] pour venir en droiture aux Canaries, et arriver à Lancelote au mois de juillet 1402. Après quoi Béthencourt fit un voyage en Espagne pour y rendre hommage au roi de Castille ; et les chapelains qui ont écrit son histoire assurent « que M. de Béthencourt, qui

[1] *Conquête des Canaries*, ch. I, p. 6.
[2] *Ibid.*, ch. VIII, p. 17 à 19.
[3] *Ibid.*, ch. IV, p. 11.

toutes les îles canariennes a vu et visité (et aussi a fait messire Gadifer de la Salle, bon chevalier et sage, et aussi ont-ils vu toute la côte des Maures et du détroit de Maroc[1] en venant vers les îles), dit ainsi : que si aucuns nobles princes du royaume de France ou d'ailleurs voulaient entreprendre aucune grande conquête par deçà, qui serait une chose bien faisable et raisonnable, ils le pourraient faire à peu de frais, car Portugal et Espagne et Aragon les fourniraient pour leur argent de toutes victuailles et de navires plus que nul autre pays, et aussi de pilotes qui savent les ports et les contrées[2]. »

Voilà bien pour la côte mauresque où les Portugais, les Espagnols et les Catalans avaient l'habitude de caboter, c'est-à-dire jusqu'au cap de Noun, ou au moins jusqu'au cap de Cantin[3]. Voyons plus loin.

« Or est l'intention de M. de Béthencourt de visiter la contrée de la terre ferme, du cap de Cantin, qui est mi-voie d'ici et d'Espagne, jusques au cap de Bojador, qui fait la pointe de la terre ferme au droit de nous, et s'étend de l'autre bande jusques au fleuve de l'Or, pour voir s'il pourra trouver quelque bon port et lieu qui se peut fortifier et être tenable quand temps et lieu

[1] Détroit de Gibraltar.

[2] *Conquête des Canaries*, ch. LIII, p. 95, 96.

[3] Toute la côte d'Afrique jusqu'au cap de Cantin était en effet considérée comme une plage espagnole, et c'est dans ce sens que le mot *plaga*, *plages*, *plazie*, *piagge* ou *spiagge*, se trouve constamment inscrit vers le milieu de cet espace sur les cartes nautiques, portulans ou compas des XIV[e] et XV[e] siècles. Balducci Pegolotti, dans son livre de la *Pratica della mercatura*, écrit vers 1340, et rempli d'indications curieuses sur le commerce des Européens avec cette partie du royaume de Maroc, n'oublie jamais, en désignant les villes africaines qui y sont assises, de dire *Sale delle piagge di Spagna*, etc. Il n'est pas sans intérêt de remarquer ici que les seules places de commerce en Europe que Pegolotti nous désigne comme ayant des relations avec ces *piagge di Spagna*, sont Mayorque, Pise, Gênes, Bruges et Séville (*Della decima*, t. III, p. 119, 216, 226, 254, 276-281).... — J'ajoute à cette note de M. d'Avezac qu'il est remarquable de ne pas trouver une seule ville portugaise dans cette liste.

sera, pour avoir l'entrée du pays et lui imposer tribut si l'on en trouve l'occasion [1]. »

Ici, on le voit, il n'y a plus de pilotes portugais, espagnols ou catalans : il faut que nos Français aillent eux-mêmes explorer la côte pour savoir s'il y a quelque port convenable. « Et mêmement, dit plus loin la chronique [2], se partit M. de Béthencourt et vint par deçà en un bateau avec 15 compagnons dedans, d'une des îles nommée Erbanie, et s'en alla au cap de Bojador, qui est situé au royaume de Guinée. »

Dans un autre endroit : « L'on ne compte du cap de Bojador au fleuve de l'Or que 150 lieues françaises, et ainsi l'a montré la carte ; il n'y a que trois jours de navigation pour navires (car galères qui vont terre à terre ont un plus grand chemin), mais pour y aller d'ici, nous n'en tenons pas grand compte [3] ».

Plus tard, au retour d'un voyage en France, Béthencourt voulut faire une descente à la Grande-Canarie, et il partit de Fortaventure avec trois navires, le 6 octobre 1405 : « Il arriva que les navires furent séparés par la tempête, et qu'ils arrivèrent tous trois près des terres sarrasines bien près du port de Bojador (ce port est au sud du cap), et là descendit M. de Béthencourt avec ses gens, et furent bien huit jours dans le pays et prirent hommes et femmes, qu'ils emmenèrent avec eux, et plus de 3000 chameaux ; mais ils ne les purent embarquer et les tuèrent, et puis s'en retournèrent à la Grande-Canarie, comme M. de Béthencourt l'avait ordonné [4]. » Cette expédition est rappelée dans le récit de l'audience que le pape Innocent VII donna quelques mois après à Béthencourt, qui venait lui demander un évêque pour les Canaries [5].

[1] *Conquête des Canaries*, ch. LIV.
[2] *Ibid.*, ch. LVII.
[3] *Ibid.*, ch. LVIII.
[4] *Ibid.*, ch. LXXXII.
[5] *Ibid.*, ch. LXXXIX.

Ainsi, vingt-neuf ans avant l'entreprise si vantée de Gil Eannez, nous voyons les Français faire une razzia de huit jours sur les terres africaines au delà du cap de Bojador : que valent, auprès de ce seul fait simplement énoncé, le bruit retentissant et le pompeux éclat d'une aveugle renommée ?

IV.

Cependant, après avoir démontré la priorité des Français sur les Portugais dans leurs navigations au delà du cap de Noun et du cap de Bojador, nous n'avons pas la prétention de nier que d'autres découvreurs n'eussent précédé les nôtres en ces parages ; nous devons loyalement déclarer, au contraire, que s'il n'existe point d'histoire certaine et suivie des explorations antérieures, les résultats du moins en sont déjà consignés d'une manière irrécusable sur les cartes du XIVe siècle, où l'on voit un tracé parfaitement exact et détaillé de la côte africaine jusqu'au cap de Bojador, avec une indication plus vague du littoral ultérieur jusqu'au fleuve de l'Or. La fameuse carte catalane de 1375 est un précieux monument de ces notions anciennes que l'histoire écrite n'a pas constatées ; et elle nous offre la mention d'un voyage au fleuve de l'Or entrepris dès l'année 1346 par le Mayorquin Jacques Ferrer[1] ; ce voyage n'était sans doute pas le premier : car on ne fait pas un armement à destination fixe quand on ne connaît pas, approximativement au moins, le but que l'on doit atteindre.

Ce voyage, en effet, n'était point une nouveauté pour des gens habitués aux côtes d'Afrique : la chronique

[1] Un manuscrit, qui appartenait autrefois aux archives secrètes de Gênes, mentionne aussi ce voyage et ajoute que depuis l'on n'avait plus eu de nouvelles de ce bâtiment. (Voir les *Annali di geografia e di statistica* de Graberg, t. II, p. 290.)

des chapelains de Béthencourt raconte les pérégrinations d'un frère mendiant espagnol, qui, par deux fois, visita ces parages, et la seconde « trouva Maures qui armaient une galère pour aller au fleuve de l'Or, et se loua avec eux, et entrèrent en mer, et prirent le chemin du cap de Noun, et au cap de Saubrun[1], et puis au cap de Bojador, et toute la côte au midi jusques au fleuve de l'Or[2]. »

Les Maures, au surplus, c'est-à-dire les Arabes de Mauritanie, étaient accidentellement allés déjà beaucoup plus au sud, jusque dans le golfe d'Arguin, qu'ils appelaient le golfe Vert, ainsi que le géographe Ebn Sayd le raconte du voyageur Ebn Fathymah[3].

Une expédition génoise avait dès longtemps précédé celle de Ferrer. Foglieta et Giustiniano, dans leurs histoires de Gênes, Usodimare, dans un manuscrit conservé aux archives royales de sa patrie, l'ont racontée avec des détails divers, mais concordants, qui se complètent les uns les autres; et une mention expresse en est faite aussi par le savant docteur Pierre d'Albano : celui-ci, mort en 1315 ou 1316, disait ce voyage exécuté près de trente ans avant l'époque où il écrivait[4]; et Usodimare, dans une lettre datée du 12 décembre 1455, le rapportait à cent soixante-dix ans en arrière de son propre voyage. Cette double indication nous fait remonter à l'année 1285, tandis que Giustiniano et Foglieta après lui énoncent l'année 1291, et que sur deux manuscrits où se trouve consigné le

[1] C'est-à-dire le cap de *Sabro*, *Sabium*, *Sabion*, *Sabbie* ou *Sabj*, ce qui signifie le cap de Sablon ou de Sable, dont les Anglais ont fait le cap *Juby*, devenu à son tour, sur quelques cartes françaises, le cap *Djoubi*.

[2] *Conquête des Canaries*, ch. LVI. — Au chapitre LV, on voit que le frère mendiant avait écrit une relation détaillée de son voyage.

[3] Le récit d'Ebn Sayd a été inséré par M. Reynaud dans sa traduction française de la *Géographie d'Aboulféda*, p. 215-216.

[4] *Conciliator controversiarum quæ inter philosophos et medicos versantur.* Differentia LXVII, fol. 102 *c*, G. H.

récit d'Usodimare, l'un porte 1281 et l'autre 1290. Voilà un désaccord apparent qui n'a rien de grave, et qui dépend uniquement de la manière de lire le dernier caractère d'une date énoncée en chiffres romains : nous lirons, nous, M. CC. LXXXV.

« En cette année, Theodisio d'Oria, et Ugolin de Vivaldo, avec Guy son frère et quelques autres, tentèrent un voyage nouveau et inusité, celui de l'Inde par l'occident ; ils armèrent à leurs frais deux galères bien équipées, emmenèrent avec eux deux moines franciscains et se mirent ainsi en route pour l'Inde [1]. »

» Ces deux galères naviguèrent beaucoup ; mais quand elles furent dans la mer de Guinée, l'une d'elles se trouva sur un bas-fond, de manière à ne pouvoir naviguer ni aller de l'avant ; mais l'autre continua sa marche et fit route par cette mer jusqu'à une ville d'Ethiopie, appelée Ména, où ils furent pris et détenus par les gens de ladite ville, qui sont des chrétiens d'Ethiopie soumis au Prêtre-Jean ; la ville elle-même est sur le littoral, auprès du fleuve Gion. Ils furent si bien retenus, qu'aucun n'est jamais revenu de ces contrées. Voilà ce qu'a raconté le noble Génois Antoniotto Usodimare [2]. »

Usodimare dit lui-même, dans la lettre qu'il écrivait de Lisbonne à ses créanciers pendant les préparatifs de l'expédition où il découvrit les îles du Cap-Vert, que dans son précédent voyage il avait rencontré un homme de sa nation, rejeton de ceux qui montaient la galère de Vivaldo, perdue cent soixante-dix ans auparavant ; lequel affirmait que, sauf lui-même, il ne restait plus personne de leur race [3].

Ainsi les Français, les Catalans, les Maures, les

[1] *Castigastisimi annali di Genova*, per Agost. Giustiniano, lib. III, fol. CXI verso. — Voir aussi *Uberti Folietæ Historiæ Genuensium libri XII*, lib. V, folio 110 verso.
[2] *Annali di Geografia e di statistica*, t. II, p. 290-291.
[3] *Ibid.*, t. II, p. 287.

Génois, avaient, le long de la côte africaine, frayé la voie aux explorations qui ont fait ensuite la gloire du prince Henri. Les historiens portugais contemporains, moins exclusifs à cet égard que les critiques modernes, laissent poindre quelques indices des navigations des autres peuples en ces mêmes parages : quand Diego Alfonso, arrivé au cap Blanc, en 1446, y eut fait planter une grande croix de bois, « ce devait être, dit Zurara, une grande surprise pour quelqu'un d'*autre royaume* qui d'aventure passât en vue de cette côte sans rien savoir des voyages de nos navires en cette région, d'apercevoir chez les Maures un pareil signal[1] ; » aveu précieux en ce qu'il constate à la fois que des étrangers visitaient ces mers et qu'ils pouvaient ignorer encore les prouesses maritimes des Lusiades.

Les navigations portugaises dans l'Atlantique n'étaient d'abord, en effet, que les essais graduels d'un peuple novice dans la pratique de la mer, et préludant seulement aux glorieuses destinées que lui réservaient, dans un avenir prochain, ses efforts soutenus, son audace croissante, et ses progrès merveilleux dans la même carrière[2]. Il en était encore aux cinglages journaliers d'un timide cabotage, quand ses devanciers voguaient hardîment au large pour se rendre en droiture à leur destination. Un prince éclairé, le roi Denis le Libéral, avait préparé l'éducation nautique et la future émancipation maritime du Portugal, en engageant à son service d'habiles marins étrangers ; par un traité passé en 1317 avec le Génois Emmanuel Pezagno, il s'était attaché celui-ci comme amiral héréditaire, avec charge expresse de fournir et de tenir toujours au complet un état-major de vingt officiers génois pour

[1] *Chronique de Guinée*, cap. XXXII, p. 164-165.

[2] Dans une savante et longue note, M. d'Avezac établit, à l'aide des documents les plus authentiques, portugais et anglais, que, jusqu'au XVe siècle, les Portugais n'eurent qu'une marine insignifiante et inhabile à la navigation en haute mer.

le commandement et la conduite de ses galères [1]. Aussi ne doit-on pas s'étonner que les cartes italiennes du Moyen-Age nous offrent le tracé exact des archipels des Açores, de Madère et des Canaries, bien avant les dates assignées par les Portugais à leur découverte.

V.

Quant aux Açores, les Jésuites Gaspard Fructuoso et Antoine Cordeyro, qui y étaient nés tous deux et qui en ont écrit des histoires détaillées, et l'Oratorien Joseph Freire, auteur d'une biographie de l'infant Don Henri devenue classique [2], s'accordent à placer la découverte et la colonisation successive de ces îles depuis l'année 1431 jusqu'en 1460 ; et c'est Gonçalve Velho Cabral à qui l'on fait honneur de la rencontre des Formigas en 1431, et de la première reconnaissance de Sainte-Marie le 15 août 1432, comme de Saint-Michel le 8 mai 1444.

Cependant la carte catalane de Gabriel de Valsecca, datée de 1439, et sur laquelle est figuré l'archipel entier des Açores, offre en cet endroit une légende portant que « ces îles furent trouvées par Diègue de Séville, pilote du roi de Portugal, en l'année 1427 [3] ». — Cette légende ne paraît point s'appliquer aux deux îles extrêmes de Corvo et de Flores, mais seulement à la série de Saint-George, Fayal, Pico, Tercère, Saint-Michel et Sainte-Marie, inscrites sous des noms qu'on ne

[1] J. J. de Costa de Macedo, *Memoria sobre as verdadeiras epocas em que principiaron as nossas navegaçoes e descobrimentos no Oceano Atlantico*. — Fr. Joaquim de Santa Rosa, *Elucidario*, t. I, p. 93.

[2] Elle a été traduite en français par l'abbé Cournand, en 1781, sous le titre de *Vie de l'infant Don Henri de Portugal, auteur des premières découvertes qui ont ouvert aux Européens la route des Indes*.

[3] Le globe de Martin de Beheim contient sur ces îles une longue légende, où l'année 1431 est indiquée comme celle de la découverte. — Voir l'*Histoire diplomatique du chevalier portugais Martin Behaim*, par de Murr, Paris, 1802, p. 19-21, 136-138.

retrouve pas ailleurs, savoir : *Ylla de Sparta*, *Quatrila*, *Ylla de l'Inferno*, *Ylla de Fruydols*, *Ylla de Osels*, plus un nom effacé.

Le Père Cordeyro a mentionné, au surplus, en ce qui concerne Saint-Michel, une tradition d'après laquelle un Grec, surpris à Cadix par une tempête, vers l'année 1370, plus de soixante-dix ans avant la découverte portugaise, avait été emporté jusqu'à cette île, qu'il résolut dès lors de coloniser et de se faire concéder ; mais ayant voulu d'abord en éprouver le climat, il y revint avec beaucoup de bétail, le perdit presque aussitôt, et abandonna en conséquence son projet [1].

Il est certain que les cartes du XIV[e] siècle, en remontant jusqu'au portulan médicéen de 1351, nous offrent tout l'archipel des Açores dessiné avec précision et détail, et avec une remarquable exactitude dans le groupement des îles, sauf un défaut général d'orientation, qui les aligne du nord au sud au lieu du nord-ouest au sud-est.....

VI.

De l'archipel des Açores passons à celui de Madère : nous aurons à faire, en ce qui le concerne, des observations tout à fait semblables. La rencontre fortuite de Porto-Santo par Jean Gonçalves Zarco ne date que de 1419 au plus tôt ; la reconnaissance qu'il fit ensuite de Madère est de l'année 1420. Barros avait reçu, de la famille de ce seigneur, communication d'une relation détaillée de son entreprise [2] ; mais une autre relation circonstanciée en avait été écrite par François Alcaforado, qui était aussi du voyage [3], et celle-ci contenait

[1] *Historia insulana*, l. V, p. 127.
[2] *Decada primeira*, l. I, c. III, fol. 7 *c*.
[3] D. FRANCISCO MANUEL, *Epanaphoras de varia historia portugueza etc.*, p. 278.

l'aveu très explicite des indications fournies d'avance aux Portugais, sur l'existence et la position de Madère, par un pilote espagnol qui les avait reçues de quelques naufragés anglais ; ces derniers avaient été les compagnons d'infortune de Robert O'Machin, qui, sous le règne d'Edouard III d'Angleterre (1327-1377), s'était embarqué à Bristol pour passer en France avec une jeune lady qu'il avait enlevée ; une tempête les poussa à Madère ; la jeune femme y mourut, et O'Machin succomba à son chagrin quelques jours après. Ses compagnons, ayant repris la mer, abordèrent en Afrique, et, devenus esclaves des Maures, eurent pour compagnon de captivité le pilote sévillan Jean de Moralès [1], qui plus tard devint le guide de Jean Gonçalves.

Mais les cartes italiennes et catalanes du XIV[e] siècle contiennent déjà le tracé de tout cet archipel ; et sur toutes, uniformément, la nomenclature est italienne, avec cette particularité, digne de remarque, que les dénominations imposées au XV[e] siècle par les Portugais en sont la reproduction pure et simple, ou la traduction littérale. Ainsi *Porto-Sancto* nous est déjà offert par le portulan médicéen de 1351 ; et l'on y voit aussi Madère avec le nom de *Insula de lo Legname*, qui a absolument la même signification que *Insula da Madeira* en portugais. Les *Insule Deserte* se trouvent également sur le portulan médicéen ; mais les *Insule Salvage* ou *Salvaze* ne commencent à paraître que sur la carte catalane de 1375.

VII.

Quant à l'archipel des Canaries, les grands historiens des navigations portugaises du XV[e] siècle n'avaient point dissimulé l'antériorité de l'établissement en ces îles des Français conduits par Béthencourt, dont l'in-

[1] *Epanaphoras*, p. 311.

fant Don Henri acquit les droits en 1428, en échange de certains domaines à Madère[1]. Or, Béthencourt était parti de Normandie, au commencement de 1402, avec le dessein arrêté d'aller conquérir les Canaries, ce qui suppose une connaissance déjà acquise de leur situation. Bien mieux, il amenait de France des interprètes *canariens*[2]. La chronique rédigée par ses aumôniers contient en outre plus d'une indication curieuse où l'on peut trouver la preuve que ces îles étaient dès lors fréquentées par les Espagnols et les Français[3], et la confirmation de traditions et de témoignages qui nous sont fournis par d'autres sources, sur de précédentes expéditions.

Ainsi, il y est dit que l'ile de Lancelot « était très peuplée de gens ; mais les Espagnols et autres corsaires de mer les ont par maintes fois pris et menés en esclavage, si bien qu'ils sont demeurés peu de gens ; car quand M. de Béthencourt y arriva, ils n'étaient environ que trois cents personnes[4] ».

De ces *maintes fois*, une au moins nous est racontée avec quelque détail par les historiens espagnols et canariens : c'est celle où les vaisseaux équipés à Séville par une association formée en 1390 sous le patronage du roi de Castille Henri III, et à la tête de laquelle se trouvait Gonzalve Peraza, s'abattirent en 1393 sur cette île, la pillèrent et enlevèrent le chef du pays avec sa femme et cent soixante-dix de leurs sujets[5].

Mais c'est par des tempêtes et des naufrages que les

[1] Barros, *Decada primeira*, l. I, c. xii, fol. 23.— Viera, *Noticias de Canaria*, l. V, § 15, p. 401. — Zurara, *Chronique de Guinée*, p. 452.

[2] *Conquête des Canaries*, ch. xii, p. 25, ch. xxi, p. 38, ch. xxx, p. 55.

[3] *Ibid.*, ch. ix, p. 20, ch. xi, p. 23, ch. xxv, p. 6.

[4] *Ibid.*, ch. lxxi, p. 133. — Ch. lxxv, p. 122.

[5] D. Joseph de Viera y Clavijo, *Noticias de la historia general de las islas de Canaria*, l. III, § 25, p. 279-280 ; l. IV, § 11, p. 394-395.

vaisseaux d'Europe étaient surtout jetés aux Canaries. On raconte que le Biscayen Ferdinand d'Ormel, comte d'Urena, aborda ainsi, en 1382, à Gomère, où il fut bien accueilli, et laissa son aumônier pour instruire les indigènes dans la foi chrétienne [1]; que le Biscayen Martin Ruiz d'Avendano fut poussé vers le même temps à Lancelote et y trouva l'hospitalité la plus gracieuse [2]; que le navire de Francisco Lopez vint naufrager, le 5 juillet 1382, sur les côtes de la Grande-Canarie [3].

La perte de ce navire de Francisco Lopez à la Grande-Canarie avait laissé dans l'île treize naufragés, qui y vécurent tranquillement pendant sept années, au bout desquelles ils furent massacrés par les indigènes; et Béthencourt, à son arrivée, trouva le testament qu'ils avaient écrit douze ans auparavant pour recommander à ceux qui viendraient après eux de se défier de la perfidie des insulaires [4].

Mais il y a mieux : la chronique française cite à plusieurs reprises la carte nautique de ces parages, soit à propos de la distance du cap de Bojador au fleuve de l'Or, soit à propos de l'île de Palme, « plus grande qu'elle ne se montre en la carte [5] ». Or, nous avons en effet cette carte ou ses analogues, qui, dès 1351, nous offrent un tracé exact des Canaries, précisément avec les noms qu'elles portent encore aujourd'hui; sauf Ténériffe, qui a repris son nom indigène au lieu de celui d'île de l'Enfer, que son volcan lui avait fait donner par les découvreurs européens.

Aucune trace des Portugais ne se laisse apercevoir dans cet espace de plus de quatre-vingts années avant l'expédition de Gil Eannes; mais remontons un peu

[1] *Noticias de Canaria*, l. III, § 23, p. 277-278.
[2] *Ibid.*, l. II, § 21, p. 191-192; l. III, § 24, p. 278-279.
[3] *Ibid.*, l. III, § 22, p. 276.
[4] *Conquête des Canaries*, ch. XLV, p. 74.
[5] *Ibid.*, ch. LVIII, p. 106; ch. LXVI, p. 123.

plus haut. Nous voyons, en 1344, Louis d'Espagne, arrière-petit-fils d'Alphonse le Sage et de saint Louis, recevoir, à Avignon, du pape Clément VI, l'investiture des îles Canaries à titre de principauté héréditaire, et le Saint-Père écrire aux rois de France, de Sicile, d'Aragon, de Castille et de Portugal, au dauphin de Viennois et au doge de Gênes, pour leur recommander de prêter au nouveau souverain l'appui de leurs finances et de leurs forces navales. La réponse d'Alphonse IV de Portugal, datée du 12 février 1345, contient ce passage remarquable : « Considérant que ces îles nous sont plus voisines qu'à aucun autre prince, et qu'elles pourraient être plus convenablement subjuguées par nous, nous y avons appliqué notre pensée ; et voulant mettre à exécution notre dessein, nous y avons envoyé, pour examiner l'état du pays, des gens à nous et quelques navires, qui, abordant à ces îles, y ont enlevé de force des hommes, des animaux et d'autres objets, qu'ils ont, avec grande satisfaction, ramenés dans nos États [1]. »

C'est là une révélation importante, dont l'explication semble, au premier aspect, offrir quelque chose d'embarrassant. Quoi ! ces marins portugais, si novices dans l'art de naviguer au commencement du xve siècle, auraient déjà fait des expéditions aux Canaries dans la première moitié du siècle précédent ?

Non ; il n'y a là qu'une équivoque dont l'explication est facile. Le roi de Portugal avait envoyé des vaisseaux aux Canaries, rien n'est plus vrai ; mais ce n'étaient pas des marins portugais qui les avaient conduits, et c'est le cas de se souvenir que Gênes était en possession de fournir à Lisbonne l'amiral héréditaire de ses flottes, les capitaines et les patrons de ses galères. On a retrouvé dans les papiers du célèbre Boccace le récit d'une expédition de deux navires et d'une allège envoyés

[1] *Annales ecclesiastici*, édition de 1652, t. XVI, année 1344, n° 48.

en effet par le roi de Portugal, de Lisbonne aux Canaries, en 1341, quatre ans avant la réponse au pape Clément VI[1]. Cette expédition ramena en Portugal des hommes, des dépouilles d'animaux et d'autres objets, comme le déclare cette réponse : c'est donc là précisément l'expédition dont Alphonse IV parle au souverain pontife. Or, la relation elle-même nous dit que les capitaines des navires étaient Italiens : c'étaient le Génois Nicoloso de Recco et le Florentin Angelino del Tegghia dei Corbizzi[2]. Au point de vue de la politique, l'expédition était portugaise, il serait puéril de le nier ; mais au point de vue de la science, elle était italienne, il ne serait pas moins puéril de le méconnaître.

Ce n'est pas tout. Dans sa lettre au Pape, Alphonse IV ajoute encore : « Mais quand nous songions à envoyer, pour conquérir ces îles, notre flotte avec de nombreuses troupes de cavaliers et de fantassins, la guerre allumée d'abord entre nous et le roi de Castille, puis entre nous et les rois sarrasins, s'opposa à notre projet[3]. »

Est-ce à dire que la naissance de cette guerre, qui éclata à la fin de 1336, vint à la traverse des préparatifs déjà résolus pour la conquête des îles ? ou bien que les soins de la guerre qui, après avoir, depuis 1336, occupé Alphonse contre la Castille, l'occupèrent jusqu'en 1344 contre les Sarrasins, ne lui avaient pas encore permis de mettre à exécution ses vues sur les Canaries ? Ce dernier sens paraît beaucoup plus problable si l'on tient compte de la date de 1341 pour l'expédition d'exploration préalable ; à moins qu'on ne voulût expliquer les choses de telle manière, qu'Alphonse au-

[1] *De Canaria et de insulis reliquis ultra Hispaniam in Oceano noviter repertis*, dans les *Monumenti d'un ms. autografo di messer Gio Boccacci da certaldo trovati ed illustrati da* SEBASTIANO CIAMPI, p. 53.

[2] *Monumenti d'un ms. di Boccacci*, p. 53, 54.

[3] *Annales ecclesiastici*, ubi supra.

rait envoyé en 1341 l'expédition d'exploration, après avoir été empêché en 1336, par la guerre, d'envoyer une expédition de conquête. Dans tous les cas, la date de 1336 signalerait les plus anciennes tentatives essayées, voire projetées par le gouvernement portugais.

Or, cette date même est primée par celle que les historiens des Canaries attribuent à l'arrivée en ces îles d'un navire français qui y fut poussé par la tempête. Le Père Abreu Galindo, dont on vante l'exactitude, dit que cet événement se place entre les années 1326 et 1334[1].

VIII

On serait tenté de rattacher à cette indication le nom de Lancelot Maloisel, qui nous est fourni par la précieuse chronique de Béthencourt, lorsque, racontant les événements arrivés en l'île Lancelote à la fin de l'année 1402, elle nous offre ce passage : « Quelques jours après, Gadifer envoya de ses gens pour querir de l'orge, car nous n'avions plus de pain ; ils rassemblèrent grande quantité d'orge, et le mirent en un vieux château que Lancelot Maloisel avait jadis fait faire, selon ce que l'on dit[2]. »

Ce personnage, dont la trace était déjà si vieille au temps de l'arrivée de Béthencourt, mérite d'autant plus d'exciter notre curiosité que, suivant toute apparence, c'est de lui que tenait son nom l'île même où il avait jadis bâti son ancien château ; cette hypothèse devient même une certitude dès qu'on fait quelque attention à une particularité digne de remarque et qui est trop longtemps restée inaperçue, à savoir, que tout à côté,

[1] George Glas, *The history of the discovery and conquest of the Canary island, translated from a spanish ms. lately found in the island of Palma, etc.* p. 1.

[2] *Conquête des Canaries,* ch. xxxii, p. 59 ; ch. xxxiii, p. 61.

ou dans un voisinage plus ou moins immédiat du nom bien connu d'*Insula di Lanciloto*, *Lansalot* ou *Lansaroto*, inscrit sur tous les portulans des XIVe et XVe siècles, sans exception, on aperçoit souvent cet autre nom, *Maloxelo*, *Maloxeli*, *Marogelo* ou *Maroxello*, qui complète ainsi le nom entier de *Lanciloto Maloxelo*, forme italienne qui correspond incontestablement à la forme française *Lancelot Maloisel*.

Ainsi, voilà bien, désigné par son nom, le premier Européen, à notre connaissance, qui ait usé du droit de découverte en ces parages, en donnant ce nom même à l'île où il s'était établi ; et la postérité a consacré son droit en maintenant cette dénomination.

Mais il est une circonstance à laquelle on n'a point encore assez pris garde, à laquelle on n'a pas attaché l'attention et l'importance qu'elle mérite : c'est que toutes les cartes du XIVe et du XVe siècle, sans exception aussi, en donnant le tracé des Canaries, peignent constamment Lancelote *d'argent à la croix de gueules*, c'est-à-dire aux armes de Gênes. Or, les armes d'un Etat, placées de cette manière sur une terre éloignée, constatent irréfragablement un droit de possession officiel et reconnu, de la part de cet Etat, sur le pays ainsi estampillé de ses armes ; et dans le cas actuel, ce droit de possession de Gênes sur Lancelote se trouve constaté dès 1351 par le portulan médicéen que nous avons tant de fois invoqué.

Et si l'on se demande à quelle date remonte ce droit de possession, Pétrarque nous répondra, avec l'autorité qui s'attache à un pareil témoignage, que cette date est fort ancienne ; car il nous dit, lui né en 1304, qu'une flotte de guerre génoise avait pénétré aux Canaries tout un âge d'homme avant lui[1]. Cela nous reporte

[1] *De vita solitaria*, l. II, c. XI, sub finem. — Quelques-uns ont pensé à appliquer ce passage de Pétrarque à la tentative de Theodisio Doria et des frères Vivaldi.

assez loin dans le XIII[e] siècle ; et s'il nous faut, pour préciser les idées, énoncer un millésime grossièrement approximatif, nous hasarderons, sans tirer à conséquence, le chiffre conjectural de 1275.

Cette prise de possession génoise, qui remonte si haut, remplaça-t-elle donc le droit de découverte et d'occupation première de Lancelot Maloisel, dont le souvenir au moins, sinon la durée, est constaté et perpétué par les mêmes monuments géographiques où demeure stéréotypé aussi le droit de Gênes ? et faudra-t-il faire remonter l'établissement de Lancelot plus haut encore que l'occupation génoise ? — Nullement ; car loin de s'exclure l'un l'autre, ces deux droits se confondent ; ils se confondent, disons-nous, car Gênes est fondée à revendiquer le nom de Maloisel, soit qu'il revête sa forme italienne de *Malocello* ou *Marocello*, soit qu'il prenne la forme latine de *Malocellus* ou *Malus Ancellus*, soit qu'il conserve la forme primitive française sous laquelle il vint se nationaliser jadis dans la Ligurie[1]. Ouvrons les Annales de Gênes, et depuis le commencement du XII[e] siècle jusqu'à la fin du XVI[e], nous verrons cette noble famille figurer sans interruption sur la liste des premiers magistrats de la République[2] ; son nom se retrouve dans les marchés par lesquels saint Louis nolisait des navires génois pour ses saintes expéditions d'outre-mer ; il se retrouve encore sur la liste des officiers commandant les galères génoises au service de France sous Philippe de Valois[3] ; le prénom même de *Lanciloto* ou *Lanzaroto* se rencontre parmi ceux qui étaient en usage dans cette famille

[1] Les Marrucelli, nobles et anciens citoyens de Gênes, sont d'origine française, disent les nobiliaires génois.

[2] M. D'Avezac cite, dans une note, les noms de Obertus Malocellus, l'un des quatre consuls de la République en 1114. (Voir MURATORI, *Ann. gen.*, *Mélanges historiques*, t. I, dans les *Docum. inéd. sur l'hist. de France*, Contrats 1, 4 et 5.)

[3] JAL, *Archéologie navale*, t. II, p. 338-340.

distinguée, complètement éteinte aujourd'hui ; et pour qu'il ne puisse nous rester aucun doute sur la nationalité génoise du premier occupant de Lancelote, un portulan dressé en 1455, par le Génois Barthélemy Pareto, porte auprès de cette île l'inscription que voici : *Lansaroto Maroxello Januensis.* A quelle date exacte, à quel degré précis dans le tableau généalogique de sa maison doit prendre sa place ce Lancelot ? Nous laissons au zèle érudit et patriotique des savants génois le soin de le découvrir dans la poussière de leurs archives et de leurs papiers de famille.

En définitive, c'est à des vaisseaux de Gênes, et en particulier au noble génois Lancelot Maloisel, qu'est due l'expédition européenne la plus ancienne que nous connaissions vers les Canaries. Ce résultat ne doit point étonner ; il y aurait lieu d'être surpris, au contraire, qu'il en eût été autrement : l'Italie fut l'institutrice de l'Europe au Moyen-Age, comme elle l'avait été dans les temps antiques ; et Gênes avait donné un immense développement à sa marine bien avant que les puissances occidentales eussent pu, de proche en proche, s'enhardir à son exemple jusqu'à tenter d'aventureuses navigations vers les parages inconnus de l'Océan. Lancelot Maloisel en allant aux Canaries, Tedisio d'Oria et les frères Vivaldi en cherchant la route de l'Inde par la mer de Guinée, devançaient leur siècle, comme Christophe Colomb étonnait et devançait le sien en s'élançant à la découverte du nouveau monde.

Les Portugais furent moins précoces ; mais la renommée et la puissance les dédommagèrent amplement de leur tardive entrée dans la carrière ; et leur part, réduite à ses justes limites, est encore assez belle dans l'histoire des découvertes pour qu'ils n'aient, de ce côté, rien à envier aux autres nations.

IX

Récapitulons, d'une manière brève et rapide, les divers points que nous venons d'établir. Ce nous sera une occasion de passer en revue et d'apprécier à leur juste valeur les principaux arguments qu'on a tenté d'y opposer.

Mettant préliminairement à l'écart, sous toutes réserves de droit, la question des expéditions dieppoises en Guinée au XIVe siècle, nous avons d'abord, en suivant pas à pas les historiens spéciaux des grandes navigations des Portugais, pris soin de fixer les dates certaines de leurs explorations successives au long des côtes d'Afrique jusqu'au fleuve de l'Or. Nous avons ensuite cherché à prouver que les mêmes lieux étaient déjà connus des Français à des dates antérieures bien constatées ; et nous avons rappelé aussi que des Catalans, des Espagnols, des Arabes, des Génois, en avaient pareillement eu connaissance avant eux. Puis, du continent passant aux îles, nous avons signalé le tracé qu'en donnent les portulans italiens et catalans bien avant que les Portugais les eussent visitées ; montrant d'ailleurs spécialement, quant aux Canaries, l'antériorité des Français et des Génois, tant sur les Portugais eux-mêmes que sur les navigateurs italiens au service du Portugal qui explorèrent ces îles au XIVe siècle.

Nous sommes ainsi conduit rigoureusement à formuler les conclusions suivantes, que nous rangeons ici dans l'ordre chronologique rétrograde des faits auxquels elles se rapportent.

I. Les Portugais prétendent avoir donné, en 1442, le nom de *Rio de Ouro*, ou fleuve de l'Or, à un estuaire où ils étaient parvenus pour la première fois en 1436 ; mais ce fleuve était déjà bien connu sous ce même

nom longtemps auparavant, notamment par les Français et par les Catalans; une expédition était même partie de Mayorque en 1346 pour cette destination.

On objecte, il est vrai, que le *fleuve de l'Or* désigné en 1402 dans la chronique de Béthencourt, que le *Riu de l'Or* pour lequel était partie en 1346 la galéace du mayorquin Ferrer, n'est pas le même fleuve que le *Rio de Ouro* des Portugais, ce dernier étant au sud du cap de Bojador, tandis que l'autre devait probablement se trouver au nord de ce cap, comme le fleuve *Palolus* de la carte vénitienne des frères Pizzigani. — Cette objection est d'avance réfutée, soit par la chronique de Béthencourt, qui met le *fleuve de l'Or* à 150 lieues françaises au sud du cap de Bojador, soit par la carte catalane de 1375, où la galéace de Ferrer est peinte à 80 lieues au sud de ce même cap de Bojador.

Dans tous les cas, ajoute-t-on [1], rien ne prouve l'accomplissement des projets successivement formés par Ferrer et Béthencourt, d'aller au *fleuve de l'Or ;* et l'intention, à cet égard, ne saurait être prise pour le fait. — D'accord ; mais là n'est pas la question : l'intention de Ferrer, en 1346, et de Béthencourt, en 1402, d'aller expressément au *fleuve de l'Or*, constitue à elle seule une preuve palpable que ce nom même de *fleuve de l'Or* n'était point une dénomination nouvelle imposée par les Portugais en 1442, comme ceux-ci le prétendent.

Si Béthencourt connut quelque chose du *Rio de Ouro*, dit-on enfin, ce fut par la relation d'un moine espagnol qui énonçait y être allé avec des Arabes. — A la bonne heure : c'est du moins reconnaître ce qu'on avait d'abord nié ou méconnu, à savoir, que la relation du moine espagnol se poursuivait au delà du cap de Bojador jusqu'au *fleuve de l'Or;* et ce seul fait est plus que suffi-

[1] Ce sont les objections du vicomte de Santarem et celles du *Diario do Governo*, que M. d'Avezac combat et réfute d'une façon complètement victorieuse.

sant pour démontrer que le *Rio de Ouro* avait été visité par des Européens bien avant que les Portugais y fussent arrivés[1].

II. Les Portugais ne parvinrent à doubler le cap de Bojador qu'en 1434, après des tentatives vainement réitérées pendant plus de douze ans ; tandis que Béthencourt avait fait au sud du cap, une quarantaine d'années auparavant, une expédition de pillage, une razzia comme nous dirions aujourd'hui, une *rèse*[2] comme ils disaient alors. Antérieurement encore un frère mendiant espagnol avait suivi toute cette côte, dans un navire arabe, depuis les confins du Maroc jusqu'au fleuve de l'Or, sans parler de l'expédition des frères Vivaldi, qui, dès le XIIIe siècle, avaient poussé beaucoup plus loin[3].

On objecte que Béthencourt, qui avait eu recours au roi d'Espagne afin d'obtenir son aide pour la conquête des Canaries, se trouvait probablement avoir des Espagnols en sa compagnie lors de sa descente sur le continent africain ; et l'on ne prend pas garde que cette allégation (très contestable d'ailleurs) est elle-même un aveu explicite de la priorité de Béthencourt sur les Portugais, lesquels n'arrivèrent au même point que trente ans plus tard.

On avait nié aussi, comme nous l'avons rappelé tout à l'heure, que le moine espagnol dont la chronique de Béthencourt raconte les voyages, eût dépassé le cap de Bojador; maintenant on ne le conteste plus.

[1] Non seulement visité, mais même fréquenté, ainsi que le constate la chronique de Béthencourt, lorsqu'elle dit en parlant des parages du *fleuve de l'Or* : « Et si les choses de par deçà sont telles comme le livre du frère espagnol le devise, *et aussi que ceux qui ont fréquenté en ces marches disent et racontent*, à l'aide de Dieu et des princes et du peuple chrétien, l'intention de monseigneur de Béthencourt est d'ouvrir le chemin du fleuve de l'Or. » (*Conq. des Can.*, ch. LVIII.)

[2] *Conquête des Canaries*, ch. LXI.

[3] Et sans parler des Dieppois, que M. d'Avezac laisse en dehors.

Quant à l'expédition des frères Vivaldi, on a rassemblé contre elle une foule d'arguments ingénieux; mais, sans insister sur les témoignages postérieurs à celui de Pierre d'Abano, il demeure du moins constant, par celui-ci, que deux galères génoises avaient, en 1285 au plus tard, pris leur route par Cadix pour se rendre à la cité d'Arym dans l'Inde; et l'on avouera que des navigateurs capables d'un tel dessein avaient bien pu sans doute arriver dans les parages de la Gambie, où Antoniotto Usodimare affirme avoir rencontré en 1454 leur dernier rejeton. Les Portugais eux-mêmes, au surplus, n'ignoraient pas tout à fait qu'ils avaient été devancés par ces deux galères dans le passage du cap de Bojador[1], qu'ils ne doublèrent, eux, que cent cinquante ans après.

III. Les Portugais n'ont atteint les Açores que postérieurement à l'année 1431; ou tout au plus avaient-elles été vues en 1427 par un pilote espagnol au service du Portugal. Mais, sans parler d'un Grec que la tempête y avait poussé bien auparavant, elles étaient parfaitement connues des Italiens et des Catalans dès le XIVe siècle, car elles sont tracées en détail sur leurs cartes en remontant jusqu'à 1351.

On a tenté de soulever une question préjudicielle sur la valeur de ces indications cartographiques, en insinuant qu'elles pourraient être des additions postérieures aux découvertes portugaises. — Mais il faudrait alors admettre que toutes les cartes du XIVe siècle et du commencement du XVe, provenant de l'école génoise, de l'école catalane ou de l'école vénitienne, et disséminées dans les diverses bibliothèques de l'Europe, auraient été ainsi uniformément interpolées! Il suffit d'énoncer une pareille supposition pour faire juger ce qu'elle vaut, sans qu'on ait besoin d'ajouter que l'état matériel de

[1] *Chronique de Guinée*, c. VII, p. 45.

ces cartes, aussi bien que leur histoire, ne se prêtent point à de telles explications. Il est d'ailleurs avoué, par les historiens portugais eux-mêmes, que l'existence des Açores fut révélée à l'infant Don Henri par une carte italienne que lui rapporta en 1428 son frère l'infant Don Pedro[1].

IV. Les Portugais n'ont abordé à Porto-Santo qu'en 1419 et à Madère en 1420, tandis que ces îles se trouvent déjà parfaitement tracées dans les portulans du XIVe siècle; on a d'ailleurs, des Portugais eux-mêmes, l'aveu formel que des Anglais y étaient arrivés dans le siècle précédent, et que le récit de leurs aventures, recueilli par un pilote espagnol, avait déterminé la découverte portugaise de Madère[2].

Il est advenu, pour le nom de cette île, ce qui était arrivé pour celui du Rio de Ouro : les Portugais n'ont fait qu'adopter, en le traduisant, le nom bien connu d'*Isola dello Legname*, donné par les Italiens. On a prétendu, à la vérité, que c'est au contraire *Legname* qui serait la traduction du portugais *Madeira*[3]; mais il faudrait au moins désigner, à l'appui d'une pareille nouveauté, quelque document qui offrît cette dénomination de *Madeira* antérieurement à la découverte de 1420, et même antérieurement aux cartes du XIVe siècle qui donnent *Legname*[4].

Jusqu'à cette époque de 1420, il n'était point encore arrivé aux Portugais de cingler en haute mer : c'est un témoignage très explicite de Jean de Barros, et que nul fait, nul témoignage, nul argument de quelque poids n'a encore infirmé. On allègue à l'encontre, il est vrai,

[1] CORDEYRO, *Historia insulana*, p. 97. PEDRO NUNEZ, etc.

[2] CASADO GIRALDES, *Tratado completo de cosmographia e geographia historica*, t. I, p. 177.

[3] MACEDO, *Additamentos a memoria*, etc., p. 39. *Diario do Governo* du 2 octobre 1845.

[4] Comment expliquera-t-on, d'ailleurs, l'adoption du mot italien *Legname* sur les cartes catalanes?

que des relations commerciales et maritimes existaient déjà, au XIVe siècle, entre le Portugal et l'Angleterre ; mais qu'y a-t-il là qui implique la navigation en haute mer ?

Béthencourt, au contraire, s'était rendu de Cadix aux Canaries par la haute mer, comme le déclare expressément la chronique de ses aumôniers. A cela on objecte que le baron normand aurait été conduit à sa destination par des pilotes espagnols[1] : c'est une erreur manifeste; mais prenons-la pour vérité, en résultera-t-il moins que Béthencourt naviguait en haute mer pendant que les Portugais ne savaient que caboter le long des côtes ?

V. Les Portugais n'ont point fait, sans guides étrangers, d'expédition aux Canaries avant 1424[2] ; et tout le monde sait que Béthencourt les était allé conquérir en 1402 ; plusieurs expéditions de pillage y avaient été faites par les Espagnols vers la fin du XIVe siècle ; et ces îles sont d'ailleurs exactement tracées sur les portulans antérieurs, au moins depuis 1351.

Mais les Portugais revendiquent pour eux-mêmes l'expédition conduite en 1341 aux Canaries par deux capitaines de navire italiens au service du Portugal. Sans insister sur ce que cette prétention a d'inadmissible au point de vue de savoir si l'instruction nautique de ces deux Italiens doit être comptée à l'école portugaise, cette expédition elle-même est postérieure de plus de soixante ans, et peut-être de bien davantage, à celle de la flotte génoise qui y vint au XIIIe siècle, et qui paraît avoir eu pour chef Lancelot Maloisel.

On a allégué, à l'égard de l'expédition de Béthencourt, qu'elle n'avait eu lieu qu'avec des pilotes, des matelots,

[1] *Diario do Governo* du 5 septembre 1845.

[2] A cette date eut lieu celle de Fernando de Castro, envoyé par l'infant Don Henri contre la Grande-Canarie. (*Chronique de Guinée*, c. LXXIX, p. 378.)

des navires, des interprètes espagnols; que tous les éléments, en un mot, en étaient espagnols, et qu'il ne fit point un seul pas dans l'exploration des Canaries sans l'intervention manifeste des Espagnols[1]. — En admettant que cette assertion, inexacte d'ailleurs de tout point, eût un fondement réel, elle ne changerait absolument rien à la question, puisque Béthencourt, accompagné ou non d'Espagnols, conserve toujours une priorité de vingt-deux ans sur la première expédition conduite aux Canaries par des Portugais.

Quant à l'expédition conduite en 1341 par des Italiens au compte du Portugal, nous doutons que personne en veuille sérieusement faire honneur à l'habileté nautique des marins portugais, d'autant plus qu'on ne voit figurer, dans la relation de cette expédition, que des Florentins, des Génois, des Castillans et autres Espagnols, mais pas un seul Portugais...

VI. Enfin, les Portugais n'ont doublé le cap de Noun que postérieurement à l'année 1415; tandis que les cartes italiennes et catalanes du XIVe siècle, surtout à partir de celles de 1375 et de 1384, offrent un tracé parfaitement exact et détaillé de ces parages, soit en deçà, soit au delà, jusqu'au cap de Bojador.

Le passage du cap de Noun par les Portugais est postérieur à 1415; nous avons à cet égard le témoignage formel de Barros. Mais on objecte que ce grand historien, imbu des traditions du Moyen-Age, n'a fait que rapporter la fausse opinion où étaient jadis tous les mariniers de l'Europe en général sur l'impossibilité de franchir ce cap redoutable, dont ils faisaient ainsi la limite extrême de toutes les navigations au long de cette côte.

Disons-le avant tout : Barros, historien spécial des entreprises maritimes de ses compatriotes, avait par-

[1] *Diario do Governo* du 5 septembre 1845.

faitement qualité pour apprécier, d'après les documents nationaux contemporains qui se trouvaient à sa disposition, la mesure réelle des connaissances des Portugais à l'époque où ils firent leurs premières tentatives de découvertes; mais il n'était pas dans les mêmes conditions à l'égard des autres peuples, et l'on donne à ses paroles, en les appliquant généralement à tous les marins de l'Europe, une extension qu'elles ne comportent pas, d'autant plus que lui-même les restreint expressément aux seuls marins de l'Espagne.

Et maintenant : que la crainte qui arrêtait ces navigateurs en deçà du cap de Noun n'eût d'autre fondement qu'un préjugé traditionnel, en quoi cela pourrait-il infirmer l'existence du fait même que cela explique?

Il y a plus : on ne trouve dans les *Décades* de Barros aucune trace de cette prétendue tradition relativement au cap de Noun; et si elle avait eu cours en effet avant que le passage de ce cap en eût démontré la fausseté, elle avait du moins été, dès ce moment, transportée au cap de Bojador, auquel on appliqua même aussi la dénomination de cap de *Non*, par une confusion dont il est aussi facile de se rendre compte que de constater l'existence. Cette confusion n'a pas échappé à Martinez de la Puente, historien spécial des découvertes portugaises, comme Barros, et plus explicite que lui sur la date précise du passage du cap de Noun, puisqu'il désigne formellement l'année 1419, tandis qu'elle ne résulte qu'implicitement des indications de Barros[1].

Ainsi, en définitive, nulle objection solide ne nous paraît être venue atténuer en rien la foi due aux témoignages exprès sur lesquels reposent les conclusions que nous avons formulées : notre devoir est donc de les maintenir dans toute leur intégrité.

[1] Martinez DE LA PUENTE, *Compendio de las historias* de los descubrimientos, conquistas y guerras de la India oriental y sus islas, desde los tiempos del infante Don Enrique de Portugal, l. I, c. x, p. 74.

X

Et maintenant que nous avons débarrassé le champ de la discussion des préjugés que la commune renommée y avait implantés en faveur de la nouveauté absolue des découvertes portugaises du xve siècle; maintenant que nous avons reconnu, dans l'Océan Atlantique, le sillage de diverses expéditions antérieures, que nous avons même retrouvé jusque dans les parages de la Gambie la trace des Génois, qui y étaient parvenus dès le xiiie siècle, nous pouvons, ce semble, proposer avec moins de désavantage la question des navigations dieppoises en Guinée au xive siècle.

Il est évident que cette question se présentait dans les conditions les moins propices, tant que les Portugais semblaient légitimement en possession exclusive du renom de premiers, d'uniques découvreurs des côtes d'Afrique sur l'Océan. Mais puisqu'il est démontré irréfragablement que ces côtes étaient connues avant eux jusqu'au *fleuve de l'Or*, c'est seulement à partir de ce point que doit, dans l'hypothèse la plus favorable, commencer la série de leurs découvertes réelles ; et la prévention nationale elle-même se débattrait vainement contre la nécessité de cette restriction. Les esprits impartiaux ne s'arrêteront point là, et le témoignage d'Usodimare leur paraîtra suffisant pour établir que l'expédition génoise des frères Vivaldi, en 1285, était parvenue jusqu'à la Gambie [1].

Il ne s'agit donc plus d'engager, en faveur des traditions dieppoises, une lutte contre toutes les idées reçues, mais seulement de montrer qu'elles offrent un exemple de plus de ces navigations européennes qui avaient précédé isolément, à diverses dates, le grand

[1] *Annali di geografia e di statistica*, II, 286-287.

mouvement maritime qui a valu au Portugal une si magnifique page dans l'histoire du monde.

Ce n'est pas à dire que nous ayons la prétention de faire accepter comme incontestables dans tous leurs détails les récits tardivement rédigés de ces anciennes expéditions des marins normands ; mais ces récits nous paraissent du moins admissibles en ce qui concerne les dates de départ et d'arrivée, les noms et le tonnage des navires envoyés, les chargements de retour, les particularités en un mot qui devaient être consignées sur les registres officiels du port d'armement ; et ils nous paraissent, dans tous les cas, faire une foi entière quant à l'antériorité de nos navigations en Guinée à l'égard de celles des Portugais.

Cette antériorité était attestée par les Africains eux-mêmes aux Hollandais, successeurs des Portugais ; et certains indices matériels confirmaient à cet égard les déclarations des naturels.

Voici ce que le docteur Olivier Dapper a consigné à ce sujet dans sa *Description de l'Afrique,* publiée en 1668, en hollandais, à Amsterdam : « Le château de la Mine est un très vieil édifice, comme le démontrent différentes dates en divers endroits. A une batterie en ruine restaurée par les nôtres, il y a quelques années, et nommée la Batterie française (parce qu'elle était de construction française, et que les Français, suivant ce que disent les indigènes, étaient établis en ce lieu avant l'arrivée des Portugais), nos gens trouvèrent le millésime de l'an 1300, mais les deux caractères suivants ne purent être déchiffrés. Sur la petite place intérieure existe aussi une inscription gravée sur pierre, entre deux vieux pilastres, mais presque entièrement effacée par l'érosion des pluies, et conséquemment illisible. Tandis qu'au magasin ou bâtiment des vivres, on voit tout d'abord qu'il a été bâti en l'année 1484, sous Jean II, roi de Portugal, comme le manifeste le millésime placé au-dessus de la porte, lequel est

encore aussi net et aussi entier que s'il remontait seulement à quelques années ; d'où il faut conclure que les autres dates mentionnées ci-dessus doivent être très anciennes. »

Ces récits indigènes, simplement indiqués par Dapper, nous les trouvons recueillis avec plus de détails, cinquante ans auparavant, par le chirurgien allemand Samuel Braun, de Bâle, pendant le séjour de trois années qu'il fit à la Côte d'Or, de 1617 à 1620, au fort Nassau ; il les a consignés dans sa relation, dont le texte original allemand, aussi bien qu'une version latine, ont été publiés à Francfort, en 1625, par les soins de Jean-Théodore de Bry, en appendice à la première partie de sa fameuse collection des *Petits Voyages*. Nous ne pouvons mieux faire que d'en donner ici une traduction littérale :

« En ce fort, aussi bien qu'à Accra, j'ai vu des gens qui étaient âgés de cent trente ans, lesquels m'ont dit : que déjà bien des années auparavant, le comptoir de la Mine avait été fondé par les Français qui venaient trafiquer en cet endroit. Comme chaque année, trois mois durant, il régnait une pluie mêlée de bourrasque (que nous appelons Travada), telle que beaucoup de marchandises en étaient endommagées, ils demandèrent aux habitants la permission de bâtir un magasin ou entrepôt, ce que les nègres, qui étaient avec eux en très bonne intelligence, leur accordèrent volontiers. Ils construisirent donc un assez grand magasin, et transportèrent leurs marchandises à terre. Ils établirent ainsi un commerce d'autant plus avantageux, qu'alors les habitants du pays échangeaient l'or contre des marchandises sans le mesurer autrement qu'à l'œil.

» Quand les Portugais eurent appris que les Français faisaient avec les nègres un si bon commerce, ils vinrent les surprendre à l'improviste et s'emparèrent du magasin, donnèrent les marchandises aux habitants, et assurèrent qu'ils traiteraient avec eux à de meil-

leures conditions que les Français. Ces pauvres gens le crurent bonnement, et aidèrent au massacre de ceux qui vinrent ensuite. Finalement, le magasin fut transformé en une église, qui maintenant est très bien fortifiée et ne sert qu'à leur grand dommage. »

La tradition des indigènes, ainsi rapportée en 1617 à Braun par des vieillards âgés de cent trente ans, c'est-à-dire par des hommes nés dans les premières années de l'établissement des Portugais, et dont les pères avaient vu les faits consignés dans ce récit, une telle tradition est un fait considérable, que ne sauraient anéantir de simples dénégations [1].

Elle est d'ailleurs confirmée par des indices matériels qui ne sont pas sans valeur : ces vieilles inscriptions rongées par le temps, surtout celle qui fut trouvée par les Hollandais dans les ruines de l'ancienne Batterie française, attestaient que les premières constructions du fort de la Mine dataient du XIVe siècle.

Il y a plus : ce magasin français, transformé en église par les Portugais, gardait encore en 1667 la trace de ses anciens maîtres ; Villault de Bellefond, qui visita ces parages, l'atteste de la manière la plus précise : « Les Hollandais, dit-il, se servent aujourd'hui pour leurs prêches de la même église que nous y bâtîmes..., dans laquelle on remarque encore les armes de France [2]. »

Ainsi, au milieu du XVIIe siècle, subsistaient encore au château de la Mine, indépendamment des traditions locales les moins équivoques, des preuves matérielles contemporaines de l'ancienne possession des Français.

Venons maintenant au récit détaillé, donné par Villault, des expéditions dans lesquelles les Français

[1] Voir *Recherches sur la priorité*, etc., p. 32-33, et *Bulletin de la Soc. de Géogr.*, janvier 1846, p. 18-19.

[2] VILLAULT DE BELLEFOND, *Relation des côtes d'Afrique appelées Guinée*, p. 5.

étaient parvenus si avant sur cette côte. Il nous suffit ici d'en résumer succinctement les indications qui semblent les plus dignes de créance.

Ici M. d'Avezac cite le texte de Villault que nous avons reproduit page 335, à laquelle nous renvoyons le lecteur.

Voilà le récit, que nul n'avait oublié avant Villault de Bellefond, des expéditions dieppoises en Guinée au XIVe siècle ; il se trouve compris dans la relation que ce gentilhomme, au retour de son voyage en Guinée, adressa à Colbert ; il y a lieu de penser que les éléments en avaient été puisés dans les registres de l'amirauté de Dieppe, que le bombardement de 1694 a ensuite détruits.

Quelque prévention que l'on puisse manifester contre l'authenticité des informations de Villault, contre la sûreté de son jugement ou l'étendue de son instruction, même contre sa bonne foi[1], on ne peut méconnaître néanmoins que les détails qu'il donne, fussent-ils douteux, erronés, controuvés, le fait fondamental de l'établissement des Français à la Mine, au XIVe siècle, n'en demeurerait pas moins constaté par des témoignages antérieurs, qu'on a pu ignorer ou perdre de vue[2], mais qui subsistent, et dont on essayerait vainement de contester l'autorité.

[1] Voir les *Recherches sur la priorité*, etc., par le vicomte de Santarem, qui a dirigé contre Villault, non seulement le § 3, mais une bonne partie de son ouvrage. — J'ajoute à la note de M. d'Avezac que le document manuscrit publié par M. Margry réduit à néant les objections de M. le vicomte de Santarem. (Voir p. 330.)

[2] Nous ferons remarquer à cette occasion qu'on a consacré une page entière (*Recherches*, etc., p. 51-52) à faire valoir le silence du Père Fournier, lequel, assure-t-on, « dans son grand ouvrage sur l'hydrographie publié à Paris en 1643, ne dit pas un mot qui ait rapport aux prétendues traditions touchant les découvertes des Dieppois, bien qu'il fût Normand, étant né à Caen en 1595. » — Or, le Père Fournier a cependant dit son mot, et ce mot le voici : « Avant que les Portugais nous eussent enlevé la Mine, toute la Guinée était remplie de nos colonies, qui portaient le nom des villes

Ceux-là donc nous paraissent avoir été plus sages et plus justes, qui, parmi les savants portugais, n'ont pas trouvé improbables les anciennes navigations dieppoises à la côte de Guinée[1]. Ils ont cru avec raison que la gloire historique du Portugal était fondée sur assez de mérites réels pour n'avoir pas besoin de disputer la part légitime des autres peuples. Disons-le encore une fois, cette grande route maritime des Indes où les frères Vivaldi s'aventuraient dès le XIIIe siècle, certes les Portugais ne s'y engagèrent point les premiers ; mais seuls ils y persévérèrent, et les premiers ils atteignirent le but ; voilà leur part : elle est assez belle pour qu'ils n'aient point à en ambitionner d'autre.

de France dont elles étaient sorties. » (*Hydrographie*, édition 1643, p. 202 ; édit. 1667, p. 154.)

[1] Antonio Ribeiro dos Santos, *Memoria sobre deis antigos mappas geographicos*, § 1, p. 26.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

I. L'Antiquité.

	Pages.
Les Argonautes (*Pindare*)	1
Les Phéniciens	10
I. Voyage autour de l'Afrique	10
Hérodote	10
D'Avezac	11
II. Le Périple d'Hannon	13
III. Himilcon (*Festus Avienus*)	20
Le premier canal de l'isthme de Suez (*Hérodote*)	22
Hérodote	23
Babylone	23
Pythéas de Marseille (*Jean-Pierre Bougainville*)	31
Alexandre	49
I. L'Indus (*Quinte-Curce*)	50
II. Retour à Babylone (*Quinte-Curce*)	56
III. Navigation de Néarque (*Arrien*)	60
IV. Mégasthène	72
Description de l'Inde par *Diodore de Sicile*, d'après Mégasthène	72
Eratosthène et Hipparque	76
Strabon	81
I. La Gaule	85
II. Les Gaulois	89
III. Alexandrie	94
Carte de l'empire romain (*Ethicus*)	104
Exploration du Nil (*Senèque*)	107

Pages.
Tacite.. 108
I. Les Germains.. 109
II. La Grande-Bretagne.. 118
Pausanias.. 121
I. Le Parthénon.. 121
II. Le temple de Jupiter à Olympie.. 122
Ptolémée.. 129
Les Huns.. 132
I. Récit de De Guignes.. 132
II. Récit de Jornandès.. 133

II. Le Moyen-Age.

Les tables d'argent de Charlemagne (*Eginhard*).. 136
La géographie du roi Alfred le Grand. — Voyages d'Other et de Wulfstan (*Maltebrun*).. 138
Les Northmans en Amérique (*Maltebrun*).. 147
Découverte de l'Amérique par les Northmans (*Rafn*).. 165
Constantin Porphyrogénète, Nestor et Adam de Brême.. 169
Les Arabes.. 171
I. Soleiman et Abou-Zeyd.. 172
II. Masoudi.. 180
III. Albyrouny.. 181
IV. Ibn-Haucal.. 187
V. Ibn-Batoutah.. 197
VI. El-Istakkri.. 209
VII. L'Edrisi.. 209
VIII. Yacout.. 220
IX. Abd-Allatif.. 220
X. Ben-Al-Ouardi.. 221
XI. Aboulféda.. 224
XII. Schehab-Eddin.. 228
XIII. Léon l'Africain.. 234
Jean du Plan-Carpin et Ascelin (*Abel de Rémusat*).. 240
Rubruquis.. 254
I. Les Tartares.. 254
II. Karakoroum.. 269
Résultats des voyages exécutés dans l'Asie centrale (*Abel de Rémusat*).. 270
Marco Polo.. 279

Pages.

Clavijo.. 312

Les frères Vivaldi (*Pertz*).................................. 316

Découvertes des Dieppois sur les côtes occidentales de l'Afrique.. 327

I. Brève relation de la navigation de monseigneur Jean Prunaut.................................. 330

II. Villault de Bellefond.................................. 335

III. Lettres patentes de Louis XIV en faveur des Dieppois.................................. 344

IV. Le père Labat.................................. 344

V. Allain-Manesson-Mallet.................................. 348

VI. Dapper.................................. 349

VII. Le capitaine Gabriel Ducasse.................................. 350

VIII. Le chevalier des Marchais.................................. 351

IX. Desmarquets.................................. 354

Conquête des Canaries par Jean de Béthencourt.................. 357

I. Sommaire de l'histoire des Canaries (*Bergeron*).... 357

II. Description des Canaries (*Jean de Béthencourt*)..... 364

La boussole et les cartes géographiques.................................. 371

I. La boussole.................................. 371

II. Les cartes.................................. 377

Notice des découvertes faites au Moyen-Age dans l'océan Atlantique antérieurement aux grandes explorations portugaises du xve siècle (*d'Avezac*).................................. 380

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

LES GRANDS FAITS

DE

L'HISTOIRE DE FRANCE

RACONTÉS PAR LES CONTEMPORAINS

RECUEIL DE DOCUMENTS ORIGINAUX

DESTINÉ A SERVIR DE COMPLÉMENT AUX ÉTUDES HISTORIQUES

PAR

M. L. DUSSIEUX

Professeur honoraire à l'École militaire de Saint-Cyr,
Officier de l'Instruction publique.

Deuxième édition, avec une Introduction par Ch. Barthélemy.

Huit forts volumes in-12 : **16** fr.
Chaque volume se vend séparément : **2** fr.

Tome Ier. Les origines et le Moyen-Age jusqu'à la guerre de Cent-Ans.
— II. Le Moyen-Age depuis la guerre de Cent-Ans jusqu'à Louis XI.
— III. Depuis Louis XI jusqu'à la Ligue.
— IV. La Ligue, Henri IV et Marie de Médicis.
— V. Louis XIII et le cardinal de Richelieu.
— VI. Règne de Louis XIV (1643-1685).
— VII. Règne de Louis XIV (1685-1715).
— VIII. Règnes de Louis XV et de Louis XVI.

Ces huit beaux volumes donnent une histoire de France toute nouvelle, et d'une vérité, d'un intérêt,

d'un charme incomparables. Les grands faits de la glorieuse histoire de notre France, depuis ses premières origines jusqu'à la période contemporaine, s'y déroulent dans une galerie de tableaux où palpitent la vie, les couleurs, les émotions du drame saisi et retracé par les témoins, souvent même par les auteurs des événements. Aucun récit d'ensemble ne saurait égaler la lumière et la beauté de ces peintures originales.

Mais quelle immense érudition et quelle sûreté de goût il a fallu pour aller puiser dans les innombrables sources de notre histoire cette élite de documents précieux, vrais joyaux des annales et de la langue nationales ! A cette œuvre si difficile, il fallait un maître de la science historique. M. Dussieux vient de la réaliser, avec un bonheur qui n'a plus besoin d'être constaté, Nous possédons désormais la vraie *Somme* de l'histoire de France, dans ces huit volumes destinés à devenir l'indispensable bibliothèque des professeurs, comme aussi de toutes les personnes qui veulent compléter leurs études historiques. Cette seconde catégorie d'individus forme presque la majorité du public lettré, qui comprend que ne pas connaître les annales du pays, c'est, selon le mot d'un ancien, être ainsi qu'un étranger dans sa propre patrie.

Ce livre est d'autant plus précieux, pour nous Français, qu'à l'heure actuelle aucun autre pays ne peut se dire en possession d'un tel ouvrage, ni en Europe ni même dans le monde entier ; ici, comme partout et toujours, la France a le rôle d'initiatrice, et offre à tous les peuples un exemple de plus à suivre.

Le service rendu aux professeurs et au public est d'autant plus grand qu'aux uns comme à l'autre l'érudit professeur offre, dégagés de tout esprit de parti, et en remontant d'un bond à la vraie et première source des choses, les documents sur lesquels est basée, comme sur ses solides et majestueuses assises, l'histoire glorieuse de notre cher pays.

Il faut ajouter encore avec M. Barthélemy, dans sa savante introduction, que ce n'est pas seulement l'histoire du pays auquel cet ouvrage est consacré, mais aussi, l'une ne va pas sans l'autre, sa littérature et sa langue, dont l'incontestable puissance en Europe s'affirme. Si la littérature est l'expression d'une société, quelle société a laissé plus profond son sillon dans le monde que la France?

Et ici, avec l'histoire du pays, marche parallèlement celle de sa langue vive, claire, précise et si loyale en ses entrailles qu'elle est restée celle même des rapports internationaux politiques et littéraires. A partir de Joinville, M. Dussieux, en se bornant à modifier l'orthographe de notre vieil idiome, a pu nous donner, en même temps que les annales de la France, le tableau du progrès et des vicissitudes de la langue dans laquelle sont racontés, de saint Louis à 1789, les grands faits de notre histoire.

Mais ce double intérêt de l'histoire et de la littérature française, si vif cependant, est primé par un attrait qui dépasse l'attente générale. Nation militaire par essence comme par tempérament, notre pays, à l'heure où ses forces entrent dans une voie de réorganisation, ne peut mieux s'inspirer des solides tra-

ditions militaires des trois derniers siècles qu'en demandant à ce livre les enseignements que lui ont laissés nos illustres capitaines, dont M. Dussieux a recueilli avec un soin attentif les actions les plus remarquables.

Histoire, littérature, art militaire, ce livre a un triple attrait et une triple utilité, à cette heure décisive où la France doit se retremper dans les souvenirs du passé pour être digne des gloires de l'avenir.

L. PERRIER.

VERSAILLES, IMPRIMERIE CERF ET FILS, RUE DUPLESSIS, 59.

Imp. de la Soc. de Typ. - NOIZETTE, 8, r. Campagne 1re. Paris.